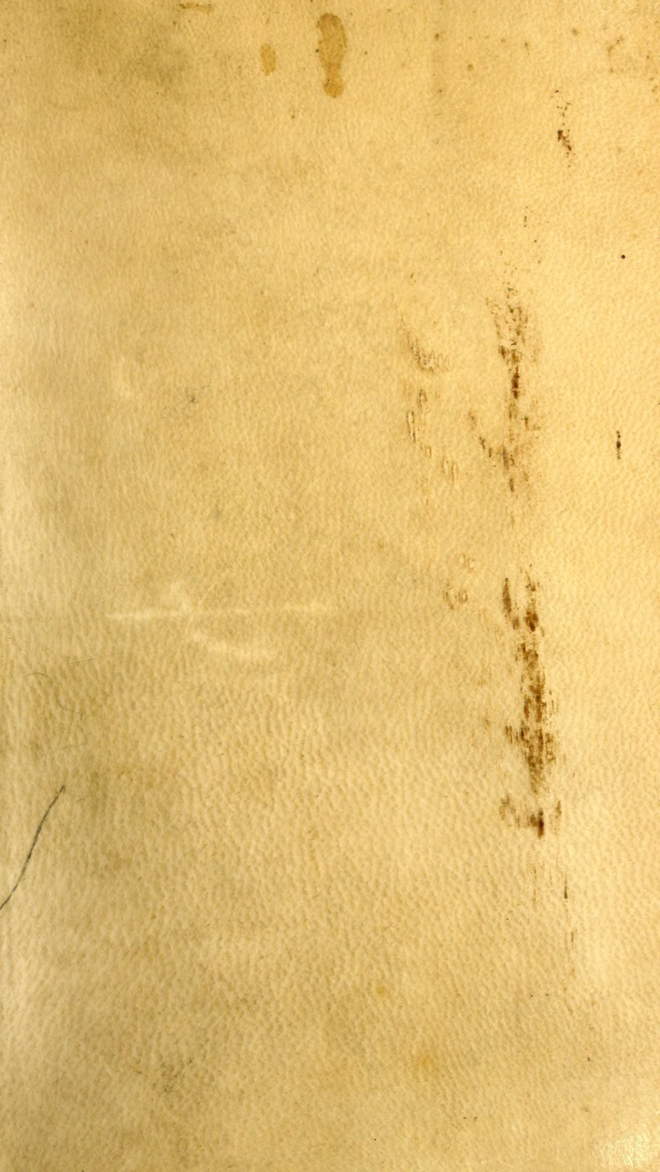
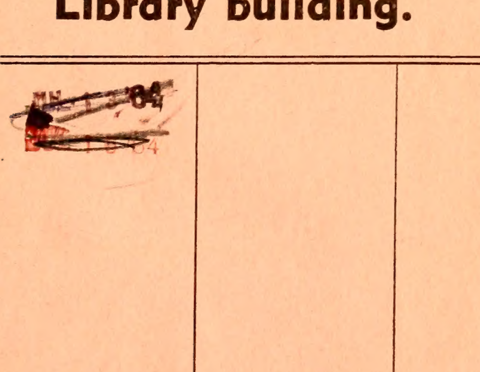
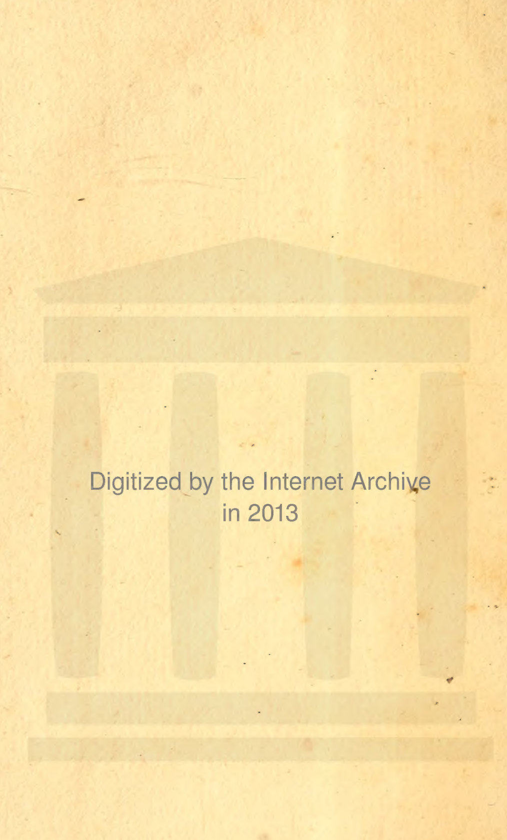


See Gregory-Sonneck p. 39
[illegible] p. 26





HISTOIRE
DE
LA MUSIQUE,
ET DE SES EFFETS,

Depuis son origine jusqu'à présent :

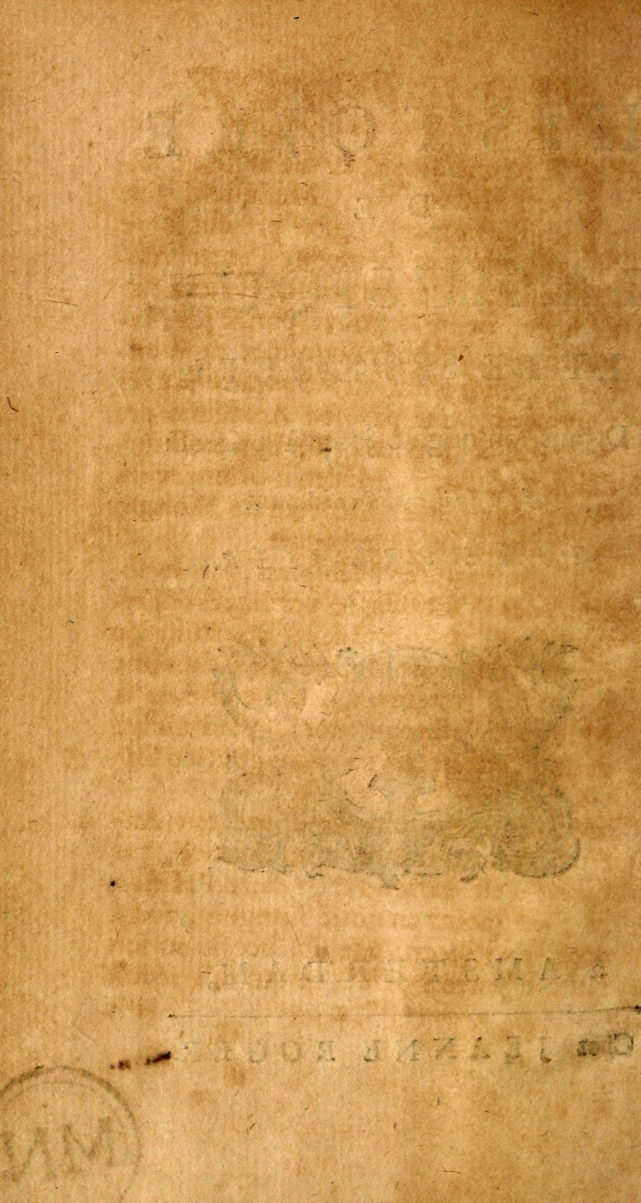
& en quoi consiste sa beauté.

TOME PREMIER.



à AMSTERDAM,

Chez JEANNE ROGER.



PRÉFACE.

JE ne me ſerois jamais aviſé de faire l'Hiſtoire de la Muſique depuis ſon origine juſqu'à préſent ; je n'aurois pas même oſé l'entreprendre ſans des Mémoires aſſez curieux ſur ce ſujet, que j'ai trouvé parmi les Manuſcrits de l'Abbé Bourdelot mon oncle, auſſi connu des Sçavans par ſes Ouvrages, que par ſon Academie des Sciences, & dans ceux de Bonnet Bourdelot mon frere, Médecin ordinaire du Roi, & premier Médecin de Madame la Ducheſſe de Bourgogne.

J'ai joint à ces Mémoires, par le ſecours des Bibliothèques publiques & particuliéres, ce que j'ai pû recueillir de plus utile & de plus agréable, dans une partie des Auteurs qui ont traité de la Muſique avec réputation, pour tâcher de me conformer au bon goût du Siécle.

Mais quoique plus de douze cens Auteurs ayent traitê de cette Science, pas un ne s'eſt hazardé d'en faire l'Hiſtoire, du moins en notre Langue, ſoit à cauſe de l'incertitude du ſuccès, ou ſoit faute d'y avoir penſé, ce qui m'a réduit

à la compoſer ſeulement ſur les régles du bon ſens : ainſi il ne ſera pas ſurprenant ſi je me ſuis mépris quelquefois pour les expreſſions dans les termes de l'Art, & dans l'arrangement des faits qu'il eſt difficile de rapporter ſuivant l'ordre des tems, à cauſe de leur antiquité & dont on ne peut parler avec certitude ; mais ſeulement ſur ce que l'Hiſtoire nous a conſervé des plus fameux Muſiciens qui ſe ſont diſtinguez dans leur Art. D'ailleurs, il eſt bien mal aiſé de perfectionner un Ouvrage au point qu'il le faut aujourd'hui, pour être digne de l'approbation des Connoiſſeurs, & pour l'exempter de la cenſure des Critiques qui préſident aujourd'hui dans certains lieux publics, comme ſous les Portiques des Grecs.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai tâché de découvrir par mes recherches l'origine de la Muſique. Elle paſſe pour la premiére Science du Monde, au ſentiment de Timagène & de Quintilien, qui diſent même qu'elle eſt agréable aux Eſſences immaterielles.

Thalès, Pythagore & Platon, prétendoient que la Muſique étoit un Concert de toutes les perfections imaginables,

bles; ils en avoient fait des Traitez fort curieux, dont nous n'avons la connoissance que par tradition; mais il nous en reste encore d'assez beaux, comme de S. Augustin, d'Aristoxène, d'Euphranor, d'Archytas, d'Aristote, de Plutarque & de Ptolomée, sans compter les Auteurs Modernes, comme saint Gregoire, Guy l'Aretin, Glarean, Zerlino, & du Pere de Mercene Minime. C'est en partie dans les Oeuvres de ces grands Musiciens que j'ai cherché des éclaircissemens pour la composition de cette Histoire, comme dans quantité d'autres, dont j'ai eu besoin, & que j'ai trouvé dans la Bibliothèque du Roi par le moyen de M. Clement sous-Bibliothequaire, qui avoit une parfaite connoissance des Auteurs qui ont traité de la Musique. J'en ai fait quatorze Chapitres les plus succints, & avec le plus d'ordre que j'ai pû pour l'intelligence du Lecteur. J'ose me flater que la lecture n'en sera pas inutile, du moins à ceux qui sont dans le goût de la Musique, & dont les occupations ne permettent pas de s'appliquer à de pareilles recherches. J'espere aussi que les Musiciens me sçauront bon gré de leur

 avoir

avoir donné une connoiſſance parfaite de leur Art, étant perſuadé que les uns & les autres y trouveront des ſingularitez qui leur ſeroient tout-à-fait inconnues, ſans les ſoins que je me ſuis donné pour les faire renaître,



HISTOIRE DE LA MUSIQUE, ET DE SES EFFETS, Depuis ſon origine jusques à préſent.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des quatre Syſtèmes de la Muſique, ſuivant l'opinion des Philoſophes, Poëtes, & Muſiciens de l'Antiquité.



LA Muſique eſt devenue ſi floriſſante en France depuis le régne glorieux de notre grand Monarque, par ſon attention favorable à l'avancement des beaux Arts, que je ſuis perſuadé qu'on me pardonnera la

har-

hardieſſe que je prens d'en compoſer l'Hiſtoire depuis ſon Origine : hardieſſe d'autant plus grande que pas un de nos Hiſtoriens n'a encore oſé l'entreprendre, ou plutôt n'y a point penſé.

Je ne traite pas ſeulement de l'Origine & des progrès de la Muſique Françoiſe, mais auſſi de celle des Nations les plus conſiderables de toutes les Parties du Monde.

Quantité d'Hiſtoriens, & de Relations de Voyageurs, nous apprennent que la Muſique eſt en uſage par tout l'Univers ; mais fort peu nous inſtruiſent de ſon Origine, & de ſes progrès ; quoi qu'il y ait bien de l'apparence qu'il peut y avoir des Peuples qui ont leurs principes & des caractères particuliers pour la compoſition du Chant, & pour l'uſage des Inſtrumens de Muſique, comme auſſi des opinions differentes ſur l'Origine de l'un & de l'autre. Tels étoient les Egyptiens, les Chaldéens, les Pheniciens, & particuliérement les Grecs, qui ont été de tout temps en conteſtation avec ces Nations-là pour les prérogatives de l'invention des Sciences & des Arts.

Cependant le Syſtème de la Muſique des Grecs, ou de Mercure, ſemble avoir été reconnu pour le premier de l'Antiquité, & reçu comme une loi générale dans une partie de l'Aſie, de l'Afrique, & par toute l'Europe, parcequ'il renfermoit un ordre par *le Tetracorde*, & une conſtitution pour la compoſition de la Muſique Vocale, & Inſtrumentale diatoniquement, ou un ordre naturel

rel ſuivant les premiers principes de Mercure, fils de Jupiter & de Maja, l'une des ſept Pleïades ; c'eſt ſur le fondement de ce premier Syſtème, que les Grecs lui attribuent l'invention de la Muſique, outre qu'il inventa encore la Lyre à quatre cordes, tendues ſur l'écaille d'une Tortue, dont les accords de la plus baſſe répondoient à la note *mi*, & les trois autres à celles de *fa*, *ſol*, *la*, qui marquoient les quatre *tons*, ou *modes* principaux de la voix, qui paſſent pour les premiers fondemens de la Muſique.

Diodore, Sicilien, dans ſon Hiſtoire des Antiquitez, dit auſſi que ces quatre cordes avoient rapport aux quatre Saiſons de l'année, & que Mercure fit préſent de cette Lyre à Apollon, dans le temps qu'il étoit Paſteur des troupeaux du Roi *Admète*; il la donna enſuite à Orphée, avec laquelle il augmenta les premiers principes de la Muſique, comme fit auſſi Amphion, par les doux accords de ſa voix & de ſon Luth. Diodore prétend encore que Lin, Muſée & Alcée, furent les premiers Poëtes Lyriques de l'Antiquité, qui compoſerent des Cantiques & des Hymnes, pour marier la voix aux ſons des Inſtrumens, dont la méthode fut enſuite perfectionnée par le Poëte Terpandre, très-excellent Muſicien, & qu'Eraton, l'une des Muſes, contribua beaucoup aux modulations, pour adoucir l'uſage du chant ruſtique de la premiére Antiquité.

Tous ces grands Génies avoient joint l'étude de la Philoſophie, à celle de la Poëſie, & de la Muſique ; de ſorte qu'avec toutes

 ces

ces Sciences, ils attiroient facilement l'admiration des Payens, qui les révéroint comme des Prophetes, des Enthousiastes, ou comme des Hommes Divins.

C'est pourquoi les Grecs mirent Mercure au rang des Dieux, & l'ont reconnu pour l'inventeur des Sciences, & des Arts, environ l'an 2115 du Monde.

L'on ne doit pas, ce semble, m'objecter que ce premier systême de Musique n'est établi que sur la Fable, ou sur des narrations allegoriques, & sur des fictions des anciens Auteurs, qui ne paroissent pas être un fondement cèrtain, ni incontestable.

Je répons à cela, que tout ce qui se trouve dans la Fable, & dans le Traité de la Théogonie, ou Genealogie des Dieux, fait par Hésiode, n'est pas absolument fabuleux, au sentiment même de plusieurs Sçavans modernes, dont nous avons les Ouvrages tirez des sujets Historiques, & Poëtiques de l'Antiquité, comme quelques Traductions des Oeuvres de Platon, & de la Vie de Pythagore par M. Dacier, l'Etude des Poëtes du P. Thomassin, l'Art Poëtique du P. le Bossu, par lesquels ils prouvent que tous les Philosophes, les Poëtes, les Musiciens, dont j'ai fait mention dans ce premier systême, ont été effectivement; & que si Mercure n'a pas éte le premier inventeur de la Musique, du moins a t-il pû être le premier qui en a donné les préceptes aux Grecs, & que Terpandre, l'un des plus grands Musiciens de l'An-

l'Antiquite, les augmenta considerablement. Je crois que ces preuves sont suffisantes pour autoriser l'opinion qu'on doit avoir de ce premier Systême, sans avoir encore besoin de celle du P. Pezron, qui a démontré, dans son Traité de l'Origine des François, qu'il y a eu effectivement des Titans, un Celus, ou Uranus, comme des Saturnes, des Jupiters, des Mercures, &c. dont les uns ont été Rois de Créte, & que les Ecrivains de leur temps en ont marqué les régnes, & les principanx événemens. Il est vrai néanmoins qu'ils ont inventé bien des choses à leur louange, à cause des bienfaits que ces Auteurs en recevoient, comme il se pratique encore aujourd'hui dans bien des Cours de l'Europe; mais cela n'empêche pas, dit le P. Pezron, que le fond, ou le canevas de l'Histoire, qu'ils ont falsifiée, ne soit vrai, puisqu'elle se rapporte non seulement à la Chronologie, mais encore qu'elle s'accorde parfaitement dans les principaux faits, avec les Historiens les plus exacts, & les moins sujets à la flatterie, & aux visions fabuleuses de l'Antiquité.

Quoi qu'il en soit, le Systême de Mercure subsista chez les Grecs environ 1500 ans, ou jusqu'au tems de ce fameux Philosophe Pythagore, auteur de la Metempsychose, & Chef de la Secte des Philosophes Pythagoriciens. Il fut encore l'inventeur du second Systême de Musique, par le moyen des idées profondes qu'il avoit des Mathematiques, jointe à une imagination heureuse pour la com-

compoſition de la Muſique, ce qui lui donna lieu d'inventer un inſtrument apellé *Monochorde*, qui ſert à trouver les proportions & les quantitez des ſons, pour régler l'harmonie ſur les principes des Mathematiques. Il inventa encore une eſpèce de Luth, ou de Lyre, compoſée de ſept cordes, au lieu que celui de Mercure n'étoit que de quatre. On tient même que Pythagore imagina les ſept cordes, par rapport aux ſept Planetes, dont il croyoit les mouvemens melodieux: Elles lui ſervirent comme de modèle pour trouver les ſept tons principaux de la voix, tant eſtimez des plus fameux Muſiciens de l'Antiquité; ce qui fit abandonner le premier Syſtème de Mercure.

Quoique Pythagore crût avoir trouvé la derniére perfection des *tons*, & des *modes*, les plus inſinuans de la Muſique; néanmoins quelque tems après, un nommé Symonide, ſçavant Muſicien, trouva encore l'invention d'y ajoûter une huitiéme corde, qu'on appella *l'ajoutée*, pour former un huitiéme ton, afin de mieux accommoder les accords de la voix à ceux des Inſtrumens, ſans ſortir néanmoins des principes du ſecond Syſtème. Mais Ariſtoxène, natif de Tarente, & diſciple d'Ariſtote, & l'un des plus profonds Muſiciens de l'Antiquité, ſoutenu par Didyme, auſſi grand Muſicien, attaquerent ouvertement le Syſtème de Pythagore, ſur ce qu'il prétendoit que l'on devoit juger des ſons, par les régles des Mathematiques; & ceux-ci prétendirent que le diſcernement en de-

devoit être attribué au jugement de l'ouïe, ce qu'Ariſtoxène fit voir par l'invention d'un Inſtrument qu'il appella *Tetrachorde*, compoſé de quatre cordes, pour trouver un ordre pour les ſons, ou voix diatoniques, que l'on nomma *quarte*, qui tire ſon origine de la proportion *Sequi-tierce* 4, 3, qui diviſant l'octave arithmethiquement, fait la difference des *modes*, pour trouver auſſi les *conſonnances*, & les *diſſonnances* des tons, ſuivant le jugement de l'oreille du Muſicien, qui marque les intervalles; mais les Grecs, pour ne point détruire le Syſtème de Pythagore, donnerent ſeulement à celui d'Ariſtoxene le nom de *Temperament*; ce qui forma une Secte nouvelle de Muſiciens; néanmoins la méthode de Pythagore ſubſiſta encore cinq ou ſix cens ans chez les Grecs, ſous le nom de Syſtème immuable Diatonique, & Pythagorique; les Grecs s'étant perſuadez qu'on ne pouvoit pouſſer l'Art de la Muſique plus loin que Pythagore l'avoit fait.

Mais comme de temps à autre, la Nature ſemble ſe plaire à produire des hommes douez d'un eſprit excellent, pour contribuer à la perfection des Arts & des Sciences; un Phrygien, nommé Olympe, fut de ces Genies heureux favoriſé de la Nature, & orné des talens les plus diſtinguez pour la compoſition de la Muſique; il parut à Athènes environ l'an 3600 du Monde, au grand étonnement des Grecs, qui ſe croyoient au-deſſus de toutes les Nations, pour l'invention des Sciences & des Arts; cependant Olympe,

après avoir été à quelques Spectacles dans Athènes, où la Musique brilloit beaucoup dans les Intermèdes des Piéces de Theâtre, & après avoir approfondi le Systême de Pythagore, remarqua que les huit tons principaux passoient trop vîte de l'un à l'autre, ce qui rendoit sa Musique trop dure, étant dépourvûe des agrémens des *semi-tons*, inventez depuis par ce fameux Olympe, lequel s'avisa de composer un Instrument de la même forme que celui de Pythagore, & de poser une corde plus déliée dans chaque intervalle, ou distance des huit premiéres; de sorte que l'Instrument inventé par Olympe produisit heureusement les *semi-tons* si considerables, & si estimez des Musiciens, & qu'il fit en l'honneur des Pleïades, que les Poëtes disent être filles d'Atlas & de Pleïone, ou des sept Etoiles qui se levent à la fin du Printems, ausquelles cordes, ou *semi-tons*, il donna des noms tirez des Mathematiques, & de la Musique, que je pourrois rapporter ici, si je les croyois de quelque utilité au Lecteur.

Il suffit de sçavoir qu'Olympe renferma, par la composition de son Systême, les trois genres principaux de la Musique Vocale, & Instrumentale, qui sont le *Diatonique*, le *Chromatique*, & l'*Enharmonique*, dont je donne l'explication dans un Chapitre particulier.

Les Grecs donnerent à ce troisiéme Systême le nom de *Genre épais*, & de *condensé*, qui veut dire, Musique complette, tel qu'il est

eſt expliqué dans les Traitez de Muſique de Meïbomius, de Kircher, & du P. Marſenne. Cet Olympe donna encore aux Grecs l'uſage des Flûtes Phrygiennes, dont ils ſe ſervirent pour la célébration des Fêtes ſolennelles, au rapport de Diodore, Sicilien, de Polydore Virgile, & d'Alexandre de Sarde, dans leurs Traitez de la recherche de l'origine des choſes de l'Antiquité.

Enfin ces trois fameux Syſtèmes de Muſique donnerent lieu à quantité de Muſiciens d'inventer une infinité de caractéres, de lettres courbées, couchées ; de notes differentes, & d'autres figures bigarées, qui n'étoient pas moins fatigantes à la vûe, qu'à la memoire, & dont le nombre montoit à plus de douze cens, ce qui rendoit la Muſique auſſi difficile à apprendre, qu'embaraſſante pour l'execution: ſans parler du *comma* (qui ſert à diviſer un ton plein en neuf parties, dont quatre font le *ſemi-ton mineur*, & cinq le *ſemi-ton majeur*) inventé par Ariſtoxène, pour juſtifier ſon opinion contre le Syſtème de Pythagore.

Mais les Latins, peuple d'une petite Contrée d'Italie, & fort attachez à la Muſique, avant que d'être ſoumis aux Romains l'an 3714, pour éviter toutes ces difficultez, en ſupprimerent la plus grande partie, & ſubſtituerent, en leurs places, les quinze premieres lettres de l'Alphabet, dont chacune marquoit la difference des tons de voix; ils en compoſerent une table que je rapporte ici, qu'ils appellerent *gamme*, par rapport au *gam-*

ma des Grecs, comme le dit ce fameux Philosophe Apollonius :

A. la, mi, ré.	*C. sol, la, ut.*	*E. la, mi.*
G. sol, ré, ut.	*B. fa, B, mi.*	*D. sol, ré.*
F. fa, ut.	*A. la, mi, ré.*	*C. fa, ut.*
E. la, mi.	*G. sol, fa, ré.*	*B. mi.*
D. la, sol, ut.	*F. fa, ut.*	*A. ré.*

Les principes de la Musique des Latins furent encore perfectionnez par le sçavant Boëce, à son retour d'Athènes, l'an 502 de Jesus-Christ : Sa profonde érudition lui suscita tant d'ennemis, qu'il lui en coûta la vie, ou sur les soupçons que Theodoric Roi des Gots, dont il étoit le premier Ministre, eut de son intelligence avec l'Empereur Justin, comme le dit Cassiodore.

Cependant la méthode de la Musique des Latins, quoiqu'infiniment plus aisée que celle des Grecs, ne subsista dans toute l'Italie, que jusqu'au temps du Pape saint Gregoire le Grand, l'un des grands genies de son temps, & très-sçavant Musicien, au rapport de Gaffarius & de Kirker, fameux Musiciens, qui disent que ce Pontife ayant remarqué que les huit derniéres lettres de l'Alphabet de la gamme des Latins ne faisoient qu'une repetition, ou une octave plus haute que les sept premiers sons, il les reduisit aux sept premiéres lettres, que l'on réïteroit plus ou moins, tant en haut qu'en bas, selon l'étendue des chants,

des

des voix, & des inſtrumens, ſans alterer néanmoins le fond des Syſtèmes de la Muſique des Grecs, leſquels ſubſiſterent encore juſqu'en l'an 1224 de Jeſus-Chriſt; Que Guy Laretin inventa le quatriéme Syſtème, que l'on appelle *le moderne*. Mais avant que d'en parler, je vais faire voir l'origine & l'établiſſement de la Muſique dans l'Egliſe Romaine, qui fut augmentée conſiderablement dans les chœurs des Cathédrales, par l'ordre de ſaint Gregoire, ce qui mit les Muſiciens en bonne réputation pendant ſon Pontificat; & l'on peut même dire qu'il établit par là une Academie ſpirituelle de Muſique, puiſque les enfans de Chœur ſont regardez comme la pepiniére des Muſiciens, & des Chantres de l'Egliſe Romaine.

Saint Auguſtin, dans ſes Confeſſions, Livre 9, nous apprend que ce furent ſaint Ambroiſe & le Pape Damaſe, qui établirent les premiers la Muſique dans l'Egliſe, environ l'an 373 de Jeſus-Chriſt, afin d'engager le peuple à aſſiſter plus volontiers au Service Divin; lequel, avant ce temps-là, ſe célébroit en chantant le plein Chant, ou en pſalmodiant de differentes façons, comme on le pratique encore aujourd'hui pour l'Office des Morts, & dont l'uſage de pſalmodier alternativement, parmi les Religieux, eſt attribué à ſaint Ignace, Evêque d'Antioche, ce qui lui vint en penſée comme une eſpèce de révélation, au dire de Polydore Virgile, Liv. 6.

La Muſique attiroit ſouvent par curioſité les Gentils dans les Egliſes, ils ſe trouvoient

quelquefois si édifiez des cérémonies & du culte exterieur de la Religion, qu'ils ne sortoient point de l'Eglise sans demander le Baptême.

Tertullien, ce fameux Interprète de l'Ecriture, dit encore que, dans la primitive Eglise, les Chrétiens s'assembloient les nuits, la veille des Fêtes, pour chanter des Chansons spirituelles, & des Cantiques à la gloire de Dieu. Il fit même une Apologie en leur faveur sur ces assemblées nocturnes, l'an 201; mais par la suite des temps, S. Jerôme ayant remarqué que partie des Chrétiens de l'un & de l'autre Sexe abusoient considerablement de ces assemblées nocturnes, en composant des Chansons amoureuses & dissolues, pour exprimer leurs passions; ce qui fut même un prétexte dont se servit Vigilance, fameux Gaulois, & sçavant Theologien, pour se faire hérétique: Saint Jerôme, dis-je, en fit ses remontrances au Pape Damase, lequel, pour éviter un plus grand desordre, abolit l'usage de ces assemblées. Il institua les jeûnes les veilles des Fêtes; & depuis ce temps là l'Eglise n'a conservé l'assemblée nocturne que pour la nuit de Noël, en mémoire de la Nativité de J. C. Il est à croire même que les chants des vieux Noëls, que les Orgues jouent pendant la Messe de minuit, viennent de l'ancien usage des premiers Fidèles. On trouve encore dans les Antiquitez de Fauchet, Liv. 5. ch. 13. que ce fut le Pape Vitalien qui institua les Orgues dans les Eglises l'an 660. Il prétend même que ce Pape fût le premier qui inventa le chant des Hymnes Latines. Cepen-

Cependant l'établiſſement de la Muſique dans les Cathedrales de l'Egliſe Romaine, quoiqu'inſtituée par differens Papes, & Peres de l'Egliſe, n'a pas laiſſé de trouver de grands hommes qui l'ont improuvée, entr'autres ſaint Athanaſe, Evêque d'Alexandrie, l'interdit abſolument par toutes les Egliſes de ſon Diocèſe, au rapport de S. Auguſtin, Livre 10. de ſes Confeſſions, qui avoue lui-même avoir eu plus d'attention à la ſymphonie de l'Egliſe, qu'à la parole de Dieu; mais à la fin on a cru que la Muſique pourroit s'accorder avec la dévotion, outre que de tout temps l'on a regardé la Muſique & la Poëſie, comme partie de l'apanage du culte de toutes les Religions.

La Muſiqne parut encore plus floriſſante que jamais dans ſaint Pierre de Rome, ſous le Pontificat de Leon X. parcequ'il étoit très-excellent Muſicien, & d'une grande magnificence, comme il le fit voir à Boulogne dans l'entrevûe de François I. l'an 1550.

Polydore Virgile, dans ſes Antiquitez, dit que Sabinien, Succeſſeur de ſaint Gregoire, l'an 606, fut le premier Pape qui ordonna que le peuple fût averti, pour venir au Service Divin, par le ſon d'une cloche, que l'on plaça dans une petite élevation au-deſſus de la porte des Egliſes, qui eſt l'origine des clochers, & d'où ſont venues ces groſſes ſonneries, & les grands carillons que nous entendons aujourd'hui pour les Fêtes ſolemnelles. On trouve dans les Antiquitez de

Fauchet, que ce fut le Pape Jean XV. qui inſtitua l'uſage de benir les cloches l'an 986, & que les premiéres ont été fondues à Naples l'an ſix cens quatre; & que le Pape Jean IV. fut celui qui inſtitua l'Angelus en l'honneur de la Vierge, en faiſant ſonner la cloche trois foix à ſix heures du ſoir l'an 639.

Mais je m'apperçois que je me ſuis fort écarté de mon ſujet, en faiſant voir l'origine de l'établiſſement de la Muſique dans l'Egliſe Romaine; j'oſe néanmoins me flatter que cette digreſſion ne ſera point desagréable au Lecteur.

J'ai déja dit, que le troiſiéme Syſtème de la Muſique des Grecs & des Latins, reformé par S. Gregoire le Grand, ſubſiſta juſqu'en l'an mille vingt-quatre; ce fut dans ce temps-là que l'Italie produiſit un nommé Guy Laretin, natif de la ville d'Arezzo en Toscane, doué d'un excellent genie pour la Muſique; il étoit Moine Bededictin de Notre-Dame de Pompoſe, dans le Duché de Ferrare. Ce grand Muſicien ayant remarqué que les noms, que les Anciens avoient donné aux *modes*, ou *tons*, de leur Muſique, étoient trop embarraſſans par lenr longueur, inventa un quatriéme Syſtème, qui fut reçu, avec autant d'admiration que d'applaudiſſement, de tous les Muſiciens de l'Europe, & reconnu pour le fondement de la Muſique moderne, en ſubſtituant, en la place des noms du Syſtème des Grecs & des Latins, les ſix fameuſes ſyllabes, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, qui lui vinrent dans l'eſprit en chan-

chantant au Chœur de l'Eglise la premiére strophe de l'Hymne de S. Jean-Baptiste, auquel il ajouta une espece de lettre, comme un Γ renversé, pour faire le septiéme ton, & c'est ce qu'on appelle les sept principales voix de la Musique.

Mais il conserva les six premiéres lettres de l'Alphabet, qu'il nomma aussi *gamme*, pour servir de clef à ses tons, ou notes, afin de faire voir à la posterité comme un effet de justice, & de reconnoissance, que les premiers principes de la Musique nous sont venus des Grecs, & des Latins. Il nomma encore ces lettres *clefs*, parce qu'elles devoient servir aussi à donner la connoissance des differens tons de Musique, en les joignant avec ces six syllabes, dont il forma une Table quarrée, & partagée par degrez, telle que je la rapporte ici,

F	ut	fa	
E	[illegible]	mi	la
D	la	ré	sol
C	sol	ut	fa
B	fa	I [illegible]	mi
A	mi	la	ré
Γ	ré	sol	ut
	b mol.	nature.	b quar.

la-

laquelle fut nommée encore *gamme*, comme celle des Latins, à cause de l'addition du *gamma* des Grecs ; c'est peut-être par cette raison que l'on disoit autrefois, apprendre la Musique par la gamme, au lieu qu'aujourd'hui c'est par tablature.

Ce sçavant Musicien inventa encore un cinquiéme Tetracorde, qu'il nomma *le Tétracorde des tons sur-aigus*. En sorte que son Systême étoit composé de vingt-deux cordes, dont l'harmonie fut admirée de tous les Musiciens ; c'est ce qu'on a depuis appellé *l'ordre de B quarre*, ou *naturel*.

Les Musiciens révérerent longtemps le Systême de Guy Laretin, & le regardoient comme le chef d'œuvre de la Musique ; mais Jean Desmurs, Parisien, Docteur de Sorbonne, bon Poëte, & encore plus sçavant Musicien, qui vivoit environ l'an 1553, ne laissa pas de trouver de grands défauts à ce Systême tant estimé, ou du moins beaucoup d'irregularitez, ausquelles il remedia en inventant des figures, ou des caractéres & des notes, pour marquer la difference des sons, la variété de leurs mouvemens, leur durée, les pauses, & les *muances*, qui n'étoient originairement marquées que par des points & contre-points, ou d'autres caractéres plus difficiles, & de differentes figures. Toutes ces reformes furent trouvées d'un grand secours pour l'execution du Chant & des Instrumens, & ont très-perfectionné le quatriéme Systême, qui passe aujourd'hui pour le moderne, & dont on est redevable à ce sçavant Jean Desmurs ; sa Methode a été reçue a-

vec applaudiſſement par toute l'Europe, & même obſervée jusqu'environ l'an 1675.

Dans ce temps-là un certain Cordelier nommé . . . . s'aviſa de ſupprimer encore la note Γ, inventée par Laretin, & ſubſtitua en ſa place la note *ſi*, à laquelle il joignit la note *ut* pour faire les huit tons, bien differens de la premiére note *ut*, avec laquelle elle ne ſe confond jamais.

Ce Cordelier changea même l'ancienne gamme, pour faciliter le chant par ſon nouveau Syſtème, & rendre la Muſique plus aiſée à apprendre, en ſupprimant l'uſage des *muances*, qui étoient fort embarraſſantes, ſur-tout pour les Ecoliers ; mais l'Abbé de la Loüette, cet excellent Maître de Muſique de la Cathedrale de Paris, m'a aſſuré que la note *ſi* avoit été inventée, ou peut-être retrouvée par un nommé Metru, fameux Muſicien, Maître a chanter dans Paris environ l'an 1676. Il vaut mieux en croire l'Abbé de la Loüette faute de preuves litterales, n'ayant rapporté l'attribution qu'on en donne au Cordelier, que ſur des traditions, que je ne crois pas ſi certaines. Le Moine, excellent joueur de Luth, qui eſt dans la Muſique depuis ſoixante ans, m'a dit encore avoir connu Metru particuliérement qui changea la vieille methode de la Muſique par l'augmentation de la note *ſi*: & qu'il ſe ſouvenoit auſſi qu'un Cordelier du Couvent de l'Avé Maria, fit quelque changement ſur l'ancienne gamme, il y a environ quarante ans. Sans cet éclairciſſement

je

je ferois resté daus les erreurs des traditions vulgaires sur ce sujet; mais bien que la méthode de Metru soit fort estimée des Musiciens François, néanmoins ceux d'Italie l'ont méprisée, ou du moins n'ont pas voulu s'en servir, peut-être parce qu'elle a été inventée par un Musicien François, ce qui prouve la jalousie des Musiciens de cette Nation contre ceux-ci. Quoi qu'il en soit, Cambert, Organiste de S. Honoré, & depuis Intendant de la Musique de la Reine-Mere, Lambert & le Sr Lully, ces fameux Musiciens de nos jours, ont encore perfectionné la Musique par une nouvelle méthode, en prenant ce qu'il y avoit de plus excellent dans la Musique Italienne, pour le joindre à la Françoise, dont le mélange a formé le bon goût que nous voyons régner aujourd'hui dans la Musique, à l'imitation de ces sçavans Statuaires de l'Antiquité, qui prenoient aussi toutes les belles parties de differens corps, pour en composer une figure parfaite, suivant les régles de l'Art.

Tous les Musiciens sont encore très-redevables à Joseph Zarlin, Italien, à cause des quatre Volumes in-folio qu'il a composez en 1590; ses Oeuvres font connoître qu'il a surpassé tous les Auteurs qui ont traité des Sciences, & de l' Art de la Musique avant lui, puisqu'elles renferment toutes les instructions pour la composition du Chant, & pour l'usage des Instrumens. L'on trouve l'éloge de ce grand Musicien dans l'Histoire de M. de Thou; c'est assez dire.

Les

Les Oeuvres du P. de Marſenne, imprimées à Paris en 1640, ſous le titre de l'Harmonie du Monde, ne ſont pas moins conſiderables pour tout ce qui regarde la compoſition de la Muſique Vocale & Inſtrumentale, dans leſquelles on trouve des planches en taille-douce, où tous les Inſtrumens de Muſique des Anciens & des Modernes ſont gravez.

Il eſt à croire néanmoins que le Syſtème de la Muſique des Hebreux auroit été reçû avant celui des Grecs, s'ils avoient voulu en donner la connoiſſance aux autres Nations, puiſque Jubal paſſe ſans conteſtation pour le premier Inventeur de la Muſique & des Inſtrumens, l'an du Monde 1040, de même que Enos paſſe pour être Inventeur du chant; parce qu'il chanta le premier les loüanges de Dieu. Geneſe, ch. 4.

Mais les Grecs, plus ambitieux de paſſer pour les premiers Inventeurs des Arts, ont profité de la négligence des Hebreux, qui regardoient toutes les autres Nations comme des Barbares, ou comme indignes de la connoiſſance de leurs Sciences; leur Syſtème n'étant point venu juſqu'à nous, je n'ai pû en rien dire.

Ainſi ſans s'arrêter à l'opinion des Grecs, on peut juger, par la difference de ces quatre Syſtèmes, qu'il n'y a point de Nation, qui ne puiſſe avoir auſſi le ſien établi ſur des principes particuliers, ſur-tout celles qui tirent leur origine d'elles-mêmes, tels ſont les Caldéens, les Egyptiens, les Pheniciens, les Hebreux, les Ethiopiens, les Chinois, les Per-

Perſes, & même les Arcadiens, qui de tout tems ont été ſi amoureux de la Muſique, qu'ils l'apprenoient aux petits enfans, pour les accoutumer à chanter des Hymnes, des Cantiques en l'honneur des Dieux, & de leurs Heros dès leur tendre jeuneſſe.

Comme les Concerts ſont ordinairement compoſez de voix & d'Inſtrumens, j'ai tâché de trouver les premiers Inventeurs de ceux-ci; mais j'ai reconnu que l'on attribue l'invention des Inſtrumens, plutôt à ceux qui en ont ſçu jouer parfaitemenr, qu'à ceux qui les ont compoſez; outre que les noms des Inſtrumens, dont les Anciens ſe ſervoient, ſont ſi changez par la mutation des Langues, qu'il eſt preſque impoſſible d'en donner l'explication dans la nôtre; c'eſt pourquoi je me contenterai de parler ſeulement des trois genres, ou de l'ordre de ceux dont on a connoiſſance en Europe.

Je dirai donc que tout Inſtrument de Muſique eſt une machine inventée & diſpoſée par l'Art mécanique, pour imiter & accompagner la voix naturelle dans un Concert; & que la Muſique compoſée pour être jouée ſur ces ſortes d'Inſtrumens, s'appelle *organique* ou *inſtrumentale*, dont le nombre eſt infini; mais les Muſiciens Italiens l'ont réduit à trois genres ſeulement, pour éviter l'embarras de leurs définitions.

Le premier contient ceux que les Grecs appellent *Enchorda*, qui ſont compoſez de pluſieurs cordes, que l'on fait reſonner avec les doigts: comme la harpe, le luth,

la lyre, le theorbe, la guitarre, &c. ou d'autres dont on tire le son avec un archet : comme sont le violon, la viole, la trompette marine, l'archiviole, de même que ceux qui resonnent par le moyen des sautereaux : comme le clavessin & l'épinette, &c.

Le second genre comprend les Instrumens que le vent naturel de l'homme fait resonner, que les Grecs appellent *Pneumatica*, comme sont les flutes, les haut-bois, les flageolets, le basson, le serpent, le saguebout d'Allemagne, &c. dont ceux qui resonnent encore par l'effet du vent artificiel des soufflets sont du nombre, comme les orgues, les musettes, les chalemies ou loures, &c.

Le troisiéme genre, renferme ceux que les Latins appellent *Pulsatilia*, parce qu'on ne les fait resonner qu'en frappant dessus avec des baguettes, comme les timballes & les tambours, ou d'autres avec des petits bâtons & des plumes : tels que sont le psalterion, la cymbale, le timpanon, le cistre, ou d'autres qui se touchent avec des petits marteaux pour les carillons & le batant des cloches.

J. Vossius a fait une Dissertation sur le tambour, par laquelle il fait voir que cet instrument peut exprimer toute sorte de Musique, & qu'il renferme même dans ses sons, tous les pieds de l'ancienne versification des Latins, qu'il dit manquer à notre Poësie, aussi bien qu'à notre Musique, quoiqu'il passe en France pour le plus simple de tous les Instrumens. Il n'est

Il n'eſt point de Nation qui n'ait inventé quelques inſtrumens de Muſique, dont l'uſage lui eſt particulier; comme nous voyons que chacune a auſſi ſa danſe naturelle dans laquelle elle eſt inimitable, ce qui paroît dans les François pour la danſe haute & la danſe meſurée; les Eſpagnols pour la ſarabande, les Anglois pour la gigue, &c. Chaque Nation a encore ſon caractére pour le chant & pour la compoſition, comme pour les Fêtes publiques qui dépendent de la difference des climats, des uſages, des coutumes, des mœurs & du genie des Peuples, dont nous avons quelques légéres connoiſſances, par les relations des voyages que je rapporterai en leur lieu, pour ſatisfaire autant qu'il eſt poſſible la curioſité du Lecteur.

CHAPITRE II.

Des quatre modes principaux, ou chants autentiques & de leurs prétendus effets, ſuivant l'opinion des anciens Philoſophes, Poëtes, & Muſiciens.

NOus apprenons des Auteurs qui ont parlé le plus à fond de l'antiquité, comme Herodote, Iſidore, Pauſanias & Varron, que la plupart des Legiſlateurs étoient fort profonds dans l'art de la Muſique; qu'ils ſe ſervoient de ſes principes pour aſſujettir les Peuples à ſe conformer à leurs Loix; de même que les premiers Philoſophes, qui étoient

auſſi de grands Muſiciens, pratiquoient l'une & l'autre ſcience, pour la régle des mœurs, comme nous le voyons par Apollon, Mercure, Orphée, Amphion, Talès & Pythagore; ce ſont eux en partie, qui ont trouvé l'art de compoſer les quatre premiers *modes*, ou tons principaux qui ſervoient comme de quatre moderateurs aux paſſions humaines; c'eſt pourquoi dans l'Antiquité ces quatre chants ont été nommez autentiques, parcequ'ils ſervoient aux anciens Philoſophes, Poëtes & Muſiciens, à chanter les Cantiques qu'ils compoſeient en l'honneur de leurs Dieux & de leurs Heros, comme auſſi pour chanter les fables & apologues qui renfermoient un ſens moral, dont ils corrigeoient agréablement les mœurs, & la férocité des premiers Hommes.

Le premier chant eſt appellé *Dorien*, ſervant aux choſes graves, ſévéres, honnêtes, religieuſes, propres aux affections de l'eſprit & belliqueuſes; il étoit fort eſtimé des Lacedemoniens, qui s'en ſervoient même pour s'exciter dans les combats au ſon des voix & des flûtes; duquel chant *Dorien*, on dit que Lamiras, Poëte & fameux Muſicien de Thrace, fut l'Inventeur: il vivoit avant Homére, il fut même le premier Muſicien qui joignit le chant de la voix au ſon de la harpe.

Agamemnon, qui connoiſſoit la force de cette Muſique, laiſſa, auprès de Clitemneſtre ſon épouſe, un Muſicien Dorien, pour l'entretenir dans la continence, pendant qu'il étoit au ſiége de Troye.

Mais

Mais le Prince Egiſte en étant devenu amoureux, & la trouvant inflexible, reconnut que c'étoit l'effet des airs que lui chantoit ſon Muſicien ; il trouva le moyen de s'en défaire, aprés quoi il lui fut aiſé de rendre Clitemneſtre ſenſible ; mais ils en furent punis l'un & l'autre, par Oreſte fils d'Agamemnon, qui les tua pour venger l'honneur de ſon pere.

Le deuxiéme chant eſt appellé le chant *Phrygien*, dont l'invention eſt attribuée à Marſias, ce fameux Paſteur qui oſa défier Apollon à jouer du ſtageolet ; ce chant a la puiſſance de mettre l'homme en fureur ; de même que le chant *ſous-Phrygien* a celle de l'appaiſer, témoin l'épreuve qu'en fît Timothée Muſicien ; dans le tems qu'Alexandre étoit à table, il lui joua un air *Phrygien* ſur ſa flûte, qui le tranſporta ſi fort qu'il ſe leva de table comme un furieux le ſabre à la main & ſortit pour aller combattre ; mais Timothée voyant l'effet de ſon art, le ſuivit en jouant un air *ſous-Phrygien*, qui le remit dans un eſprit ſi tranquile, qu'il revint ſe mettre à table ſans émotion, ou comme guéri de ſa freneſie.

Nous avons un pareil exemple dans le Journal d'Henri III. de Sancy, qui dit qu'un nommé Glaudin le jeune, fameux Muſicien, compoſa de pareils airs, qu'il joua dans un concert fait pour les nôces du Duc de Joyeuſe, dans l'apartement du Roi ; & qu'un jeune Seigneur, dont l'eſprit étoit fort turbulent, en fut ſi tranſporté, qu'il mit l'épée à

la

la main jurant tout haut, ne pouvant resister à la fureur qui lui prit de s'aller battre; cette action surprit extrêmement le Roi, mais Glaudin lui dit que c'étoit l'effet de son air, & qu'il alloit le rendre très-moderé par un air *sous Phrygien* qu'il fit jouer, lequel remit ce jeune Seigneur dans son bon sens; il demanda pardon au Roi de son emportement, qui n'en fit que rire; ce fameux Musicien a composé un *Decacorde*, qui passe pour un chef-d'œuvre de l'Art.

Theophraste assûre, dans son Livre de l'Anthousiasme, que cette Musique a la puissance de guérir la sciatique, la morsure des vipéres & la frenesie, dont Ismenias, fameux Musicien, a souvent fait l'épreuve; cela se pratique encore aujourd'hui en Italie, où l'on guérit la piqûre de la tarantule au son des instrumens, sans quoi ceux qui en sont piquez tomberoient dans des symptômes très-surprenants, & en danger de mort.

C'est de cette Musique *Phrygienne* qu'on a composé les sons convenables aux trompettes, aux timballes & aux tambours, pour sonner & battre la charge, afin d'animer les soldats au combat, & d'encourager toute l'armée tant que dure la bataille, qui sont des tons bien differents des fanfares que l'on joue quand on a remporté la victoire; ce qui fait voir que les Instrumens militaires ont aussi la puissance d'exciter la fureur, comme de la moderer.

Le troisiéme chant est le *Lydien*, qui convient à la langueur & aux plaintes des élegies,

pour les ſujets triſtes & lamentables que l'on attribue à Carius fils de Jupiter ; il l'inventa après avoir entendu les Muſes chanter les plaintes de la mort du Serpent Pithon, qui fut tué par Apollon.

Ce fut encore par les accords de cette Muſique, que Thalès de Milet, reputé pour être un des ſept Sages de la Gréce & grand Muſicien, guérit les Spartiates d'une peſte très-conſiderable, cauſée par une mélancolie qui engendroit la contagion, & que l'Oracle prononça ne pouvoir être appaiſée que par le ſecours de Thalès : ce fut encore lui qui, par les doux accords de ſa harpe, appaiſa une ſedition populaire dans Lacedemone.

Le quatriéme chant étoit l'*Eolien*, qui eſt une compoſition ſimple, pour les airs tendres & amoureux, & qui ſert pour les chanſons Bachiques ; on peut dire qu'il eſt employé pour les agrémens de la vie, lequel fut inventé par Demon l'Athénien, neveu de Demosthène, ou par Polymneſte Poëte & Muſicien Grec.

Pauſanias, Auteur Grec, dit que ce Poëte Lyrique ſçut ſi bien ſe ſervir du chant *Eolien* pour chanter ſes Vers, qu'il fut deſiré de tous les Rois, & des Princes de la Gréce de ſon tems ; & que Policrate, Prince ſouverain de Samos, lui ayant donné cinq talens, qui font trois mille écus de notre monnoye, pour recompenſe de ſon voyage ; il ne put jamais dormir tant qu'il eut cette ſomme en ſa poſſeſſion, & qu'il fut obligé de s'en défaire pour calmer ſon inquiétude ; ce qui fait voir que les

les Poëtes non plus que les Muſiciens, ne ſont pas deſtinez pour les richeſſes : auſſi ne voit-on que des Italiens qui s'enrichiſſent dans cette profeſſion.

Coſomedès, natif de Créte & affranchi, fut encore un Poëte Lyrique & Muſicien, qui compoſa beaucoup de chanſons amoureuſes & Bachiques, dans le goût d'Anacreon ; il s'attira par-là la bienveillance de l'Empereur Adrien, qui étoit auſſi bon Poëte, que ſçavant en Muſique, faiſant grand cas des gens de Lettres dans le deuxiéme ſiécle, ſuivant ce qu'en dit Plutarque qui fut ſon Precepteur.

Mais pour revenir à mon ſujet, on prétend que, de ces quatre *modes* principaux de la Muſique, les ſçavans Muſiciens en ont compoſé depuis jusqu'à douze, par le moyen du *Tetracorde* faiſant un mélange de ces quatre modulations, dont Sapho s'eſt ſervie pour inventer le chant *Myxelydien*, & pour exprimer la force de la paſſion amoureuſe qu'elle avoit pour Damophile, quoique de même ſexe, & pour laquelle Plutarque, dans ſon Traité de l'Amour, dit que, quand elle ſe préſentoit devant elle, ſa voix & ſa parole ſe perdoient à l'inſtant ; que ſon corps ſe fondoit en une ſueur froide, qui lui cauſoit un évanouiſſement, dont elle avoit peine à revenir, tant ſa paſſion étoit violente ; ce fut auſſi pour ſa chére Damophile qu'elle fit ces hymnes qui furent tant eſtimées dans ſon tems.

Cette Sapho forma encore une eſpèce d'Academie pour les filles de qualité qui excel-

loient dans la Muſique ; Anagora Mileſienne, Gorgila Colophonienne, Eunica Salaminienne en ont été les principales diſciples. Elles s'aſſembloient les jours de Fêtes ornées de bouquets, de guirlandes & de chapeaux de fleurs, pour aller chanter les hymnes en Muſique dans les Temples, & aux épouſailles des filles de qualité leurs compagnes; elles prenoient auſſi des vêtemens lugubres pour aſſiſter aux funerailles.

Cependant tous ces modes de Muſique, que l'Abbé Broſſard dit dans ſon Dictionnaire qu'on pourroit faire monter jusqu'à quarante-ſept, ont été depuis réduits quelquefois, ou aux huit tons de l'Egliſe, ou enſuite aux douze *modes* de Glarean, &c. Et enfin aux deux modes communément appellez *le mode majeur*, & *le mode mineur*, dans lesquels les Muſiciens modernes prétendent renfermer toutes les modulations tant vantées des anciens Muſiciens.

Mais toutes ces attributions des quatre premiers chants *autentiques* ne laiſſent pas d'être encore conteſtées par beaucoup d'Auteurs, qui veulent auſſi en attribuer la gloire à leur Nation, ce qui eſt cauſe que tous les Chronologiſtes en ont parlé ſuivant leurs intérêts, ſur l'incertitude du tems de l'invention de la Muſique & de tous les Inventeurs des inſtrumens, dont l'origine n'eſt pas moins difficile à découvrir, que la ſcience même, ſi l'on ne s'en tient à ce qu'en dit la Genèſe; la difficulté de cette déciſion ſe confirme encore par ce qu'en dit M. Dacier dans ſes

Traductions des Auteurs de l'Antiquité. *C'est en vain*, dit-il, *que l'on cherche à s'éclaircir de la vérité dans les ouvrages des anciens Payens, puisque de tout tems les Philosophes, & les Poëtes de toutes les Nations n'ont point fait de scrupule de se dérober les uns aux autres l'invention des Sciences & des Arts, & d'en composer des préceptes à leurs maniéres.*

C'est ce qu'avoue même saint Jerôme dans sa Lettre 146, écrite au Pape Damaze : *Nous lisons*, dit-il, *les Philosophes Payens, & nous nous en servons en les déguisant suivant nos principes, comme le Hebreux se servoient des femmes étrangères, suivant la Loi de Dieu*, ce qui est encore une preuve de l'incertitude où nous sommes des opinions de l'Antiquité sur l'origine des Sciences & des Arts.

Il y a quelques Auteurs qui ont prétendu que, dans l'ancien Paganisme, les Philosophes avoient fait de Jubal leur Apollon ; auquel ils attribuoient l'origine de la Musique, de même que les Poëtes ont attribué le tems du Déluge universel à Deucalion, au lieu de Noé ; de sorte qu'on ne peut prouver avec certitude l'origine des Sciences, ni des faits qui passent quatre mille ans, si l'on ne s'en rapporte à l'Ecriture qui tient lieu de Loi aux Auteurs qui suivent les sentimens de la Religion Romaine.

Ce n'est pas que le mot de *ton*, ne tire son origine de la Musique des Grecs, qui veut dire accord de voix naturelle ; *ton* est encore la sixiéme partie d'un *octave* composé de *cinq tons*, *& de deux demi-tons*, & la difference

de *la quarte à la quinte*, ſuivant les préceptes generaux.

Les Muſiciens Grecs, diſent qu'il y a huit *modes* ou tons diſtinguez, qui tirent leur origine des quatre *tons principaux*, qui conſiſtent dans la façon, l'ordre & la forme qu'on tient en l'invention des chants; c'eſt pourquoi l'on dit aujourd'hui donner le *ton* aux Muſiciens dans un concert.

Cette explication ſe trouve dans les œuvres d'Ouvrard Maître de la Muſique de la Sainte Chapelle, qui a paſſé pour un ſçavant Muſicien, l'an 1672.

Je laiſſe, à de plus habiles que moi, le ſoin de rapporter des preuves plus ſolides & plus certaines de l'origine des quatre chants *autentiques* de la Muſique *vocale* & *inſtrumentale*, ſuivant l'opinion des Grecs.

CHAPITRE III.

Sentimens des Philoſophes, Poëtes, & Muſiciens de l'Antiquité, ſur l'uſage de la Muſique vocale, inſtrumentale, & de ſes effets ſur les paſſions.

LEs effets que la Muſique eſt capable de produire, firent dire aux premiers Philoſophes de l'Antiquité, que c'étoit une ſage diſpoſition de la Providence d'avoir fait, du Chant & des Inſtrumens, auſſi-bien que des autres Sciences, un remede aux maux de l'ame de même que comme l'homme, qui eſt

eſt composé de corps & d'eſprit, en trouve dans les métaux, dans les animaux & dans les plantes, qui ſont des ſubſtances materielles, pour ſa guериſon : l'ame peut avoir auſſi les ſiens dans les choſes ſpirituelles, tels que ſont les Sciences & les reflexions, & ſur tout dans la Muſique, dont les ſons & les accords approchent de la nature des choſes ſpirituelles.

C'eſt ce que les Grecs connurent ſi bien, qu'ils firent de la Muſique, particuliérement de celle qui ſervoit aux repreſentations, un remède aux maux de l'eſprit, & un honnête amuſement pour appaiſer les paſſions & pour exciter à la vertu.

Ainſi ils eurent des Vers & des Chants pour la plainte, pour la douleur, pour la joye, comme pour les choſes ſerieuſes & comiques ; ils ſçavoient auſſi exprimer le bruit des flots, le ſiflement des vents, les effets de tous les Elemens, & pluſieurs choſes ſemblables : enfin rien ne leur manquoit pour exprimer les paſſions, & pour toucher le cœur de Spectateurs.

Je dirai donc, après ces grands Philoſophes, que la Muſique eſt un Art, ou une Science, qui fait partie des Mathematiques, laquelle conſiſte dans l'harmonie qui naît des ſons de la voix ou des Inſtrumens, ce qui fait qu'on l'appelle *vocale* & *inſtrumentale* ; elle eſt compoſée par le raiſonnement du Muſicien, ſelon la force de ſon genie & ſur les principes de cet Art.

Cependant, il ne faut pas croire, dit Pla-
 ton-

ton, que Dieu nous ait donné la connoiſſance de la Muſique, ou qu'elle ait été inventée pour le plaiſir des ſens; mais bien plutôt pour ſervir de régle au gouvernement des Hommes, & pour corriger les déreglemens de leurs paſſions. Platon, comme bien d'autres Philoſophes de l'Antiquité, nous apprend par-là quel fut le premier objet de la Muſique; les Sages l'ont employée depuis long-tems à chanter des Cantiques à la louange du Créateur de l'Univers, & à exciter la Religion; elle ſervoit encore à exprimer les beaux faits des Heros de l'Antiquité, pour élever le courage & animer la jeuneſſe à la vertu; mais ſa fin eſt aujourd'hui de délaſſer l'eſprit agréablement; on peut dire même qu'elle eſt l'ame des ſpectacles, des fêtes publiques & particuliéres; elle a auſſi la puiſſance d'exciter les paſſions, comme de les moderer; elle ſert encore à exprimer naïvement les affections de l'ame; & ſi nous en croyons les hiſtoires d'Orphée & d'Amphion, elle a fait ſentir ſes effets jusqu'aux choſes inanimées, par la force de l'Uniſſon, ce qui pourroit paſſer pour une fiction, ſans les preuves que j'en rapporterai.

Les anciens Poëtes, au raport d'Horace, ont voulu dire par-là que les premiers Muſiciens avoient adouci la ferocité des Hommes, & les avoient perſuadé de vivre en ſocieté, par les accords de la Muſique, après quoi ils avoient appris à ſe bâtir des maiſons, des bourgades & des Villes, dans lesquelles ces fameux Muſiciens établirent des Loix, & des précep-

préceptes, que l'on chantoit publiquement pour les mieux imprimer dans l'esprit des Peuples; la Musique est même connue & pratiquée chez toutes les Nations du Monde, au rapport de tous les Voyageurs. Christophle Colomb l'a aussi trouvée établie dans les Indes Occidentales, quoique ces Peuples n'eussent pas seulement l'usage de l'écriture; mais elle ne consiste chez eux qu'en quatre tons, qui sont ceux dont les premiers Hommes ont eu connoissance, appellée *Musique naturelle*: Hist. des Incas.

Les Ameriquains ont encore une Musique furieuse & emportée, dont ils étourdissent leurs malades pour leur procurer la guérison; ils se servent aussi de la Musique pour adoucir leurs travaux pendant qu'ils labourent la terre avec des pioches, comme nous faisons les vignes, pour semer le mayz; ils cultivent la terre par troupes, ou par des bandes de cent, & de deux cens Négres, lesquels ont ordinairement à leur tête un corps de Musiciens qui chantent & jouent des Instrumens, pendant tout le tems du labourage & des recoltes, dont ils ne sont jamais fatiguez; ils s'en retournent dans leurs cabannes en dansant, & fumant, ayant toûjours les Musiciens à leur tête. *Voyage de l'Amerique de Champlain.*

Nos Medecins se servent aussi de la Musique pour guérir des maladies de l'alienation d'esprit, de même que chacun sçait que les fureurs de Saül s'appaisoient au son de la harpe de David, dont je rapporterai encore des exemples.

Mais il eſt bien difficile de prouver certainement l'origine de la Muſique, ſi l'on ne s'en rapporte à la Genèſe, & au ſentiment des Peres de l'Egliſe; les Hebreux, Caldéens, Egyptiens, Phœniciens, Arabes s'en attribuent l'invention, comme je l'ai déja dit; & les Grecs, ſur toutes les autres Nations, prétendent qu'elle leur vient de Mercure & d'Apollon; que c'eſt auſſi du nom des Muſes qui préſident à la Poëſie, qu'ils ont tiré l'étymologie de la Muſique, ſuivant la remarque du P. Meneſtrier; cependant, pour les mettre tous d'accord, il vaut mieux croire qu'elle fut inſpirée à Adam, comme les autres Sciences, lors de la création du Monde, puisque S. Auguſtin aſſûre préciſément que c'eſt un préſent du Ciel; ces deux preuves ſeroient ſuffiſantes pour établir l'origine de la Muſique; mais ſans ſortir de cette opinion, je crois devoir rapporter encore les ſentimens des anciens Auteurs, & des Philoſophes Payens, pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, en traitant de l'établiſſement de la Muſique, & de ſes effets chez les differentes Nations, indépendemment de ce que j'en ai dit dans le Chapitre des quatre Syſtèmes de la Muſique.

Les plus celèbres dans cet Art prétendent qu'il n'y a point de Muſicien qui puiſſe atteindre à ſa derniére perfection, étant une Science infinie, & dans laquelle les plus experimentez Muſiciens découvrent journellement des nouveautez ſurprenantes.

Anaxilas, grand Sectateur de Pythagore, prétend que la Muſique eſt compoſée de vingt-

vingt-quatre chants principaux, dont il en dérive un nombre qui va jusqu'à l'infini, & qui produit des nouveautez admirables, suivant l'imagination du Musicien; de même qu'un Peintre, avec douze couleurs principales, en peut former une quantité immense. C'est par-là que le sçavant P. Mersenne a fait monter la diversité des chants jusqu'à sept cens-vingt, suivant la table qu'il en a faite dans son Traité de l'harmonie du Monde, par les *combinaisons des six notes*, celle de *Si*, n'étant inventée que depuis, ou plûtôt étant alors perduë; c'est ce qui fait que l'on trouve tant de variété dans la Musique: ce sont sans doute ces vingt-quatre chants principaux qui ont donné lieu aux Auteurs qui ont traité de la Musique depuis ce tems-là, de la diviser encore en quarante-cinq espèces differentes, dont il en dérive un nombre infini, l'explication est essentielle à sçavoir, sur tout pour ceux qui font profession de cet Art, je n'en rapporterai néanmoins ici que les principales, crainte d'ennuyer ceux qu'elles n'intéressent pas.

La premiére est appellée la Musique *antique*, qui est attribuée aux Hebreux, aux Phœniciens, aux Grecs, & aux Latins, laquelle a duré juqu'en l'an 1024 de Jesus-Christ, qui est approchant le tems que Guy Laretin inventa la Musique à plusieurs parties; c'est celle que nous appellons vulgairement la moderne.

La Musique *Arithmetique* est celle qui consiste dans la considération des sons, par

le rapport qu'ils ont avec les nombres.

La Muſique *Pratique* eſt celle qui ne conſiſte que dans l'execution, ſans s'embaraſſer des raiſons, ni des cauſes du bon ou du mauvais effet de la compoſition, auquel la plupart des Muſiciens qui chantent à l'Opera ne prennent pas garde; mais dont l'orcheſtre en général eſt admirable pour l'execution.

La Muſique *Artificielle* eſt de deux ſortes, l'une qui s'execute ſur des Inſtrumens avec la bouche & les doigts, & que l'Art a inventez, ſuivant les principes & les régles pour la Symphonie; l'autre eſt celle dont les Inſtrumens jouent tous ſeuls des airs, par le moyen des reſſorts inventez par les règles de la Mécanique, & que l'on met au rang des effets de la Magie naturelle, ou de la Muſique artificielle.

La Muſique *Chorale*, eſt celle qui ſe chante dans les chœurs des Egliſes, ou autrement Muſique pleine; la Muſique Ecçleſiaſtique en fait encore partie, elle ſert pour les chants des Motets, & des leçons de Tènebres, elle eſt accompagnée de voix & d'Inſtrumens.

La Muſique *Thoriaque* ou *Hyporchematique* eſt celle qui ſert aux ballets; elle eſt propre pour la compoſition des airs de danſes, par les differens mouvemens des chants & des Inſtrumens.

La Muſique *Chromatique* eſt celle dans laquelle il y a beaucoup de ſignes, d'intervales & de cordes, fort eſtimée des Maîtres

de

de l'Art; parcequ'elle ſurprend agréablement les Auditeurs.

La Muſique *Diatonique* eſt celle dont le chant ne procede que par tons, & ſemi-tons majeurs, & de la maniére que la nature l'enſeigne, & fait pratiquer ſans Art au plus ignorant, d'où vient qu'on la nomme auſſi la naturelle; elle eſt commune aux Peuples les plus ſauvages & les plus barbares.

La *Dramatique*, ou Théatrale, eſt une Muſique propre pour les ſpectacles du Théatre, que l'on appelle auſſi recitative, que l'on employe aux Opera, & aux Comedies dans les entr'actes.

La Muſique *Inſtrumentale* conſiſte dans un concert d'Inſtrumens, ſans accompagnement de voix.

La Muſique *Metrique* conſiſte dans la cadence harmonieuſe pour la déclamation & la prononciation des Vers, ou bien c'eſt un chant Lyrique, & qui renferme auſſi les régles de la Muſique Poëtique.

La Muſique *Pathetique* eſt celle qui peut toucher & émouvoir l'ame, & qui ébranle le cœur, & les entrailles des plus inſenſibles; les Anciens l'ont appellée le chant Phrygien, & ſous-Phrygien: j'en rapporterai encore les effets au Chapitre de la Muſique des Grecs.

La Muſique *Politique* eſt celle qui forme les accords de tous les membres d'une République, ou d'un Etat bien policé; c'eſt celle dont ſe ſont ſervis les premiers Legiſlateurs, qui étoient ordinairement Philoſo-

phes & Muſiciens, pour adoucir la ferocité des premiers Hommes, & leur faire recevoir des régles pour la ſociété humaine; & la Muſique *naturelle* conſiſte dans le chant formé par la voix naturelle de l'homme, & conduite ſans Art par les organes de l'ouïe.

Si le Lecteur en veut ſçavoir davantage ſur les diverſitez de la Muſique, il peut lire les Auteurs qui ont traité de cet Art, & voir le Dictionnaire de l'Academie Françoiſe, & celui du Sieur Broſſard, imprimé augmenté à Amſterdam chez Etienne Roger.

Quelques-uns ont prétendu que la Muſique étoit une Diſcipline Royale, & que cette Science renfermoit toutes les autres; c'eſt pourquoi les anciens Philoſophes l'ont auſſi appellée *Encyclopedie*; d'autres l'ont comparée à la beauté ſinguliére d'une femme qui ſurprend en la voyant. Ovide dit plus, car il prétend que la beauté n'a rien de comparable à une belle voix, qui pénétre juſqu'au fond de l'ame, lui faiſant goûter un eſſai de la félicité des Bien-heureux.

Mais le ſentiment le plus général eſt qu'il faut ſçavoir la Muſique, quand ce ne ſeroit que pour en pouvoir juger, à moins que d'en vouloir faire profeſſion; elle a tant d'appas, qu'elle nous rend incapables des occupations laborieuſes, ſur-tout depuis que les Poëtes & les Muſiciens ont employé les charmes de l'harmonie à flatter les paſſions effeminées & voluptueuſes, au lieu de les corriger, comme faiſoient les Anciens, en chantant les vertus des grands-Hommes, pour les inſpirer

rer aux Spectateurs, & en représentant ce qu'ils ont fait de plus digne de l'immortalité. Elle est capable encore de seduire les meilleurs naturels; c'est pourquoi les Sages, & particuliérement les Egyptiens, & les Hebreux, n'ont jamais voulu permettre que la Musique fût employée à l'usage du Théâtre, l'ayant toûjours regardée comme une Science divine, qui ne devoit servir qu'à des œuvres pieuses & salutaires, étant persuadez que Dieu n'en avoit donné la connoissance aux hommes qu'à cette fin; mais la corruption des mœurs, flattée par l'organe des Musiciens, en a changé l'usage; ce qui a fait dire à Mezeray qu'Anne de Boulen, femme d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, sçavoit trop bien chanter pour être sage; son mari lui fit couper la tête, après avoir découvert son intrigue amoureuse avec un nommé Marc son Musicien.

Aussi voyons-nous beaucoup de Musiciens perdre la vie & leur fortune par leur incontinence; ce que j'ose dire sans les vouloir choquer; mon intention n'étant point de détruire leur reputation dans l'histoire de la Musique; mais seulement de dire ce que je sçai, sur les dangers qu'il y a de donner de jeunes Maîtres à de jeunes & de belles personnes, pour leur apprendre la Musique; parcequ'il ne faut souvent qu'une chanson amoureuse chantée bien tendrement pour faire impression dans le cœur d'une jeune personne; & pour lui bien exprimer la passion que l'on sent pour elle, comme nous l'avons vû, & dont je pour-

pourrois rapporter quantité d'Hiſtoires qui n'ont fait que trop d'éclat à la Cour & à la Ville, pour être inconnuës: je me contenterai ſeulement d'en rapporter d'étrangéres pour le prouver.

On trouve dans les Anedoctes de l'Hiſtoire ſecrette de la Maiſon de Medicis par Varilas, Liv. 4. qu'un nommé Ange Politien, natif de Florence, qui paſſoit de ſon tems pour le plus bel eſprit de toute l'Italie, eut une deſtinée qui le punit de ſon amour criminel. Etant Profeſſeur de l'Eloquence à Florence, il devint, pour ſon malheur, paſſionnément amoureux d'un de ſes jeunes Ecoliers, qui étoit d'une famille illuſtre, qu'il ne put corrompre ni par ſes grands préſens, ni par la force de ſon Eloquence, dont il conçut tant de dépit, qu'il en eut la fiévre chaude, & dans la violence de l'accès, il fit deux couplets de chanſon, pour l'objet dont il étoit tranſporté; il ſe leva de ſon lit pour prendre ſon luth, & pour mieux accompagner ſa voix, ce qu'il fit d'un air ſi tendre & ſi lamentable qu'il expira en achevant le ſecond couplet; ce Florentin n'étoit pas moins Orateur, qu'excellent Muſicien; mais fort ſujet au vice de ſa Nation.

Il ſemble que cette punition ſoit un effet de la Juſtice divine, qui ne permet pas que nous abuſions des talens que Dieu nous donne, & ſur tout des charmes de la Muſique, dont je rapporterai encore l'exemple du plus fameux Muſicien qui ait paru dans toute l'Italie, le ſiécle paſſé.

Un

Un nommé Stradel, fameux Muſicien, qui étoit à Veniſe gagé par la Republique, pour compoſer la Muſique des Opera, qui y ſont ſi conſiderables pendant le cours du Carnaval, ne charmoit pas moins par ſa voix, que par ſa compoſition. Un Noble Venitien, nommé Pig. . . . . avoit une Maîtreſſe qui chantoit aſſez proprement; il voulut que ce Muſicien lui donnât la perfection du chant & allât lui montrer chez elle; ce qui eſt aſſez contraire aux mœurs des Venitiens, dont la jalouſie va à l'excès; après quelques mois de leçons, l'Ecoliére & le Maître ſe trouverent avoir tant de ſympatie l'un pour l'autre, qu'ils reſolurent de s'en aller enſemble à Rome; quand ils en trouveroient l'occaſion, qui n'arriva que trop tôt pour leur malheur; ils s'embarquerent une belle nuit pour Rome, cette évaſion mit le Noble Venitien au deſeſpoir, qui reſolut de s'en venger à quelque prix que ce fût, par la mort de l'un & de l'autre; il envoya auſſi-tôt chercher deux des plus celèbres aſſaſſins qui fuſſent alors dans Veniſe, avec lesquels il convint d'une ſomme de trois cens piſtoles, pour aller aſſaſſiner Stradel & ſa maitreſſe, & promit encore de les rembourſer des frais du voyage, & leur donna la moitié d'avance, avec un memoire inſtructif pour l'execution du meurtre. Ils prirent le chemin de Naples; où étant arrivez, ils apprirent qne Stradel étoit à Rome avec ſa maîtreſſe, qui paſſoit pour ſa femme; ils en donnerent avis au Noble Venitien, & lui manderent qu'ils ne manque-

roient

roient pas leur coup, s'ils les trouvoient encore à Rome, & le prierent de leur envoyer des Lettres de recommandation pour l'Ambassadeur de Venise à Rome, afin d'être sûrs d'un azile. Etant arrivez, ils prirent langue, & sçûrent que le lendemain Stradel devoit donner un Opera spirituel dans Saint Jean de Latran à cinq heures du soir, que les Italiens appellent *Oratorio*, où les assassins ne manquerent pas de se rendre, dans l'esperance de faire leur coup, quand Stradel s'en retourneroit le soir chez lui avec sa maîtresse; l'approbation que tout le peuple fit du concert de ce grand Musicien, joint à l'impression que la beauté de sa Musique fit dans le cœur de ces assassins, changea comme par miracle leur fureur en pitié, & tous deux convinrent que c'étoit dommage d'ôter la vie à un homme dont le beau genie pour la Musique faisoit l'admiration de toute l'Italie; de sorte que frappez d'un même esprit, ils resolurent de lui sauver la vie, plutôt que de la lui ôter; ils l'attendirent en sortant de l'Eglise, & lui firent dans la ruë un compliment sur son *Oratorio*, & lui avouerent le dessein qu'ils avoient eu de le poignarder avec sa maîtresse pour vanger Pig... Noble Venitien, du rapt qu'il lui avoit fait; mais que touchez des charmes de sa Musique, ils avoient changé de resolution, & lui conseillerent de partir dès le lendemain pour trouver un lieu de sûreté, & qu'ils alloient mander à Pig. . . . qu'il étoit parti de Rome, la veille qu'ils étoient arrivez, afin

afin de n'être pas ſoupçonnez de négligence. Stradel ne ſe le fit pas dire deux fois, il partit pour Turin avec ſa maîtreſſe. Madame Royale d'aujourd hui étoit pour lors Regente ; ces aſſaſſins retournerent à Veniſe, & apprirent au Noble Venitien que Stradel étoit parti de Rome, comme ils l'avoient mandé, pour s'en aller à Turin, où il eſt bien plus difficile de faire un meurtre d'importance, que dans les autres Villes d'Italie, à cauſe de la garniſon, & de la ſévérité de la Juſtice, qui n'a pas tant d'égard aux aziles qui ſervent de refuge aux aſſaſſins ; ſi ce n'eſt chez les Ambaſſadeurs. Mais Stradel n'en fut pas quitte pour cela ; car le Noble Venitien ſongea aux moyens d'executer ſa vengeance à Turin, & pour en être plus ſûr, il y engagea le pere de ſa maîtreſſe, lequel partit de Veniſe avec deux autres aſſaſſins pour aller poignarder ſa fille & Stradel à Turin, ayant des Lettres de recommandation de M. l'Abbé d'Eſtrade, pour lors Ambaſſadeur de France à Veniſe, adreſſées à M. le Marquis de Villars, qui étoit Ambaſſadeur de France à Turin. M. l'Abbé d'Eſtrade lui demandoit ſa protection pour trois Négocians qui devoient faire quelque ſejour à Turin, qui étoient ces aſſaſſins, leſquels faiſoient réguliérement leur Cour à M. l'Ambaſſadeur, en attendant l'occaſion de pouvoir executer leur deſſein avec ſûreté ; mais Madame la Ducheſſe Royale ayant appris le ſujet de l'évaſion de Stradel, fit mettre ſa maîtreſſe dans un Convent, connoiſſant bien l'humeur

meur des Venitiens qui ne pardonnent jamais une pareille injure, & se servit du Musicien pour sa Musique, lequel, s'allant promener un jour à six heures du soir sur les remparts de la Ville de Turin, y fut attaqué par ces trois assassins, qui lui donnerent chacun un coup de stilet dans la poitrine, & se sauverent chez l'Ambassadeur de France, comme un azile certain pour eux. L'action vûe de bien des gens qui se promenoient aussi sur les remparts, causa d'abord un si grand bruit, que les portes de la Ville furent fermées aussi-tôt ; la nouvelle en étant venue à Madame Royale, elle ordonna la perquisition des assassins ; on sçut qu'ils étoient chez M. l'Ambassadeur de France, auquel elle envoya les demander ; mais il s'excusa de les rendre sans ordre de la Cour, attendu les privileges des Hôtels des Ambassadeurs pour les aziles. Cette affaire fit grand bruit par toute l'Italie ; M. de Villars voulut sçavoir la cause de l'assassinat par ces meurtriers, qui lui déclarerent le fait ; il en écrivit à M. l'Abbé d'Estrade, qui lui manda qu'il avoit été surpris par Pig. . . l'un des plus puissants Nobles de Venise ; mais comme Stradel ne mourut pas de ses blessures, M. de Villars fit évader les assassins, dont le pere de la Maîtresse du Noble Venitien étoit le chef, laquelle il auroit poignardée, s'il avoit pû en trouver l'occasion.

Mais comme les Venitiens sont irréconciliables pour une trahison amoureuse, Stradel n'échapa pas à la vengeance de son ennemi,

nemi, qui laiſſa toûjours des eſpions dans Turin, pour ſuivre ſa marche; de ſorte qu'un an après ſa guériſon, il voulut par curioſité aller voir Gènes avec ſa maîtreſſe, qui s'appelloit Ortentia, que Madame Royale lui avoit fait épouſer depuis ſa convaleſcence; mais dès le lendemain qu'ils y furent arrivez, ils furent aſſaſſinez dans leur chambre, & les aſſaſſins ſe ſauverent ſur une barque qui les attendoit dans le port de Gènes; de ſorte qu'il n'en fut plus parlé depuis. Ainſi périt le plus excellent Muſicien de toute l'Italie, environ l'an 1670.

Cette punition peut ſervir d'exemple aux Muſiciens, pour leur apprendre à ne pas abuſer de leurs talens, & encore moins de la liberté que leur profeſſion leur donne avec leurs Ecoliéres.

La Muſique paſſe encore aujourd'hui dans Conſtantinople, pour un poiſon auſſi dangereux que le fruit du *lotos*, dont le goût délicieux avoit tant de charmes, que tous ceux qui en mangeoient en demeuroient enchantez, comme nous l'apprenons dans l'Odyſſée d'Homère.

Nous liſons néanmoins dans Plutarque, que les Argiens établirent une peine contre ceux qui parleroient mal de la Muſique; & les Goths, quoique Peuples barbares, en faiſoient un uſage très-myſterieux; puiſqu'ils n'envoyoient jamais leurs Ambaſſadeurs pour des Traitez de Paix ou d'alliances, qu'ils n'euſſent la harpe à la main, pour faire comprendre aux Nations avec leſquelles ils



trai-

traitoient, que leurs propoſitions ſe devoient régler par les accords de la Muſique, qu'ils regardoient comme le ſymbole de la Paix; ce précepte eſt d'autant plus admirable, qu'il étoit obſervé par des Barbares. *Strabon, liv.* 7.

Ainſi l'on voit qu'elle a eu de tout tems ſes partiſans & ſes adverſaires, parcequ'elle peut produire de bons & de mauvais effets, ſuivant l'uſage qu'on en ſçait faire, dont je vais rapporter des exemples pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

On trouve, dans la Vie des Peintres faite par M. Felibien, qu'un nommé Pierre de Coſimo, Peintre Florentin, qui avoit un goût particulier pour les choſes les plus fantasques, & les plus bizares, compoſa une Mascarade à Florence en 1510, qu'il rendit conſiderable par la repréſentation d'un Spectacle des plus extraordinaires qu'on puiſſe imaginer; peu de tems avant le Carnaval, il s'enferma dans une grande ſalle, où il diſpoſa ſi ſecretement toutes choſes pour l'execution de ſon deſſein, que perſonne ne s'en apperçut.

Le jour des réjouïſſances étant venu, le triomphe qu'il avoit preparé commença de paroître le ſoir dans les rues de Florence ſur un grand char peint de noir ſemé de croix blanches, de larmes & d'os de mort, tiré par ſix bufles harnachez extraordinairement; & ſur le bout du timon, étoit un Ange élevé d'une figure en boſſe, & d'une carnation ſinguliére qui ſembloit ſe ſoûtenir par ſix aîles

aîles peintes d'un plumage qui repréſentoit tous les attributs de la mort, & des peines des damnez, ayant une longue trompette à la main, ſonnant d'un ton aigre & lugubre, pour réveiller & reſſuſciter les morts ; & ſur le haut du char il y avoit une figure tenant une faulx à la main qui repréſentoit la Mort, ayant ſous ſes pieds pluſieurs ſepulchres, dont ſortirent à demi des corps morts tout décharnez, une infinité de gens vêtus de noir & de blanc, masquez comme des têtes de mort, marchoient devant & derriére ce char, avec des flambeaux à la main qui éclairoient le char dans des diſtances ſi bien ménagées, que toutes choſes paroiſſoient naturelles ; on entendoit dans la marche, des trompettes ſourdes, dont le ſon lugubre & enroué ſervoit de ſignal pour faire arrêter tout le cortége ; l'on voyoit alors ces ſepulchres s'ouvrir, dont il ſortoit comme par une reſurrection des corps ſemblables à des ſquelettes qui chantoient d'un ton triſte & languiſſant, des airs convenables au ſujet, comme *dolor pianto e penitenza*, & d'autres compoſez avec tout l'art que la Muſique Italienne eſt capable d'inventer pour exprimer les plus vives douleurs d'une ame repentante ; & dans les places publiques le Cortége s'arrêtoit, & les Muſiciens chantoient, d'une voix égale & tremblante, le Pſeaume de *Miſerere*, accompagnez d'Inſtrumens couverts de crêpes pour rendre les ſons plus lugubres ; le char étoit ſuivi de pluſieurs perſonnes déguiſées en forme

de

de morts & montées ſur des chevaux les plus maigres que l'on pût voir, & couverts de houſſes noires avec des croix blanches, & des têtes de morts aux quatre coins; chacun des Cavaliers avoit autour de lui quatre Eſtafiers déguiſez en forme de Morts, portant un flambeau d'une main, & de l'autre un Etendart de tafetas noir, ſémé de croix blanches, de larmes, d'os & de têtes de morts; enfin tout ce que l'horreur de la reſurrection des Morts peut imaginer de plus triſte, étoit repréſenté dans cette Mascarade, qui parut comme le triomphe de la Mort. Un ſpectacle ſi triſte & ſi lugubre mit l'épouvante dans Florence, & fit beaucoup de converſions, quoique dans un tems de réjouïſſance; d'autres admirerent la maniére ingenieuſe avec laquelle toutes choſes étoient conduites, & louerent le caprice de l'Inventeur, & l'execution du concert ſi convenable au ſujet; ce qui fait voir qu'il n'y a point de Spectacle où la Muſique ne puiſſe convenir pour émouvoir les paſſions.

Un fameux Médecin de la Cour m'a aſſûré avoir guéri une Dame de la prémiére qualité, qui étoit devenue folle d'une paſſion amoureuſe, par l'inconſtance de ſon Amant; il fit faire un retranchement dans la chambre de cette Dame pour placer des Muſiciens, ſans qu'elle pût les voir; on lui donnoit trois concerts le jour, & la nuit on y chantoit des airs qui flatoient ſa douleur, & d'autres pour contribuer à rappeller ſa Raiſon, qui étoient tirez des plus beaux

endroits

endroits des Opera du Sieur de Lully ; cela dura six semaines pour la remettre dans son bon sens, & l'on y réussit en faisant quelque dépense.

Une Demoiselle de la Musique du Roi, m'a dit avoir vû un fameux Organiste qui fut guéri d'une maladie très-violente qui lui avoit causé une alienation d'esprit, en sorte qu'il tomboit dans des fureurs dangereuses, ce qui obligea des Musiciens ses amis à le veiller : ils s'aviserent par hazard de faire un petit Concert de voix & d'Instrumens pour se tenir éveillez eux-mêmes ; ils furent fort étonnez de voir que cela tranquilisa l'esprit du malade, & qu'il dit à l'un d'eux, l'appellant par son nom, tu manques à un tel endroit ; voyant l'effet de leur concert, ils continuerent pendant quinze jours, & rendirent la santé au malade, en remettant son esprit dans sa premiére situation, ce que les Médecins n'avoient pû faire par leurs remèdes.

Nous avons dans l'Histoire quantité d'exemples, qui prouvent que la Musique peut encore calmer les douleurs de l'ame ; elle n'a pas moins de force pour l'engager à vivre dans la molesse : je me contenterai d'en rapporter ici quelques preuves.

Ricimer, Roi des Vandales, ayant perdu une grande Bataille contre Belisaire, fut contraint de se sauver dans les Montagnes, où il fut investi. Etant accablé de douleur, il envoya demander à ce Général un pain pour l'empêcher de mourir de faim, une éponge pour essuyer ses larmes, & un In-

ſtrument de Muſique pour ſe conſoler dans ſon deſeſpoir. *Vie de l'Empereur Juſtinien.*

On trouve, dans les Mémoires de M. *l'Abbé Vitorio Siry*, que la Reine Eliſabeth d'Angleterre étant au lit de la mort, & ſe ſouvenant des effets de la Muſique, fit venir toute la ſienne dans ſa chambre; afin, diſoit-elle, de pouvoir mourir auſſi gayement qu'elle avoit vêcu; & pour diſſiper les horreurs de la mort; elle écouta cette ſymphonie fort tranquillement jusqu'au dernier ſoupir.

Je me ſouviens qu'étant à la Haye en 1688. un de mes amis, qui étoit Ecuyer du Prince d'Orange, me fit entendre un petit Concert dans la chambre de ce Prince, compoſé ſeulement de trois Muſiciens excellens; mon ami me dit que c'étoit la potion cordiale dont ſon Maître ſe ſervoit pour diſſiper la mélancolie, ou pour ſe ſoulager quand il étoit malade. J'ai connu quantité de gens de conſideration qui ſe ſervoient de la même recette pour appaiſer les douleurs de la goute: Ainſi l'on peut dire que la Muſique eſt un remède aſſez ſpecifique pour ſoulager les malades, comme auſſi pour guérir les maux qui conſiſtent dans l'imagination.

Cela prouve inconteſtablement les effets ſouverains de la Muſique ſur les paſſions, leſquelles peuvent être diſſipées, ou moderées par les effets de la Sympathie qu'il peut ſans doute y avoir entre les accords de la Muſique, & les organes qui ſont ſituez dans les

les canelures du cerveau, ou la glande pineale, pour les fonctions de la mémoire & des facultez de l'ame, suivant le sentiment de Descartes. J'en rapporterai encore d'autres preuves dans le Chapitre de la Musique des Grecs.

Les Auteurs qui ont dit, comme Ovide, que la Musique avoit la puissance d'animer des choses insensibles, n'ont pas porté leur fiction aussi loin de la vérité que l'on pense, vû les effets qu'elle produit sur des corps inanimez, par la force de l'unisson ; si l'on en juge par les experiences qui en ont été faites par trois personnes de ma connoissance & gens dignes de foi.

Un Ecuyer de Madame la Dauphine m'a dit, qu'ayant un jour amené dîner chez lui, à Versailles, deux Musiciens des plus belles voix de la Musique du Roi, ils entonnerent un grand air étant debout vis-à-vis sa cheminée, sur laquelle il y avoit une grande glace, qui fut cassée en six morceaux par la force de l'unisson, comme si on avoit mis un flambeau allumé devant la glace ; & que la force des voix de ces Musiciens fit encore trembler & resonner toute la fayance de son buffet, de sorte qu'ils furent obligez de changer de ton, pour sauver le reste de ses glaces.

En voici une autre experience faite par un fameux Joueur de luth, qui m'a assûré qu'en montant deux luths sur un même ton, en mettant un sur une table, & jouant,

de l'autre; quoique fort éloigné de la table, celui qui est dessus ne laisse pas de rendre un son harmonieux, & l'on voit les cordes se mouvoir; mais à la vérité pas si sensiblement que celles du luth que l'on touche.

Un bon Joueur de flute m'a dit, qu'en bûvant un jour de la biére avec un de ses amis chez un Fayencier, il joua sur son flageolet un air superieur, & qu'en moins d'un quart d'heure, il fit retentir & trembler toute la fayence de la Boutique, ce qui fit fuïr tous ceux qui étoient dedans.

Il y a peu de gens versez dans la Musique, qui n'ayent quelque connoissance des faits que je rapporte. Diogène Laerce nous apprend que le Philosophe Archelaüs est le premier qui a défini la voix un batement de l'air, & que Theodoret, Philosophe Grec, a fait un Livre des moyens de l'exercer.

Il paroît que, dès le tems de Platon, les Philosophes avoient abandonné la pratique de la Musique à cause de sa corruption, & n'avoient conservé que la theorie de l'ancienne, dont Platon a fait un beau Traité. Diogène le Cinique, qui étoit contemporain de Platon, reprenoit souvent les Musiciens de l'attention qu'ils avoient pour bien accórder leurs Instrumens dans les concerts, sans se soucier d'accorder leurs passions aux préceptes des anciennes régles de la Musique; cependant l'on peut dire, avec quelque certitude, que les anciens Musiciens & les Musiciennes, n'ont jamais porté l'excellence de l'execution de la Musique plus loin que ceux

ceux de nos jours, ſoit pour la culture de la compoſition, ou pour le chant & pour les Inſtrumens, quoiqu'on n'en puiſſe pas juger auſſi ſûrement que nous faiſons de la Sculpture & de la Peinture des Anciens, ſur les admirables morceaux qui nous en reſtent, puiſqu'ils ſervent encore aujourd'hui de modèles aux plus excellents Peintres; ils n'ont pris que là le bon goût qui relève le prix de leurs ouvrages. On ignore ſi les Anciens avoient le goût auſſi bon pour la Muſique, que pour la Sculpture, puiſqu'il ne nous reſte plus de preuves certaines de leurs compoſitions, & même peu de caractéres des notes des Grecs; mais ſeulement des traitez de cet Art, qui ont pû ſervir de régle aux Muſiciens modernes pour parvenir à la perfection du chant & des Inſtrumens, tels que nous les voyons aujourd'hui.

Enfin l'Art ou la Science de la Muſique, généralement parlant, s'appelloit, par les anciens Philoſophes, *Encyclopedie*, voulant faire comprendre qu'elle renfermoit en elle, une connoiſſance univerſelle de toutes les Sciences; mais nous ne voyons point de Philoſophe, ni de Muſicien, qui l'ait poſſedée dans ſa derniére perfection; ni ſuivant la haute idée que les Anciens en ont eu; ce qui a fait dire à Pythagore, comme à bien d'autres, que l'intelligence parfaite de la Muſique étoit reſervée pour les Dieux; & j'oſerai dire que les Muſiciens ſont à peu près comme les gens de Guerre, on ne les aſſemble point en corps, ſans qu'il en coûte beaucoup;

c'eſtpourquoi la Muſique eſt miſe au rang des dépenſes Royales.

Virgile nous apprend, que Jopas, Muſicien de Didon, Reine de Cartage, fut le premier qui introduiſit les concerts aux feſtins des Têtes couronnées, & de qui l'on tient l'uſage de chanter des chanſons à boire à la fin des repas, pour animer les conviez à boire plus long-tems, ce qu'on n'a pas oublié depuis l'an 3180. du Monde.

Enfin l'uſage de la Muſique a ſon bien & ſon mal, de même que les autres Sciences; c'eſtpourquoi les Egyptiens la bannirent quelquefois de l'Egypte, comme un mal contagieux, quoique cette Nation l'ait regardée comme la ſœur de la Religion, auſſi-bien que la Poëſie, par rapport à leurs convenances, & à leur antiquité.

Ce Chapitre ſeroit encore plus étendu, s'il étoit permis de rapporter toutes les avantures & les effets que la Muſique & la Danſe ont produit dans Paris, depuis l'établiſſement de l'Opera; mais ſi ces ſortes d'Hiſtoires réjouiſſent les Lecteurs, elles affligent ſouvent ceux qu'elles intéreſſent; c'eſtpourquoi on les a ſupprimez.

CHAPITRE IV.

De la Musique artificielle composée suivant les régles de la Mêcanique, & de ses effets.

C'Est par les principes de la Mécanique, que l'on peut inventer des instrumens de Musique qui jouent tout seuls, appellez *Automates*, par les gens de l'Art, comme celui dont il est parlé dans la Théologie des anciens Payens, chap. XVI. où il est rapporté qu'un sçavant Mathematicien fit un Instrument à sept cordes, qui rendoit une harmonie admirable, lorsqu'il étoit exposé aux rayons du Soleil, dans un jour clair & serain; mais qu'il restoit sans aucun mouvement quand le tems étoit couvert, ce qui a beaucoup de rapport à ce que tant d'Auteurs anciens nous ont dit de la Statue de Memnon de Thèbes, qui rendoit ses réponses Musicalement, lorsqu'elle étoit échauffée des rayons du Soleil, dont l'ardeur sans doute faisoit agir des ressorts cachez dans ces sortes de Figures, & sur ces sortes d'Instrumens disposez avec des cordes suivant les régles de cet Art, qui semble surnaturel, & dont les effets donnent beaucoup d'admiration à ceux qui n'en ont pas la connoissance; L'invention en est attribuée à Dédale, aussi fameux Mathematicien que grand Archirecte & Sculpteur de la Gréce, au dire de Pausafanias, *liv.* 7. & *d'Ovide*, *liv.* 11.

Le P. Maimburg rapporte encore dans ſon Hiſtoire des Iconoclaſtes, qu'un habile Mathematicien fit pour l'Empereur Theophile un grand Arbre d'or, ſur lequel il y avoit quantité d'oiſeaux de même métal, qui formoient un concert merveilleux, par le moyen des reſſorts qui étoient placez artiſtement dans le corps de l'arbre; cet arbre jouoit tant qu'on vouloit, & en tout tems; quoique ce chef-d'œuvre eût coûté des ſommes conſiderables, & qu'il fît l'admirarion de la Cour de l'Empereur Theophile, ſon fils Michel ne laiſſa pas de le faire fondre, pour ſurvenir à ſes folles dépenſes, après avoir diſſipé les grands Treſors que ſon pere lui avoit laiſſé en mourant.

Mais ce que rapporte Agrippa dans ſes Paradoxes, ch. 43. & Gaffarel dans ſon Livre des Curioſitez inouïes, ch. 7. eſt encore plus ſurprenant; ils aſſûrent que le ſçavant Boëce, Miniſtre de Theodoric Roi des Gots, lui fit des oiſeaux d'airain qui paroiſſoient naturels, qui voloient & qui chantoient des airs très-mélodieux.

Le même Gaffarel dit encore, qu'étant en Allemagne, il vit chez un particulier la figure artificielle d'un Berger qui jouoit pluſieurs airs ſur une Muſette, ayant les mouvemens des doigts; & d'autres figures de Bergers & de Bergéres, qui danſoient au ſon de la Muſette des danſes figurées, le tout executé avec autant de juſteſſe, que ſi c'eût été des perſonnes vivantes, dont l'Inventeur vouloit avoir dix mille écus.

Le

Le P. Merſenne aſſûre qu'Albert le Grand fit, à Paris, une tête de bois qui chantoit & articuloit comme une voix naturelle ; mais ces ſortes d'experiences ſont quelquefois funeſtes à ceux qui les inventent, ſur-tout quand elles paroiſſent aux yeux des ignorans, qui n'en pouvant comprendre l'artifice, ſe ſont perſuadez que l'Eſprit malin les conduiſoit, comme il eſt arrivé à un fameux Mathematicien à Aix en Provence en 1664. Cet homme voulut donner une marque de ſon ſçavoir à quelques perſonnes de conſideration de la Ville, qui conſiſtoit à faire voir dans ſa chambre un Squelette qui jouoit de la guitarre comme une perſonne vivante, en lui attachant l'Inſtrument au col, & lui plaçant les doigts ſur le manche; le ſquelette étoit placé dans le milieu de ſa chambre, dont la porte & la fenêtre étoient ouvertes, dans un tems fort ſerain & fort tranquile: toutes ces choſes étant ainſi diſpoſées, le Mathematicien ſe plaçoit contre la fenêtre & commençoit à jouer de ſa guitarre montée ſur les mêmes cordes que celles du ſquelette, qui repetoit auſſi les mêmes airs & avec la même juſteſſe, au grand étonnement de toute l'aſſemblée; le Mathematicien charmé des applaudiſſemens de ſon Art prétendu magique, en donna encore d'autres répreſentations, qui furent vûes de quelques Officiers du Parlement d'Aix, dont ils furent ſi ſurpris, qu'ils en firent le rapport à la Chambre de la Tournelle, qui decreta contre le Mathematicien comme Magicien ; ſon pro-

cès lui fut fait & il fut condamné par Arrêt à être pendu & brûlé dans la Place publique avec le Squelette, malgré toutes les remontrances qu'il put faire pour persuader aux Juges que ce n'étoit que les effets de l'Art mécanique, executez suivant les principes des Mathematiques. La mort funeste de Dedale & celle de son fils Icare sont les premiers exemples des dangers où cette profonde Science entraîne ces grands Mécaniques.

Nous voyons encore aujourd'hui quantité d'Instrumens de Musique qui jouent tout seuls, composez par les régles de la Mécanique, comme le Clavessin qu'a Mademoiselle Cr. qui joue tout seul jusqu'à douze grands airs differens, par le moyen d'un seul ressort, dont l'invention vient d'Allemagne, les Allemans étant très-capables pour la composition des Automates.

Les Orgues Hydroliques composées par le P. Sebastien Carme, grand Mathematicien, sont encore des effets de cet Art, de même que le Pupitre que l'on a vû l'année 1713. à la foire saint Germain, dans lequel on entendoit jouer six airs differens, comme d'un flageolet, aussi tendrement & aussi justes, que de la Barre le pourroit faire.

J'ai vû aussi un Rouet à filer posé sur une table, duquel la roue, en tournant le fil, fait jouer parfaitement trois airs differens, quoiqu'il n'ait qu'un pied & demi de longueur.

Les fameuses Horloges de la Samaritaine, de Lyon & de Strasbourg, dont les carillons donnent de l'admiration, sont compo-

ſez par les régles de cet Art, de même que la Pendule que le Roi a à Verſailles, où l'on voit tant de figures mouvantes, & dont le carillon eſt très-harmonieux; on ſçait encore par tradition qu'il en coûta la vie à l'Auteur de l'Horloge de Strasbourg, parcequ'il voulut aller à Francfort pour en faire une plus parfaite.

Jean de la Porte Napolitain, Auteur d'un Traité de la Magie naturelle, & grand Muſicien, dit que c'eſt par le moyen de la Muſique artificielle, qu'on peut apprendre à un muet à parler & à chanter, quoique ſourd de naiſſance, dont il a fait pluſieurs experiences, ainſi qu'il l'enſeigne, en diſant qu'il n'y a, en jouant de quelque Inſtrument de Muſique, qu'à en faire mordre le manche à un ſourd, & que ſur le champ on le voit treſſaillir de joye, & l'on conçoit aiſément qu'il entend; il prétend que les ſons ſe portent au cerveau par les deux orifices que nous avons au deſſus du palais, & ſe font entendre; on peut l'experimenter ſoi-même en ſe bouchant bien les oreilles: cela ſuppoſé, un ſourd de naiſſance pourroit jouer de la trompe Allemande, & en entendre les ſons, puiſqu'on en joue entre les dents.

Tous ces faits ne paroîtront point ſurprenans à ceux qui ont quelques notions de l'Art mécanique, puiſque, par ces principes, on peut faire chanter des figures inanimées, & faire jouer des Inſtrumens tout ſeuls, comme je l'ai dejà dit.

Mais comme cette matiére eſt fort abſtrai-

te, il feroit difficile d'en donner des preuves plus convaincantes ; il fuffit que l'on fçache en quoi les Anciens ont fait confifter la Mufique artificielle.

CHAPITRE V.

Sentimens des Hebreux fur l'origine de la Mufique, & l'ufage qu'ils en faifoient.

MOïfe, ce grand Legiflateur des Hebreux, nous apprend dans la Genèfe, que Jubal, fils de Lamech, fut l'Inventeur de la Mufique vocale, & de l'inftrumentale, ou qu'il fut le premier qui la mit en ufage, environ l'an 230, après la création du Monde, & que Enos fut le premier qui chanta les louanges de Dieu ; mais il ne dit pas comment Jubal l'inventa, ni s'il en fit un Art ou une Science. *Genèfe, ch.* 4.

L'on préfume que Moïfe a pû fçavoir d'où vient l'origine de la Mufique, par la voix de Dieu même, auquel, dit l'Ecriture, il parloit fouvent face à face, & de même qu'un homme a accoûtumé de parler à fon ami ; on voit d'ailleurs que la vie de ce grand Perfonnage eft un tiffu d'évènemens miraculeux, depuis fa naiffance jusqu'à fa mort ; & l'on peut juger encore par toutes les actions de fa vie, qu'il poffedoit les Sciences & les Arts, auffi parfaitement que Salomon : ce qui n'eft pas furprenant, puisqu'il fut inftruit par les Prêtres & par les Philofophes d'Egypte

d'Egypte dans les plus hautes Sciences jusqu'à l'âge de trente ans, par ordre de Pharaon Roi d'Egypte, qui le faisoit élever comme son successeur à l'Empire, outre l'instruction qu'il eut en Ethiopie, après qu'il eut remporté la Victoire contre cette Nation, où il épousa Tharbis, fille du Roi, au dire de Joseph, *liv.* 5. *ch.* 5. Ensuite pendant les quarante années qu'il passa en Arabie auprès de Jetro grand Sacrificateur, l'un des plus sçavans de son tems dans l'Arabie, lequel apprit encore à Moïse les Sciences les plus occultes, & les plus relevées; il lui donna aussi sa fille en mariage à cause de son grand sçavoir, quoiqu'inconnu & fugitif en Arabie. Comme Moïse étoit un génie admirable, il ne lui fut pas difficile de profiter de l'instruction que lui donnerent les plus sçavantes Nations du Monde, ce qui a pû être cause en partie que Dieu le choisit pour le Liberateur de son Peuple, qui gémissoit sous la domination du Roi Pharaon dans ce tems-là, quoiqu'alors Moïse fût âgé de quatre-vingts ans. *Exode*, *ch.* 34. *art.* 11.

Joseph, *tom.* 1. *chap.* 2. *art.* 9. dit aussi que Jubal fut l'Inventeur du Psalterion & de la Harpe; & qu'Enos fut le premier qui chanta les louanges du Seigneur. *Genès. chap.* 4. Mais à l'égard des Sciences & des Arts: Que Seth, l'un des fils d'Adam, les avoit gravées en abregé sur deux colomnes dressées sur la plus haute Montagne de la Syrie, pour en instruire la postérité après le Déluge universel.

verſel. Cet Auteur aſſûre qu'on les voyoit encore de ſon tems, l'une faite de brique, & l'autre de pierre; nous n'avons cependant que ces paſſages dans l'Ecriture ſainte dont on puiſſe tirer des lumiéres plus certaines que celle-ci, pour prouver l'origine de la Muſique, & des premiers Inſtrumens par raport aux Hebreux.

Il eſt encore a préſumer que Noé, qui étoit fils de Lamech, a pû inſtruire ſes enfans dans l'Art de la Muſique, comme dans les autres Sciences, puisqu'elle étoit en uſage chez les Hebreux, avant le paſſage de la Mer rouge, après lequel l'Ecriture nous apprend que tout le Peuple d'Israël chanta le Cantique de l'Exode, compoſé par Moïſe qui poſſedoit parfaitement la Poëſie & la Muſique; & que Marie, ſœur de Moïſe & d'Aaron, aſſembla, avec un tambour à la main, toutes les Chanteuſes & les Joueurs d'Inſtrumens, pour chanter auſſi des Cantiques à la louange du Seigneur, en reconnoiſſance de leur délivrance, & de la captivité d'Egypte, d'où ils ſortirent au nombre de douze cens mille ames, pour aller prendre poſſeſſion de la Terre promiſe, ſous la conduite de Moïſe & d'Aaron, ſuivant l'ordre de Dieu, parmi lesquels il s'en trouva d'auſſi inſtruits de toutes les Sciences & des Arts, que les Gymnoſophiſtes, Philoſophes Egyptiens, & fort profonds dans la Muſique, *Exode*, *ch.* 15.

L'Ecriture nous apprend encore, que la Muſique étoit en usage chez les Hebreux, dès

dès le tems de Jacob, puisque Laban, son beau pere, lui reprocha que, s'il l'avoit averti de son départ, pour s'en aller dans son païs natal, il l'auroit fait conduire en chantant, & au son des Instrumens, dont on se servoit dès ce tems-là. L'Histoire de l'Antiquité nous assûre encore, que tous les Patriarches ont eu une connoissance aussi parfaite de la Musique, que de l'Astrologie.

Le premier miracle, que la Musique produisit en faveur des Hebreux, fut en faisant tomber les murailles de Jerico, au seul son de leurs trompettes, pour en faciliter la prise.

C'est ce qui a fait dire à Casaubon sur ce sujet, que les Peres de l'Eglise se sont servis d'une fraude pieuse, en autorisant les opinions des Juifs sur leurs miracles, & pour donner plus de créance au Pentatheuque de Moïse; mais Casaubon, comme tous les autres Calvinistes, croyoit avoir intérêt à diminuer la foi des Miracles, qui sert à appuyer la Religion Catholique, dont ils se sont separez. L'on en voit cependant un assez bon nombre dans l'Histoire moderne, dont il n'est guéres aisé de disconvenir, tant il y a d'Auteurs qui les rapportent; comme par exemple, la Ville d'Angoulême, assiégée par Clovis, premier Roi Chrétien, & ce que raporte encore Bouchet, sous le régne de Robert: Il dit que ce Roi se déroba de son armée qui assiégeoit une Ville, pour aller à Orleans solemniser la Fête de Saint Agnan, & y faire ses dévotions; & pendant que l'Evêque celebroit la Messe pontificalement

ment en Musique, les murailles de la Ville tomberent en ruine sans aucun effort : on peut croire que c'est plutôt la ferveur des Priéres de ce Roi qui ont produit ce miracle, que les effets de la Musique, outre qu'il est vrai que les Auteurs, dont Bouchet l'a tirée, ne nomment pas la Ville; néanmoins ces Histoires ne passent pas pour apocriphes. *Esprit de Montagne*, *ch.* 31.

L'on ne trouve guéres de faits qui soient remarquables dans l'Histoire des Hebreux touchant la Musique, depuis Moïse jusqu'à Débora Propheteſſe, en l'honneur de laquelle on voit, dans le Livre des Juges, un Cantique fait pour celebrer la victoire qu'elle avoit remportée sur Sisara, Général des Chananéens.

Nous voyons encore dans le même Livre des Juges, que Seïla, fille de Jephté, vint au devant de lui avec ses Compagnes, jouant des Instrumens en chantant les louanges du Seigneur, à cause de la victoire que son Pere venoit de remporter contre les Ammonites.

Les Hebreux, qui se regardoient comme le Peuple de Dieu, n'employoient guéres la Musique qu'à des œuvres pieuses; il y avoit quelquefois des libertins, qui ne laissoient pas de faire des satyres & des chansons à boire. David s'en plaint même lorsqu'il dit : *ils font des chansons contre moi qu'ils chantent en bûvant*; les Macabées l'employerent aussi dans les fêtes de leurs nôces; mais les Hebreux en général étoient ennemis

mis des ſpectacles, & des jeux publics, qu'ils regardoient comme la ſource de la corruption des mœurs; toutes leurs Fêtes publiques étoient pieuſement établies à la gloire du Seigneur, & pour ſolemniſer les miracles qni leur avoient facilité la délivrance de leur captivité & de leur établiſſement dans la Terre promiſe; la celebration de leurs Sacrifices ſe faiſoit avec une pompe ſurprenante, & un accompagnement de Muſique très-conſiderable.

Tous les mâles de la famille de Levi étoient ſpecialement conſacrez au culte de la Religion; on leur donnoit dès leur adoleſcence des emplois proportionnez à leur âge & à leur capacité; ceux qui avoient de la voix étoient reçûs dans le Corps des Muſiciens, & l'on mettoit au rang des Illustres ceux qui excelloient dans la Muſique; toutes les Priéres étoient compoſéés en Vers, & l'on voit à la tête de la plupart, dans les Bibles Hebraïques, les noms des Inſtrumens ſur lesquels elles devoient être chantées, dont il eſt néanmoins à préſent impoſſible décrire de la compoſition, non plus que la meſure des Vers, & des notes de Muſique, que bien des gens croyoient avoir été inventées par les Maſorèthes en même tems que les points. David paſſoit pour être auſſi bon Muſicien, que bon Joueur de harpe, ſur laquelle il chantoit des Cantiques, & les Pſeaumes qu'il compoſoit en Vers: ce qui fait voir qu'il étoit auſſi bon Poëte, qu'excellent Muſicien.

Salomon

Salomon tenoit à honneur de paſſer pour le meilleur Chantre de ſon tems ; il eſt dit dans l'Eccleſiaſtique, que l'excellence de ſes Cantiques le faiſoit admirer par toute la Terre. L'un & l'autre ont compoſé quantité de Pſeaumes & de Cantiques en Muſique à la louange du Seigneur ; chacun ſçait les effets que produiſoit la harpe de David, pour appaiſer les fureurs de Saül ; mais quelques Rabbins ont prétendu que c'étoit l'effet du nom de Dieu qui étoit gravé ſur le manche de cet Inſtrument ; ce Prince aimoit ſi fort la Muſique, qu'il ſe mêloit ſouvent avec les Levites, pour chanter les louanges du Seigneur ; il en reçut même de grands reproches de Michol, fille de Saül, ſa premiére femme, & ſur-tout pour avoir ſuivi l'Arche, en chantant & danſant comme les autres, lorsque les Levites la menoient en proceſſion dans Jeruſalem ; cette femme lui dit que cette action étoit indigne d'un grand Roi ; mais il lui fit une réponſe qui marque également ſon esprit, & ſa piété. Cette céremonie fut inventée par un nommé Aſaph, qui paſſe pour être le premier Maître de Muſique des Chantres des Hebreux ; & ce fut David qui ordonna qu'il y auroit ſix rangs de Chantres de chaque côté dans les Temples, par rapport aux ſix tons de la Muſique des Hebreux. Polydore Virgile dit que David inventa une espèce d'Orgue, dont il jouoit avec un archet, qui nous eſt inconnue.

Si nous en croyons Eutychius Patriarche de

de Constantinople, David laissa en mourant à son fils Salomon, deux mille quatre cens millions en or, six cens millions d'Ecus en argent, le tout monnoyé, pour aider à faire bâtir le fameux Temple de Jerusalem, qui a passé avec raison pour une des merveilles du Monde, ce qui est encore rapporté par Chevreau. *Hist. du Monde, liv.* 8. *ch.* 8.

Dans la description du Temple de Salomon, il est fait mention des quatre chambres souterraines, qui servoient aux concerts des Levites, dont le nombre étoit de vingt-quatre mille, pour le service du Temple; il y avoit dans ces chambres souterraines cent mille crochets, pour suspendre les Instrumens, qui y restoient toûjours, crainte que la chaleur ne les corrompît; on y trouvoit jusqu'à quarante mille harpes, autant de cistres d'or à vingt carats, & quantité d'autres Instrumens de Musique, deux cens mille trompettes d'argent, faites d'une maniére particuliere ordonnée par Moïse, dont l'usage n'étoit permis qu'aux Prêtres, au dire de David Kimhi, fameux Rabin, & un Sur-Intendant pour le gouvernement de ces Instrumens, un autre pour les Orgues; on se servoit aussi des trompettes pour celebrer les fêtes, & aux banquets publics qui se faisoient en mémoire de la délivrance des Peuples, & des victoires remportées sur leurs ennemis; un autre Sur-Intendant ou un grand Maître de la Musique qui avoit l'inspection des Chantres; ce qui n'est pas surprenant, puisqu'aux fêtes & aux sacrifices solem-

ſolemnels, on employoit jusqu'à dix mille Muſiciens.

Le livre des Chroniques parlant de Chonnenias, qui étoit le premier des Levites & le Chef des Concerts, dit qu'il préſidoit à la Prophétie, pour entonner les accords qui excitoient à l'enthouſiasme; & Philon, Auteur Juif, dit que David partagea cette multitude de Muſiciens en vingt-quatre chœurs de Muſique, pour ſucceder les uns aux autres durant les vingt-quatre heures dont le jour civil eſt compoſé, lesquels avoient chacun un Maître en titre d'office pour compoſer les concerts, qui prenoient néanmoins l'ordre du Sur-Intendant dans les Fêtes de ceremonies; il ſe trouva dans ce tems-là jusqu'à deux cens quatre-vingt-huit Maîtres de Muſique, dont Gad, & Nathan, Prophétes & Muſiciens, alloient de pair avec David; le fils d'Aſaph, Himan, Iditun, Beſeléel & Ooliad, furent auſſi fort eſtimez parmi les Hebreux, pour la compoſition des concerts; tout y étoit à proportion pour le ſervice du Temple. Cette ſomptuoſité parut encore dans les ornemens Pontificaux de Jad grand Pontife, dont la préſence imprima tant de respect à Alexandre le Grand, qu'il conſerva aux Juifs tous leurs priviléges, après avoir fait ſon entrée dans Jeruſalem, ſuivant qu'il eſt rapporté dans Quinte-Curce.

Il n'eſt point de Nation dans le Monde, qui ait porté plus loin la pompe & la magnificence du Sacerdoce que les Juifs, pour faire voir la grandeur de leur Religion; quelques

ques Rabins ont dit que le commencement du régne de Salomon fut si heureux, que l'argent étoit aussi commun dans Jerusalem que les pierres, le cédre & le sicomore.

L'Ecriture nous apprend encore, que les Prophétes avoient besoin de bons Joueurs d'Instrumens pour les exciter à l'enthousiasme; & l'on voit qu'Elisée demandoit un bon Joueur de luth, pour exciter ses esprits à mieux prophetiser; ce Prophete ne put rien dire devant Azaël Roi de Syrie, qu'après avoir joué du psalterion: ils se servoient encore de la harpe & de la lyre, qui étoient propres pour les animer aux transports prophetiques.

Zamoras, Rabin, assûre que, dès le tems de la Synagogue, la Musique y étoit en usage, & que depuis on chanta dans les Temples les cinq livres de Moïse, d'un ton plein & doux, les Prophéties d'un accent rude & patétique, les Pseaumes de David d'un air grave qui tenoit de l'extase; les Proverbes de Salomon se chantoient d'une maniére insinuante, le Cantique des Cantiques se chantoit avec joye & allegresse, & l'Ecclesiastique d'un ton serieux & sévére; il étoit même défendu en ce tems-là aux Musiciens d'en changer les tons, sur peine d'excommunication, que étoit le foudre des Synagogues des Hebreux. M. l'Abbé de Fleury, homme d'érudition, dit avoir vû des fragmens notez en Musique de ce tems-là, qui sont susceptibles d'un chant très-harmonieux: il faut qu'ils soient en parchemin, car le papier fut inventé

inventé par Alexandre le Grand, après avoir trouvé une écorce d'arbre en Egypte appellée *Papyros*, ſur laquelle il écrivit, au dire de Varron dans ſes Antiquitez.

La grandeur & les magnificences des Hebreux ne ſubſiſterent presque que pendant le régne de Salomon; car peu de tems après ſa mort, dix des douze Tribus, dont le Peuple étoit composé, ſecouerent le joug de Roboam ſon fils; ils formerent un autre Royaume, & changerent auſſi la Religion. Cette grande diviſion fut en partie cauſe de leur deſtruction.

Nabuchodonoſor Roi de Babylone, après avoir ruiné Samarie, l'une des principales Villes des Juifs, vint, avec une armée formidable, l'an du Monde 3428. mettre le ſiége devant Jeruſalem, qu'il prit d'aſſaut; il en brûla tous les grands édifices, & le Temple de Salomon, qui paſſoit pour l'une des merveilles du Monde; pilla tous les Treſors, ne laiſſa que des cendres pour tout monument de cette fameuſe Capitale, & de la ſuperbe grandeur de cette Nation; car il emmena le Roi Joakim avec tout le peuple Juif en captivité dans ſon Royaume, où ils furent priſonniers pendant ſoixante-dix ans, qui fut leur premiére deſtruction.

Saint Mathieu, ch. 9. nous apprend que les funerailles des Juifs ſe faiſoient encore au ſon des Inſtrumens, & que les Joueurs de flûtes étoient aſſemblez pour la ſepulture de la fille du Prince de la Synagogue, ce qui marque la magnificence des pompes funèbres

bres des Hebreux de conſideration; chacun y employoit la Muſique ſelon ſon pouvoir, & la qualité des défunts.

Cet uſage a été obſervé aſſez long-tems dans la primitive Egliſe; l'on ſe ſervoit aux enterremens du chant d'allegreſſe, comme d'*Alleluia*, au lieu des chants triſtes & lugubres, dont on ſe ſert à préſent, & l'on donnoit aux parens un grand feſtin au retour des funerailles, pendant lequel on s'entretenoit des bonnes mœurs du défunt; il n'y a pas même cinquante ans que cet uſage eſt aboli parmi les Chrétiens. La Motte le Vayer, *tom.* 2. dit encore que cet uſage ſe pratique en Allemagne, & parmi les payſans de pluſieurs Provinces de France.

Je finirai ce Chapitre, par ce que nous apprend Joſeph, touchant l'opinion des Hebreux ſur les ſpectacles & les jeux publics: Il dit qu'Herode, ſe trouvant tranquille dans la poſſeſſion du Royaume de Judée, ne ſongea plus qu'à ſes plaiſirs, il fit bâtir un Théâtre dans Jeruſalem d'une magnificence ſurprenante, & un Amphithéâtre hors de la Ville; il fit venir de tous les côtez, des Joueurs d'inſtrumens, des Muſiciens les plus celèbres, des Comédiens, des Athlètes, & généralement tout ce qui peut contribuer à la magnificence des ſpectacles, qu'il établit en l'honneur de l'Empereur Auguſte, pour être celebrez de cinq ans en cinq ans, comme les jeux Olympiques; il établit des prix pour chacun; le théâtre étoit environné des trophées des Nations qu'il avoit vaincues, & de

de figures d'hommes ; ce n'étoit qu'or, argent & pierres précieuſes ; il faiſoit combattre des hommes condamnez à la mort ; ces ſpectacles ne donnoient pas moins de plaiſir que d'admiration aux étrangers ; mais les Juifs les conſideroient comme un renverſement & une corruption de la diſcipline de leurs Ancêtres, entiérement contraires à leur Religion, dont il en arriva un murmure qui alloit à la révolte. Herode, les voyant dans ce ſentiment, ne crut pas devoir uſer de violence ; il tâcha de les adoucir, & de leur perſuader que leur crainte ne pouvoit provenir que d'une vaine ſuperſtition ; mais il ne put leur ôter la créance qu'ils avoient de commettre un grand mal en ſouffrant ces ſpectacles, & ſur-tout à cauſe des figures d'hommes qui ſervoient d'ornemens & de décorations ; il fut enfin obligé de les faire ôter, cela contenta en partie les Juifs ; mais dix d'entr'eux, mépriſant la grandeur du péril, conſpirerent contre lui, & cacherent des poignards ſous leurs robes ; ils allerent ſur le théâtre, dans le deſſein de poignarder Herode un jour de ſpectacle. Comme il avoit pluſieurs perſonnes qui obſervoient ce qui ſe paſſoit, il y en eut une qui les découvrit, & qui en donna avis à Herode dans le tems qu'il alloit au théâtre : cette nouvelle l'obligea de feindre de ſe trouver mal, & de ſe retirer dans ſon Palais. On peut dire à la louange de ce Prince, qu'il eut dans cette occaſion plus de prudence que Jules Ceſar, puiſqu'il envoya prendre ces conjurez, qui ſe

ſe laiſſerent emmener ſans reſiſtance; mais étant devant lui ils lui montrerent, avec un viſage ferme & ſerein, les poignards qu'ils avoient préparez pour l'aſſaſſiner, ils lui declarerent hautement que la ſeule piété & le bien public les avoient portez à entreprendre cette action, pour conſerver la pureté des Loix de leur Dieu, & celles de leurs Ancêtres; après lui avoir parlé de la ſorte, ils allerent au ſupplice ſans murmurer. Cet exemple fait voir combien les Hebreux avoient en horreur les ſpectacles & les jeux publics. *Hiſt. des Juifs*, *tom.* 3. *ch.* 11.

Comme les opinions des Auteurs prophanes doivent ceder aujourd'hui à celles de l'Ecriture ſainte, il faut croire que c'eſt Jubal & Enos, qui ont été les Inventeurs de la Muſique vocale, & de l'inſtrumentale, ou du moins les premiers qui l'ont miſe en uſage parmi les hommes. *Geneſe*, *ch.* 4. *Hiſt. des Juifs*, *tom.* 1. *ch.* 2.

Cet Art étant une partie des Mathematiques, l'on peut croire encore qu'Adam, ayant eu de Dieu la perfection des Sciences, en a pu donner les principes à Jubal & à Enos, leſquels il peut avoir vûs comme je l'ai dit; c'eſt pourquoi je puis l'établir ici ſous l'autorité de l'Ecriture, malgré tout ce que les Nations en ont pû dire & inventer pour ſe l'attribuer, outre que les Peres de l'Egliſe nous aſſûrent que c'eſt Dieu lui-même qui a inſpiré la Genèſe à Moïſe, ſous un ſens myſtique, allegorique & litteral.

De ſçavans Rabins ont dit de Moïſe,

qu'il avoit ſon Ange tutelaire, comme les Patriarches Noé, Abraham, Iſaac & Jacob, qui les inſtruiſoient des Sciences occultes ; ces Rabins prétendent le prouver par un Livre Hebreu appellé *Zohar*; ils diſent même que l'Ange de Moïſe s'appelloit *Métatron*, & que c'eſt par l'eſprit de cet Ange tutelaire qu'il a compoſé ſon Pentateuque, & produit tant de merveilles qui ont fait l'admiration des Hebreux; mais, ſans m'arrêter à toutes ces viſions, je dirai qu'il eſt à préſumer que ce grand génie a pû avoir la connoiſſance de l'origine des Sciences & des Arts, ſoit par revelation Divine, ou par les deux Colomnes qui ſe trouverent dreſſées dans la Syrie. Si ce ſentiment n'eſt pas vrai comme je l'ai rapporté de Joſeph, dont quelques Chronologues ont auſſi fait mention, du moins je crois ce ſentiment le plus orthodoxe; car ſans ces preuves, l'origine de la Muſique nous ſeroit encore auſſi inconnue que la ſituation du Paradis terreſtre, ou que la ſource du Nil; ce qui doit terminer toutes les conteſtations ſur celle de la Muſique.

CHA-

CHAPITRE VI.

De la veneration que les Grecs avoient pour la Musique, de leurs opinions sur son origine, & de leurs spectacles.

De toutes les Nations, il n'en est point qui ait été plus ambitieuse de s'approprier l'origine des Sciences & des Arts, & sur-tout de la Musique, que celle des Grecs; elle se donne même la gloire de l'avoir inventée. Cependant les Phéniciens, qui étoient du moins aussi éclairez qu'eux & l'un des plus anciens Peuples du Monde, au raport de Strabon, *liv.* 16. & de Lucain, *liv.* 3. prétendent que ce fut Cadmus, qui porta à Athènes les premiers élemens de la Musique; ils assûrent qu'il fut aussi l'Inventeur de seize lettres Grecques, l'an du Monde 2620. Les Phéniciens se donnent aussi pour les Inventeurs de la Navigation, de l'Astronomie, de l'Arithmetique, & de la Verrerie; mais depuis ce tems-là, les Hebreux s'étant rendus les Maîtres des Royaumes de la Phénicie & de Canaan, les Grecs se sont attribué l'invention de toutes les Sciences & de tous les Arts, dont ces Peuples étoient en partie les Inventeurs; ce qui les a fait regarder des autres Nations, comme des Pirates de Sciences, témoin le reproche qu'en fait Phraates, Roi des Indes, à Apollonius, *ch.* 9. *liv.* 2. de Phylostrate, lui faisant entendre qu'ils ont en cela imité Jupi-

ter, qui se tenoit au guet sur le Mont Olympe, pour dérober aux passans les inventions nouvelles & profitables aux hommes, pour les communiquer ensuite, comme s'il en eût été l'Inventeur.

Mais aussi l'on peut dire à la louange des Grecs, qu'ils ont fait plus d'honneur à la Musique, qu'aucune Nation du Monde, puisqu'ils l'ont estimée la clef de toutes les Sciences; ils l'ont même crûe nécessaire pour l'usage des animaux, témoin leur Bucolisme inventé par Dionaüs Pasteur de Sicile; & c'est du nom des Muses qui président à la Poësie, qu'ils ont tiré le nom de la Musique.

Ce n'étoit pas tant à cause de la douceur du chant, ni de l'harmonie des Instrumens, que les Grecs estimoient la Musique, que parce qu'ils étoient persuadez qu'elle étoit le fondement & la régle des bonnes mœurs; c'estpourquoi nous voyons que les Musiciens étoient tous Philosophes, & qu'ils passoient pour les Correcteurs des passions. Dans la profonde Antiquité, Mercure, Orphée, Hermès, Amphion, Zoroastre & Pythagore, ont tiré de la Musique les précèptes salutaires pour l'établissement & le gouvernement des Villes, & pour polir les mœurs des Peuples, en les unissant par des Loix composées sur ces principes, comme je l'ai déja fait voir.

Enfin la Musique étoit si familiére chez les Grecs, qu'un honnête homme n'eut osé paroître dans Athènes, se présenter dans les

Acade-

Academies, ni aller ſous les Portiques ſans la ſcavoir ; de ſorte que, par toute la Grece, un homme ſans Muſique paſſoit pour un ſtupide, ou pour un ignorant.

Socrate même, tout vieux qu'il étoit, ne fut pas honteux d'aller apprendre la Muſique chez le Cithariſte Lampon, & de chanter, dans un repas que Xenophon donna aux Philoſophes, ſuivant l'uſage des Anciens. Socrate nous fait voir par-là qu'il n'y a point de preſcription pour aprendre. Ce Sage de la Gréce dit auſſi qu'il ne commença à faire des Vers dans ſa priſon, qu'à cauſe de pluſieurs ſonges qui l'avertiſſoient de s'attacher à la Muſique, croyant qu'on ne pouvoit parvenir à l'un ſans l'autre ; il compoſa un Hymne en l'honneur d'Apollon ; mais cela ne produiſit qu'une ſurſéance de quelques jours à ſa ſentence de mort, pour avoir été accuſé d'impiété, quoique l'Oracle eût prononcé qu'il étoit le plus ſage des Grecs. La joye qu'il en reſſentit lui fit faire dans ſon malheur une belle reflexion Morale, pour nous apprendre que la douleur ſuccède ordinairement aux plaiſirs, & les plaiſirs à la douleur : Les Dieux, dit-il, les ayant enchaînez l'un à l'autre comme deux ennemis inſéparables, pour apprendre aux mortels qu'il n'eſt point dans le Monde de félicitez parfaites ; & l'on voit encore dans ſon Traité de l'immortalité de l'Ame, qu'il dit au Poëte Evénus ſon ami, que ce n'étoit point pour être ſon rival en Poëſie qu'il a fait des Vers ; mais

pour obéïr à l'inſpiration d'un ſonge envoyé par Apollon.

Pauſanias dit que Themiſtocle fut blâmé de toute la Gréce pour avoir refuſé de chanter & de jouer de la lyre après un repas public, comme les autres conviez ; parce qu'il ſemble que c'eſt un mépris que vous faites de ceux qui ſouhaitent vous entendre, outre que ce n'étoit point des chanſons Bachiques, ni amoureuſes que l'on chantoit aux banquets des Sages, & aux repas publics ; mais elles étoient toutes Philoſophiques, ou Aſtronomiques, compoſées d'Hymnes, ou en ſtyle Lyrique, comme on le voit dans le chant de Silène, en la ſixiéme Eglogue de Virgile, & dans celui de Iopas, au banquet de Didon, au premier de l'Eneïde ; ou bien l'on y chantoit les hauts faits des Hommes Illuſtres, pour imprimer dans l'ame des conviez le deſir de la Vertu, comme le témoigne Homére au huitiéme livre de l'Odyſſée ; l'on y chantoit auſſi des Hymnes qui expliquoient les effets merveilleux de la création du Monde & de toute la Nature, ſuivant les précèptes de la Phyſique, comme il paroît aux chants d'Orphée, au premier livre des Argonautes, en allant à la conquête de la Toiſon d'or. *Mythol. fol.* 643. Suidas nous apprend que Sapho eſt miſe au nombre des neuf Poëtes Lyriques, qui ont excellé en ce genre chez les Grecs, & dont on chantoit les Vers dans les ſpectacles publics ; le premier Poëte eſt Pindare, enſuite Alcée, Steſicore, Ibique, Anacreon,

on, Bacchylide, Simonide, Alcman & Sapho, comme on le trouve dans la Satyre de *Petrone*, *fol.* 5.

Il étoit de la modeſtie des anciens Muſiciens, de ne rien chanter qui fût contraire aux bonnes mœurs, comme des ſujets laſcifs, ou indécens qui peuvent bleſſer l'imagination des Auditeurs.

Théocrite & bien d'autres Poëtes diſent que la Muſique étoit reverée comme une Science divine, & qu'elle avoit le pouvoir d'enchanter tous les maux qui peuvent arriver aux hommes, & de leur inſpirer la Vertu; mais d'autres Philoſophes en ont jugé tout autrement, comme on le voit encore dans *Mythol. liv.* 7.

Homére, dans ſon Iliade, dit que Chiron apprit la Muſique à Achille, pour s'en ſervir ſeulement à moderer ſa colére, en chantant ſur ſa lyre; l'on regardoit comme une choſe indigne des Princes & des Heros de l'employer, comme firent Alexandre, Neron, Heliogabale, Ptolomée & bien d'autres, qui ont voulu paſſer pour grands Muſiciens; on ſçait que le premier fut repris du Roi Philippe ſon pere, de ce qu'il chantoit ſi bien, & qu'Antigone ſon Précepteur lui rompit ſa harpe, lui faiſant une forte réprimande de la paſſion qu'il avoit pour la Muſique, laquelle doit être regardée, des Princes & des Heros, comme un précèpte pour régler leurs mœurs, & pour en ſçavoir juger à propos, ou s'en

ſervir quelquefois par amuſement, comme Ceſar Auguſte.

Le jugement que fit Pyrrhus, ſur la conteſtation de Python & de Cephiſeus, excellens Muſiciens, doit encore leur ſervir d'exemple; ce Prince ayant été prié par ces deux Muſiciens de décider lequel des deux chantoit le mieux, il répondit que Polypercon étoit le meilleur Capitaine, voulant faire comprendre par-là, que le jugement qu'ils lui demandoient étoit au deſſous de lui.

Ils doivent auſſi ſe ſouvenir de la repartie que Stratonicus, Muſicien, fit à Ptolomée douziéme Roi d'Egypte, qui ſe piquoit de bien jouer de la flûte & d'autres Inſtrumens; ce Muſicien lui dit que c'étoient deux métiers bien differens, celui de manier un Scèptre ou de bien conduire un archet. Ce Prince fut ſurnommé le Flûteur, parce qu'il ſe piquoit de ſurpaſſer les gens du métier; il ſe mettoit en habit Royal pour jouer de la flûte contre les plus fameux Muſiciens de l'Egypte: tout le monde avoit la liberté d'entrer dans ſon Palais, pour juger qui jouoit le mieux; il y avoit un prix deſtiné pour celui qui le méritoit; mais la faveur l'emportoit ordinairement pour le Roi, afin de lui éviter la honte d'être vaincu par un de ſes ſujets.

Je ne m'amuſerai pas à rapporter tout ce qu'Ovide a dit de la Muſique dans ſes Métamorphoſes, qu'il n'a faites que ſur ce que les Grecs en ont inventé, pour envelopper,

ſous

ſous un voile ingenieux & ſous un ſens myſtique, allegorique & moral, les hiſtoires de la plus tenebreuſe Antiquité, faiſant de tous les grands Perſonnages de fauſſes Divinitez, pour cacher aux hommes ſimples les myſtéres de toutes les Sciences, & les précèptes de la Philoſophie naturelle & morale, qui ſont renfermez dans la Mythologie, ou l'explication des Fables des Anciens, traduite par Noël Le Comte. Le Lecteur peut y avoir recours; il ſe contentera, s'il lui plaît, des hiſtoires que j'en ai tirées & que j'ai crû les plus eſſentielles à ſçavoir ſur la Muſique des Grecs.

On y trouve que les Grecs ont encore regardé Apollon comme le Dieu de la Muſique; c'eſt pourquoi les Athéniens le repreſentoient avec la lyre à ſept cordes, par rapport aux ſept Planetes; quelques-uns diſent qu'il en avoit donné les principes à Orphée; les Egyptiens prétendent que ce fut à Amphion, & les Lacedemoniens ont ſouvent repréſenté Apollon avec quatre oreilles, & quatre mains, voulant faire comprendre qu'on n'en ſçauroit trop avoir pour exceller dans l'Art de la Muſique, ſoit pour la vocale ou pour l'inſtrumentale; ils regardoient Apollon comme le ſur-Intendant des concerts, des Muſes, & comme le Dieu du Parnaſſe.

Il y avoit dans Athènes une Muſique établie en l'honneur de Junon, pour la prier d'être favorable aux enfantemens, & pour l'appaiſer par des ſacrifices, lorſque l'on avoit jetté dans la Mer les enfans qui naiſ-

ſoient avec quelque difformité, parceque la République ne permettoit pas qu'on élevât des enfans disgraciez de la nature ; on y aſſembloit un grand nombre de Muſiciennes, que l'on croyoit Vierges, & qui alloient en proceſſion par toute la Ville, en chantant des Hymnes à la louange de cette Déeſſe, pour tâcher de purifier l'air par des ſacrfices pompeux ; c'eſtpourquoi l'on ne voyoit jamais dans la Gréce d'enfans défectueux, à moins que cela ne fût arrivé par accident.

Les Lacedemoniens étoient bien plus humains que les Athéniens, car ils envoyoient les enfans difformes dans des Iſles deſertes.

L'on voit tant de difference entre les mœurs des Lacedemoniens & ceux des Athéniens, qu'il ſemble que ce ſoient deux Nations bien differentes, au raport même de Theophraſte, qui s'en plaint a ſon cher Policlès dans ſes Caractéres des mœurs, dont il commença le traité à l'âge de quatre-vingt-dix neuf ans, ayant acquis une longue experience de la Politique des Grecs.

Licurgue, qui étoit le Légiſlateur des Lacedemoniens, crut que la Muſique étoit très-utile pour vaincre les ennemis dans les combats, & pour entretenir cette Republique dans les bonnes mœurs, dont Lacedemone, ou Sparte étoit la Ville capitale ; il ordonna dans cette vûe que tous les enfans mâles, à l'âge de cinq ans, commenceroient à apprendre à jouer de la flûte, & à l'âge de ſept ans à danſer des danſes ſur le ton Phrygien, étant armez de javelots, d'épées & de

& de boucliers, pour les mieux former à la guerre ; ce fut par cette éducation que les Lacedemoniens ſe rendirent indomtables pendant un fort long-tems ; outre qu'ils faiſoient à Jupiter Ammon, avant que d'aller au combat, une priére appellée *Euphemia*, par laquelle ils le prioient ſeulement, que, pour toute recompenſe, ils pûſſent ajoûter la gloire de leurs victoires à celle de la Vertu.

Ils avoient une danſe appellée *la Gymnopedie*, compoſée de deux chœurs, où les hommes danſoient tout nuds dans l'un, & les enfans dans l'autre ; ils chantoient des Hymnes à la loüange d'Apollon, & celui qui menoit la quadrille étoit couronné de feuilles de Palme. Ils avoient une autre danſe particuliére, où les vieillards paroiſſoient distinguez ; ils en faiſoient trois chœurs differens ſuivant les âges, lesquels venoient chanter les louanges des trois âges en l'honneur de Saturne, dont Plutarque & Libanius ont parlé.

Mais les filles de Sparte s'attachoient plus particulierement à la Muſique ; elles danſoient auſſi quelquefois toutes nuës en public devant l'autel de Diane ; & ce fut à l'une de ces danſes, que Theſée devint amoureux d'Helène, & qu'il l'enleva à cauſe de ſa beauté, pour l'emmener à Athènes. Comme Lacedemone étoit le centre de la vertu des Grecs ; tous ces ſpectacles, qui paroîtroient aujourd'hui ſcandaleux, ne faiſoient aucune impreſſion dangereuſe, ni criminelle dans l'ame des Spectateurs de la Nation,

l'œil s'étant fait une habitude de ces objets, qui les disposoit absolument à l'insensibilité. C'est ce qui a fait dire à leurs Sages, ausquels on reprochoit cette indécence, que les Lacedemoniens étoient couverts de l'honnêteté du public, & que leurs chants imprimoient le respect dans les cœurs des Spectateurs de la Nation. Les Femmes de Lacedemone étoient celles de toute la Grece qui chantoient & qui dansoient le mieux; c'est aussi de là que sont sorties les plus belles femmes de l'Antiquité, si l'on en excepte Cleopatre; mais ces sortes de danses ne faisoient pas le même effet dans le cœur des étrangers, puisque ce fut un pareil spectacle qui fut cause du second enlevement d'Helène par Paris, qui causa la ruine de Troie, & qui coûta tant de sang aux Grecs pour se venger de cet enlevement, & pour reparer l'honeur de Menelaüs qui étoit le mari d'Helène, & frere du Roi de Micene.

Pausanias dit que les Spartiates donnoient tous les ans une grande Fête publique dans le Carnéon, qui étoit un Temple consacré à Apollon, dont la Musique faisoit le principal divertissement; que l'on donnoit le plus beau prix au Musicien qui réussissoit le mieux, soit pour le chant, ou pour les Instrumens. Timothée, Musicien d'Alexandre, y vint un jour de la celebration de cette Fête, dans l'esperance de remporter le prix; il s'ingera d'ajoûter quatre cordes à sa lyre, qui n'en avoit jamais eu que sept, par rapport aux

sept

ſept Planetes, dont les mouvemens ſont auſſi harmonieux que differens, ſuivant l'opinion des anciens Philoſophes; mais l'un des Ephores, ou Juges de ces ſpectacles, s'étant apperçû de ce changement, ſe ſaiſit de ſa lyre qui fut expoſée en public, & apenduë dans le Temple d'Apollon comme une victime, outre une groſſe amende que Timothée paya, pour apprendre aux autres Muſiciens à reſpecter la ſévérité de la diſcipline des Lacedemoniens pour la Muſique.

Ils étoient ſi jaloux des méthodes ſimples & uniformes de leurs Ayeux, qu'ils avoient toûjours ſuivies; que c'étoit un crime, parmi eux, que de vouloir les alterer par des rafinemens nouveaux.

Plutarque aſſûre encore que l'Ephore Emerepès coupa deux cordes des neuf, que le Muſicien Phrynis avoit à ſa lyre, en lui diſant : Ne viole point la Muſique de nos Ancêtres; & que, dans une fête appellée *Calaredia* conſacrée à Diane, les femmes de Sparte, habillées en Chaſſeuſes, diſputoient à qui chanteroit le mieux les louanges de cette Déeſſe.

Athènes, Thèbes, Corinthe, Argos & Delphes, qui ont paſſé pour les plus fameuſes Villes de la Gréce, avoient auſſi leurs fêtes publiques, dans leſquelles les plus fameux Muſiciens de la Gréce faiſoient paroître leurs talens, pour établir leur réputation, & dans l'esperance de remporter les prix deſtinez pour le chant & pour les Inſtrumens.

Lucien, *liv.* 1. *fol.* 397. dit qu'un fameux

Joueur de flûte nommé *Harmonide*, & disciple de Timothée, dont nous venons de parler; lui demanda comment il pourroit faire pour remporter le prix destiné pour la la Musique dans une fête publique à Athènes. Timothée lui représenta les difficultez de cette entreprise, entr'autres, que ceux qui décident ordinairement dans les fêtes, & les spectacles, sont souvent ceux qui ont le moins de connoissance; que cependant ce sont les plus entêtez, ou les plus opiniâtres, & qu'ils crient le plus fort, comme ceux que l'on appelle aujourd'hui les petits Maîtres de l'Opera. Harmonide fit ses reflexions sur ce conseil, & crut remporter le prix, en le prenant d'un ton plus haut qu'à l'ordinaire sur sa flûte; mais dès la premiere fois qu'il monta sur le théâtre pour se faire entendre, il y expira, après avoir joué un air sur un ton superieur; cet exemple doit apprendre aux Musiciens, comme aux autres, à ne rien entreprendre au-dessus de leurs forces; c'est ce qu'Esope nous à fait entendre par sa Fable de la Grenouille, qui voulut se comparer au Taureau. L'histoire d'Amphion nous fait voir encore où l'ambition expose les grands Musiciens.

Pline prétend qu'Amphion étoit fils de Jupiter, & d'Antiope, repudiée par son mari Lucus, Roi de la fameuse Ville de Thèbes, qu'on dit avoir eu cent portes, & qu'il fut nourri parmi des Pasteurs; qu'ensuite Mercure lui apprit à jouer du luth, & d'autres Instrumens, par l'ordre de Jupiter, dont il

il profita ſi bien, que la fable dit qu'il contraignit, par la douceur de ſon harmonie, les bêtes c'eſt-à-dire, des hommes feroces, à le ſuivre.

Antimenidès, au premier livre de ſes Histoires, dit que les Muſes firent encore préſent d'un luth à cet Amphion, qui en jouoit avec tant de perfection, qu'il animoit les pierres, & que ce luth enchanté fut en partie cauſe de ſa grande reputation dans l'Art de la Muſique; il demeuroit alors dans un petit Hameau près de la ſeconde Ville de Thèbes, laquelle étoit bâtie ſans murailles; les nouveaux Thebains entreprirent de la clore par le ſecours d'Amphion, qui ſe promenoit autour de la Ville en jouant de ſon luth, dont l'harmonie avoit tant de puiſſance & tant de charmes, qu'elle attiroit les pierres, lesquelles (dit la Fable) s'arrangeoient d'elles-mêmes très-artiſtement pour la conſtruction des murs de cette Ville; mais il devint ſi fier & ſi préſomptueux de la perfection de ſon Art, qu'il oſa défier Latone & ſes enfans à jouer des Inſtrumens, quoique fils d'Apollon, qui les avoit, inſtruits dans la Muſique dont ils furent ſi irritez, qu'ils le tuerent à coups de fléches, & envoyerent la peſte à Thèbes qui fit mourir toute ſa famille par la puiſſance d'Apollon.

Pauſanias raporte qu'après pluſieurs batailles perdues par ces Thébains contre Alexandre, il fit raſer la Ville de Thèbes rez pied rez terre; mais comme cette Ville avoit été bâtie par les accords du luth enchanté d'Am-

d'Amphion, elle ne se pouvoit détruire qu'au son de quelque Instrument; ce qui obligea Alexandre de faire venir Ismenias, fameux Joueur de flûte, jouer des airs tristes & languissans pour en faciliter la démolition. Amphion fut le premier qui dédia un Autel à Mercure, en reconnoissance des instructions qu'il lui avoit données : il étoit aussi grand Philosophe, qu'excellent Musicien.

L'explication de la fable d'Amphion dit que les habitans de Thèbes étoient si charmez de l'harmonie de son luth & de sa voix, qu'ils travaillerent gratuitement à la construction des murs, pour avoir seulement le plaisir de l'entendre, & qu'ils se soûmirent avec plaisir à son obéissance. *Mythol. liv.* 8. *ch.* 15.

Thamyris, fils de Philammon, & de la Nymphe Agriope, natif de Thrace, fut encore un Musicien comparable à Amphion; puisqu'il reçut en naissant tous les avantages de la nature & un esprit accompli, surtout pour la Musique & pour la Poësie. Plutarque, dans son livre de la Musique, dit que ses Vers avoient tant de grace, qu'il sembloit qu'ils fussent composez par les Muses; mais que tous ses beaux écrits ont été perdus par l'antiquité des tems; c'est ce qui a donné lieu aux anciens Philosophes, qui en ont parlé dans les Fables, de dire qu'il fut privé de la vûe. Il possedoit la Musique dans la derniére perfection; l'excellence de sa voix jointe aux doux accords de sa harpe, le firent admirer de tous les Rois de la Gre-

ce

ce, & ſurtout d'Euryte Roi des Echaliens, ce qui lui donna tant de préſomption, qu'il oſa même défier les Muſes ſur la Muſique, lesquelles il rencontra en ſon chemin allant à Dory, & leur propoſa de chanter contre elles, à condition que, s'il les vainquoit, elles s'abandonneroient toutes à lui pour en jouir à ſon plaiſir; & que, s'il étoit vaincu, il ſe rendroit à leur diſcrétion: cette témérité lui coûta cher, car il fut vaincu, & ſur le champ les Muſes le priverent de la vûe, de la voix & de la mémoire, ce qui lui cauſa un oubli général de tout ce qu'il ſçavoit de la Muſique, & de la Poëſie; de ſorte qu'il ſe vit, pour punition de ſa témérité, privé de toutes les perfections qu'il avoit reçues de la nature, ce qui donna lieu au Proverbe Grec, de dire contre ceux qui font des entrepriſes temeraires, Thamyris eſt fol. Cette Hiſtoire doit encore ſervir d'exemple aux autres qui ſe prévalent de leur ſçavoir; l'orgueil étant auſſi déſagreable à Dieu, qu'inſuportable aux hommes. *Iliad. d'Homére, liv.* 2 *Mythol. liv.* 6. *ch.* 14.

Orphée, ſuivant l'opinion des Anciens, fut encore plus eſtimé pour la Muſique; il étoit fils d'Apollon & de Calliope, natif de Thrace; il a paſſé pour un des plus excellens Muſiciens, & des meilleurs Poëtes de ſon tems. Horace dit que ſa mere le perfectionna dans l'Art de chanter; parceque Calliope a paſſé pour la meilleure Chanteuſe de la Gréce; & l'on tient même qu'elle a beaucoup contribué à la perfection du chant.

Les

Les Grecs ont eu une grande vénération pour Orphée; ils prétendent que c'eſt le premier qui s'eſt ſervi du luth à ſept cordes par raport aux ſept Planetes. Lucien aſſûre que ce fut Orphée qui donna auſſi aux Grecs les premiéres lumiéres de l'Aſtrologie, ſous le voile de pluſieurs myſtéres; c'eſt pourquoi ils ont fait de ſa lyre une conſtellation de ſon nom, pour immortaliſer ſes vertus. Virgile & Ovide diſent qu'il jouoit de la harpe avec tant de perfection, que les animaux le ſuivoient pour l'entendre, qu'il animoit par la force de la Muſique les choſes les plus inſenſibles, qu'il descendit aux Enfers pour avoir ſa femme Eurydice, qu'il ſçut fléchir Pluton & Proſerpine par la force de ſes chants triſtes & lamentables, qui exprimoient ſi bien ſa douleur, qu'ils lui accorderent ſa femme, à condition qu'il ne l'enviſageroit pas, & ne regarderoit point derriére lui, jusqu'à ce qu'il fût remonté ſur terre; mais il ne put reſiſter à l'impatience amoureuſe de la voir, ni de regarder ſi elle le ſuivoit, ce qui fut cauſe qu'Eurydice retourna aux Enfers; il en conçut une ſi grande douleur, qu'elle lui cauſa un dégoût pour toutes les femmes; il s'appliqua même à perſuader les habitans de Thrace, de ſe dégager de la paſſion qu'ils avoient pour les leurs, & d'attacher leur affection à l'autre ſéxe: ce qui irrita ſi fort les femmes de Thrace, qu'elles concerterent entr'elles de l'aſſaſſiner un jour des fêtes Bachanales; elles le déchirerent par morceaux, dont chacune emporta ſa part. On prétend

prétend qu'il fut un des premiers Philoſophes de l'Antiquité qui s'attacha à civiliſer les hommes en leur donnant des précèptes convenables à la ſociété humaine. Pline aſſûre qu'Orphée entendoit le langage des animaux. Plutarque, au banquet des ſept Sages, dit qu'il s'abſtint toute ſa vie de manger de la chair, & que Platon appelloit la vie Orphique, la vie de ceux qui ne vivoient que de vegetaux.

Pauſanias dit qu'un fameux Egyptien l'avoit aſſûré qu'Orphée & Amphion étoient de fameux Mages d'Egypte. *Métamorph. d'Ovide, tom. 2. Lucien, tom. 1. Pline, tom. 1. liv. 7. ch. 56.*

Les Sirènes ont tant fait de bruit dans l'Antiquité, par rapport à la Muſique, qu'il eſt peu d'Auteurs qui n'en ayent parlé, & qui n'en ayent formé des fictions, chacun ſelon ſon imagination ; la plus commune opinion eſt, qu'elles étoient des Nymphes qui habitoient les côtes de Naples, & de Sicile, qu'elles arrêtoient les vaiſſeaux des Voyageurs qui paſſoient ſur leurs côtes, par la douceur de leur chant, & la force de leurs Inſtrumens; les unes en jouant du luth & de la harpe, & les autres de la flûte, elles formoient un concert très-mélodieux ; mais Ovide dit qu'elles étoient des monſtres, dont le haut du corps étoit en façon de filles, & le reſte en queuë de poiſſon, qu'elles arrêtoient les Navires par leurs voix claires & ſonnantes, qu'elles endormoient les paſſans, pour les dévorer après, & qu'elles étoient

de

de la compagnie de Proserpine lorsque Pluton l'enleva. Cherile & Clearque, anciens Auteurs Grecs, disent qu'elles s'appelloient Aglaop, Pisinoé, Thelxiop, & qu'elles étoient filles de la Muse Melpomène. *Strabon*, *au premier livre de sa Géographie*, dit que la Ville de Naples eut anciennement le nom de Parthenope, autre fameuse Sirène, qui mourut sur les côtes de la Mer. Orphée dit, dans la description du voyage qu'il fit avec les Argonautes, allant à la conquête de la Toison d'or, qu'il eut recours à son luth, & que, par son chant superieur, il garantit la Flote des enchantemens de la Musique des Sirènes, & que se voyant déchûes par là de leurs mauvaises intentions, elles en devinrent muettes, & qu'elles jetterent de dépit leurs Instrumens de Musique dans la Mer.

Ulysse, à son retour de l'embrasement de la fameuse Ville de Troie, évita les dangereux artifices des Sirènes, par le conseil de Circé, qui lui dit de boucher les oreilles de ses Compagnons, & des Pilotes avec de la cire; il se fit même attacher au gros mât de son Navire avec des cordes, pour ne pas succomber aux appas des chansons qu'elles chantoient à sa louange, comme du plus fameux Heros des Grecs; elles avoient l'adresse d'attirer les passans en vantant leurs hauts faits, & en flattant leurs passions, comme il paroît par les Vers suivans:

Viens-ça,

Viens-ça, viens, grand honneur des Heros de
la Gréce,
Ulysse, dont le nom retentit en ces lieux,
&c.

Elles eurent tant de regret de se voir frustrées de si braves gens, qu'elles se précipiterent dans la Mer, & furent depuis converties en un écueil *Mythol. fol.* 624.

Isidore ecrit que les Sirénes n'étoient pas véritablement des Monstres, mais bien au contraire qu'elles étoient de belles Courtisanes, qui habitoient sur le bord des côtes de Sicile & de Naples, qu'elles attiroient les Voyageurs par la douce mélodie de leurs Instrumens, & que les ayant à leur disposition, elles les retenoient si long-tems, qu'à la fin ils tomboient dans la privation de toutes les commoditez de la vie, & mouroient d'épuisemens; c'est pourquoi l'on disoit que tous ceux qui navigeoient sur ces côtes faisoient naufrage.

Néanmoins *Horace au liv. 2. de ses Epîtres*, dit que les Sirènes n'étoient ni Nymphes, ni Monstres, ni Courtisanes; mais que les anciens Poëtes & les Philosophes, les Mages & les Historiens de l'Antiquité, n'ont formé ces fictions, que pour nous apprendre à nous garantir des passions vicieuses, qui sont les écueils des hommes, par les enchantemens de la Musique.

Pline, dans son Histoire naturelle, liv. 9. chap. 5. dit, qu'il y a véritablement des poissons

ſons appellez Sirènes, que les Anciens ont nommé *Nereïdes*, qu'elles ont le corps moitié femme, & moitié poiſſon, qu'elles ſont âpres à l'apas & écaillées, & que les habitans qui ſont ſur les côtes, où elles paroiſſent ordinairement, en ont ouï même ſe plaindre, comme d'une voix humaine en mourant ; l'on voit auſſi le bras d'une Sirène dans la Bibliotheque de ſainte Geneviéve, du moins au dire des Religieux ; les opinions des Auteurs ſont encore fort partagées ſur ce qui regarde le Dauphin, touchant la Muſique.

Arion, natif de l'Ile de Lesbos, s'acquit une grande reputation par l'excellente maniére de jouer de la harpe qu'il joignoit à la douceur de ſa voix ; il alloit ſouvent dans les fameuſes Villes de la Gréce, dont il rapportoit de grands profits de ſon jeu ; & *Boëce, livre premier, chap.* I *de la Muſique*, dit qu'il guérit d'une maladie populaire un grand nombre d'Ioniens, & de Lesbiens, par les effets de ſa Muſique ; il faiſoit auſſi des Vers, ce qui étoit commun à tous les Muſiciens de l'Antiquité. Il fut très-conſideré de Periander qui regnoit à Corinthe, & fit un voyage en Sicile, où il gagna conſiderablement à jouer de la harpe & du luth : étant à Otrante il fit marché avec des Mariniers pour le ramener a Corinthe ; mais quand il fut en pleine Mer, les Mariniers, voyant qu'il avoit beaucoup d'argent, complotterent de le jetter dans la Mer. Arion, ſe défiant de leur mauvaiſe volonté, tâcha de les fléchir par ſes paroles, & par les airs les plus tendres

qu'il

qu'il joua ſur ſon luth : ſes plaintes furent inutiles à leur égard ; mais l'harmonie de ſon chant attira une bande de Dauphins autour de ſa barque, dont il y en eut un qui le reçut ſur ſon dos lorsque les Mariniers le jetterent dans la Mer, & qui le transporta au Cap de Matapan en Morée, & y ayant pris terre, il alla à Corinthe faire ſa plainte à Periander, qui le garda dans ſon Palais jusqu'à ce que les Mariniers fuſſent arrivez au port de Corinthe, pour y décharger des balots qu'ils avoient embarquez dans leur vaiſſeau à Otrante. Periander donna ordre de les lui amener pour les confronter avec Arion ; étant arrivez il demanda à ces Mariniers s'ils n'avoient point vû Arion en Sicile, & s'ils ne ſçavoient point comment il ſe portoit & ce qu'il y faiſoit ; ils l'aſſûrerent qu'il ſe portoit bien, qu'il y faiſoit bonne chére, & qu'il y gagnoit beaucoup d'argent : après leur déclaration il fit paroître Arion, dont ils furent fort ſurpris ; ils avouerent leur crime ; Periander leur fit rendre tout ce qu'ils avoient pris à Arion, confisqua encore leurs balots & le vaiſſeau à ſon profit, & les condamna à la mort.

On trouve bien des Auteurs qui parlent de cette Hiſtoire, comme ſi elle étoit véritable ; mais ils ne diſent pas de quelle maniére Arion finit ſes jours ; ils tirent néanmoins une morale de cette avanture, qui fait voir que les mauvaiſes actions ne demeurent jamais impunies, tant cachées qu'elles puiſſent être.

Lucien, au Dialogue des Dieux Marins, fait

fait encore parler ce Dauphin avec Neptune, ſur l'avanture d'Arion, & lui fait dire comment il le ſauva; Neptune loue le Dauphin de l'amour qu'il a pour la Muſique.

Marſias fut encore un fameux Joueur d'instrumens, natif de la ville de Celène en Phrygie, fils d'Hyagnis, & des premiers qui compoſa les meſures & les accords de Muſique à la louange des Dieux, que les Grecs chantoient en leurs Fêtes ſolemnelles. Quelques Auteurs ont dit que Marſias étoit favoriſé de Cybelle, & qu'après avoir beaucoup voyagé, il vint trouver Bacchus à la ville de Niſſe où il regnoit alors, qu'il en reçut beaucoup d'honneur & d'approbation, à cauſe de ſes belles inventions, & notamment de ſon grand ſçavoir dans la Muſique, de ſon excellence pour la harpe & pour le fifre. La Fable dit qu'il trouva cet inſtrument, après que Minerve l'eut jetté, ſur le reproche que lui firent les Déeſſes de la difformité de ſon viſage lorsqu'elle en jouoit; ce fifre avoit été fait d'un os de cuiſſe de Cerf par Mercure, dont Marſias ſçut ſi bien ſe ſervir, qu'il ſurpaſſa tous les Muſiciens de ſon tems. Il oſa même défier Apollon d'en venir à l'épreuve de leur Muſique, à condition que le vaincu demeureroit à la diſcretion du Vainqueur; ils convinrent de Juges qu'ils prirent à Niſſe; Marſias commença par jouer du fifre de Minerve ſi mélodieuſement, qu'il donna de l'admiration à tous les aſſiſtans, auſſi bien que par le jeu de la harpe; mais ayant oublié à mettre, dans ſon contract avec Apollon,

pollon, qu'ils ne pourroient ſe ſervir que des Inſtrumens, il fut vaincu; parce qu'Apollon ſçut joindre ſa voix aux accords de ſa lyre. Plutarque, au livre de la Muſique, dit qu'Apollon ayant vaincu Marſias, il l'attacha à un arbre & l'écorcha tout vif; & Ovide, dans ſon ſixième livre des Métamorphoſes, dit que Marſias étoit un Pasteur fort ſçavant, & auſſi arrogant que temeraire, qui oſa attaquer Apollon, lequel conſerva toujours un reſſentiment contre ceux qui faiſoient métier de jouër du fifre, jusqu'à ce que Sacade, grand Muſicien, l'eût appaiſé par des Hymnes qu'il chanta à Delphes, en faveur d'Apollon. Cette Hiſtoire nous apprend combien il eſt dangereux de vouloir nous comparer à nos Maîtres. Diodore rapporte qu'Apollon fut ſi repentant d'avoir puni ſi ſévérement Marſias, qu'il fut long-tems ſans vouloir entendre parler de la Muſique, & qu'il en caſſa ſa lyre de dépit, pour nous apprendre que la vengeance doit être mépriſée des grands cœurs.

Ismenias, natif de Thèbes, fut encore un excellent Muſicien, & fameux Joueur de flute; ce fut de lui dont Alexandre ſe ſervit pour jouer des airs plaintifs, pour faciliter la démolition de la ſeconde ville de Thèbes, dont les murs (comme je l'ai déja dit) avoient été bâtis au ſon du luth d'Amphion, ſans quoi elle n'auroit pû être démolie, ſuivant la Fable.

Plutarque dit qu'Ismenias fut fait priſonnier de guerre par Athian, Roi des Scythes,

& qu'il joua de sa flûte devant ce Prince; mais voyant tous ses Courtisans dans l'admiration, il leur dit qu'il préferoit le hanissement de son cheval au son de tous les instrumens d'Ismenias; ce Prince passoit aussi pour le plus feroce des Scythes, & comparable au Tigre, qui est le seul de tous les animaux que la Musique met en fureur, au dire de Pline.

Pline rapporte encore qu'Ismenias portoit à ses doigts de fort belles bagues de pierreries, fort curieuses, dont il avoit la connoissance; & qu'étant dans l'Isle de Chypre, il trouva chez un Marchand une émeraude gravée, representant la Princesse Amymoné, l'une des cinquante filles du Roi Danaüs; le Marchand la lui fit six deniers d'or qu'il lui donna aussitôt; le Marchand en fut si étonné, qu'il lui en rendit deux; mais Ismenias s'en plaignit, disant qu'il diminuoit le prix de sa pierre. Ce fut lui qui apporta la coûtume, que les Joueurs d'instrumens seroient distinguez selon les pierreries qu'ils porteroient; ce qui obligea Dionysodorus, son contemporain, & grand Joueur de flûte, d'en porter de même. Nicomacus étoit aussi en grande reputation parmi les Musiciens & Joueurs de flûtes, & fort riche en pierreries; les Musiciens étoient connus dans ce temslà, par la valeur des bagues qu'ils portoient aux doigts, ou bien attachées comme des médailles à leurs vêtemens: c'est ce que nous voyons encore pratiquer aujourd'hui par les Operateurs, qui vendent leurs drogues dans les Places publiques.

Quoi-

Quoique j'aye beaucoup parlé de Pythagore dans le troisiéme Chapitre, je ne puis me dispenser d'en parler encore dans celui-ci par rapport à la Musique des Grecs. Je dirai donc que Pythagore a inventé beaucoup de caractéres pour la composition de leur Musique; & que c'est de lui que l'on tient l'usage d'endormir les Souverains au son des Instrumens, pour leur procurer un sommeil agréable; l'on voit dans sa Vie, écrite par le Philosophe Jamblique, que ce grand Musicien avoit composé un Instrument de Musique avec des cordes attachées à une muraille, qui rendoit une harmonie inimitable, dont ce Philosophe donne la description; il dit encore que Pythagore composoit des chants ou des airs, pour appaiser les passions violentes, comme un Médecin compose une potion cordiale, pour la guérison d'un malade, suivant la nature du mal. Pythagore étant en Sicile trouva de nouveaux tons de Musique, en passant près d'une Forge, où il entendit les Forgerons qui battoient à grands coups de marteaux le fer chaud sur l'enclume, qui rendoit par leur battement des tons harmonieux; il se vantoit d'entendre la symphonie des Orbes celestes. Ce fut en Italie où ce fameux Musicien perdit la vie dans une sédition populaire; mais avant de quitter la Gréce, il composa des Précèptes en Vers Grecs qu'il mit en chant pour servir d'instruction à ses disciples, qui les chantoient soir & matin, & dont la morale

fut trouvée si belle par les Grecs, qu'ils les nommerent *les Vers dorez de Pythagore*; on les chantoit souvent à cause de leur excellence dans les spectacles de toutes les Villes de la Gréce, après le départ de Pythagore.

Comme ces Vers ont fait l'admiration des Grecs, je crois devoir en rapporter ici la traduction que M. Dacier en a faite en Versets François, qui ne laissent pas d'avoir leur beauté, pour la regle des mœurs; quoi qu'ils ne soient pas en Vers, je n'en changerai point le titre.

Vers dorez de Pythagore.

Honore premiérement les Dieux immortels, comme ils sont ordonnez & établis par la Loi.

Respecte le serment avec toutes sortes de Religions, honore en suite les Heros pleins de bonté & de lumiéres.

Respecte aussi les Démons terrestres, en leur rendant le culte qui leur est legitimement dû.

Honore aussi ton pere, ta mere, & tes plus proches parens.

De tous les autres hommes, fais ton ami de celui qui se distingue par sa vertu.

Cède toûjours à ses doux avertissemens, & à ses actions honnêtes & utiles.

Ne viens jamais à haïr ton ami pour une légére faute, autant que tu le peux: or la puissance habite près de la necessité.

Sache que toutes ces choses sont ainsi; accoû-

accoûtume-toi à ſurmonter & à vaincre tes paſ-ſions ;

Premiérement, la gourmandiſe, la pareſ-ſe, la luxure & la colére.

Ne commets jamais aucune action hon-teuſe avec les autres, ni en ton particulier, & ſur-tout reſpecte-toi toi-même.

Obſerve la juſtice dans tes actions, & dans tes paroles.

Et ne t'accoûtume point à te comporter, dans la moindre choſe, ſans régle & ſans raiſon.

Fais toûjours cette reflexion, que par la deſtinée il eſt ordonné à tous les hommes de mourir;

Que les biens de la Fortune ſont incer-tains, & que, comme on peut les acquerir, on peut auſſi les perdre.

Pour toutes les douleurs que les hommes ſouffrent par la divine Fortune,

Supporte doucement ton ſort, tel qu'il eſt, & ne t'en fâche point;

Mais tâche d'y remedier autant qu'il te ſe-ra poſſible.

Penſe que la deſtinée n'envoye pas la plus grande portion de ſes malheurs aux gens de bien.

Il ſe fait parmi les hommes pluſieurs ſor-tes de raiſonnemens bons & mauvais.

Ne les admire point légérement, & ne les rejette point non plus.

Mais ſi l'on avance des fauſſetez, cède doucement, & arme-toi de patience.

Obſerve bien en toutes occaſions ce que je vais te dire.

 Que

Que personne, ni par ses paroles, ni par ses actions, ne te séduise jamais;

Et ne te porte à dire ou à faire ce qui n'est pas utile pour toi.

Consulte & délibére avant que d'agir, afin que tu ne fasse pas des actions folles.

Car c'est d'un misérable de parler & d'agir sans raison, & sans reflexion.

Mais fais tout ce qui dans la suite ne t'affligera point, & ne t'obligera point à te repentir.

Ne fais jamais aucune des choses que tu ne sçais point.

Mais apprends tout ce qu'il faut sçavoir; par ce moyen tu meneras une vie très-délicieuse.

Il ne faut nullement négliger la santé du corps; mais on doit lui donner avec mesure le boire & le manger, & les exercices dont il a besoin.

Or j'appelle mesure ce qui ne l'incommodera point.

Accoûtume-toi à une maniére de vivre propre & sans luxe.

Evite de faire ce qui attire l'envie.

Et ne dépense point mal à propos, comme celui qui ne connoît point ce qui est beau & honnête.

Mais ne sois pas non plus avare & mesquin; la juste mesure est excellente en toutes choses.

Ne fais que les choses qui ne pourront te nuire, & raisonne avant de les faire.

Ne laisse jamais fermer tes paupiéres au som-

ſommeil après ton coucher, que tu n'aye examiné par ta raiſon toutes les actions de la journée:

En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je obmis de ce que je devois faire?

En commençant par la premiére de tes actions, continue ainſi de ſuite.

Si dans cet examen tu trouve que tu aye fait des fautes, gronde-t-en ſévérement toi-même; & ſi tu as bien fait, réjouis-t-en.

Pratique bien toutes choſes, médite-les bien, il faut que tu les aimes de tout ton cœur.

Ce ſont elles qui te mettront dans la voye Divine, j'en jure par celui qui à transmis dans votre ame le ſacré quartenaire.

Source de la nature, dont le cœur eſt éternel;

Ne commence point de mettre la main à l'œuvre, qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.

Quand tu te ſeras rendu cette habitude familiére, tu connoîtras la conſtitution des Dieux immortels, & celle des Hommes;

Jusqu'où s'étendent les differens Etres, & ce qui les renferme, & qui les lie.

Tu connoîtras encore, ſelon la juſtice, que la nature de cet Univers eſt par tout ſemblable.

De ſorte que tu n'espereras point ce qu'on ne doit point esperer, & que rien ne te ſera caché dans le monde.

Tu connoîtras auſſi que les hommes s'attirent leurs malheurs volontairement, & par leur propre choix.

Miférables qu'ils font, ils ne voyent, ni n'entendent que les biens font près d'eux.

Il y en a très-peu qui fachent fe délivrer de leurs maux.

Tel eft le fort qui aveugle les hommes, & leur ôte l'esprit ; femblables à des cylindres, ils roulent çà & là, toûjours accablez de maux fans nombre.

Car la funefte contention née avec eux, & qui les fuit par tout, les agite fans qu'ils s'en apperçoivent.

Au lieu de la provoquer & de l'irriter, ils devroient la fuïr en cedant.

Grand Jupiter, Pere des hommes, vous les délivreriez tous des maux qui les accablent,

Si vous leur montriez quel eft le Démon dont ils fe fervent.

Mais prends courage, la race des hommes eft divine.

La facrée Nature leur découvre les myftéres les plus cachez.

Si elle t'a fait part de fes fecrets, tu viendras aifément à bout de toutes chofes que je t'ai ordonnées;

Et guériffant ton ame, tu la délivreras de toutes fes peines, & de tous fes travaux.

Mais abftiens-toi des viandes que nous avons défenduës dans nos purifications.

Et dans la délivrance de l'ame, fais-en le jufte difcernement, & examine bien toutes chofes;

En te laiffant toûjours conduire par l'entendement qui vient d'enhaut, & qui doit tenir les rênes.

Et

Et quand, après avoir dépouillé ton corps mortel, tu arriveras dans l'air le plus pur,

Tu feras un Dieu immortel, incorruptible, & que la mort ne dominera plus.

Ces fortes de Vers fe chantoient auffi à table après le repas, ou dans les entr'actes des Comedies des Anciens, accompagnez de la lyre ou du luth. *Apollonius*, *liv.* 1, *ch.* 15.

Vie de Pythagore par M. Dacier.

Les Athéniens, environ l'an 3120 du Monde, voulurent imiter les Tragedies des Egyptiens, qui confiftoient en chœurs de Mufique très-nombreux, & en troupes de Danfeurs, qui chantoient auffi des Hymnes en danfant des danfes réglées; ce qu'ils firent même avec un appareil fi fomptueux, que la République faifoit pour cela des fonds annuels, prefque auffi confidérables, que pour l'entretien de la Guerre; cette grande dépenfe attira bien-tôt à Athènes, tout ce qu'il y avoit de plus excellent dans la Gréce, foit pour la Mufique, la Poëfie & la Danfe, à caufe des prix qui étoient deftinez pour les beaux Arts à chaque reprefentation, outre la gloire & les honneurs qui y étoient attachez, aufquels ceux qui en faifoient profeffion étoient encore plus fenfibles; ces fortes de fpectacles s'établirent auffi dans les fameufes Villes de la Gréce, excepté celle de Sparte, les Lacedemoniens étant ennemis de la nouveauté; ce qui rendit alors les Muficiens, les

Poëtes & les Danseurs très-recommandables dans Athènes.

Mais cette Tragedie commença à changer de forme environ l'an 3520 du Monde, au rapport de *Cassiodore*, *liv.* 4. *de Diogène Laërce*, *liv.* 3. qui disent qu'un nommé *Thespis*, Poëte Tragique, natif de la Ville d'Icarie, fut le premier Inventeur des intermèdes, en introduisant l'Episode dans les Tragédies des Grecs, qui étoit un sujet détaché de la Piéce, auquel les Poëtes ont donné le nom d'Apologue, qui se déclamoit en Vers par un seul Auteur, pour donner le tems aux chœurs des Musiciens, & aux Danseurs de se reposer, & pour amuser les Spectateurs pendant l'intermède ; outre que les sujets de ces Tragedies ne consistoient ordinairement qu'à chanter des Hymnes en l'honneur des Dieux, des Cantiques sur les Mystéres de la Religion, des faits mémorables des Heros de l'Antiquité, & quelques précèptes de Morale, comme ceux que j'ai rapporté de Pythagore, qui étoient quelquefois ennuyeux au Peuple.

Enfin la nouveauté de l'Episode plut si fort aux Grecs, que dans la suite Æschyle, Poëte satyrique, y introduisit deux Acteurs, ausquels il donna des masques, & des habits convenables au sujet satyrique, qu'ils déclamoient avec des gestes contre la corruption des mœurs de quelques Athéniens ; & quelque tems après Sophocle, l'un des plus fameux Poëtes de la Gréce, en fit paroître un troi-

troisiéme, & fit peindre aussi des décorations de Théâtre, suivant le sujet des Episodes, ce qui mit la Tragedie dans une plus grande perfection; de sorte que, par succession de tems, ces Intermèdes, ou Episodes, l'emporterent sur l'usage des chœurs de Musique & sur les Danseurs, dont les anciennes Tragedies des Grecs étoient composées, les Episodes étant même devenus le modèle des Comedies en cinq Actes, de maniére que les chœurs de Musique & les Danseurs furent contraints, comme le dit encore *Athenée*, *liv.* 4 de prendre, chez les Grecs, la place des premiers Episodes, & des Intermèdes dans les Spectacles, comme nous le voyons pratiquer aujourd'hui. On peut juger par-là que ce sont les premiéres Tragedies des Egyptiens & des Grecs, qui ont donné aux Italiens les premiéres idées pour la composition des Opera, qui passent pour les chef-d'œuvres des Spectacles.

Je ne finirois point ce Chapitre, si je voulois rapporter tout ce qne j'ai recueilli dans les Auteurs touchant la Musique des Grecs; j'aime mieux l'abandonner pour me conformer aux precéptes d'Horace, craignant d'ennuyer le Lecteur sur un même sujet.

Je me contenterai seulement de dire que la science ou l'art de la Musique, dont les Grecs attribuent l'invention à leurs fausses Divinitez, n'a eu son origine que des hommes qui y ont excellé.

Quoi qu'il en soit, la Musique est si universellement connue, qu'il n'y a point de

Peuple, si sauvage qu'il puisse être, qui n'ait l'usage du chant & des Instrumens particuliers, dont ils se servent dans les réjouissances. Les Négres de la côte de Guinée ont une espèce d'Orgue semblable à celle de Barbarie. Mr. Helliot, Lieutenant de Vaisseau, qui a fait des voyages de long cours dans les Indes Orientales & Occidentales, m'a assûré avoir trouvé la Musique établie dans tous les lieux où il a prix terre ; mais fort differente de celle qui se pratique en Europe. Presque tous les Peuples des Païs lointains n'ont connoissance que des quatre tons principaux de la Musique, comme dans son origine; ce qui prouve absolûment que les Grecs ne sont point les Inventeurs de la Musique, comme ils le prétendent.

L'on trouve encore, dans la Vie de Tamerlan du Sieur de Sainctyon, que les Perses de la Province de Chouvarsam sont nez avec la Musique, puisqu'on nous assûre que les enfans dans le berceau, soit qu'ils crient ou qu'ils pleurent, ne le sont qu'en Musique ; mais on peut demeurer d'accord que la premiére perfection de l'Art de la Musique, vocale & instrumentale, vient des Grecs.

Si l'on s'en rapporte à Julien Pollux Auteur Grec, qui étoit aussi Poëte & Musicien l'an 200 de Jesus-Christ, il dit que les anciens Grecs firent servir leur Musique à neuf emplois differens, & que c'est de ces emplois qu'ils formerent les noms des Muses, dont Calliope, à cause de sa belle voix & qu'elle

qu'elle préside aux Poëmes, eut le premier emploi ; le second, ils s'en servirent pour chanter les louanges des Dieux, & pour leur faire des priéres, ou leur rendre des actions de grace ; le troisiéme, pour déveloper les mystéres de leur Théologie, & la genéalogie de leurs Dieux, à laquelle ils donnerent le nom d'Hymnes, qui étoient d'un caractére grave & sublime comme nos Chants sacrez ; le quatriéme étoit employé à décrire les choses naturelles, le cours des astres & des saisons, la culture des champs & des jardinages, & le soin des troupeaux ; le cinquiéme, à chanter les louanges des Heros, & à honorer leurs triomphes ; le sixiéme, à pleurer leur mort, & aux lamentations des accidens de la Fortune ; le septiéme, à representer les grandes actions & les événemens de l'Histoire ; le huitiéme, à se délasser en exprimant les tendres passions, les mœurs, les amours de leurs Dieux, ou les galanteries des Heros, des ornemens de leurs fêtes & réjouissances publiques des nôces, des naissances, & des festins ; enfin le neuviéme fut employé aux divertissemens champêtres des Bergers & des Bergéres dans les Jeux solemnels : on peut juger par là que nous devons aux Grecs les expressions du chant pour la nature de chaque chose.

Les anciens Poëtes & Musiciens disent que ce fut Orphée qui chanta le premier des Hymnes, des Cantiques à la gloire des Dieux, & des Précèptes pour la régle des mœurs ; un autre de même nom chanta les Sacrifices ;

Pindare loua les Heros ; Jopas chanta le cours des aſtres, l'ordre des tems & des ſaiſons ; Heſiode la théogonie ou genéalogie des Dieux ; Homére, des événemens hiſtoriques des Grecs & des Troyens, quoiqu'il fût aveugle ; Linus chanta les lamentations funèbres & celles de la Fortune ; Théocrite fit chanter les Bergers & les Bergéres ; Therpandre les réjouiſſances publiques ; Eschile & Euripide exprimerent les grandes actions ; Ariſtophane, Prince des Poëtes Comiques de la Gréce, employa ſa Muſe à faire des chants pour disputer des prix aux Jeux Olympiques ; Anacréon fut eſtimé pour les Chanſons Bachiques.

Tous ces grand Muſiciens avoient leur caractére different pour la compoſition du chant & pour l'execution, comme pour les Inſtrumens & pour la Poëſie ; on peut juger par-là jusqu'ou les Grecs ont porté la connoiſſance & la perfection de la Muſique.

Pauſanias, Strabon, Diogene Laërce, Suidas, Athenée, & Ovide. 1.

CHAPITRE VII.

De l'inſtitution des Jeux Olympiques chez les Grecs, & des prix deſtinez pour la Muſique.

Il n'eſt point dans l'Antiquité de Fêtes publiques qui ait fait plus d'éclat dans le Monde, & dont la celebration ait été plus autentique que celle des Fêtes Olympiques, établie

établie par Hercule dans toute la Gréce à la gloire de Jupiter Olympien, en reconnoissance du succès de ces fameux travaux si connus dans l'Antiquité, qu'il n'est point d'Auteur qui n'en ait fait mention.

Ces Fêtes, disent Herodote, Strabon & Pausanias, avoient coûtume de se celebrer tous les cinq ans pendant les cinq derniers jours de l'année, en mémoire d'Hercule & de ces quatre Heros; sçavoir, Peonée, Epimède, Jasis, & Dide, qui étoient venus de l'Ile de Candie, pour accompagner Hercule dans ses conquêtes. Les mêmes Auteurs assûrent que le Temple d'Olympe fut dédié la premiére fois à Saturne, par les hommes qui vivoient du tems de l'âge d'or, lequel passoit pour le premier Temple du Monde, & dont le culte s'étoit aboli par la succession des tems.

Néanmoins d'autres Auteurs qui ont tâché d'aprofondir l'Antiquité, comme Varron, Scaliger, Crusius, ont prétendu que les Jeux Olympiques se celebroient de quatre ans en quatre ans; mais il est très-certain qu'ils ont été si considerables, qu'ils ont fait datter les années par le nombre des Olympiades, & servi d'Epoque dans une bonne partie du Monde, du moins jusqu'à la naissance de Jesus Christ, qui est celle dont on se sert aujourd'hui parmi toute la Chrétienté.

Les Historiens ne s'accordent pas encore sur le tems de l'établissement de ces Jeux. Strabon & Pausanias lui donnent des dattes diffe-

differentes : Je me ſuis tenu à celle d'Iphitus, qui dit qu'ils furent inſtituez l'an du Monde 3278, outre qu'elle convient mieux à nos Epoques. Noël le Comte, qui en parle dans ſa Mythologie, dit qu'il y a eu deux cens trente-cinq repreſentations de ces Jeux, & que ce fut en la quarante-huitiéme que l'on y reçut les Comediens, auſquels on deſtina auſſi des prix, comme pour les autres Artiſtes qui excelloient dans ces ſpectacles.

Philoſtrate, dans la Vie d'Apollonius, dit encore que ces Jeux étoient ſi celèbres par toute la Gréce qu'ils attiroient des Peuples de toutes les parties du Monde, les uns pour y disputer les prix, d'autres par la curioſité du ſpectacle; l'on peut même croire que l'inſtitution des Jeux Olympiques a ſervi de modèle aux autres Nations, pour l'établiſſement des Fêtes publiques.

Ces Jeux ſe celebroient dans une plaine, ſur les bords du Fleuve Alphée, près de la Ville d'Olympie; leur premiére inſtitution ne conſiſtoit qu'en Jeux d'exercice; ſçavoir la courſe, le ſaut, la lutte du corps, les autres à ſe battre à coups de poings, & à coups de groſſes courroyes de cuir de Bœuf, à darder le javelot, & le disque, ou le palet; il falloit pour cela de la force de corps & de l'adreſſe. Athénée dit, qu'un nommé *Lorochus* y fut couronné le premier pour le prix de la courſe; l'on y ajoûta depuis les courſes de chevaux & des athlètes, les comedies, les concerts, & quantité d'autres jeux, où les femmes furent auſſi admiſes pour la

Muſi-

Musique, & la course des chariots.

On y établit des Heros, ou Juges que l'on appelloit *Hellenoduques*, pour la distribution des prix, qui consistoient seulement en des couronnes de Palmier, ou d'Olivier sauvage; les Grecs érigeoient quelquefois des statues dans les Places publiques aux Vainqueurs; il étoit permis aux autres Nations d'y venir, pour faire preuve de leur adresse, comme de leur force de corps, ou de leur sçavoir dans l'Art de la Musique, pour les piéces de theatre ou de comedie; la Poësie & la Prose, dont Herodote remporta le premier prix pour son Histoire composée en neuf Livres, qui fut trouvée si belle, qu'on la nomma les neuf Muses; elle contenoit ce qui s'est passé de plus mémorable dans le Monde, depuis Cyrus jusqu'à Xerxès, qui font deux cens quarante ans; ces prix avoient tant d'appas, & attiroient tant de gloire aux Vainqueurs par toute la Gréce, sur-tout aux athlètes, qu'il s'en est trouvé qui donnoient de grosses sommes à leurs adversaires, pour se laisser vaincre, mais ils étoient condamnez à de grosses peines, quand les Juges s'en appercevoient.

Plutarque nous apprend que Cirisque, fille du Roi Archidame, fut la premiére de son sexe qui remporta le prix de la course du chariot à quatre chevaux, dans la dix-neuviéme Olympiade; cette victoire donna tant d'émulation aux Dames de la Macedoine, qu'elles firent dresser des chevaux pour cet usage; mais ayant causé quelque desordre dans les Jeux,

Jeux, il leur fut défendu de s'y trouver à l'avenir, soit déguisées ou autrement, sur peine de la vie : malgré cette défense, une nommée Herenice, veuve d'un Olympiatique, prit ses vêtemens & ses armes ordinaires, pour y combattre en athlète ; elle fut soupçonnée d'être une femme après avoir combattu, ce qui obligea les Juges d'ordonner qu'elle fût visitée ; & ayant été reconnue, on délibera de son supplice ; cependant on lui fit grace, à cause que son pere, son mari, & son fils avoient remporté les prix dans ces Jeux, & cet événement fut cause qu'on ordonna qu'à l'avenir, les athlètes combattroient tout nuds aux Jeux Olympiques, comme il s'est pratiqué depuis.

Ce fut aux Jeux Pythiques, qu'Hesiode, ce fameux Poëte & Musicien de la Gréce, maria pour la premiére fois sa voix avec sa lyre, suivant les loix & les régles du théâtre ; ce qui lui fit remporter le prix de la Musique.

Ces régles consistoient à chanter des panegyriques en Vers accompagnez de la lyre, de la harpe, ou du luth, ou des Poëmes heroïques, des Pastorales, ou d'autres Piéces qui contenoient les précèptes des mœurs, sans se reposer, cracher, moucher, ni tousser durant toute l'action ; après quoi l'Acteur mettant un genouil en terre & saluant l'assemblée, il attendoit la sentence des Juges, avec la contenance d'un homme qui est entre l'esperance & la crainte ; & quand elle étoit favorable, le Peuple bat-

toit des mains ; si elle ne l'étoit pas, on le siffloit ; toutes ces régles furent même observées par Neron quand il voulut monter sur le théâtre, sans quoi il eût été sifflé, tout Empereur & tout cruel qu'il étoit ; parceque les Anciens regardoient le théâtre, comme le tableau du Monde, ou le correctif des mœurs : la faveur y étoit inconnue, sur-tout aux Jeux Olympiques.

On trouve dans Plutarque beaucoup de Relations de ces Jeux, dont les spectacles attiroient dans la Gréce toutes sortes de Nations, comme je l'ai déja dit.

Diogène Laërce parle encore d'un Philosophe Scythe nommé *Anacharsis*, frere du Roi de Scythie, qui vint aux Jeux Olympiques, pour s'instruire des précèptes des Grecs ; il surprit toute l'assemblée, quand on sçut qu'il avoit fait lui-même ses vêtemens avec des nattes de jonc, & des branches de genêt ; ce qui fait voir que les Philosophes Scythes de ce tems-là avoient l'industrie de se passer du secours des autres hommes ; ils se réduisoient d'ailleurs à ne vivre que de fruits, de légumes & de racines, comme firent depuis nos Anachorètes.

Ce Philosophe étant allé de là à Athénes, il fit amitié particuliére avec Solon, qui lui demandant un jour s'il y avoit des instrumens de Musique dans son Païs, il lui répondit qu'il n'y avoit pas seulement de vignes dans la Scythie, voulant faire comprendre par cette réponse, que la Musique n'est pas moins dangereuse que le Vin, quand on n'en

n'en ſçait pas faire un bon uſage ; auſſi fit-il un grand reproche à un Muſicien qui s'enyvra dans une Fête publique où il avoit aſſiſté dans Athénes ; il blâmoit fort les Athéniens de ce qu'ils ne bûvoient que dans de petits Verres au commencement du repas, & dans de grands Verres à la fin, pour en perdre plutôt la Raiſon ; il leur prédit en partant, que la Muſique & l'excellence des Vins Grecs, cauſeroient la perte de leur République, comme il eſt arrivé depuis, par les engagemens funeſtes où nous entraînent les voluptez.

J'aurois pû m'étendre davantage ſur cette matiére, ſi quantité d'Auteurs n'en avoient traité ; je n'en ai parlé que par rapport à la Muſique, & pour donner au Lecteur quelque notion des régles que les Anciens obſervoient dans ces ſpectacles, qui ſe ſont inſenſiblement abolis depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, par l'établiſſement de ſa Religon, & par les differentes mutations qui ſont arrivées parmi les peuples ; nous avons ſeulement conſervé l'uſage des battemens des mains pour les applaudiſſemens des ſpectacles ; celui des fifflets a été défendu de nos jours, en faveur des Comediens, & pour éviter le deſordre du parterre.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De l'opinion des Chinois, sur l'origine de leur Musique, & de quelques relations de leurs Fêtes publiques.

LA Chine passe pour être l'Empire le plus étendu, & des plus anciens du Monde, & les Chinois pour être universels dans les Sciences & les plus ingenieux Peuples de la Terre; il y a même apparence qu'ils ont eu, avant les Européens, l'usage de la Musique, de l'Imprimerie, & peut-être la connoissance des Mathematiques, & de cent autres choses qui ont fait l'admiration de toutes les autres Nations : cela est prouvé par les relations des premiers Voyageurs, comme Marc Paul Venitien, Pinto Portugais, par celle de l'Ambassade des Hollandois, & par l'Histoire que le P. Martin Martini Jesuite nous a donné de cet Empire ; il commence par le régne de Fossius leur premier Empereur, sans s'arrêter à leur opinion sur la Chronologie, que nous regardons comme fabuleuse; ils prétendent que ce premier régne a commencé près de trois mille ans avant la naissance de Jesus-Christ. Les Chinois attribuent à ce Prince une naissance miraculeuse, comme l'on fait ordinairement aux Legislateurs ; ils disent qu'il est né sans Pere, de même que Melchisedeck, qu'il avoit un génie divin, & qu'il possedoit toutes les Scien-

ces,

ces, comme Moïſe; ils le reconnoiſſent pour l'Inventeur de la Muſique; l'on trouve dans ſa Vie qu'il inventa un inſtrument Muſical, compoſé de trente-ſix cordes pour adoucir l'humeur farouche de ſes ſujets, & pour les accoutumer aux honnêtes divertiſſemens qui peuvent entretenir la ſocieté parmi les hommes, comme ont fait en partie les premiers Legiſlateurs des autres Peuples; il s'enſuit de là que les Caldéens, les Egyptiens, les Hebreux, ni les Grecs, ne ſont pas ſans contredit les ſeuls Inventeurs de la Muſique. L'Empire de la Chine étoit inconnu à toutes ces Nations avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt; l'une de ſes loix fondamentales défendoit aux étrangers de mettre le pied dans la Chine ſur peine de la vie, de même qu'il étoit auſſi défendu aux Chinois de ſortir du Royaume ſous la même peine, pour éviter que pas un d'eux ne portât la connoiſſance de leurs Sciences & de leurs Arts chez les autres Nations: de ſorte que nous n'avons pû en être inſtruits, que par les relations des Voyageurs qui ont trouvé le moyen d'entrer dans cet Empire ſous la figure d'Ambaſſadeurs, environ depuis cinq ou ſix cens ans. Les François y ont été reçûs dans la ſuite, comme nous le voyons par les relations des Voyages de Tavernier & de Thevenot; ils ont trouvé chez ces Peuples l'uſage de la Bouſſole pour la Navigation; ils s'attachent beaucoup à l'Aſtrologie, & aux Mathematiques; c'eſt par cette Science que pluſieurs de leurs Empereurs,
Man-

Mandarins & Philoſophes ont fort perfectionné l'Art de la Muſique depuis leur premier Empereur, laquelle eſt en ſi grande veneration parmi eux, que tous les précèptes pour le gouvernement de l'Empire ſont en Vers, & notez en belle Muſique, pour apprendre aux Princes du Sang l'Art de régner en les chantant, & pour les mieux inſinuer dans leur mémoire; outre que l'étimologie de la Muſique ſignifie dans les familles Imperiales & Royales de la Chine, la ſcience des Loix civiles & politiques, ſans laquelle un Prince auroit peine à parvenir à l'Empire; & généralement parlant, ce ſont les Sciences qui tiennent encore aujourd'hui chez les Chinois le premier rang de gloire & de perfection; ceux qui poſſedent les premiers emplois de l'Empire ſont d'une profonde érudition, & ſe ſervent des régles de la Muſique, comme de la clef du gouvernement.

Confutius, le plus grand Philoſophe que les Chinois ayent jamais eu, & qui eſt eſtimé parmi eux, comme Socrate chez les Grecs, faiſoit tant d'eſtime de la Muſique, qu'il diſoit qu'on ne la pouvoit alterer ſans faire tort au gouvernement, peut-être par rapport aux Loix qui en ſont notées, ou par l'opinion qu'il avoit que la Muſique peut ſervir à régler les mœurs, ſuivant le ſentiment général des anciens Philoſophes. Confutius vivoit cinq cens vingt-deux ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les Chinois, pour rendre ſa mémoire immortelle, lui érigerent un Palais, & un Collége presque

dans

dans toutes les Villes de leur Empire, où ils mirent ces inſcriptions en lettres d'or : *Au grand Maître, à l'illuſtre Roi des Lettres, au ſaint, & au ſage Philoſophe Confutius.* C'eſt ce qu'on voit encore aujourd'hui; ſes deſcendans jouïſſent auſſi de grands Priviléges; ce qui fait voir l'extrême conſidération que les Chinois ont pour les Savans.

Ils ont tant d'émulation pour les Sciences, qu'il n'y a perſonne dans toute la Chine de ſi baſſe condition qu'il ſoit, qui ne ſçache lire, écrire, & un peu de Muſique.

Leur grand ſavoir conſiſte à connoître l'explication de cinquante, ou ſoixante mille caractéres Hieroglyphiques, qui contiennent toutes les Sciences du Monde ; ils ont auſſi des notes particulieres pour la compoſition de la Muſique, & d'anciens Traitez fort amples & très-curieux ſur ſon excellence ; mais il n'ont encore pû atteindre à la perfection de la nôtre. J'ai ſcû de M. Helliot Lieutenant de Vaiſſeau, qui eſt revenu de la Chine, que la Muſique y étoit encore aſſez dure, & que l'Empereur régnant s'adonnoit à prendre nos précèptes pour la rendre plus touchante : Il dit qu'ils ont de vingt ſortes d'Inſtrumens, qui nous ſont inconnus, entr'autres de certaines lames de pierre fort minces qui rendent un ſon harmonieux, d'autres faits avec des cordes de ſoie, d'airain & de laiton, & des orgues d'une façon particuliére, dont ils jouent comme les Chaudronniers jouent de leurs ſifflets ; il m'aſſûra que la Muſique étoit ſi

familiére dans la Chine, que l'on n'y regale jamais, que le repas ne soit accompagné d'un concert, & que les Chinois la regardent comme l'ame du festin.

Ces Peuples ont encore une vénération très-particuliére pour l'Agriculture, ce qui paroît par l'établissement d'une Fête publique appellée *la Fête des Laboureurs*, qui se solemnise tous les ans dans les Villes de l'Empire avec une grande ceremonie le premier jour de leur Printems.

Ce jour-là, l'un des principaux Magistrats paroît au lever du Soleil couronné de fleurs, environné de Musiciens, de Joueurs d'Instrumens, & d'une infinité de Peuple qui portent des flambeaux allumez, des banderolles & des enseignes, sur lesquelles sont imprimées des devises en l'honneur de l'Agriculture; d'autres portant sur leurs épaules, comme des châsses, des figures faites de carton, rehaussées d'or & de soye qui représentent d'anciennes histoires concernant le Labourage; la marche s'en fait comme celle d'une procession, toutes les rues sont tendues de tapisseries très-riches, & embellies d'arcs de Thriomphe; l'on sort de la Ville par la porte de l'Orient pour aller faire hommage au Soleil levant, & recevoir de lui la nouvelle saison.

L'on pose tous les simulacres devant le Soleil, & l'on fait un concert à sa louänge d'un nombre infini de Musiciens, & de toutes sortes d'Instrumens qui font une harmonie inexprimable; il y a deux simulacres qui sont

très-diſtinguez ; l'un eſt une grande vache faite de terre cuite, ornée de fleurs, parée fort ſuperbement, mais ſi peſante que quarante hommes ont bien de la peine à la porter ; l'autre eſt un beau jeune garçon vivant, qui repreſente le génie actif & laborieux de l'Agriculture, il a une jambe nuë, & l'autre couverte d'une espèce de brodequin ; il frappe continuellement cette vache avec des courroyes ; deux maîtres Laboureurs, chargez de tous les inſtrumens du Labourage, marchent immédiatement après lui, & cela renferme une grande inſtruction pour les gens de la Campagne. Cette marche ſe fait depuis la Ville jusqu'au Palais de l'Empereur, dans une pompe magnifique ; alors tout le Corps de Muſique s'aſſemble devant le Palais, & par un concert ſurprenant, il donne des marques à l'Empereur de l'arrivée de ce fameux Cortége ; il ſort à l'inſtant de ſon Palais, vêtu de ſes ornemens Imperiaux, pour ſatisfaire aux ceremonies ordinaires de cette fête ; le Magiſtrat lui préſente cette prodigieuſe vache que l'on dépouille de toutes ſes parures, enſuite on lui ouvre le ventre, & l'on en tire quantité de petites vaches de la même matiére dont elle eſt compoſée, que l'Empereur diſtribue à ſes Miniſtres, pour les avertir du ſoin qu'ils doivent prendre de l'Agriculture, & pour faire connoître à ſes ſujets, qu'ils ne doivent pas laiſſer de terre en friche ; on dit même qu'il laboure ce jour-là, & qu'il répand du grain ſur la terre, pour leur montrer

trer l'exemple du labourage, lequel (disent les voyageurs) fait subsister deux cens millions d'ames dans ce vaste Empire, sans qu'il y arrive jamais de famine, par la précaution qu'ils ont d'avoir dans des greniers publics des bleds pour deux ans; pendant que l'Empereur fait ses distributions, on entend differens concerts, qui font un des principaux embellissemens de cette grande fête, laquelle finit par quantité de festins & de danses publiques. *Histoire de la Chine*, *liv.* 8.

La fête des Lanternes des Chinois est une de celles qu'ils celèbrent avec plus de joye & de solemnité, le quinziéme de la premiére Lune de leur année; ils donnent à son établissement une origine approchante de celle de Cerès, qui chercha sa fille Proserpine: Ils disent que peu de tems après l'établissement de leur Empire, un Mandarin, aimé de tout le monde pour ses vertus & ses rares qualites, perdit sa fille sur le rivage d'un Fleuve; comme il l'aimoit uniquement, il sortit le soir pour l'aller chercher le long du rivage avec des flambeaux & des lanternes; le peuple le suivit de même, en pleurant & gémissant à son imitation; mais leurs soins furent inutiles, ils ne la trouverent point; quoi qu'il en soit, ils ont toûjours celebré cette fète depuis ce tems-la. Comme ces Peuples sont très-voluptueux, ils sont bien-aises d'avoir des occasions de se divertir par des spectacles publics, où la Musique tient toûjours son rang le jour de cette fête; chacun

dans tout l'Empire allume tant de feux & de lanternes le ſoir, que tout paroît comme un incendie univerſel du Royaume, qui ſemble être animé par des concerts que l'on entend de toutes parts. Les Chinois ſont ſi ingenieux pour la compoſition des feux d'artifice, qu'ils font paroître des fuſées volantes, dont les feux repreſentent tout ce qu'ils veulent, comme toutes ſortes d'animaux, des navires, des tours, des arbres, des ſeps de vigne avec les raiſins, dont on diſtingue les feuilles & toutes les couleurs, ce qui paroît auſſi ſurprenant qu'agréable.

Ils font encore des lanternes peintes ſi artiſtement, d'une hauteur & largeur ſi grande, qu'il y en a de vingt coudées, qui coûtent jusqu'à deux mille piſtoles, pour l'Empereur: l'on y voit dedans des repreſentations de Comedies, des Rois, des Princes, des Mandarins s'y mouvoir avec un grand appareil, des combats d'hommes à pied, à cheval, & d'animaux feroces, des vaiſſeaux naviger, des aſſemblées pour les bals, des feſtins & des concerts que l'on entend de ces lanternes ſurprenantes, & tout ce qu'elles repreſentent y paroît naturel.

On trouve dans la relation de la Chine du Pere Magaillans, chap. 6. une Hiſtoire fort ſinguliére de cette fête des lanternes, il dit que les Chinois racontent qu'environ deux mille ans après l'établiſſement de cette fête, un Empereur, nommé *Tam*, ſe laiſſa abuſer par un fameux Magicien, auquel il dit qu'il avoit une envie extrême de voir la fête des lan-

lanternes de la Ville de Yamcheu dans la Province de Kiamnan, qui passe pour être la plus surprenante, & la plus magnifique fête de tout l'Empire; mais cet Empereur dit au Magicien qu'il trouvoit bien des difficultez pour se donner cette satisfaction à cause de l'éloignement de deux cens lieuës; il craignoit qu'on ne le blâmat de faire la dépense d'un si long voyage, pour voir un divertissement qui ne dure qu'une nuit. Ce Magicien lui répondit, que votre Majesté n'ait aucune inquiétude là-dessus; je lui promets, que, sans l'exposer à aucun inconvenient, je lui donnerai toute la satisfaction qu'elle peut desirer en une seule nuit. L'Empereur y consentit. Le jour de la fête étant venu, le Magicien fit paroître le soir, à l'entrée du Palais de l'Empereur, des chariots & des Thrônes formez de nuées blanches, traînez par des Cignes; le Roi & la Reine y monterent, avec une partie de la Cour & tous les Musiciens du Palais, les Cignes prirent leur vol avec une vitesse surprenante, & en peu d'heures ils arriverent au-dessus de la Ville de Yamcheu; le Roi & la Cour virent le spectacle surprenant de cette fête des lanternes, pendant lequel les Musiciens donnerent un concert de voix & d'Instrumens aux Peuples qui les regardoient en l'air comme une troupe céleste; ce concert étant fini, les Cignes reprirent la route du Palais de l'Empereur, où il arriva à la pointe du jour, sans avoir souffert aucun danger. Pour donner plus de croyance à cette fable, les

Chinois disent encore qu'au bout d'un mois, il vint un Courier de cette Ville pour donner avis à l'Empereur, que, la nuit de la fête des lanternes, les Peuples avoient vû sur des Thrônes de nuées, tirez par des Cignes, une troupe celeste d'hommes saints, qui avoient fait un concert admirable de voix & d'Instrumens ; ce qui faisoit voir combien cette fête étoit agréable à leur Etre Souverain, ou à Dieu.

Cela fait voir que les Chinois ont inventé des fables, aussi bien que les autres Payens, pour autoriser leurs fêtes solemnelles parmi les Peuples.

Ils celèbrent encore une fête publique en l'honneur de la Lune, avec de grandes réjouïssances le quinze de la huitiéme Lune, où la Musique fait le principal divertissement; le jour de la fête, chacun se pare fort proprement, & prépare son festin suivant son pouvoir, pour commencer les réjouïssances au Soleil couchant ; ils s'assemblent par troupes avec leurs parens & amis, dans toutes les Villes, Citez & Bourgs du Royaume ; on les trouve dans les ruës, dans les places, & sur les terrasses ; d'autres sont dans des jardins à regaler au son des Instrumens, & à regarder en l'air, pour voir le liévre, qui, cette nuit là, paroît, à ce qu'ils disent, dans la Lune; c'est par cette raison qu'ils font des gâteaux pendant la huitaine, comme nous au tems de la fête des Rois ; & sur le milieu du gâteau il y a une figure de liévre faite de pâte d'amendes, de sucre

&

& d'autres ingrediens qu'ils s'envoyent les uns aux autres ; les plus riches font les plus grands concerts composez des plus belles voix & des meilleurs Instrumens ; les pauvres font leurs festins au bruit des tambours, des timbales, des bassins, des poëles & des chaudrons, pour marquer leur réjouissance ; ce qui fait, dans les cantons où sont ces assemblées, un bruit qui a assez de raport à nos charivaris ; ils en savent néanmoins composer un carillon assez mélodieux, ces Peuples ayant tous quelque disposition à la Musique.

L'Empereur a un Palais appellé *le Palais de la Pureté*, qui est reservé pour la solemnité de cette grande fête publique : elle consiste en une grande Musique, & des festins. *Relation nouvelle de la Chine du P. de Magaillans, chap.* 20.

Comme les Chinois sont fort sensuels, ils sont fort aise d'avoir des occasions de divertissemens par des fêtes publiques ; c'est pourquoi il y en a même qui entreprennent d'en donner qu'ils appellent *les Hôtelleries*, dont les entrepreneurs gagnent quatre à cinq pour cent pour les avances, outre le remboursement des frais, de même que les Venitiens en usent pour les Opera qu'ils donnent au Public ; les Chinois en font toute l'année une espèce de commerce.

Ils commencent par louer, pour un tems, une des plus belles maisons de plaisance qu'ils peuvent trouver, le plus près de la Ville, dans laquelle il se trouve jusqu'à

cent appartemens de Maîtres, de magnifiques salles pour les Comedies, les Musiciens, & toutes sortes d'espèces de Danseurs, jusqu'à des Bâteleurs, qui forment un spectacle très-considerable en la Chine; outre la magnificence du bâtiment, on y trouve des jardins, des canaux, des bois, des parcs, & de grandes écuries pour placer des chevaux de chasse; il faut que ces sortes de Palais soient disposez pour y faire paroître toutes sortes de divertissemens, où l'on ne laisse rien à desirer pour les plaisirs.

L'Entrepreneur a soin de les meubler superbement, & de les garnir de tout ce qui convient pour l'execution de la fête; elle dure ordinairement un mois, quoiqu'un particulier n'y puisse rester que trois jours, à moins qu'il ne soit convalescent, ou que ce ne soit une femme qui relève de couches: elles vont là pour se rétablir, en payant suivant qu'il est taxé par le Gouverneur de la Ville, qui a soin de régler la dépense de l'entrepreneur de la fête, sur le plan & les mémoires qu'il lui donne.

Comme tout ce qui est nécessaire à la vie est taxé à la Chine, il ne peut mettre les denrées au-dessus de ce qu'elles valent, cette taxe pour le bien public se faisant tous les ans suivant les recoltes; cette police admirable produit une abondance infinie dans ce vaste Empire; on trouve à ces sortes de fêtes vingt tables servies magnifiquement, soir & matin à differentes heures, & des concerts dans toutes les salles où l'on mange;

l'on

l'on y sert les vins & les liqueurs les plus exquises avec abondance, & tout ce que l'on peut s'imaginer pour les douceurs de la vie, moyennant une pistolle par jour tout au plus; il y a encore de fort belles filles pour servir les Dames, & des garçons fort propres pour les hommes, qui sont instruits pour ces sortes de fêtes, où la galanterie n'est pas épargnée; mais il faut que cela se fasse avec beaucoup de discretion, sans quoi l'Entrepreneur courroit risque de perdre son fond & son profit, tout seroit confisqué au profit des Hôpitaux de la Ville, & du Gouverneur qui a donné la permission pour la fête; il y a des Réglemens faits exprès que l'on lit à l'Entrepreneur pour l'obliger de s'y conformer; les Chinois regardent ces sortes de fêtes, comme un amusement de politique; on peut juger par-là de leurs maximes. On trouve dans les voyages de Pinto Portugais, d'amples relations de ces sortes de fêtes, *chap.* 103.

La Musique a produit de tout tems & en tous lieux de bons & de mauvais effets, en voici seulement deux exemples que je rapporte entre quantité d'autres arrivez dans la Chine.

Lieupang fut un Empereur qui usurpa l'Empire deux cens ans avant la naissance de Jesus-Christ; il y eut quelques Villes qui ne voulurent point se soûmettre à sa domination, entr'autres celle de Lu. Cet Empereur irrité de sa resistance, l'assiégea avec une grosse armée, il jura de la réduire en

cendre avec tous ses habitans s'ils s'opiniâtroient à soûtenir un long siége; mais faisant la nuit le tour de la Place pour reconnoître les endroits par où il pourroit l'attaquer le lendemain en donnant un assaut general, il entendit un grand concert de voix & d'Instrumens, dont il fut merveilleusement surpris, & s'arrêtant pour l'entendre, il dit aux Officiers qui le suivoient, il faut que ces gens-là soient bien règlez, puisqu'ils aiment ainsi la Musique; je reconnois que leur resistance est un témoignage du grand attachement qu'ils ont à leur devoir, c'est pourquoi je révoque mon serment; je leur accorderai la vie & la liberté, j'augmenterai même leurs priviléges, s'ils veulent me reconnoître pour leur Souverain; ces habitans étant informez de ses sentimens, & n'ayant plus d'esperance d'être secourus, ouvrirent leurs portes; cet Empereur leur accorda tout ce qu'ils lui demanderent, & l'on peut dire qu'ils trouverent leur salut dans la Musique.

L'Empereur Chingu, qui régnoit trente-deux ans avant la naissance de Jesus-Christ, étoit un Prince fort effeminé, & si passionné pour la Musique, qu'il épousa une belle Comedienne, qu'il avoit entendu chanter sur le théâtre, en sorte que s'étant laissé surprendre à ses charmes, il repudia l'Imperatrice qui étoit une Princesse très-vertueuse; mais cette Chanteuse prit dans la suite tant de pouvoir sur l'esprit de cet Empereur, qu'elle l'engagea de donner une Principauté considerable à son frere, qui n'étoit qu'un simple Musicien, & à faire tant

tant d'injuſtices, qu'elle lui attira la haine de ſes ſujets ; il en mourut de regret peu de tems après.

L'Hiſtoire de la Chine eſt remplie de quantité d'exemples d'Empereurs, qui ont été dépoſſedez de l'Empire, pour avoir eu trop d'attachement pour la Muſique, ce qui leur faiſoit négliger les ſoins de l'Empire : on peut juger par-là que de tout tems la Muſique à cauſé des biens & des maux dans tous les païs du Monde ; c'eſt-pourquoi bien des Philoſophes l'ont comparée à une beauté ſinguliére ; parceque l'une ſéduit le cœur par le charme des yeux, & l'autre ſéduit l'ame par l'enchantement des oreilles.

Je ſouhaite que la lecture de ce Chapitre faſſe autant de plaiſir au Lecteur, que la recherche m'a fait de peine pour le compoſer, ſuivant l'hiſtoire de la Chine que M. l'Abbé le Pelletier nous en a donné, & les relations des voyageurs que j'ai cité.

CHAPITRE IX.

De l'établiſſement de la Muſique chez les Romains, & de l'origine des Fêtes publiques, données aux dépens des Empereurs & du Senat.

POur peu qu'on ait de teinture de l'Hiſtoire Romaine, on eſt perſuadé que la valeur, la temperance, & la ſéverité des

premiers Romains, soûtenues de ces sentimens Heroïques, que l'on admire encore aujourd'hui, ont été les plus solides fondemens de cette fameuse République, de même que l'abondance des richesses provenues de tant de Villes Capitales aquises par leurs victoires, a été la source de la corruption de leurs mœurs, & ensuite la cause de la destruction de cette superbe République, dont la vertu commença à la conquête de Cartage, qui combla les Romains de richesses immenses. Les Consuls & les Géneraux, qui cherchoient à s'en faire honneur, s'engagerent dans des dépenses prodigieuses; l'on bâtit des cirques, des théâtres, & de superbes amphithéâtres, pour donner des spectacles publics, où il se passa bien-tôt des Scènes particuliéres, qui inspirerent insensiblement la volupté & la débauche dans l'ame des vertueux & des plus puissans de la République, dont le peuple suit ordinairement l'exemple avec plaisir; de sorte que la grandeur des spectacles, la magnificence des fêtes, publiques & particuliéres, corrompirent peu à peu la sévérite du Gouvernement de cette grande République, & ont été la source de sa destruction.

Ce fut l'an 415. de la fondation de Rome, que la Musique y commença son établissement sous le Consulat de Sulpitius Pelicus, par l'institution des Jeux *Sceniques*. Les Romains crurent calmer par ce moyen le couroux du Ciel, qui les desoloit par une peste effroyable, n'ayant pû l'appaiser par la

troi-

troisiéme célébration de la fête pieuse du *Lectisterne*. Avant ce tems-là ce peuple belliqueux ne connoissoit point d'autres fêtes, ni d'autres jeux, que ceux du Cirque, où l'on faisoit paroître la force du corps des athlètes, l'adresse à manier les armes des Gladiateurs, les courses des chariots, & les combats des bêtes feroces, les Romains voulant imiter par-là ce qui se faisoit dans les Jeux Olympiques.

Mais avant que de faire voir en quoi consistoient les Jeux *Sceniques*, il est bon de remarquer que la fête du *Lectisterne* avoit été instituée environ l'an 150. de la fondation de Rome, en faveur de l'hospitalité, à l'exemple des Anciens; cette fête étoit fort en veneration chez les Romains, & reservée pour implorer l'assistance des Dieux, dans les grandes calamitez de la Republique; l'on commençoit par consulter les Livres des Sibilles qui étoient gardez par deux Sacrificateurs, ou Pontifes; ensuite l'on faisoit des sacrifices aux Dieux & aux Déesses, que l'on croyoit devoir se rendre propices; l'on préparoit un grand festin composé de viandes apprêtées à la mode des Anciens, où, comme au tems de l'âge d'or, l'on invoquoit avec grande ceremonie les statuës des Dieux en les descendant de leurs places; l'on dressoit des lits magnifiques autour des tables, sur lesquelles l'on plaçoit ces statues, suivant leurs rangs & leurs dignitez; elles étoient servies pendant une neuvaine, avec beaucoup de respect; les portes des maisons de Rome étoient ouver-

tes à tout le monde; l'on trouvoit des tables dressées & servies de toutes sortes de viandes, selon les facultez de chaque Citoyen; tous les étrangers y étoient bien venus pour y loger, boire & manger pendant la neuvaine; chacun cherchoit à se reconcilier avec ses ennemis; l'on donnoit la liberté à tous les prisonniers pour dettes; l'on se faisoit même un scrupule de les reprendre après, car l'on attribuoit leur liberté aux Dieux qui avoient exaucé leurs prieres; c'étoit en partie la cause que l'on ne celebroit cette fête pieuse que dans de grandes extrémitez. Tite Live, dans sa premiere Décade, dit qu'elle fut celebrée la premiére fois en l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, de Neptune & d'Hercule, à cause de certains prodiges, comme des pluyes de sang & de pierres, que l'on avoit vû tomber aux environs de Rome l'an 150. de sa fondation; mais comme celle qui fut celebrée l'an 415. n'eut pas l'effet que les Romains en attendoient pour les délivrer, comme je l'ai dit d'une horrible peste, l'on n'y songea presque plus depuis: l'on crut que l'on réussissoit mieux à appaiser la colére des Dieux par l'institution des Jeux *Scéniques* qui étoient en usage dans ce tems-là chez les Grecs & chez les Toscans. Ces Jeux donnerent aux Romains la premiére connoissance de la Musique.

Le Senat envoya en Toscane querir des Joueurs de flute & des Pantomimes pour les celebrer pendant quatre jours, suivant l'ordre

dre des Ediles Curules ; ils ne consistoient qu'à danser au son de la flûte, à faire des gestes & des mouvemens, suivant l'usage de ces peuples ; ils ne recitoient pas même de Vers ; l'on n'y voyoit point d'entr'actes, comme dans les Comedies des Grecs ; la simplicité de ces spectacles ne laissa pas de faire impression sur l'esprit des spectateurs, & surtout de la jeunesse Romaine, qui y prit beaucoup de goût ; les plus ingenieux s'aviserent de copier ces Farceurs, & crurent pouvoir profiter de cette occasion, pour reciter des satyres étudiées, & accommodées au son de la flûte, avec des gestes & des mouvemens qui exprimoient ce qu'elles contenoient. Horace dit qu'un nommé *Lucilius* fut le premier qui inventa une Comedie à Rome dont il fut aussi l'Acteur ; elle consistoit seulement à chanter des Vers sur le théâtre, avec quelques Joueurs de flûtes, qui accompagnoient sa voix ; l'on s'avisa ensuite d'y joindre des Instrumens à cordes, & d'y chanter des airs en forme de dialogue ; mais par la suite les jeunes gens laisserent aux Comediens le soin de représenter leurs Comedies, en s'attachant à reciter entr'eux des choses plaisantes, composées en Vers, qui furent appellées *Exodes*, que l'on inseroit dans les entr'actes des Comedies, & d'autres Jeux qui ressembloient à nos farces, suivant l'usage des Attalans & des Osciens, peuples d'Italie de ce tems-la.

J'ai cru devoir rapporter l'origine des Jeux & des Spectacles des premiers Romains, pour

pour faire voir comme des petites choses on vient aux plus grandes, puisque la pompe & la magnificence de leurs fêtes publiques ont fait par la suite l'admiration de tout l'Univers. *Voyez la premiére Décade de Tite-Live, fol.* 350.

Ce fut sous le Consulat d'Emilius, l'an 560. de la fondation de Rome, que la Musique commença à paroître avec plus d'éclat & qu'elle fut introduite dans les festins particuliers des Romains; l'on fit venir de Toscane, de Naples & de Sicile des Musiciens, des Musiciennes, & les plus fameux Joueurs d'instrumens de toute l'Italie; on leur accorda même quelques priviléges pour faciliter leur établissement dans Rome.

M. Fulvius Proconsul, qui venoit de faire la conquête des peuples Etoliens, & de la Cephalenie, fit son entrée à Rome, & dit au Senat, qu'il avoit fait vœu de donner les grands Jeux en l'honneur de Jupiter, & de Minerve, le même jour qu'il avoit pris la Ville d'Ambrice; que cette Ville, avec les autres subjuguées, lui avoient fait un present de cent mille livres pesant d'or, pour satisfaire à son vœu; qu'il consentoit que le surplus des dépouilles de ces peuples fût mis dans le Tresor public, après avoir paru au triomphe, dont il fut honoré sous le même Consulat; de sorte que l'on vit porter, devant le char du Victorieux, cent douze Couronnes d'or, quatre-vingt mille livres d'argent pesant en lingots, cent vingt pieces antiques, douze à treize mille Philippus d'or, deux

deux cens quatre-vingt ſtatues d'airain, & deux cens trente de marbre, faites par les plus fameux Sculpteurs de l'Antiquité, avec quantité de tableaux & de meubles de grand prix. Voilà par où commença le luxe dans Rome; néanmoins le Senat, de l'avis des Pontifes, ordonna qu'il ne ſeroit employé que quatre-vingt mille livres peſant d'or, qui feroient quatre-vingt millions de nôtre monnoye, pour la celebration des grands Jeux, & que les vingt mille livres d'or reſtant ſeroient miſes dans le Treſor public.

Quelque tems après arriva le Conſulat de Manlius, qui revint triomphant des Gaulois, ou Gallogrecs, & de quelques autres Peuples d'Aſie, qui produiſit encore de l'augmentation dans le luxe & la magnificence des Romains; l'on fit venir des trois parties du Monde des gens experimentez dans tout ce qui pouvoit contribuer aux plaiſirs, & aux délices de la vie, ſur tout aux ſpectacles, & aux feſtins, ce qui devoit un jour, comme dit Tite-Live, cauſer la perte de la République. Manlius apporta des treſors immenſes, qui parurent à ſon triomphe; entr'autres deux cens Couronnes d'or, chacune du poids de dix-huit marcs, trois cens trente mille marcs d'argent en lingots, & de l'or à proportion; tout cela fut mis dans le Trêſor public, ſans compter les ſommes conſiderables qu'il avoit reſervées pour les dépenſes de ſon triomphe & des grandes fêtes publiques qu'il donna neuf jours durant; il envoya chercher juſqu'en Grèce les meilleurs Muſiciens, les plus

fameux Joueurs d'inſtrumens, & toutes ſortes d'ouvriers pour rendre les ſpectacles, & ſon triomphe les plus ſuperbes qu'on eût encore vû dans Rome; il fit compoſer des Vers à ſa louange, pour faire chanter aux ſoldats pendant la marche, & leur donna à chacun quatre écus. On peut voir dans Tite-Live la deſcription de cette magnificence; Manlius, après ſon triomphe, donna la repréſentation des Jeux du Cirque, où l'on voyoit combattre deux ou trois cens Gladiateurs, dont il reſtoit quelquefois le tiers étendu expirant ſur le ſable; l'on y voyoit des Athlètes combattre tout nuds, des courſes de chariots à quatre chevaux, conduits par des gens qui combattoient deſſus, enſuite les combats des bêtes feroces; il y avoit dans le Cirque des places deſtinées pour les Joueurs d'inſtrumens, qui donnoient de l'émulation aux Combattans, & qui marquoient par leurs fanfares les victoires des Vainqueurs; le Cirque étoit dreſſé en amphithéâtre, où il tenoit des deux à trois cens mille perſonnes, & le ſpectacle duroit tout un jour; toutes les places y étoient libres, avant la dénomination des Empereurs, qui les diſtinguerent pour les principaux de Rome, & les Chevaliers Romains; celles du Senat étoient marquées par des carreaux, ou des banquettes; les Conſuls & les Senateurs avoient des chapeaux de fleurs ſur leurs têtes, leurs robes étoient bordées de pourpre & d'hermine pour honorer les ſpectacles, ſuivant l'inſtitution faite l'an 513 de la fondation de Rome,

me, ſous le Conſulat de Claudius Centho.

Pendant la neuvaine que duroient les grands Jeux, le peuple paſſoit une partie des nuits à célebrer *les Fêtes Saturnales*, qui conſiſtoient dans les feſtins, les maſcarades, & à courir les ruës dans Rome, avec des flambeaux ; l'on alloit dans tous les lieux de débauche, avec une liberté publique & licentieuſe, ſans qu'il y arrivât de desordres aparens ; mais il s'y en gliſſa dans la ſuite de ſi horribles, que l'on fut obligé de les ſuprimer, au raport de Tite-Live dans l'histoire de Publius ; cependant c'eſt de ces Fêtes Saturnales, que nous tenons les réjouïſſances du Carnaval, avec la difference néanmoins qu'en France les valets n'ont pas la même liberté que ceux des Romains, qui, durant ce tems-là, étoient égaux à leurs Maîtres.

Juſte-Lipſe, dans ſon Traité des Saturnales, dit qu'elles ne duroient que trois ſemaines dans le mois de Decembre ; qu'on les célebroit tous les ans à Rome, en l'honneur de Saturne, dès le tems des premiers Rois, & qu'elles ſont auſſi anciennes que les Matronales.

Après que Manlius eut donné le ſpectacle du Cirque, il donna celui des Comedies & des Concerts compoſez de toutes ſortes d'Instrumens & de voix ; enſuite les Farceurs parurent ſur les théâtres publics, dont les amphithéâtres tenoient autant de peuple, qu'il y en avoit aux Jeux du Cirque ; ces ſpectacles duroient ſouvent jusqu'à la nuit, il falloit allumer

lumer des flambeaux; le lendemain la fête recommençoit par des festins publics, sur des tables que l'on dressoit dans tous les carrefours de Rome; elles étoient servies très-proprement, avec des concerts qui accompagnoient le repas: tout cela se passoit sans confusion, y ayant des corps de garde placez à propos, pour empêcher le desordre.

Ainsi pendant la neuvaine, on donnoit alternativement des fêtes au peuple de Rome, pour la celebration des grands Jeux; le dernier jour étoit employé à aller dans les Temples en ceremonie, rendre graces aux Dieux pour les victoires remportées sur les ennemis de la Republique.

Les fêtes des Sacrifices se célebroient avec des pompes & des magnificences surprenantes, la Musique y paroissoit dans toute sa splendeur sous les ordres du grand Pontife, qui étoit la premiere dignité de Rome, qui regardoit la Religion; elle fut depuis annexée à la qualité des Empereurs Romains, pour avoir un pouvoir absolu sur toutes choses. Jules Cesar fut revêtu de cette grande dignité l'an 705 de la fondation de Rome.

Outre les spectacles que les Triomphateurs, ou les Consuls donnoient au peuple Romain, le Senat en donnoit aussi quelquefois; les plus anciens étoient les Jeux *Seculaires*, instituez par Valerius Publicola, qui se célebroient tous les cent ans, à compter dès la fondation de Rome, en l'honneur d'Apollon & de Diane; c'est pour cela que le Heraut avoit coutume de crier, en les annon-

nonçant par la Ville, *Peuples, venez voir les Jeux qu'aucun de vous n'a encore vû & ne verra jamais.* Il y en avoit d'autres appellez *Fleuriaux*, en l'honneur de Cerès, pour obtenir des recoltes abondantes, & une infinité d'autres de même fondation, en l'honneur d'autres Divinitez; des Jeux funèbres appellez *Isthmiques* & *Circenses*, à la memoire des Morts, instituez autant par superstition que par politique, pour amuser le peuple pendant les quatre cens soixante années que Rome se conserva en République, depuis le régne de Tarquin le Superbe jusqu'à la domination de Jules Cesar.

Ce fut alors que la République Romaine perdit sa liberté, & le reste de sa premiere vertu, en tombant sous la domination de Jules Cesar; les Guerres civiles l'avoient si fort affoiblie, qu'il lui étoit impossible de se soûtenir. Les victoires que ce Conquerant remporta, sur-tout celle de Pharsale contre Pompée, à son retour des conquêtes des Gaules, l'éleverent à la Dictature perpetuelle, qui lui donna toute l'autorité d'un Souverain; il songea d'abord à s'attirer la bienveillance du peuple par des spectacles publics; Suetone dit que ce Dictateur donna dans Rome des festins publics, pour lesquels il y eut jusqu'à vingt-deux mille tables dressées & servies dans les rues en un même jour, & dont les principales étoient accompagnées de Musique; il ajoûte qu'une autre fois, il fit representer des Comedies sur des théâtres dans chaque quartier de la Ville, en tou-

toutes ſortes de Langues, du moins en celles des Nations qui étoient ſous la domination de l'Empire Romain; ce fut encore lui qui donna le premier ſpectacle d'un combat naval de trente vaiſſeaux à trois rangs, ſur le Lac de Fichin près de Rome, au retour duquel il avoit fait conſtruire des amphithéâtres, capables de tenir des millions d'ames; parce que le bruit de ces grandes fêtes avoit attiré des peuples de toutes les Nations; l'on fut même obligé d'en faire camper une partie ſous des tentes & des pavillons, placez aux environs de Rome; la preſſe s'y trouva ſi grande, qu'une partie du peuple y fut étouffé; il ſe trouvoit dans ce tems-là à Rome dix à douze mille, tant Muſiciens que Muſiciennes, & Joueurs d'inſtrumens, tous occupez aux repreſentations de ces grands & magnifiques Spectacles; mais toutes ces grandes dépenſes étoient plutôt un effet de la politique de Ceſar, que de ſa prodigalité; cependant elles ne pûrent jamais lui attirer l'amitié des Senateurs, dont il avoit uſurpé l'autorité, puiſqu'ils conſpirerent contre lui, pour l'aſſaſſiner en plein Senat l'an 709 de la fondation de Rome & le cinquante-ſixiéme de ſon âge. La pompe funèbre de Jules Ceſar dura deux jours, les Muſiciens jetterent ſur ſon Bucher tous leurs Inſtrumens, & les Trophées dont on avoit coutume d'embellir les théâtres, pour marquer la deſolation publique de ſon aſſaſſinat; il avoit regné trois ans au plus en qualité de Dictateur perpetuel, ce qui le fit regarder comme un Tiran

ran de la liberté Romaine, par ceux qui aimoient encore l'Etat populaire, ou qui étoient jaloux de ſon élevation. *Suetone* & *Plutarque.*

Quoique le regne d'Auguſte, qui ſucceda à Jules Ceſar, ait été encore plus floriſſant pour les beaux Arts, je ne vois pas que la Muſique s'y ſoit fort diſtinguée, ſi ce n'eſt qu'il paroît que les Muſiciens de ce tems-là étoient la plupart Comediens; les Comedies étoient jouées avec des Intermèdes, à peu près comme nous voyons celles de Pourceaugnac, & du Bourgois Gentilhomme, dont l'excellent Lully a joué les premiers rolles devant le Roi à Chambord en 1669.

Ce fut auſſi du tems d'Auguſte, que l'on commença d'introduire le bâtement des mains, & les ſifflets dans les ſpectacles, pour marquer les applaudiſſemens, ou le mépris des ſpectateurs, dans les beaux & les mauvais endroits des pièces.

Les Muſiciens, ni les Comediens n'oſoient repreſenter ſur le théâtre, ni Concerts, ni Comedies, qu'auparavant elles n'euſſent été approuvées par les Ediles, qui avoient l'inſpection des ſpectacles, Auguſte ſe plaiſoit plus volontiers à voir les Jeux des Tournois à la Troyenne, & les courſes des chariots à la maniere des Amazones, que les Jeux de théâtre, à moins qu'il n'y eût d'excellens Acteurs; il avoit lui-même rempli les premiers rolles dans des Comedies qu'il avoit fait repréſenter ſur les théâtres; il y menoit ordinairement un petit garçon qui ne peſoit pas

pas plus de ſeize à dix-ſept livres, qui charmoit tout le monde, tant par l'excellence de ſa voix, que par la rareté de ſa figure, & qui étoit regardé comme un prodige de nature.

Il établit des prix pour ceux qui ſe diſtinguoient dans tous les ſpectacles, il fit encore un réglement pour les places des amphithéâtres, tant pour le Senat, que pour le Sacerdoce, les Veſtales, les Chevaliers Romains & les Ambaſſadeurs; le reſte des places étoit abandonné à la diſcretion du peuple, & au premier venu, ſi ce n'eſt qu'aux Jeux des Gladiateurs & des Athlètes, il vouloit que les hommes & les femmes fuſſent placez ſeparément; il fit rétablir l'amphithéâtre de Pompée, qui contenoit cinq ou ſix cens mille ames; il étoit auſſi aſſidu qu'attentif à tous les ſpectacles, parcequ'il croyoit que l'indifference avec laquelle Jules Ceſar les voyoit, avoit contribué à lui attirer la jalouſie & la haine du Senat; auſſi étoit-il le premier à battre des mains, pour marquer aux Acteurs, & au peuple ſa ſatisfaction; mais il ne le faiſoit que fort à propos.

Quoiqu'Auguſte eût la voix aſſez belle, il ne prit un Muſicien dans ſon âge avancé, que pour régler les tons de ſa voix, & donner plus de grace à ſes harangues, ſes amis particuliers lui ayant fait entendre qu'il n'étoit pas de ſa Grandeur de ſe perfectionner dans cet Art, comme Caligula, Neron, & bien d'autres Empereurs ont fait depuis.

Suetone aſſûre que cet Empereur avoit une

ne

une parfaite connoiſſance des Arts liberaux, & qu'il donna jusqu'à vingt-quatre ſpectacles publics en ſon nom; le triomphe, où il parut à ſon retour de la conquête d'Egypte, fut un des plus magnifiques, par les dépouilles & les treſors qu'il rapportoit d'Alexandrie; il donna encore vingt-trois ſpectacles pour les Conſuls, qui n'étoient pas en état de fournir à cette dépenſe; enfin il fut ſi magnifique, qu'il donna plus de cent millions d'écus à ſes ſoldats pendant ſon régne, outre la paye ordinaire.

Tous les ſpectacles, & les jeux extraordinaires qu'il donna au peuple, n'empêcherent pas le Senat de faire repreſenter annuellement ceux qu'il avoit fondez; de ſorte que l'on voyoit dans Rome, du moins tous les quinze jours, quelque fête conſiderable donnée gratuitement au peuple.

Le jour de ſa mort il demanda à ſes amis, s'il n'avoit pas bien joué ſon perſonnage pendant ſon régne, & les pria de battre des mains, pour marquer leurs applaudiſſemens; il mourut à Voles près de Naples; le Senat & tout ce qu'il y avoit de gens conſiderables dans Rome, vinrent recevoir ſon corps en ordre de pompe funèbre au-delà des portes de Rome; toute la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe chanta des Vers lugubres à ſa louange en ſigne de deuil; l'on executa avec beaucoup de magnificence tout ce qu'il avoit ordonné pour ſes funerailles.

Son régne fut de cinquante-ſix ans, ſuivant Suetone, & Plutarque; Tertullien & Théophile

phile lui en donnent cinquante-huit ; l'on peut dire que les Muficiens perdirent beaucoup à fa mort, puisqu'ils tomberent fous le régne de Tibere, qui fe fit un plaifir de prendre le contrepied de fon Prédeceffeur, & de négliger tout ce qu'il avoit aimé.

Ainfi fon régne fut peu favorable à ceux qui pratiquoient les Arts liberaux, encore moins aux Muficiens ; il crut que les Romains qui avoient commencé de s'accoutumer au joug, n'avoient plus befoin de cet apas pour s'y foumettre ; il reforma toutes les grandes dépenfes qui fe faifoient pour les repréfentations des fpectacles publics, fit retrancher les appointemens des Muficiens & des Comediens, employa fon autorité pour reformer le luxe, que la tranquillité du régne de fon Prédeceffeur avoit rendu excesfif; il régla la dépenfe des feftins publics, & celle des particuliers, comme celle des ameublemens ; il donna ordre aux Ediles de faire fermer tous les Cabarets, & défendit aux Traiteurs & aux Patiffiers de rien faire de fuperflu; il n'étoit pas même permis d'embraffer fon ami dans les rues quand on le rencontroit, ni de pleurer fa mort quand il avoit été tué par l'ordre de Tibere; ainfi Rome, qui avoit paffé, avant ce tems-là, pour être le centre de la volupté, devint un fejour ennuyeux & languiffant : ce ne fut pas tant par principe de vertu qu'il s'attacha à cette reforme, que par avarice ; l'on en jugea par un feftin public qu'il donna dans Rome, qui ne fut que de mille tables,

bles, dont on eut ſoin le premier jour, de ſerrer les reſtes pour ſervir pendant les deux autres que la fête devoit durer. Il étoit fort attaché à l'Aſtrologie, & aſſez ſavant dans les Lettres ; mais comme il étoit également cruel, avare & diſſimulé, il s'étoit mis en tête de s'aproprier tous les biens des plus puiſſans de Rome, en leur ſuscitant, par de faux témoins, des crimes qu'ils n'avoient jamais commis, ſur-tout depuis qu'il eut quitté Rome, pour vivre plus en ſûreté, & avec plus de liberté dans l'Iſle de Caprée; le ſupplice de Sejan, ſon favori, fut moins à l'égard de Tibere, une punition de ſes crimes, qu'une ſuite du deſſein qu'il avoit formé de s'emparer de ſes biens qui montoient à des ſommes immenſes, & de ceux de tous les parens & amis de cet accuſé, dont plus de mille furent ſacrifiez en un ſeul jour; de ſorte que l'Empereur amaſſa des monts d'or par cette cruelle execution.

Il étoit ſi ſévére, que, pour un meurtre qui arriva un jour à la Comedie dans Rome, il envoya en exil perpetuel tous les Comediens, les Muſiciens qui avoient joué la pièce, & une partie des ſpectateurs, les uns pour avoir eu part à la querelle, & d'autres pour n'avoir pas empêché le deſordre; il vouloit que l'on fût fort paiſible & attentif aux ſpectacles; il ne tint pas à lui de faire mourir tous les Magiſtrats qui avoient eu l'inſpection d'un ſpectacle public qui ſe fit à Fidène, petite ville près de Rome, où il y eut plus de vingt mille perſonnes écraſées

par la ruine de l'amphithéâtre qui manqua pour avoir été trop chargé, voulant rendre les Inſpecteurs des Jeux publics garants de cet événement malheureux ; le Senat obtint leur grace avec peine, parceque leur mort emportoit la confiscation des biens pour Tibere ; cependant, malgré cette grande ſévérité, il étoit le plus débauché des Romains. Il inſtitua une nouvelle Charge d'Inventeurs des Plaiſirs, dont il gratifia un Chevalier Romain nommé *Ceſonius Priſca*, homme très-voluptueux qui employoit tout ſon ſavoir à ſatisfaire les paſſions de cet Empereur dans les débauches les plus outrées ; la Muſique ne manquoit pas ſans doute dans ſon Iſle de Caprée, puiſqu'elle eſt la baſe de tous les divertiſſemens ; il mourut à Miſène dans la belle maiſon de plaiſance de Lucullus, âgé de ſoixante-dix-huit ans, après en avoir regné vingt-trois ; on croit que ſa mort ne fut pas naturelle, & qu'il fut étouffé pendant un grand accès de fiévre par l'ordre de Caïus Caligula ſon neveu & ſon ſucceſſeur, qui l'avoit accompagné dans ce voyage. Suetone remarque que pendant ſa vie il ne fit la fortune que de trois ou quatre fameux Bûveurs.

La joye que le Peuple Romain reçut de ſa mort, fut ſi grande qu'il n'y eut pas juſqu'aux enfans qui ne battiſſent des mains, les autres imploroient les Dieux infernaux, pour ne donner place à l'ame de Tibere, que parmi les reprouvez ; cependant les ſoldats ne laiſſerent pas d'apporter ſon corps à Rome,

Rome, où on lui fit des funefailles affez fuperbes.

Caïus Caligula fucceda à l'Empire à l'âge de vingt-cinq ans, comme heritier préfomptif; il étoit petit neveu de Tibere & fils de Germanicus; le peuple en fut ravi, dans l'esperance que les vertus du pere l'emporteroient dans l'ame de Caligula, fur les vices de Tibere qui n'étoit que fon grand oncle; fon avenement fembla remplir Rome de toutes fortes de félicitez; il remit l'Empire fur le même pied qu'il étoit du temps d'Augufte; il fit oublier, en moins d'une année, toutes les perfecutions que Tibere avoit exercées dans Rome pendant un long régne; mais cela ne dura guéres, car dès la feconde année de fon régne, cette Ville fe trouva encore plus perfecutée qu'elle n'avoit été auparavant, par la ferocité de l'humeur de Caligula, & pour foutenir la plus exceffive dépenfe qu'on ait jamais vû faire par les Empereurs Romains; il étoit auffi prodigue que Tibere avoit été avare, puifqu'il dépenfa en deux ans pour des fpectacles publics, & en fêtes particulieres, les foixante treize millions d'or, c'eft-à-dire fept cens trente millions de notre monnoye, que Tibere avoit amaffé en vingt-fix ans, par des voyes très-odieufes, fans compter le revenu ordinaire du Domaine des Empereurs; mais les Comediens, & tous ceux qui faifoient profeffion de paroître aux Jeux publics pour le divertiffement du Peuple Romain, en eurent leur bonne part; l'on y peut ajoûter

les Ouvriers employez aux embelissemens des théâtres, & des amphithéâtres, pendant que ceux qui passoient pour être riches étoient dépouillez de leurs biens, pour suvenir aux dépenses excessives de cet Empereur; son régne finit au bout de trois ans dix mois au grand contentement de l'Empire.

Caligula avoit eu la folie de vouloir passer pour une Divinité; il ne vouloit rien faire en public qui ne parût extraordinaire, pour faire voir (disoit-il) au peuple Romain, jusqu'où pouvoit aller la grandeur & la puissance d'un Empereur; il commença par donner une liberté publique dans Rome pour tous les plaisirs; comme il avoit une connoissance parfaite des beaux Arts, & la voix belle, il aima fort la Musique, & par conséquent ceux qui excelloient dans cet Art, aussi bien que les Comediens; il aimoit à faire voir en particulier combien il excelloit dans l'un & dans l'autre; il n'osoit le faire en public, à cause de l'entêtement de sa Divinité; tous les Auteurs qui en ont parlé, disent qu'il excelloit dans tous les exercices, dont l'usage étoit alors connu.

Il n'avoit pas moins de connoissance des belles Lettres; mais il étoit d'un goût bizare & capricieux; il proposa au Senat de faire condamner au feu les Ouvrages d'Homere, par deux raisons; la premiére, (disoit-il) parce qu'ils étoient remplis de fables; la seconde, parce que Platon avoit bien eu le pouvoir de les faire banir d'Athènes, comme étant contraires aux bonnes mœurs; mais il n'en put

put venir à bout, le Senat les ſoutint malgré lui en faveur de l'Antiquité, & par l'eſtime qu'en font les gens de Lettres; quoiqu'à les examiner à fonds, on trouve que ce n'eſt qu'un ouvrage inventé par la fecondité de l'imagination de ce Poëte, lequel néanmoins renferme dans ces fictions un ſens moral qui peut même nous ſervir de régle, pour nous conduire dans tous les états de la vie : cela paroît par les ſages précèptes qu'il fait donner à Achille par Chiron ſon Gouverneur, ſur l'uſage qu'un grand Prince, ou un Heros doit faire de la Muſique; on y trouve des conſeils ſalutaires pour tout le monde, quoiqu'à la vérité ſous un ſens allegorique, qui étoit la maniére d'écrire des Philoſophes de l'Antiquité, & qui ne ſe conçoit pas ſans y faire une ſerieuſe attention.

Suetone rapporte encore que Caligula ayant la folie de paſſer pour Apollon, il ſe fit dorer la barbe pour avoir plus de reſſemblance à cette prétendue Divinité; il ſe faiſoit habiller de même, & dans un repas ou une eſpece de fête qu'il donna, il voulut traiter toutes les Divinitez ra[illegible] comme ſur le Parnaſſe; le feſtin fut compoſé de vingt-quatre ſervices, par ordre alphabetique; le premier, de toutes ſortes d'animaux & de mets, dont le nom commençoit par la lettre *A*, le ſecond dont le nom commence par un *B*, ainſi du reſte; & comme Apollon eſt réputé le Dieu de la Muſique, il y avoit auſſi un changement de concert, de voix, & de tous les Inſtrumens

 imagi-

imaginables à chaque service; il voulut paroître une autre fois en triomphe comme Neptune, sur les côtes de la Mer près de Rome; pour cet effet, il fit construire des fregates de bois de cédre, dont les poupes étoient toutes garnies de marqueterie, de pierreries, & de perles enchassées dans de l'or & de l'argent; les voiles en étoient extrêmement riches de differentes couleurs, & des plus éclatantes; tous les cordages étoient de soye, les Matelots magnifiquement vêtus, quelques-uns ressembloient à des Dieux Marins; il y avoit sur les tillacs des galleries de treilles de vignes, & de grands orangers, ou citroniers, dans des caisses dorées; le tout pour former des allées à se promener à l'ombre & pouvoir goûter le frais, en voyant les côtes & la campagne des environs de Rome: il y avoit aussi des étuves, où il n'étoit entré que des eaux odoriferantes, l'on y servoit les repas les plus délicieux accompagnez d'une Musique la plus agréable, & la plus parfaite que l'on pût alors entendre; il passoit les jours & les nuits dans ces [illegible] de divertissemens avec ses Maîtresses & ses favoris; tous les Musiciens & les instrumens de Musique étoient de la derniére magnificence, & convenable à l'apareil d'un triomphe du Dieu des Mers comme Neptune.

Il donna une autre fois un spectacle public dans le Cirque composé de mille Gladiateurs, de cent Athlètes, de courses de chariots & de bêtes feroces, qu'il faisoit combattre

contre

contre des criminels ; toute l'arène du parterre étoit couverte de poudre d'or, de ſorte que l'on ne voyoit pas le ſable ; tous les avant-corps de l'amphithéâtre étoient peints de vermillon qui étoit plus cher que l'or ; & pour éviter les ardeurs du Soleil, il étoit tendu d'une toile peinte de couleur celeſte parſemé d'étoiles d'or ; le ſpectacle étoit animé par des Joueurs de toutes ſortes d'inſtrumens ; de ſorte que rien ne manquoit à la magnificence de ces repreſentations ; il donna cinquante mille écus à un particulier pour avoir bien conduit ſon chariot dans les tours du Cirque.

Sa plus grande application ne conſiſtoit qu'à faire des dépenſes extraordinaires, car il donna un feſtin au Senat, dont la plupart des mets étoient d'or, & même juſqu'au pain ; il faiſoit diſſoudre des perles dans du vin, comme Cleopatre ; un jour il donna un regal à tous les Conſuls, Senateurs, Chevaliers Romains, & à toute la Nobleſſe de Rome, juſqu'à leurs enfans qui furent auſſi de la fête, & après le repas, il fit diſtribuer des préſens à tous les Conviez, ſuivant leurs dignitez, leur naiſſance, & leur âge, ce qui lui coûta des ſommes immenſes ; les Muſiciens ne furent pas oubliez, ſurtout ſon Favori *Neſtor*, auſſi excellent Muſicien que bon *Pantomime*, pour lequel il falloit avoir une ſi grande attention, quand il paroiſſoit ſur le théatre, que ſi quelqu'un l'interrompoit, il étoit fuſtigé ſur le champ de la propre main de *Caligula*. Les

dépenſes les plus ſuperflues & les plus extraordinaires ne pouvoient remplir ſa vanité, il vit auſſi bien tôt la fin de ſes grands treſors, & fut privé du plaiſir qu'il prenoit quelquefois de ſe rouler ſur des monceaux d'or; de ſorte qu'il falut, pour continuer ſes folles dépenſes, faire quantité de baſſeſſes & de vexations indignes d'un Empereur Romain, leſquelles produiſirent bien-tôt des conſpirations contre ſa vie; mais au lieu de reformer la Muſique, il fit encore venir d'Aſie une grande troupe de Muſiciens, de Comediens & de Danſeurs, pour donner un nouveau ſpectacle à la maniére de ces Païs-là; il les fit loger dans ſon Palais pour les mieux inſtruire en ſa préſence, ayant une connoiſſance parfaite de tous les Arts, dans leſquels il excelloit pour l'execution; ce qui fut en partie cauſe de ſa perte, puiſque le 23 Janvier, l'an 37 de Jeſus-Chriſt, un nommé *Caſſius*, ſon Capitaine des Gardes, lui donna un grand coup d'épée ſur le col, pendant qu'il aſſiſtoit à une repetition de ces Muſiciens Aſiatiques, dans une ſalle de ſon Palais; il étoit âgé de vingt-neuf ans; il en avoit regné trois & dix mois, dans une profeſſion qui n'eut jamais d'égale; il étoit auſſi furieux qu'extravagant, ayant toûjours voulu paſſer pour une Divinité, comme je l'ai déja dit.

Son corps fut porté ſecretement aux jardins de Lamians, & brûlé à la hâte, ſans ceremonie. Le Senat, après ſa mort voulut reprendre l'ancien Gouvernement, & retablit

la

la République; mais quelques soldats ayant enlevé du Palais Claudius, oncle de Caligula, qui s'étoit caché derriére une tapisserie, le porterent dans le Camp, & le proclamerent Empereur, moyennant quinze grands Sesterces qu'il promit à chacun; de sorte qu'il fut le premier Empereur qui s'acquit la fidélité des gens de Guerre pour de l'argent. *Voyez Suetone, Aurelius Victor, & les Annales de Tacite.*

Claudius fut donc élevé à l'Empire, à l'âge de cinquante ans, par le suffrage des gens de Guerre, ce qui obligea le Senat de le reconoître aussi pour Cesar; il se trouva apuyé de l'autorité de Messaline sa troisiéme femme, & la plus débauchée de toutes les Romaines; elle sçut si bien profiter de sa simplicité, & du penchant qu'il avoit pour les plaisirs, que l'Empire Romain étoit plus gouverné par cette femme que par son mari. Claudius tâcha cependant de s'attirer la bienveillance du Peuple Romain, par les representations des spectacles publics, & sans attendre l'année ordinaire, il donna celui des grands Jeux appellez *Seculaires*; il établit aussi des prix pour la Musique, qu'il distribuoit lui-même, & des couronnes à ceux à qui les sentences des Juges les avoient destinées; il aplaudissoit le premier aux Musiciens & aux Comediens, pour qui le peuple s'étoit declaré en battant des mains de même, quand l'occasion s'en présentoit; mais son plus grand plaisir étoit d'assister aux spectacles tragiques, & de voir la scène ensan-

glantée; il se privoit de manger, pour voir plus long-temps les combats des Gladiateurs, des gens d'Escrime, des Thessaliens, qui combattoient contre des Taureaux sauvages, & des criminels contre des bêtes feroces; tous ces spectacles se donnoient fort souvent dans le Cirque; ils étoient plus du goût de Claudius, que ceux du théâtre.

Il donna entr'autres un combat naval sur le Lac Fuchin près de Rome, composé de vingt-quatre Galéres à deux rangs, armées de sept à huit mille hommes de chaque côté, les uns Siciliens, les autres Rodiens; quoique ces peuples fussent également sous la domination des Romains, il voulut qu'ils combattissent comme ennemis, pour honorer les spectateurs qui étoient placez à l'entour du Lac; mais ce qui parut de plus surprenant, ce fut un grand Triton d'argent, ou fait apparemment de bois argenté, ayant une grande conque à la main qui sortit du fonds du Lac entre les deux Flottes; il sonna les fanfares, pour donner le signe du combat, avec un son aussi harmonieux, tel que l'auroient pû faire quatre trompettes bien d'accord; il resta sur la surface de la Mer jusqu'à ce que le combat fût fini, sonnant des fanfares pour la Flotte qui demeura victorieuse: ce Triton rentra ensuite dans le fonds du Lac d'où il étoit sorti, comme si c'eût été un Dieu marin.

Claudius ne se contenta pas de donner au peuple les divertissemens ordinaires; il en inventa

venta de nouveaux; entr'autres la Dédicace du théâtre de Pompée, qu'il fit rebâtir tout de neuf à ses dépens, fut un des plus beaux spectacles, & le plus rempli de tout ce qui peut convenir à la magnificence des Jeux de théâtre; mais quand il entra dans son Tribunal, qu'il avoit fait dresser dans l'orchestre pour mieux voir le spectacle, personne ne se leva de sa place pour le saluer, ni pour l'aplaudir de sa générosité; cependant il ne laissa pas de donner le signal pour commencer, comme si on lui avoit rendu l'honneur qui lui étoit dû, ce qui fit voir publiquement le mépris que l'on faisoit de sa personne & de toutes ses dépenses.

Il donna encore au peuple un spectacle extraordinaire, qui fut un assaut en forme de guerre, & de prise de Ville, qu'il avoit fait construire dans le champ de Mars, où les Rois de la Grande Bretagne, & d'autres avoient chacun leur attaque à défendre. Claudius en étoit le Général, vêtu de sa côte-d'armes Imperiale, comme devant une place de Guerre, accompagné de tous les instrumens de Musique Militaire, pour animer les soldats à monter à l'assaut, où toutes les formalitez furent observées pour la prise de la Ville, quoiqu'artificielle.

Cet Empereur se plaisoit aussi à donner souvent des festins fort somptueux dans son Palais, aux Principaux de Rome, dont le nombre étoit souvent de cinq cens personnes. Ces sortes de fêtes étoient aussi embellies par des accompagnemens de la plus

excellente Musique qui fût dans ce tems-là dans Rome.

On mettoit devant chaque convié une coupe d'or, pour boire ; il arriva qu'un jour un Chevalier Romain emporta la sienne, de sorte qu'après le repas, celui qui avoit soin de serrer les coupes, en averrit Claudius, qui lui dit de n'en rien dire ; quelques jours après il donna encore une pareille fête, où il pria celui qui avoit dérobé la coupe d'or ; mais quand il fut à table, l'Empereur ordonna qu'on mît devant ce Chevalier un goblet de terre, au lieu que les autres avoient une coupe d'or, ce qui fit juger que c'étoit lui qui avoit fait le vol au repas précedent.

Cependant toutes les grandes dépenses que Claudius put faire, ne purent lui attirer l'estime, ni l'amitié des Romains, parcequ'il étoit si sujet au vin, que rarement il sortoit de table sans être yvre, de sorte qu'il en avoit presque perdu la mémoire, & qu'il se laissoit gouverner par sa femme Messaline, & par Narcisse & Posides, ses affranchis.

Mais ce qui augmenta encore le mépris que le Senat avoit pour lui, ce fut le mariage que Messaline osa faire publiquement dans Rome avec *Silius* son Amant, pendant que Claudius étoit à Ostie, sa maison de plaisance à quatre lieuës de Rome, & en parfaite santé; ce qui est de plus surprenant, c'est que lui-même y avoit consenti, & signé les Lettres pour la constitution de la dot, étant appa-

rem-

remment yvre.

De forte que Meſſaline, pour rendre ſes nôces plus éclatantes, fit célebrer dans ſon Palais la fête des Bacchanales, qui étoit celle de la débauche des Anciens.

Tacite, dans ſes Annales, dit que ce mariage s'accomplit avec toutes les ceremonies requiſes, ſacrifices, témoins, auſpices, feſtins magnifiques, & toutes les libertez de la femme & du mari ; & qu'elle célebra encore dans ſon Palais la fête des Vendanges, ſuivie d'une troupe de Bacchantes couvertes de peaux de Tigres, & de Panthéres, ayant les cheveux épars, le cothurne au pied, & le thyrſe à la main, *Silius* étant à côté d'elle, entortillé de lierre, ſautant avec ſes Menades, & faiſant toutes les poſtures d'un Bacchus, tandis que de tous côtez couloient des ruiſſeaux de vin doux qui ſortoit des cuves, que l'on avoit placées dans les jardins, & qui ſe disperſoit dans des bosquets, où il y avoit des Satyres & des Faunes qui jouoient de la flûte, & les Bacchantes jouant des cimbales, & d'autres inſtrumens convenables à de pareilles fêtes, & dont l'accompliſſement conſiſte dans les plus grandes débauches ; mais dans le tems que chacun jouiſſoit des libertez de cette fête, un nommé *Vectius Valens*, ami de *Silius*, étant monté ſur un arbre, dit qu'il voyoit un orage venir du côté d'Oſtie qui troubla toute la fête ; car les affranchis de Claudius ayant été avertis de ce deſordre, firent revenir l'Empereur de ſon aſſoupiſſement, & l'obligerent de courir à la vengeance,

ce; il partit auſſi-tôt d'Oſtie, & vint à Rome avec toute ſa garde. Meſſaline étoit allée ſe refugier dans le jardin de *Lucullus* avec ſa mere, qui l'exhortoit à reparer ſa faute, par un poignard qu'elle lui préſenta, dont elle n'eut pas la force de ſe frapper; de ſorte que le Tribun l'ayant trouvée dans ce jardin, il lui paſſa ſon épée au travers du corps; tous ceux qui avoient été de la fête furent executez par ordre de l'Empereur; on vint lui dire la mort de Meſſaline étant à table, il l'aprit ſans s'enquerir comment elle étoit morte, il demanda ſeulement à boire, & continua ſon repas à l'ordinaire, ſans donner aucune marque de joye ni de triſteſſe; le Senat, pour reparer l'honneur de l'Empereur, fit abattre toutes les ſtatues de Meſſaline qui étoient dreſſées dans Rome.

La complexion de Claudius ne lui permit pas de reſter long-tems ſans femme; quoiqu'il eût des Maîtreſſes, il épouſa Agrippine ſa niéce, quoique contre les Loix; elle étoit veuve de *Domitius*, & mere de Neron qui ſucceda à l'Empire par les artifices de ſa mere, laquelle, dit-on, empoiſonna Claudius avec des champignons, après qu'il eut adopté Neron pour le faire regner après lui; de ſorte qu'après ſa mort, elle ſe vit enſemble mere, ſœur, femme & fille d'Empereur, ce qui lui fit prendre une grande autorité dans le gouvernement de Rome.

La mort de Claudius fut tenue ſecrète, juſqu'à ce qu'Agrippine eût pris les meſures néceſſaires pour l'election de Neron; elle fit venir exprès les Muſiciens & Comediens dans

dans le Palais pour abuser le peuple sur la mort de Claudius, qui ne fut declarée que le 3. Octobre; il étoit âgé de soixante-quatre ans, il en avoit regné quatorze; le Senat lui déféra les honneurs divins, & ses funerailles furent faites avec toute la solemnité & toute la pompe possible, de sorte que Neron parvint à l'Empire à l'âge de dix-sept à dix-huit ans, après la mort de Claudius.

Si ce Prince avoit eu autant de passion pour la Guerre, qu'il en eut pour la Musique, il auroit sans doute surpassé tous les Heros du Monde; il ne fut pas plutôt parvenu à l'Empire, que son plus grand soin fut de se perfectionner dans l'Art de bien chanter, de bien jouer de la harpe, & de la lyre, pour être en état de disputer sur les théâtres, contre les Maîtres de l'Art, les prix qui se distribuoient aux spectacles publics; il s'en fit un si grand honneur, qu'il ne dédaigna pas même d'aller solliciter les Juges préposez à la distribution des prix, pour tâcher d'avoir leurs suffrages, de même qu'un simple Musicien l'auroit pû faire

Il avoit appris dès sa jeunesse les élemens de la Musique; il commença son régne par faire venir loger dans son Palais un nommé *Terpus*, qui passoit pour le meilleur Musicien, & le plus fameux Joueur de harpe & de lyre de son tems; il passoit avec lui les jours & les nuits à jouer de ces Instrumens, & à se fortifier dans la belle méthode du chant; il prit toutes les précautions imaginables, pour parvenir à l'excel-

lence

lence de l'execution de la Muſique, juſqu'à ſe priver de manger de tout ce qui pouvoit être contraire à la voix, & à ſe ſervir de tout ce qui pouvoit l'embellir, en mangeant ſort ſouvent des ſalades aux porreaux à l'huile & ſans pain, pour rendre ſa voix plus flexible; il s'appliqua une plaque de plomb à cru ſur l'eſtomach pour la fortifier, ſuivant les précèptes de *Terpus*; il ſe purgeoit ſouvent avec des remèdes aſſez legers, il joignoit tout cela à la diſpoſition naturelle qu'il avoit à executer facilement tout ce qu'il entreprenoit. Suetone & Martial avouent qu'il poſſedoit aſſez bien tous les Arts liberaux; de ſorte qu'en moins d'un an, il ſe trouva en état d'oſer ſe préſenter ſur les théâtres publics, & de diſputer aux Muſiciens de profeſſion, les prix deſtinez à la perfection du chant, avec l'accompagnement de la harpe & de la lyre; ce fut ſur le théâtre de Naples qu'il fit ſon premier coup d'eſſai chez les Etrangers, après avoir donné des preuves de ſon ſavoir ſur les théâtres de Rome; il remporta la couronne deſtinée pour le prix de la harpe, qui lui fut apportée par les Juges, il la dora, & la fit porter comme en triomphe à la ſtatue d'Auguſte.

Les couronnes pour la Proſe & la Poëſie, lui furent auſſi adjugées du conſentement de fort habiles gens, qui avoient fait leurs efforts pour les lui diſputer, au ſentiment de Suetone; il fit ordonner pour cela une Proceſſion publique; une partie de ces Vers écrits en Lettres d'or furent dédiez à Jupiter,

&

& placez dans son Temple au Capitole, mais Suetone dans sa Satyre dit encore, que ce fut plutôt un effet de la complaisance des Juges, quoique Consulaires & tirez au sort, pour être Inspecteurs des Jeux, que Neron avoit été solliciter pour avoir leurs suffrages, que de la bonté de sa Poësie, & de sa Prose.

Il fit faire un équipage aussi prodigieux que superbe, pour aller à Naples; il étoit composé de mille chariots, sans compter les mulets qui étoient harnachez magnifiquement, & ferrez d'argent; il y en avoit une partie de distinguez qui portoient les Instrumens de Musique, & le corps des Musiciens; de sorte qu'il entra dans Naples comme un Apollon.

La premiére fois qu'il monta sur le théâtre, il fut ébranlé par un tremblement de terre, dont il ne parut point étonné; il ne cessa pas de chanter avec la même fermeté, jusqu'à ce que l'Hymne qu'il avoit commencée fut achevée, quoiqu'une partie des Spectateurs s'enfuissent, de crainte d'être ensevelis sous les ruines de l'amphithéâtre; il ne tomba néanmoins qu'après que Neron eut fini l'acte. Il fut si charmé des aplaudissemens que les Napolitains donnerent à sa voix, & à l'accompagnement de sa lyre, que fort souvent il prenoit ses repas dans l'orchestre devant tout le peuple; il disoit pour retenir les Spectateurs qu'il chanteroit quelque belle pièce en Langue Grecque, si-tôt qu'il auroit un peu bû, & l'executoit si bien, que cela lui attira une grande troupe de Musiciens,

ſiciens, qui vinrent exprès d'Alexandrie pour l'entendre, & qui firent entr'eux une eſpèce de concert à leur maniére pour chanter ſes louanges ; il en fut ſi charmé, qu'il en fit venir jusqu'à cinq mille tous gens choiſis, qu'il diſtribua par brigades, après leur avoir fait faire des habits fort propres & uniformes; il leur donna des Maîtres & des Chefs, pour les inſtruire dans la Muſique, & pour marquer les temps des applaudiſſemens, par des bourdonnemens de mains, tels qu'on les entend encore aujourd'hui dans nos ſpectacles, & pour ce qu'ils devoient faire quand Neron chantoit & jouoit de la harpe ou de la lyre en public; quoiqu'il fût auſſi liberal, ou pour mieux dire auſſi prodigue que Caligula, je ne ſçaurois croire qu'il ait donné jusqu'à quarante mille grands Seſterces à ſes Maîtres d'Alexandrie pour récompenſe, comme dit Suetone: cela feroit une ſomme immenſe, puisque le millier de cette monnoye, ſuivant Tacite, vaut vingt-cinq mille Ecus, à raiſon de vingt Ecus le grand Seſterce ; quand il n'en auroit donné que quatre mille, ce ſeroit toûjours cent mille Ecus à chacun ; il en avoit au moins une vingtaine pour gouverner les cinq mille Muſiciens Alexandrins ; outre ces gens-là il avoit encore quantité de beaux jeunes hommes pour le ſervir lorsqu'il chantoit, vêtus magnifiquement, ayant chacun une groſſe bague à la main gauche, pour les diſtinguer comme Officiers de ſa Muſique. Il revint de Naples à Rome triomphant ; tout le Senat vint au devant de

lui

lui pour le complimenter ; il fit ſuſpendre toutes les couronnes, & tous les autres prix qu'il avoit remportez ſur les théâtres de Naples, dans les Temples d'Apollon & de Minerve, comme des trophées & des marques de ſa gloire.

Dès qu'il fut de retour à Rome, le Peuple fut impatient de le voir monter ſur le théâtre, pour donner le même ſpectacle qu'il avoit fait à Naples; de ſorte qu'une partie de la populace l'arrêta un jour comme il alloit au Senat, & lui demanda d'entendre ſa voix céleſte; il leur dit que, puiſqu'ils le ſouhaittoient, il leur en donneroit le divertiſſement dans ſes jardins, parce que le tems de la fête Neronienne qu'il avoit inſtituée avec des prix pour la Muſique n'étoit pas encore échûe; mais le Peuple ne ſe contenta pas de cette réponſe, non plus que les Soldats de la garde qui ſouhaittoient la même choſe, de ſorte que Neron fut obligé de leur donner cette ſatisfaction ſur le champ: il commanda auſſi-tôt que ſon nom fut écrit au Catalogue de ceux qui faiſoient profeſſion de jouer de la harpe; & ayant jetté ſon lot dans le vaſe des ſorts, de même que les autres, il entra ſur le théâtre en ſon rang avec les Prevôts, & Maîtres d'Hôtel, qui ſoûtenoient ſa harpe, ſuivi des Tribuns militaires, & de ſes plus grands amis; il commença ſon Prélude, & après l'avoir achevé, il fit prononcer à haute voix par Cituſe Rufus, homme Conſulaire, qu'il alloit chanter la fable de Niobé, qui dura jusqu'à la nuit, au grand con-

contentement du Peuple; depuis ce tems-là il ne fit point de difficulté de jouer ſon perſonnage parmi les Comediens & les Farceurs, même à des fêtes particuliéres, entr'autres chez un Préteur qui donnoit un million de petits Seſterces, qui ſont vingt-cinq mille Ecus de notre monnoye, pour être partagez entre les Acteurs; Neron ne fut pas honteux d'en prendre ſa part, eſtimant comme une choſe précieuſe tout ce qui procedoit de la Muſique.

Il repreſentoit un jour dans une Tragedie le rôle d'Hercule en fureur. Dans la ſuite de cette piéce pour ſuivre l'Hiſtoire, ou la fable, on lioit & garottoit Hercule avec des chaînes; mais un ſoldat qui étoit de garde à l'entrée du théâtre, voyant cette violence, ſans ſavoir que la feinte le requeroit, accourut au ſecours de Neron l'épée à la main pour le délivrer; cette action plut ſi fort à l'Empereur, qu'il ordonna qu'on lui donnât le lendemain deux cens cinquante mille Ecus. Agrippine ſa mere en fut avertie, elle crut faire revenir Neron de cette profuſion, en ordonnant au Treſorier de faire compter cette grande ſomme ſur une table dans une ſalle par où Neron devoit paſſer, où il vit en effet cette ſomme. Ayant demandé pourquoi c'étoit, on lui dit que c'étoit pour le ſoldat de ſa garde; mais ſe doutant que cela venoit de la politique de ſa mere, il dit qu'il ne croyoit pas lui avoir donné ſi peu pour un ſi grand zèle, & commanda qu'on lui en comptât encore autant. Après cet-

cette prodigalité, il n'eſt pas ſurprenant ſi les dons qu'il fit pendant ſon régne qui fut de 14 ans, montoient à 55 millions d'Ecus, ſans les dons ſecrets qu'on trouva, après ſa mort, ſe monter à cinq cens millions.

Neron, pour autoriſer la paſſion qu'il avoit de paroître en public ſur les théâtres de Rome, non ſeulement pour y chanter, jouer de la harpe & de la lyre; mais auſſi pour y jouër ſon rôle dans les Comedies & les Farces, obligea quantité de vénérables Senateurs anciens, & de Dames de diſtinction, d'apprendre des rôles pour repreſenter des Comedies & des Tragedies & les jouer avec lui; la choſe devint enſuite fort familiére dans Rome; les uns par complaiſance, d'autres par inclination, ſuivant les exemples de leur Souverain; jamais la Muſique ne fut plus en vogue; au dire de Martial, il ſuffiſoit de ſavoir jouer du violon pour y faire fortune.

Neron voulut que les Veſtales aſſiſtaſſent aux ſpectacles des Gladiateurs & des Athlètes, quoiqu'auſſi cruels qu'indécens; parce qu'il vit les Religieuſes du Temple de Cerès dans la Ville d'Olympe aſſiſter aux Jeux publics, où elles avoient leurs places diſtinguées: ce fut auſſi à la faveur d'un de ces ſpectacles, qu'il viola dans Rome l'une des plus belles Veſtales de ſon tems, nommée *Rubria*.

Mais de tous les ſpectacles que donna cet Empereur, il n'en eſt point qui lui ait fait plus d'honneur, ni qui ait été mieux reçu du Peuple, que celui où Tyridate Roi d'Arme-

nie

nie parut ſur le théâtre de Pompée, dans la plus grande ſoumiſſion qu'un Roi vaincu puiſſe ſe trouver; il poſa ſon Sceptre & ſa Couronne au pied du Thrône de Neron, où il étoit aſſis & orné de ſes habits de Triomphe, declarant tout haut qu'il venoit ſoumettre ſon Royaume & ſa Perſonne à la diſcretion de l'Empereur Romain; la harangue reſpećteuſe de ce Roi fut encore repetée hautement au Peuple par un Préteur ſur le théâtre; après quoi Neron, du conſentement du Senat, releva Tyridate, lui mit une Couronne ſur la tête & le plaça ſur le théâtre, lui donnant la droite à ſon côté pour voir la Comedie; elle étoit accompagnée de la plus ſuperbe Muſique qu'on pût imaginer; le théâtre avoit été parſemé de poudre d'or, pour le rendre plus éclatant, & fermé par en haut de toile peinte en couleur de pourpre, parſemée de toiles d'or, pour empêcher l'ardeur du Soleil. Neron parut ſi gracieux au Peuple Romain dans ce ſpectacle, que, d'une commune voix, il fut proclamé & ſalué Empereur de tous les aſſiſtans, & ce jour fut appellé *le jour d'or*, pour honorer ſa mémoire.

Il donna quelques jours après la repreſentation des trois grands Jeux qu'il avoit inſtitué pour l'éternité de l'Empire, où il remporta, en la préſence de Tyridate, les prix de Muſique pour le chant, pour les jeux de la harpe & de la lyre.

Tyridate ſe ſentit beaucoup de la prodigalité de Neron, puiſqu'il lui donna vingt mille

mille Ecus par jour pour sa dépense pendant les neuf mois qu'il resta dans l'Italie ; & quand il en partit, Neron lui fit encore un present de deux millions cinquante mille Ecus, de sorte qu'il retourna dans l'Armenie plutôt en Vainqueur qu'en vaincu.

Après le départ de ce Prince, Neron se disposa pour aller en Gréce, exprès pour y disputer des prix de Musique, & de Comedies sur les théâtres d'Athènes, de Thèbes, de Sparte & de Corinthe ; il fit faire un équipage plus superbe que celui qu'il avoit eu en allant à Naples pour un pareil sujet ; il mena encore quatre ou cinq mille personnes instruites pour les aplaudissemens, qui se plaçoient parmi les Peuples sur les amphithéâtres pour les animer à battre des mains suivant leur exemple ; il avoit, outre ces gens-là, une garde considérable qui gardoit les barriéres, & qui faisoit faire silence quand le spectacle étoit commencé ; personne n'eût osé l'interrompre ni sortir de sa place, pour quelque nécessité que ce pût être, sur peine de la vie ; de sorte qu'après le spectacle, on trouvoit souvent des femmes enceintes, des vieillards, & des jeunes enfans, qui étoient expirez dans leurs places. *Vespasien*, qui depuis fut Empereur, eut bien de la peine a sauver sa vie ; parcequ'il fut soupçonné d'avoir dormi à un de ces spectacles, pendant que Neron chantoit.

Il avoit la précaution de corrompre les plus fameux Musiciens & Comediens, pour être plus sûr de remporter les prix destinez

pour ces Jeux, & n'ayant pû venir à bout de ſeduire un *Ephore* d'Athènes, qui chantoit mieux que lui, il le fit aſſaſſiner; de ſorte qu'il ne lui fut pas mal-aiſé de remporter les couronnes & les autres prix deſtinez pour la Muſique & la Comedie par toutes les Villes où il joua pendant trois mois; il fit même abattre toutes les Statues de ceux qui avoient remporté ces ſortes de prix avant lui, pour en éteindre la mémoire dans toutes les Villes de la Grece, & fit mettre la ſienne en leur place; de ſorte qu'il revint de ce voyage triomphant comme un Ceſar, faiſant abattre les murailles des Villes par où il paſſoit; le Senat & le Peuple de Rome vinrent au-devant de lui le recevoir comme le plus grand Conquerant du Monde; il étoit monté ſur un char de Triomphe tiré par quatre Chevaux blancs à la maniére des Vainqueurs; l'on porta en Proceſſion ſolemnelle une partie de ces Couronnes, & des autres Prix que l'on mit enſuite dans les Temples & dans le Treſor public; il donna pour recompenſe à tous les Juges des Villes, où il avoit joué, le titre de Citoyens Romains, avec de groſſes ſommes d'argent, & il affranchit toute la Grece, dont il publia lui-même les immunitez dans Rome; & à la repreſentation des Jeux *Iſthmiens*, il donna à *Menecrate* Joueur de lyre, & au nommé *Spicile* Gladiateur, une grande partie des patrimoines & des maiſons de pluſieurs perſonnes conſiderables de Rome, pour lui avoir plû dans un ſpectacle; il étoit cepen-

dant

dant fort dangereux de le ſurpaſſer, puiſque Suetone dit que l'une des raiſons, pour leſquelles il fit empriſonner ſon frere Britannicus, fut qu'il avoit la voix plus belle que la ſienne; Pâris, fameux Comedien, le fut auſſi, parce qu'il lui portoit ombrage dans les Jeux de théâtre; il fit aſſaſſiner ſa mere Agrippine, empoiſonner ſa tante, & fit mourir Senèque ſon Precepteur & pluſieurs riches Senateurs, pour jouir de leurs grands biens qu'il vouloit employer à ſes folles dépenſes. Petrone parle d'une fête des plus ſuperbes qu'il fit donner ſur le Golphe de Bayes; il y avoit ſur les rives des Cabarets dreſſez, où l'on goûtoit toutes ſortes de voluptez *gratis*. Neron étant ſur un grand Vaiſſeau des plus magnifiques qu'on put imaginer, Tigellin ſon Favori fit venir pour cette fête, de toutes les parties du Monde, tout ce qu'on pouvoit trouver de plus rare en Gibier & en Poiſſon; il y avoit ſur differentes Galéres éclatantes d'or, tout ce que l'on peut imaginer pour former les plus magnifiques Concerts; tous les Muſiciens y étoient auſſi ſuperbement vêtus, que leurs Inſtrumens étoient brillans de marqueterie, d'or, de nacres de perles, & d'yvoire.

Il eſt encore parlé de ſon ſuperbe Palais appellé *la Maiſon d'or*, où il y avoit des ſalons pour les feſtins, qui tournoient comme ſur un pivot, pour jouir des vûes differentes; l'on y voyoit des tribunes pour placer la Muſique, qui étoient enrichies de Pierreries, de nacres de perles, & d'yvoi-

re ; les plafonds étoient percez comme des arosoirs, pour répandre les eaux de senteurs, & parfumer les conviez comme par une rosée.

Toutes ces grandes dépenses engagerent Neron à faire quantité de vexations aux plus riches de l'Empire Romain, ce qui lui attira la haine publique, & donna lieu de conspirer contre lui ; il fit mettre le feu à divers quartiers de Rome pendant une nuit, monta sur une Tour pour en voir l'effet, vêtu en habit tragique, pour chanter avec sa lyre le Poëme de l'embrasement de Troie ; & il attribua la faute de cet incendie aux Chrétiens, qu'il fit perir par d'horribles supplices. Toutes ces cruautez firent à la fin ouvrir les yeux au Senat, & aux Gouverneurs des Provinces, entr'autres à Vindex, qui avoit une Armée considerable dans les Gaules, & à Galba, qui en avoit une autre en Espagne ; ces deux Généraux, de concert avec le Senat, n'hesiterent plus à declarer Neron ennemi de l'Empire, & le condamner d'être puni selon l'ancienne coûtume ; c'est-à-dire, à être conduit par le Boureau dans une Place de Rome, où l'on lui mettroit le col entre les deux branches d'une fourche, après quoi il seroit fouetté jusqu'à la mort ; mais l'avis qu'il en reçut, l'obligea de se sauver à la hâte de son Palais, n'ayant qu'une robe sur lui, après avoir envoyé chercher *Spicillus*, pour le prier de venir lui passer son épée au travers du corps ; ce Gladiateur ne s'étant point trou-

vé,

vé, Neron s'écria, *Hé quoi ? ni ami, ni ennemi pour m'ôter la vie*; de ſorte qu'il fut obligé de ſuivre un affranchi, qui le fit paſſer par un chemin dérobé, pour aller ſe cacher dans une Métairie à une lieue de Rome; il y fut trouvé par un nommé *Epaphrodite*, Chef d'une Cohorte qui le cherchoit de la part du Senat; dès qu'il entendit le bruit des gens de Guerre, il ſe donna en tremblant un coup de poignard dans la gorge, après avoir dit à Sporus: *Ah quel Joueur de harpe meurt aujourd'hui*! il regreta plus la Muſique en mourant que l'Empire; il avoit épouſé publiquement ce Favori comme une Imperatrice, & un nommé *Doryphore*, ou *Pythagore* ſon affranchi, dont il voulut paſſer pour la femme dans toutes les formalitez, ſe couvrant la tête d'un voile, comme les épouſes avoient coutume de faire le jour de leurs nôces; de ſorte qu'il paſſa publiquement dans Rome pour être la femme & le mari de ces deux Ganimèdes; il avoit auparavant fait mourir Octavie, l'une de ſes premiéres femmes, dans les fers, & tué Poppea d'un coup de pied, quoiqu'enceinte, pour lui avoir reproché qu'il paſſoit ſa vie parmi les Comediens ſur les théâtres; car ſouvent il y mangeoit en public avec les hommes & les femmes les plus débauchées de Rome. Il avoit inventé, quelque tems avant ſa mort, un Orgue Hydraulique, dont il devoit donner le ſpectacle dans une fête extraordinaire qu'il avoit imaginée pour ce ſujet: je ne finirois pas ſi je voulois raporter tous ſes vices. Il mourut à l'âge de trente deux

ans le plus paſſionné de tous les hommes pour la Muſique, après en avoir regné quinze, & diſſipé tous les Treſors publics; enfin le jour de ſa mort fut regardé comme un grand jour de fête par tout l'Empire Romain; & le Peuple de Rome, qui languiſſoit depuis long-tems dans la ſervitude, courut, auſſi-tôt qu'il l'eut appris, par toutes les rues avec le bonnet ſur la tête, qui étoit la marque de la liberté; *Eglogue* & *Alexandre*, ſes nourrices, eurent ſoin de ſes funerailles qui coûterent au plus vingt mille Ecus.

Je finirois ce Chapitre par le régne de Neron, qui fut le dernier de la race des Ceſars, ſi Galba, ſon ſucceſſeur, ne me fourniſſoit encore un ſujet de parler par raport à la Muſique. Son régne ne fut que de ſept mois; parcequ'il fut aſſaſſiné par les ſoldats de ſa garde, à cauſe de ſa trop grande avarice, d'autant plus inſuportable aux Romains qu'ils ſortoient de ſous la domination du plus prodigue des Empereurs, outre qu'il avoit ſoixante-dix ans quand il fut proclamé Empereur, & point d'enfans. La premiére preuve qu'il donna au Peuple Romain de ſon avarice, ce fut les pleurs que Suetone dit qu'il verſa, à cauſe d'une trop grande dépenſe faite pour un feſtin qu'il avoit donné au Senat. Plutarque dit encore que Galba ne donna pour recompenſe que cinq deniers à un fameux Joueur de flûte nommé *Canus*, pour avoir joué pendant ſon ſoupé, quoi qu'il l'eût entendu avec bien du plaiſir; ces cinq deniers pouvoient valoir cinq piéces de trente ſols de notre monnoye;

au

au lieu que Neron lui auroit donné cinq mille Piſtoles dans une pareille occaſion.

Les Muſiciens & les Comediens trouverent le régne de Galba bien different de celui de Neron, puisque, ſur une Requête préſentée par trente Chevaliers Romains, il fit rendre un Arrêt du Senat, par lequel il leur fut permis de rentrer dans leurs biens, maiſons, terres & heritages, que Neron avoit donné ſans droit ni raiſon, comme une confiscation, à ſes Muſiciens & Comediens, à condition néanmoins que ceux qui les avoient mangez & diſſipez n'en ſeroient pas inquiétez; cependant ce fut Galba, au dire de *Suetone*, *liv.* 7. qui fit voir le premier au Peuple de Rome, des Elephans qui marchoient ſur la corde en cadence au ſon des Inſtrumens, dans une fête qu'il donna en l'honneur de la Déeſſe Flore, inſtituée en faveur du Printems.

Comme, depuis la mort de Galba, les Armeés Romaines étoient devenues les Maîtreſſes de l'Empire, par la licence qu'elles ſe donnoient d'élire des Empereurs à leur choix; Rome ne fut plus qu'un théâtre de ſpectacles de ſang & de carnage, cauſez par les Guerres civiles; ce qui m'oblige de finir ce Chapitre, auquel inſenſiblement j'ai donné plus d'étendue que je ne penſois par raport à la Muſique; ce que j'en ai dit pourra néanmoins ſervir encore de quelque inſtruction pour l'Hiſtoire Romaine à ceux qui n'en ont pas la connoiſſance, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'Empereur Galba, l'an

soixante-dix de notre salut, suivant ce qu'en ont dit *Petrone*, *Plutarque*, *Suetone* & *Tacite*.

CHAPITRE X.

De l'établissement de la Musique & des Spectacles en France, depuis les premiers Gaulois, jusqu'à present.

DE toutes les Nations qui admettent le Déluge universel, il en est peu qui puissent prouver avoir eu connoissance de la Musique avant les Gaulois; & si nous en croyons les Auteurs qui ont écrit des Antiquitez des Gaules, comme Diodore de Sicile, Gregoire de Tours & Fauchet, on doit demeurer d'accord que les Gaulois l'ont possédée dès l'an 2140 du Monde; & que Bardus, leur cinquiéme Roi, établit dans les Gaules des Ecoles publiques de Musique en ce tems-là, dont il donna la gestion à une Secte de Philosophes, Poëtes & Musiciens, tirez des Druides, ausquels les Gaulois donnerent le nom de Bardes, à cause du Roi Bardus.

Dupleix, dans ses Memoires des Gaules, dit qu'ils s'établirent à Montbard; ils ne s'en tenoient pas au seul soin de l'éducation de la jeunesse, ils avoient encore celui de suivre les Armées des Gaulois, marchant ordinairement à la tête avec la harpe à la main, ou le psalterion, & la viole, dont ils se servoient pour accompagner leurs voix, chantant

tant des Cantiques & Hymnes, qui contenoient les hauts faits des anciens Heros, & les vertus des Gaulois, pour animer l'Armée quand elle étoit prête à combattre, ou bien pour adoucir l'ardeur des Géneraux, & la fureur des ſoldats, en leur inſpirant des ſentimens qui les excitoient à jouir des douceurs de la Paix par de nouvelles alliances; de ſorte que les Armées ſe ſeparoient ſouvent ſans combattre, laiſſant le ſoin des Traitez de Paix à ces Bardes, qui ſavoient ſi bien concilier les esprits par les effets de la Muſique & de la Poëſie, que les deux Armeés ſe retiroient ſouvent avec autant de ſatisfaction, que ſi elles avoient remporté la Victoire. *Antiq. de Fauchet*, *liv.* 1. *chap.* 4.

Les Druides, comme Prêtres des Gaulois, étoient chargez du culte de la Religion & des Loix pour le gouvernement des Peuples; parceque les Rois avoient de grandes déférences pour eux, étant regardez dans les Gaules comme des Hommes divins; ils firent leur premiére habitation dans des Hameaux ſituez près de la Forêt de Dreux.

Ils aſſiſtoient encore aux combats des Gladiateurs, & à ceux des Mirmillons, inventez par *Pittacus*, où les Spectateurs faiſoient chorus aux chants des hymnes, ſtances & chanſons, que les Muſiciens chantoient pour animer les Combattans, & pour la gloire des Vainqueurs. *Strabon*, *liv.* 4.

Ils employoient auſſi la Muſique au culte de la Religion, ſur-tout aux funerailles des Grands Seigneurs, dont les Pompes funè-

bres étoient d'une magnificence qui égaloit celle des Romains ; elle fervoit auffi à animer les esclaves des Rois, des Princes, & des Grands Seigneurs, à fe jetter dans le bûcher de leurs Maîtres, & à diffiper les horreurs & les cris des victimes que l'on facrifioit à la gloire de Saturne, pour le rendre favorable aux Mânes des Défunts, ce qui coûtoit autant de fang que de richeffes, puisque l'on confommoit dans le Bûcher, tous les effets de ces Grands Seigneurs qui pouvoient être combuftibles, dont les Druides tiroient après la ceremonie des profits confiderables par l'or & l'argent, qui fe trouvoient fondus dans les cendres. Cette diffipation de biens étoit fondée fur l'immortalité de l'ame, que les Druides avoient fi bien perfuadée aux Gaulois, qu'ils prêtoient même leur argent à conftitution pendant leur vie, à condition de rendre le fond dans l'autre Monde ; ils croyoient y retrouver auffi tous les trefors que l'on jettoit dans leurs bûchers. Il y a bien des Auteurs de réputation qui prétendent que les Druides furent obligez d'inventer ces prêts par un principe de Religion, & pour mieux perfuader aux Gaulois l'immortalité de l'ame, ce qui fubfifta dans les Gaules jusqu'en l'an 3910 du Monde, auquel tems les Romains commencerent à s'en rendre les Maîtres, & dont Jules Cefar acheva la conquête après une guerre de vingt-cinq années, réduifant tout ce vafte Empire fous les Loix Romaines, lequel fut partagé en dix-fept Provin-

ces

ces gouvernées par des Consuls & par les Généraux d'Armées, pendant l'espace de plus de cinq cens ans, ce qui abolit entiérement la Religion, les Loix des Gaulois, changea les mœurs & la Langue Gauloise par succession de tems; ce qui fut même cause que les Druides & les Bardes allerent s'établir chez d'autres Nations, ainsi qu'on le voit dans les Commentaires de Cesar.

Ammian Marcellin & Suetone prétendent que ce fut sous le regne de l'Empereur Claude, que les Druides quitterent les Gaules, en leur défendant, sur peine de la vie, l'usage des funerailles des Gaulois; toute leur science consistoit dans la mémoire, ils ne souffroient point que l'on écrivit dans leurs Ecoles, où il faloit aller pendant vingt ans pour être initiez dans les mystéres de la Religion: la Théologie, les Loix, la Musique & la Poësie étoient leurs études principales, au lieu que les Bardes s'attachoient particuliérement aux deux derniéres Sciences; c'est à-dire à la Poësie, & à la Musique.

Depuis que les Gaules furent soumises aux Romains par Jules Cesar, on ne trouve plus rien dans les Auteurs qui concerne les Sciences & les Arts des Gaulois; tout se faisoit dans les Gaules à l'usage de l'Empire Romain, si ce n'est l'Academie des Sciences & des Arts qui fut établie à Lyon sous l'Empire d'Auguste, laquelle fut augmentée par Caligula des Jeux qui avoient raport aux beaux Arts & sur-tout à la Musique, où les plus habiles alloient faire preuve de leur

ſavoir en ſe ſoumettant à la rigueur des Loix, ou des Statuts de l'Academie, dont la plus douce étoit que le Vaincu donnât un prix au Vainqueur, comme il eſt remarqué plus au long dans *Strabon*, *liv.* 5. qui dit que le fouet, la ferule, & même l'acte de plonger dans la riviére, étoient les moindres punitions de ceux qui avoient la témérité d'y apporter de méchantes Piéces, qu'on les obligeoit auſſi d'effacer avec la langue: cette ſévérité imprimeroit bien le reſpect aux demi-ſavans.

La longue domination des Romains dans les Gaules fit perdre à la Nation le goût des Sciences, & la reduiſit à ne s'attacher plus qu'à l'Art Militaire, pour recouvrer ſa liberté, ce qui arriva l'an 417 de Jeſus-Chriſt, ou environ, que Pharamon, fils de Marcomir Prince François, commença à ſecouer le joug de l'Empire Romain, en ſe faiſant proclamer Roi des François à la tête de l'Armée par les cris redoublez des Soldats, & au ſon de tous les Inſtrumens Militaires. *Commentaires de Ceſar*, *Gregoire de Tours*, *Fauchet*, *Antiq. Gaul. liv.* 2. *chap.* 10. *Mezeray*, *Hiſt. de France*, *Rouillard*, *Hiſt. de Chartres.*

Depuis le régne de Pharamon jusqu'à Clovis premier, on ne trouve rien de remarquable dans l'Hiſtoire touchant la Muſique; comme c'eſt mon objet, je ne ferai mention que des Rois, où je trouverai des faits eſſentiels & convenables au ſujet que je traite.

Gregoire de Tours, *liv.* 2. nous apprend que Clovis fut baptiſé dans l'Egliſe de Saint Remy

Remy à Reims, laquelle fut ornée d'une magnificence des plus éclatantes pour cette Ceremonie, & qu'il y eut une Musique digne de la grandeur du sujet, dont Clovis fut dans l'admiration, & lui donna tant de goût pour elle, que dans le Traité de Paix, qu'il fit avec Theodoric Roi des Ostrogots d'Italie, après avoir gagné une fameuse Bataille environ l'an 500 de Jesus-Christ, il y eut un Article par lequel Theodoric s'engagea d'envoyer à Clovis un bon joueur de Guitarre, avec un Corps de Musique d'Italie, la Musique étant presque tombée dans les Gaules depuis la domination des Romains, & ne s'étant conservée que parmi les gens d'Eglise pour le culte de la Religion; & même jusqu'au tems de Charlemagne, on ne trouvoit plus d'Ecoles publiques, que dans les Abbaïes, les François n'étant presque plus occupez qu'aux soins de la Guerre. *Fauchet*, *liv.* 2. *chap* 18.

Quelques Auteurs ont dit que ce fut pour le Baptême de Clovis qu'un Ange apporta la sainte Ampoule sur le Maître Autel de l'Eglise de Saint Remy, laquelle dure encore pour le Sacre des Rois de France, quoique la fiole soit fort petite, ce qu'on regarde comme un Miracle.

On trouve dans les Intrigues Galantes des premiers tems, tirées des vieilles Chroniques de France, que Cherebert, Roi de Paris, avoit une si grande passion pour la Chasse, qu'il y étoit journellement occupé, & que Ingoberge son épouse, Princesse d'une

grande vertu, eut recours aux charmes de la Musique pour le détourner de cette violente passion, en faisant établir, dans son Palais, des Fêtes pastorales & galantes, dans lesquelles ses deux Filles d'Honneur, nommées *Meroflede* & *Marcouefe*, faisoient les premiers rolles; c'étoient deux sœurs venues d'assez basse naissance, mais que la Nature & l'Art avoient pris soin de perfectionner si avantageusement, que la Reine ne s'aperçut que trop tôt que le remède étoit pire que le mal; le chant, la danse, la bonne grace de ces deux sœurs plurent si fort au Roi, & il en devint si éperdûment amoureux qu'il les épousa l'une après l'autre, ce qui fait voir qu'une passion violente ne se détruit que par une autre; & que celle de l'Amour & de la Musique l'emportent sans resistance sur toutes les autres; parceque la vûë & l'ouïe sont les deux sens qui s'emparent du cœur le plus aisément, & sur-tout quand ils sont frappez par des objets agréables. *Fauchet*, *liv*. 3. *chap*. 13.

Le même Auteur rapporte encore que Dagobert étoit fort sensible à la Musique, & qu'étant allé à l'Abbaïe de Romilly pour assister aux Vêpres, il entendit chanter une Religieuse dont la voix lui plut extrêmement; après que l'Office fut achevé, il entra dans le Convent, & demanda celle qui avoit si bien chanté: l'Abbesse, en la lui présentant, dit qu'elle s'appelloit *Nantilde*, dont le nom lui étoit connu; le Roi ne fut pas moins charmé de sa beauté, qu'il l'avoit été de

sa

ſa voix, & l'ayant tirée à part, il lui dit que c'étoit dommage qu'une ſi agréable Perſonne fût renfermée dans un Cloître: Nantilde lui avoua qu'elle n'avoit pris le voile que par obéïſſance envers ſes Parens, qui l'avoient contrainte de quitter le Monde; & que ſi Sa Majeſté avoit la bonté de lui accorder l'honneur de ſa protection, elle reclameroit contre ſes vœux; le Roi fut ravi de la trouver dans une diſpoſition qui flatoit ſes esperances, ſentant déja pour elle les premiers mouvemens de l'Amour: il quitta la belle Nantilde, en l'aſſûrant que dans peu elle apprendroit les effets que ſon mérite avoit produit dans ſon cœur. C'en fut aſſez dire pour fortifier cette belle Religieuſe dans les ſentimens où elle étoit de changer ſon état; cet eſpoir augmenta ſes charmes ſi conſiderablement, qu'elle en devint tous les jours de plus belle en plus belle. Dagobert ne fut pas arrivé à Paris, qu'il prit des meſures pour rompre les nœuds qui l'attachoient avec Gomatrude ſon épouſe, & ayant trouvé des Prélats & des Grands Seigneurs aſſez complaiſans pour aprouver ſa nouvelle paſſion; il fit rompre ſon mariage, & dès qu'il ſe vit libre, il fit ſortir l'aimable Nantilde pour l'épouſer publiquement; elle ſoûtint parfaitement la dignité de Reine, au dire d'Aimoin, *liv.* 5. *ch.* 19. & de Cathane Auteur Italien, qui a écrit de l'Hiſtoire des François du tems de Dagobert l'an 640, au dire de *Fauchet*, *liv.* 5. *ch.* 8.

Cependant cela n'empêche pas que Dagobert

bert ne soit mis au rang des plus vertueux des Roix, ayant fondé la fameuse Abbaïe de Saint Denis l'an 630; ce qui fait voir encore que les plus grands Hommes ont de la peine à resister aux appas d'une belle voix, quand elle est soutenue des charmes de la beauté.

On trouve dans Gregoire de Tours & dans les Antiquitez Gauloises de Faucher, *liv.* 3. *ch.* 21. que Chilperic, Roi de France premier du nom, fut en estime pour son Eloquence; il fit des Vers dans le goût de *Sedulius* Poëte Chrétien; on lui attribue l'invention de quatre lettres qu'il ajoûta à l'Alphabet, pour faciliter les rimes de la Langue Françoise, & adoucir le chant; il se piquoit de savoir la Musique aussi bien que la Poësie; ces deux Arts furent en recommandation sous son regne, qui finit l'an 584. Fredegonde sa femme l'ayant fait assassiner par Landry de la Tour, son Galant & Maire du Palais, il laissa un fils qui fut bâtisé à Orleans, & tenu sur les Fonts par Gontran son oncle & Roi des Bourguignons, auquel on fit une Entrée magnifique, où il se trouva quantité de Nations Etrangéres, comme des Grecs, des Syriens & des Juifs, lesquels chanterent en leurs Langues des Vers faits à la louange de Gontran; il se trouva quantité d'Evêques à cette fameuse assemblée qui mangeoient à sa table. Il voulut que chacun fit venir ses meilleurs Chantres, pour former un corps de Musique pour chanter des Cantiques & psalmodier pendant les repas, ce qui fait voir qu'il

qu'il n'y avoir pas encore de Corps de Muſique établis dans les Cathedrales; mais il paroît que les Archevêchez, Evêchez & groſſes Abbaïes, avoient le droit d'azile pour les aſſaſſins, & autres gens repris de Juſtice, qui ſe mettoient ſous la protection des Evêques, jusqu'à ce qu'ils ſe fuſſent purgez par combat en champ clos, ou par ſerment, ſuivant l'uſage de ce tems-là. *Fauchet*, *liv.* 4. *ch.* 5.

Chaque Evêque avoit ſon Champion, pour ſe juſtifier par combat ſingulier, quand les Rois ou le Peuple les accuſoient de quelques malverſations; l'on béniſſoit les armes du Champion, & le Clergé le conduiſoit en grande ceremonie jusqu'au champ clos en chantant des Hymnes & des Cantiques; le combat ſe faiſoit au ſon des Inſtrumens Militaires, ſuivant que le rapporte Aimoin dans ſon Traité de l'Hiſtoire de France, qui finit en 1165. Fauchet, dans ſes Antiquitez, dit que cet uſage dura jusqu'en l'an 1200. & que le Juge, qui étoit ſoupçonné d'avoir fait perdre le procès à une Partie par injuſtice, étoit obligé de venir combattre en champ clos contre ſon Dénonciateur, à moins qu'il ne voulût l'indemniſer; ce combat ſe faiſoit en préſence des Herauts d'Armes, au ſon des Inſtrumens, pour animer les Combattans. Le même Auteur rapporte qu'un nommé *Auſtragille*, Evêque de Bourges, & qui étoit Referendaire du Roi Clotaire II. ou ſon Garde des Sceaux, fut obligé de ſubir cette Loi, contre une Partie qui l'accuſoit d'avoir fal-

falsifié un Arrêt du Conseil pour de l'argent reçû de sa Partie adverse, qui fut cause de la perte de son procès; mais ce Garde des Sceaux en allant au combat entra dans une Eglise pour faire sa priére. Pendant ce tems-là on vint lui dire que son ennemi venoit de mourir subitement en allant au champ clos pour le combattre, ce qui fut regardé comme un Miracle pour rétablir la réputation d'*Austragille* sans s'exposer aux dangers d'un combat singulier: les deux Corps de Musiciens, qui étoient assemblez dans le champ clos, se joignirent sur cette heureuse nouvelle, & vinrent prendre le Garde des Sceaux pour le mener en triomphe au Palais du Roi, qui le reçut comme un Magistrat digne de l'emploi qu'il possedoit, étant dans ce tems-là ce qu'est aujourd'hui un Chancelier de France; c'est peut-être le bruit de cet événement qui est cause que nos Rois ont aboli l'usage de ces combats, de même que celui du feu & de l'eau qui étoient admis pour prouver l'innocence, à cause des abus qui se commettoient quelquefois pour favoriser les coupables. *Fauchet, liv. 5. chap. 6.*

J'ai déja dit que je ne parlerois que des régnes des Rois où je trouverois des faits remarquables touchant la Musique, c'est pourquoi il ne faut pas que le Lecteur me reproche de passer de ceux de Chilperic & de Dagobert, à celui de Pepin, quoiqu'il y ait un siécle de l'un à l'autre, qui fut un temps où les Maires du Palais, sur-tout Charles Martel, tenoient les Rois comme en brassiére,

à peine avoient-ils des Maîtres de Musique pour leur Chapelle. Pepin, Maire du Palais, succeda à l'empire des François l'an 752 ou environ, à cause de l'imbecillité de Childeric III. & dernier Roi de la premiére race des Merovingiens; son Couronnement se fit à l'Abbaïe de Saint Denis par le Pape Etienne III. avec une ceremonie & une pompe où la Musique parut dans toute sa splendeur; ce fut sous son régne que l'on vit pour la premiére fois un jeu d'Orgues en France, qui lui fut envoyé par l'Empereur Constantin Copronyme, comme un présent très-considerable, accompagné d'un fameux Organiste de Constantinople; ce qui prouve que les Orgues à soufflets viennent de l'invention des Grecs; ce fut tout au plus sous le régne de Pepin que les Rois de France établirent un Corps de Musique pour leur Chapelle, sous un Maître de Musique qu'on appelloit dans ce tems-là *Meneſtrel.* Pithou, qui a fait l'Histoire des Rois de la seconde race, dit que Pepin mourut l'an 768. *Fauchet, liv. 6. chap.* 1.

Charlemagne ne succeda pas seulement au Royaume de France, il fut encore le premier Empereur d'Occident l'an 801, ayant une autorité si absolue dans Rome, que, quand il y étoit, le Maître de Musique de sa Chapelle prétendoit avoir droit de faire chanter ses Messes les jours de ceremonie, préferablement à celui du Maître de la Musique du Pape; ce qui donna lieu à une grande contestation qui arriva entr'eux un jour de

de Pâques, ſous le Pontificat de Leon III. Son Maître de Muſique voulant faire chanter la grande Meſſe ſuivant l'uſage Gregorien, celui de Charlemagne voulut en faire chanter une ſuivant l'uſage de Saint Ambroiſe ou de l'Egliſe Gallicane: Comme les François tenoient le haut du pavé dans ce tems-là à Rome, les Muſiciens Italiens furent obligez de leur ceder; mais après la ceremonie, Charlemagne voulut ſavoir le ſujet de leur conteſtation. On fit venir les deux Maîtres de Muſique en préſence du Pape & de l'Empereur; celui du Pape parla le premier, & dit qu'étant à la ſource de la Muſique par rapport au ſyſtême de Saint Gregoire, il croyoit qu'il n'y avoit point de Muſicien dans le Monde qui ne dût lui ceder, quand il s'agiſſoit de ſa fonction, ſur-tout dans l'Egliſe Capitale de Chrétienté, vû que Rome étoit la ſource de la Muſique. Le Maître de Muſique de l'Empereur, pour répondre à ces raiſons, dit que, par tout où étoit ſon Empereur, il croyoit faire tort à ſa gloire de ceder ſes fonctions à quelque Muſicien que ce fût; & qu'à l'égard de la ſource de la Muſique, plus un ruiſſeau en étoit éloigné, plus il avoit de force, voulant dire par-là qu'il avoit non ſeulement la connoiſſance de la Muſique Italienne; mais encore celle des autres Nations jointes à la Muſique Françoiſe. L'Empereur, pour contenter le Pape, & ſon Maître de Muſique, ordonna au ſien de l'aller attendre au bas de la ſource de la Muſique Romaine, c'eſt-à-dire ſur la frontiére
de

de France; & ce même Empereur, en partant de Rome, emmena un Corps de Muſiciens Italiens, qu'il plaça dans la Cathedrale de Tours, pour chanter l'Office ſuivant l'uſage Gregorien, ce qui déplut fort aux Muſiciens François. Voilà, à ce que prétendent quelques Hiſtoriens, l'origine de l'animoſité des Muſiciens Italiens contre les Muſiciens François, qui ſubſiſte encore aujourd'hui. *Fauchet*, *liv.* 7. *ch.* 1.

Le même Auteur, dans ſes Antiquitez, *liv.* 7. *ch.* 3. dit, après Odon Abbé de Clugny, que l'état Monachal étoit alors ſi corrompu, qu'il arriva aux Chanoines de Saint Martin de Tours une cataſtrophe, pendant qu'ils chantoient Matines, que je n'oſe rapporter ici, la croyant fabuleuſe, quoique les Chroniques de ces tems-là l'ayent attribuée à une punition Divine.

La Monarchie Françoiſe avoit beſoin d'un auſſi grand Prince que Charlemagne pour rétablir les Sciences qui étoient presque éteintes en France à l'avenement de ſon régne. Comme on ſavoit qu'il aimoit les gens de Lettres, il vint à Wormes un nommé Alcuin Anglois, avec Claude Clement, diſciple de Bede, gens extrêmement ſavans, qui allant par les rues de Wormes crioient tout haut, *Science à vendre.* Charlemagne les ayant entendu, fut ſurpris de la nouveauté de cette marchandiſe, & les fit venir devant lui pour les interroger; il leur trouva tant de fonds de ſcience qu'il les prit à ſon ſervice, & leur donna des emplois dignes de leur mérite; on prétend que ce fut par leurs conſeils

que

que Charlemagne jetta les premiers fondemens de cette fameuſe Univerſité de Paris; cela donna de l'émulation à ceux qui avoient quelque teinture des Sciences, & entr'autres pour la Muſique. Il ſe forma une ſociété de Muſiciens, à l'imitation des anciens Bardes, qu'on appella les uns *Trouverres* ou *Romanciers*, qui compoſoient les Romans en rimes, c'étoient les Poëtes de ce tems-là; les ſeconds étoient les *Chanterres* ou *Meneſtrels*, qui étoient les Muſiciens qui compoſoient des airs pour chanter les Romances; & le troiſiéme Ordre étoit les *Jongleurs* ou *Meneſtriers* qui ſont les Joueurs d'inſtrumens, qui accompagnoient les voix des Chantres avec la harpe, la vielle & la viole avec l'archet; l'on voit même aujourd'hui au portail de Saint Julien des Meneſtriers les trois figures de ces Muſiciens; c'étoit un Hôpital fondé par Julien fameux *Jongleur*, en faveur des Muſiciens: on voit auſſi ſon portrait dans une fenêtre de l'Egliſe peint avec tous les attributs de la Muſique, on peut juger par-là qu'il étoit grand Muſicien.

L'on trouve dans les Antiquitez de Fauchet un Traité ſur la Langue, & la Poëſie Françoiſe des Muſiciens de ces tems-là, que je ne rapporterai point ici; il dit auſſi avoir vû un Manuscrit des premiéres chanſons des François chez Mr. de Meſme Conſeiller d'Etat, Seigneur de Roiſſy, où celles du Roi de Navarre ſont au commencement du Livre; celles de Charles d'Anjou frere du Roi Saint Louis, Marie de France, Thierry de Soiſſons

ſons, le Vidame de Chartres, le Queus de la Marche, le Châtelain de Coucy, Jean de Maiſons, le Queus de Bretagne, Robert du Chaſtel, & de cent autres Poëtes & Muſiciens, dont il fait mention jusqu'à François I. mais toutes ces chanſons ne ſont notées qu'à une ou deux voix, ce qui fait connoître que les Muſiciens de la Cour & de la Ville n'étoient pas fort profonds en Muſique dans ce tems-là; les plus fameux étoient employez à la Chapelle des Rois, & dans les Cathedrales du Royaume.

Pour revenir à la ſocieté de nos premiers Poëtes, Muſiciens & Joueurs d'inſtrumens depuis Charlemagne; je dirai qu'ils alloient en Corps dans les Cours des grands Seigneurs qui étoient bien aiſes d'entendre pendant leurs repas des Romances, qui contenoient les vertus de leurs Ancêtres; ils aſſiſtoient aux nôces des gens de conſideration, chantant des Epithalames convenables ſuivant les qualitez des mariez; ils ſe trouvoient à toutes les Fêtes publiques, faiſant toujours bonne chére, & gagnant beaucoup d'argent; ils furent fort en vogue au retour des guerres de la Terre Sainte, parcequ'ils compoſerent quantité de Romances à la louange des Princes de la Croiſade; ils chantoient auſſi les geſtes ou nouvelles, contenant les faits mémorables des Heros, & des ſatyres pour reprimer les vices des Peuples, à l'exemple des Grecs; des chanſons, des lais, virelais, ſonnets & ballades, chantant auſſi des faits de la Religion à la gloire

de

de Dieu, dont ils tiroient de bonnes recompenſes des Seigneurs, qui bien ſouvent leur donnoient jusqu'aux robes qu'ils avoient porté, dont ils ſe paroient enſuite, pour faire voir au Peuple l'eſtime que les Grands faiſoient de leur ſavoir. Ces troupes de Muſiciens étoient gouvernées par les Poëtes qui faiſoient des Romances en rimes, qui furent d'abord inventez par un nommé *Maître Eustache*, qui fit celui de Brut l'an 1300. Lambert de Court & Alexandre de Paris compoſerent enſemble le Roman d'Alexandre le grand en rimes; un Guyot de Provins fit le Roman de la Bible; un Hebert fit celui des ſept Sages; un Gauthier de Belleperche Arbalêtrier fit celui de Judas Machabée; mais de tous ces Romans en rimes, celui de la Roze, commencé par Guillaume de Lorrin, & achevé par Jean de Meun, a paſſé pour le meilleur; Huon de Mery fut encore un bon Poëte des premiers tems; bien des Auteurs ont cru que le Dante, Petrarque, la Rioste & le Taſſe ſont redevables à ces *Trouverres* & aux *Romanciers* de la perfection de leurs ouvrages.

Dans le recueil des chanſons & vaudevilles, dont Olivier Baſſelin eſt le premier Auteur, les plus eſtimées ſont celles du Roi de Navarre, quoique les conſonances en ſoient fort dures; mais l'on n'en trouve pas une faite ſur le vin. Je croi que c'eſt Baïf & Ronſard, qui ont ſongé les premiers à joindre l'Amour & Bacchus dans leurs chanſons, à l'imitation d'Anacreon.

Mat-

Mathieu Paris rapporte dans ſon Hiſtoire, que Guillaume le Bâtard, Duc de Normandie, ayant entrepris la conquête du Royaume d'Angleterre, fit chanter, à la tête de ſon Armée, les faits de Regnault & de Roland, en Langue de France Romaine pour encourager les Soldats, ce qui lui fit remporter la Victoire. Guillaume étant Maître de l'Angleterre y établit des Loix en cette Langue, que les Anglois ont conſervé longtems, laquelle a été polie & perfectionnée par les Hiſtoriens & par les Poëtes François par ſucceſſion des tems, à meſure qu'ils faiſoient des traductions des Ouvrages des Auteurs François, qui ſont venus à notre connoiſſance au point où nous les voyons aujourd'hui; mais comme l'uſage de la Langue eſt ſujet aux révolutions, ainſi que toutes les autres choſes de la vie, peut-être que dans un ſiécle il faudra une nouvelle traduction pour les paroles des Opera de Lully pour les chanter ſur le théâtre, puiſqu'il faut aujourd'hui un Commentaire vivant pour expliquer de certains endroits des Comedies de Moliére, comme on le voit dans celle de l'Ecole des Femmes, des Précieuſes ridicules, des Fâcheux & des Femmes Sçavantes; mais la Muſique eſt presque immuable, un bel air, quoique vieux, ne perd jamais ſa grace.

Fauchet, dans ſes Antiquitez, rapporte que Thibaut, Comte de Champagne, & depuis Roi de Navarre, devint ſi éperdûment amoureux de la Reine Blanche mere de Saint Lou-

ïs, dont la vertu étoit incorruptible, qu'il ne pouvoit la voir ſans ſortir de ſon bon ſens, ce qui l'obligea de s'en aller à Provins, où il aſſembla ſon Conſeil pour trouver un remède à ſon mal, traitant ſon amour comme une affaire très-ſerieuſe; on ne trouva point d'expedient plus ſalutaire que celui de la Muſique & de la Poëſie, ausquelles il s'attacha pour diſſiper la violence de ſa paſſion, étant auſſi bon Poëte que bon Muſicien. Fauchet dit que l'on voyoit encore de ſon tems des Vers écrits ſur les murailles de la ſalle de ſon Château de Provins à la louange de ſa Maîtreſſe, dont j'en rapporte ici quelques-uns, pour faire voir ſeulement le ſtile des Vers de ce tems-là, environ l'an 1220.

Je ne dy pas que nus aim' follement
Que li plus fox en fet miex apriſier
Mes granteur y a meſtier ſouvent
Plus que net ſens, ne raiſon ne plaidier
De bien amer ne peut nous enſeignier
Fors que li cuers qui done le talent
Cil en ſçait plus & moins s'en peut aidier.

Le Roi de Navarre prit en amitié un Seigneur nommé *Gaces Bruſlé*, pour l'aider à compoſer ſes chanſons & complaintes amoureuſes; parcequ'il étoit auſſi bon Poëte que bon Muſicien, & fort experimenté en amour. Comme en effet il n'eſt rien qui le détruiſe plutôt que l'abſence, quand elle eſt ſoûtenue de la Muſique & de la Poëſie.

Fauchet rapporte encore une Hiſtoire ſinglére

guliére touchant la Muſique, arrivée dans le même ſiécle à Richard premier Roi d'Angleterre & Duc de Normandie, qui ſe croiſa pour la guerre de la Terre Sainte. Ce Prince paſſoit pour l'un des plus braves de ſon tems; il maltraita de paroles Leopold Duc d'Autriche au Siége d'Acre, lequel n'oſa ſe vanger par les armes; mais il attendit que Richard paſſât par l'Autriche, en s'en retournant de l'Armée: Richard en ayant quelque ſoupçon, & craignant auſſi d'être arrêté ſur les Terres de France, laiſſa ſes équipages étant prêt d'entrer dans ce Dûché, & donna un rendez-vous à ſes gens ſur les frontiéres de Normandie; de ſorte qu'ayant donné ſes ordres, il ſe déguiſa en Religieux, & partit une nuit tout ſeul comme un Hermite; mais le Duc d'Autriche ayant mis des espions à ſa ſuite le fit arrêter en paſſant devant un de ſes Châteaux, & le remit enſuite entre les mains de l'Empereur Henri ennemi declaré de Richard, ſans néanmoins que perſonne en eût ni vent ni nouvelle. Un an ſe paſſa ſans que les Anglois ſe miſſent en peine de ſçavoir ce qu'il étoit devenu, parcequ'il étoit auſſi orgueilleux qu'intrepide: ces qualitez le faiſoient plus craindre qu'aimer des Grands; mais il avoit laiſſé à Londres un nommé *Blondel* Maître de ſa Muſique, & homme de tête, lequel ennuyé & chagrin de ne plus voir ſon Roi qu'il aimoit paſſionnément (parce qu'ils compoſoient enſemble des chanſons agréables, & que Richard ſavoit la Muſique comme la

 Poëſie,

Poëſie, & avoit la voix belle,) partit de Londres vêtu en Pelerin, ſous prétexte d'aller faire le voyage de la Terre Sainte; mais c'étoit dans le deſſein de ſçavoir ce que pouvoit être devenu ſon Maître; il roda par toute l'Allemagne, prenant langue de Châteaux en Chateaux & dans les Villes pour ſavoir les Fortereſſes; de ſorte qu'il arriva par bonheur dans un Village appellé *Loſenſtein*, ſitué près d'un Château qui appartenoit à l'Empereur Henri. Etant dans un Cabaret, il s'entretint avec l'Hôte pour ſçavoir qui logeoit dans ce Château: il lui dit qu'il n'y avoit qu'un priſonnier que l'on gardoit fort étroitement & qu'on ne ſçavoit qui il étoit, qu'il y avoit près d'un an que l'Empereur le tenoit-là; ce qui fit d'abord juger à Blondel, que ce pouvoit bien être celui qu'il cherchoit. Comme il ſçavoit trois ou quatre ſortes de Langues, il ſe ſervit de la Françoiſe pour tâcher de pouvoir s'entretenir avec quelqu'un du Château; il ſuppoſa d'être incommodé pour reſter plus de tems dans le Village ſans être ſoupçonné: de ſorte qu'une fois il alla ſe promener autour du Château, & s'étant mis ſous une fenêtre grillée où il jugea que ce Priſonnier pouvoit être, il entonna une chanſon qu'il avoit compoſée avec le Roi Richard, mais il n'en chanta que la moitié, & prêta l'oreille fort attentivement pour entendre ſi on ne lui répondroit pas; auſſi-tôt il entendit la voix de ſon Maître qui acheva le reſte de la chanſon; Blondel, charmé de cette heureuſe découver-

te, se retira chez son Hôte sans rien dire, passa fort agréablement la nuit, & le lendemain il partit pour revenir à Londres, annoncer cette heureuse nouvelle aux Seigneurs, qui assemblerent le Conseil, & envoyerent un Ambassadeur à l'Empereur Henri pour traiter de la rançon du Roi d'Angleterre. L'Empereur nia d'abord l'avoir en sa possession; mais l'Ambassadeur lui ayant fait le recit comme il avoit été découvert par Blondel Maître de sa Musique, il jugea que c'étoit un effet de la Providence, loua fort le Musicien & composa de la rançon de Richard à cent mille marcs d'argent. Fauchet dit avoir lû cette Histoire dans une Chronique Françoise écrite du tems de Philippe Auguste environ l'an 1200; je la rapporte ici comme un effet de la Musique.

Pour revenir à Charlemagne, on sçait qu'il aimoit passionnement la Musique, & qu'il assistoit à toutes les ceremonies de l'Eglise vêtu de la chape Imperiale, aux Fêtes solemnelles, chantant comme les Chantres à l'Office divin; il aima les gens de Lettres, les beaux Arts, & sur-tout les Poëtes & les Musiciens; il mourut environ l'an 814 âgé de soixante-douze ans, après en avoir regné quarante-sept.

Louis le Debonnaire succeeda à Charlemagne son pere, & fut couronné Empereur a Reims par le Pape Etienne IV. qui vint exprès en France pour cette grande ceremonie l'an 816, où tout le Clergé & toute la Cour assista; ce Pape avoit fait composer

des Cantiques convenables au ſujet, entr'autres *Te Deum laudamus*, qui furent chantez à ce Sacre avec une Muſique des plus conſiderables ; il aimoit ſon Peuple & leur donnoit ſouvent le divertiſſement des *Romances* dans les Places publiques, chantées par les *Meneſtrels*, Chantres, & jouées par les *Jongleurs*, qui compoſoient le Corps de Muſique dont j'ai déja parlé ; mais il ne permettoit pas qu'ils chantaſſent en ſa preſence autre choſe que des faits mémorables & vertueux, concernant les bonnes mœurs pour l'inſtruction de ſon Peuple, reſervant le Corps de ſa Muſique pour les fonctions de ſa Chapelle. Sa trop grande bonté lui attira une conſpiration tramée par Bernard fils de Pepin ſon frere, laquelle fut découverte ; il y eut pluſieurs Prélats qui y trempetent, entr'autres un nommé *Theodulfe* Evêque d'Orleans, qui fut condamné à une priſon perpetuelle à Angers ; mais comme il ſçavoit la Poëſie & la Muſique en perfection, il compoſa dans ſa priſon l'Hymne de *Gloria, laus & honor*, qui exprimoit ſa douleur, ayant la voix excellente ; de ſorte qu'un jour l'Empereur paſſant par hazard devant ſa priſon dans le tems qu'il chantoit ſon Hymne, il s'arrêta pour l'entendre, dont il fut ſi touché qu'il conſentit ſur le champ à l'élargiſſement de cet Evêque, & depuis ce tems-là l'Egliſe chante cette Hymne le jour de Pâques fleurie. La clemence de l'Empereur lui attira encore une ſeconde conſpiration formée par ſes enfans, qui

qui le déposerent pour un tems de l'Empire à la faveur du Clergé, dont la puissance étoit montée au dernier degré, comme on le voit par le procès verbal qui se trouve dans Fauchet, touchant la dégradation de cet Empereur, qui fut neanmoins rétabli; mais il mourut peu de tems après âgé de soixante-quatre ans, son régne fut environ de vingt-sept ans. Un peu avant sa mort, le Comte Baudry lui présenta un Prêtre de Venise nommé *George*, natif de Benevent, qui s'engagea de faire un Jeu d'Orgues à la façon des Grecs. Comme cela étoit fort rare en France, l'Empereur donna ordre de le loger dans le Palais d'Aix, & chargea son Maître de Musique, nommé *Vantulse*, de fournir au Prêtre George tout ce qui seroit nécessaire pour la composition de son ouvrage. Ce fut aussi sous son régne que l'on vid des Horloges en France, dont la premiére fut apportée à Charlemagne par les Ambassadeurs de la Ville de Jerusalem, & ce sont les Horlogers d'Allemagne qui ont inventé les carillons des cloches & des horloges. *Aimoin Gest. des Fran. Fauchet, Antiq.*

Après la mort de Louis le Debonnaire, Charles le Chauve fut couronné Roi de France l'an 869; & l'an 875, il fut appellé à l'Empire; son Sacre se fit à Rome, avec une magnificence digne de sa grandeur. Comme il aimoit les beaux Arts, chacun s'employa à lui faire voir les preuves de son sçavoir, dont il avoit une grande connoissance, puisque Aymon, & de Floard, Au-

teurs du Livre des Geſtes des Archevêques de Reims, diſent que Charles le Chauve compoſoit auſſi bien des Vers, qu'il ſçavoit la Muſique, & qu'il envoya chercher des Gens de Lettres jusqu'en Aſie, pour faire fleurir les Sciences en France. Ce fut lui qui abolit l'uſage des combats des Champions, dont on ſe ſervoit pour ſa justification, ou pour la découverte de quelque fait important; comme auſſi les preuves des ſermens qui ſe faiſoient par l'épreuve du fer chaud, par celles de l'eau froide & de l'eau bouillante en préſence du Clergé qui en faiſoit les ceremonies, accompagné de Muſiciens qui chantoient des Cantiques en faveur de celui qui ſe purgeoit par ces épreuves, & dont l'innocence étoit reconnue quand il en ſortoit ſain & ſauf, au lieu qu'il en coûtoit la vie aux coupables. Je croi devoir rapporter ici pour ſatisfaire le Lecteur, les Oraiſons que les Evêques & les Abbez, en reputation de bonne vie & mœurs, diſoient auparavant de faire l'épreuve pour invoquer la Juſtice divine, afin qu'il plût à Dieu de faire tourner la Victoire du côté du bon droit.

ORAISON

Pour l'épreuve de l'Eau bouillante.

Dieu juſte Juge, fort & patient, qui aimes & es Auteur de la Juſtice, & juges droitement; juges, Seigneur, ce qui eſt juſte, car tes Jugemens ſont droituriers: toi qui regarde ſur

ſur la terre & la fais trembler ; toi Seigneur, qui par l'avenement de ton Fils Jeſus-Chriſt *as ſauvé le Monde, & par ſa Paſſion racheté le Genre humain ; toi qui ſauvas les trois Enfans, Sydrach, Miſach, & Abdenago, mis dans la fournaiſe par le commandement du Roi de Babylone, veuilles par ta clemence ſanctifier cette eau bouillante ſur le feu, & par ta puiſſance & bonté, faire que ſi aucun innocent met ſa main dedans il la puiſſe retirer ſaine & entiére, comme tu ſauvas les trois Enfans de la fournaiſe ardente, & Suzane de la fauſſe accuſation ; mais ſi aucun malfaiteur, ayant le cœur endurci par le Diable, oſe y mettre la main, il plaiſe à ta très-juſte Bonté le declarer, afin que ta puiſſance ſoit évidente en ſon corps, & que ſon ame puiſſe être ſauvée en faiſant penitence & ſe repentant de ſes méfaits.*

ORAISON

Pour la conſecration de l'épreuve par le Fer chaud.

Dieu juſte Juge, qui es Auteur de paix, & juges ſelon la droiture, nous te ſupplions bien humblement qu'il te plaiſe benir & ſanctifier ce fer ordonné pour la preuve & examen de toutes choſes douteuſes ; de ſorte que ſi tel . . . . eſt innocent de tel crime (on nommoit le fait) il puiſſe en ſes mains prendre le fer ardent ; mais s'il eſt coupable, il plaiſe par ta vertu le declarer, afin que l'iniquité ne gagne pas ſur la juſtice, ains que le tort demeure vaincu par l'équité, &c.

Il y avoit dans celle de passer les pieds nuds sur les fers ardents, une autre Invocation & une autre Oraison pour être baigné dans l'eau froide; toutes ces Oraisons se chantoient pontificalement.

Fauchet dans ses Antiquitez dit, que Louis le Jeune, Roi de Germanie, ne pouvant avoir raison de Charles le Chauve son oncle, à qui il redemandoit la Lorraine; il lui envoya trente Ambassadeurs pour faire les épreuves, dix pour l'eau bouillante, dix pour l'eau froide, & dix pour le fer chaud, suivant l'accord fait avec Charles le Chauve, ce que les Ambassadeurs firent devant lui sans aucun dommage; mais malgré ces épreuves, il ne voulut point rendre à Louis le Jeune ce qui lui appartenoit si legitimement, ce qui fut cause en partie que cet Empereur en fit abolir l'usage par un Synode considérable; parceque l'on prétendit qu'il y avoit de la fraude par les précautions que ceux qui s'exposoient prenoient auparavant, soit par des paroles magiques ou autrement, comme nous avons vû de nos jours des Charlatans qui mangeoient des charbons ardens, d'autres qui se faisoient verser du plomb fondu sur les mains, & s'en lavoient comme avec de l'eau, sans que cela fît aucun effet.

Les femmes étoient aussi admises à ces preuves pour leur justification, quand elles étoient accusées de faits graves, comme d'adultére, empoisonnemens & assassinats, qu'on ne pouvoit prouver par témoins; mais pour celle

celle du combat des Champions en champ clos, il n'y avoit point d'artifice, car il en coûtoit la vie à l'un ou à l'autre, ce qui subsista parmi les François jusqu'en 875 comme une Loi ; & peu de tems après cette suppression, Charles le Chauve fut empoisonné par son Médecin Juif nommé *Sedecias*, quoique cet Empereur l'aimât tendrement ; quelques Historiens ont prétendu qu'il fut empoisonné, à cause du mépris qu'il avoit fait des épreuves des Ambassadeurs de Louis le Jeune Roi de Germanie.

Mais l'Empereur Othon voulut encore que les controverses de l'Eglise fussent vuidées par les duels en champ clos ; c'est pourquoi chaque Diocèse & grosses Abbaïes avoient toûjours leurs Champions, ou Vicaires-Chevaliers prêts à combattre. *Chevreau*, *l.* 5. *ch.* 11. raporte qu'Alfonse V. & le Pape Gregoire VII. voulant introduire la Liturgie de Saint Ambroise à Tolède, le Clergé & le Peuple s'y opposerent fortement ; le Roi, le Pape & le Clergé demeurerent d'accord que ce differend seroit décidé par le combat, où le Chevalier d'Alfonse fut vaincu par celui du Clergé ; cette ceremonie, comme je l'ai déja dit, se faisoit avec une grande Musique & chants d'allegresse composez à la gloire du Vainqueur.

Depuis la mort de cet Empereur jusqu'à Hugues Capet, on trouve peu de chose remarquable dans l'Histoire touchant la Musique, si ce n'est qu'après la déposition de Charles le Gros Empereur & Roi de France l'an 887,

il fut si abandonné des Grands & des petits, qu'il n'auroit pas trouvé à manger ni à coucher sans son Maître de Musique qui prit soin de lui fournir son nécessaire, jusqu'à ce que Luitberg, Evêque de Mayence, lui eut abandonné le revenu de quatre Villages pour subsister, dont il ne jouit pas long tems, puisqu'il mourut l'année suivante. Chevreau dit qu'on croit qu'il fut étranglé par l'ordre de ses ennemis, dont les plus grands étoient sa sœur Hildegarde, & Arnould son neveu qui remplit sa place pour l'Empire.

Charles le Simple fut reconnu Roi des François, mais étant incapable du Gouvernement à cause de son extrême jeunesse; Eudes fut élû son tuteur & se fit aussi couronner à Sens par Gautier, à cause du démêlé qu'il eut avec l'Archevêque de Reims qui s'étoit opposé vigoureusement à sa tutelle; c'est pourquoi la ceremonie ne fit pas honneur à la Musique. Quelque Chronique de l'Abbaïe de Cluny fait mention d'un nommé Eudes Moine de cet Ordre, pour être un des plus sçavants Musiciens qu'on eût vû en France sur la fin du neuviéme siécle. *Fauchet en fait aussi une remarque, liv.* XI. *ch.* 61.

Louis IV. dit d'Outre-mer, étant à Tours avec toute sa Cour environ l'an 940, quelques-uns de ses Courtisans entrerent dans l'Eglise de Saint Martin dans le tems que l'on y chantoit l'Office; ils furent fort surpris d'y voir le Comte d'Anjou nommé *Foulque II.* placé au rang des Chanoines, qui chan-

chantoit l'Office comme eux, parcequ'il aimoit la Musique ; ces Courtisans vinrent dire au Roi que le Comte d'Anjou étoit devenu Prêtre ; il se moqua un peu de la dévotion du Comte, sur le recit qu'ils lui en firent : cette raillerie déplut si fort au Comte d'Anjou, qu'il écrivit dès le lendemain une Lettre au Roi & lui manda ; *Sçachez, Sire, qu'un Roi sans Musique est un Ane couronné*, parceque le Roi étoit dans le cas. Les Anglois eurent leur raison pour l'élever dans l'ignorance pendant les troubles en France ; mais loin de se fâcher de ce reproche, il le reçut en bonne part, avouant tout haut à ses Courtisans, que le Comte d'Anjou avoit raison, & qu'il falloit que ceux qui vouloient gouverner les autres, en sçussent plus que ceux qu'ils gouvernoient : ce trait Historique peut servir d'exemple à bien des Princes. Le régne de Louis d'Outre-mer fut fort court, parcequ'il mourut d'une chute de cheval à la chasse du Loup l'an 954. *Antiquitez de Fauchet, liv. 12. ch. 11. Et Du Haillan, Histoire des Comtes d'Anjou.*

Louis V. dit le Faineant, fut le dernier des Rois de France de la race des Carlovingiens, qui finit l'an 987. Hugues Capet, qui étoit Connêtable & Comte de Paris, fut élû Roi de France par l'Assemblée des Etats.

Robert, surnommé le Dévot & le Sage, succeda à Hugues Capet son pere l'an 997, qui eut soin de lui donner pour Précepteur Gerbert Archevêque de Reims, dont le pro-

fond ſçavoir le fit monter à la Papauté ſous le nom de Sylveſtre II. de ſorte que ce grand Homme rendit le Roi Robert le plus ſçavant de tous les Rois ſes Prédeceſſeurs ; il fut auſſi verſé dans la Poëſie que dans la Muſique, & compoſa quantité de Cantiques & d'Hymnes à la gloire des Saints Martyrs, que l'on chante à l'Egliſe ; ſa femme Conſtance voulut qu'il en compoſât un à ſa louange : il le fit en Latin, & commençoit, ſuivant l'explication Françoiſe, par, *O constance admirable des Martyrs.* La Reine le chantoit ſouvent ſans ſçavoir ce qu'elle chantoit, parcequ'elle n'entendoit point le Latin ; mais elle croyoit que c'étoit à ſa louange, quoique ce fût à la gloire des Martyrs, ſuivant l'intention de Robert qui voulut ſeulement y mettre le nom de Conſtance ſa femme pour la contenter, comme le rapporte Nicole Gilles, Auteur du tems de Robert Roi de France.

Depuis ce tems-là, il ſemble que les François s'attacherent plus à l'art de la Guerre qu'à toute autre choſe ; à peine un enfant avoit-il dix ou douze ans, qu'on lui mettoit l'épée au côté, plûtôt que de lui apprendre à lire ; les Sciences & les Arts ſe maintinrent ſeulement parmi les gens d'Egliſe, de ſorte que jusqu'au régne de Saint Louis, on ne trouve point d'Auteur qui faſſe mention de la Muſique, où il eſt ſeulement dit que Saint Louis fonda une grande Meſſe en nottes, qu'il entendoit tous les jours, qui eſt celle qui ſe chante au-

jourd'hui

jourd'hui à la Sainte Chapelle, qu'il fit bâtir à son retour de la guerre de la Terre Sainte; mais Joinville, qui a fait la Vie de Saint Louis, ne dit pas qu'il eût un Corps de Musiciens à sa suite, quoiqu'il aimât fort la Musique. Le chant n'étoit dans ce tems-là qu'à une seule voix, car on n'avoit pas encore en France la connoissance de la Musique à deux parties, comme on le voit par le manuscrit des chansons du Comte Thibaut Roi de Navarre, du Comte d'Anjou, & d'autres, qui se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque du Roi, qui est peut-être celui que Fauchet dit avoir vû dans celle de Mr. de Mesme Comte de Roissy: qui plus est, c'est qu'on ne trouve point les noms des Musiciens François, qui ont mis en usage le chant en differentes parties, ce qui fait croire qu'il peut nous venir d'Italie. Outre que les Historiens, ni les Auteurs des Chroniques de France, n'estimoient pas assez les Musiciens François pour en faire mention dans leurs écrits, ils regardoient ceux qui couroient les Villes & les Châteaux des Grands Seigneurs pour chanter leurs *Romances*, comme des Batteleurs qui vont de Foire en Foire pour amuser le Peuple, outre que leurs *Romances* devinrent si fabuleuses depuis les guerres des Croisades, qu'elles firent regarder ce Corps de Musiciens, comme des Imposteurs, ce qui les obligea de changer leur profession en celle de Comediens spirituels; ils composerent des espèces de Comedies pour representer des sujets pieux, tels que

la

la Paſſion de Jeſus-Chriſt, la reſurrection du Lazare, la converſion de la Magdeleine, *&c.* qu'ils vinrent jouer à Paris comme des Pelerins qui venoient de la Terre Sainte, ce qui marque l'origine des Comediens en France, ainſi que Boileau le rapporte dans ſes Oeuvres. Il n'y avoit que les Maîtres de Muſique des Chapelles des Rois & ceux des Egliſes Cathedrales qui fuſſent en quelque recommendation. Nos Rois juſquà François I. avoient des Lecteurs qui liſoient pendant leurs repas des faits hiſtoriques, au lieu de Muſiciens, outre que les ſpectacles publics n'étoient pas encore en uſage; mais ſeulement les Bals, & les Tournois faiſoient le divertiſſement des Rois & Grands Seigneurs, c'eſtpourquoi je paſſe les régnes de bien des Rois, faute d'avoir rien à dire de remarquable depuis Saint Louis touchant la Muſique, juſqu'au règne de François I, pour ne me pas écarter de mon ſujet, du moins autant qu'il eſt poſſible, dans une recherche auſſi difficile que l'eſt celle-ci.

Les Hiſtoriens donnent ordinairement à François I. le titre de Reſtaurateur des Lettres & des beaux Arts, qui étoient fort tombez en France avant ſon règne; parcequ'il inſtitua un Collége Royal dans Paris, pour le rétabliſſement de diverſes Sciences, & les Langues néceſſaires pour les acquerir; il fit venir en France les Perſonnes les plus celèbres de l'Europe pour l'execution de ſes deſſeins.

Cet établiſſement conſiſtoit en trois Chai-

res; la premiére, pour la Langue Hebraïque qui fut donnée à François Vatable, fameux pour ſes remarques ſur l'Ecriture Sainte; la ſeconde pour la Langue Grecque, à Pierre Danez, qui fut enſuite Evêque de Lavaur; & la troiſiéme, deſtinée à enſeigner les Mathematiques, que l'on partagea entre deux fameux Profeſſeurs nommez *Oronce Finé*, & *Jean Martin*.

Comme la Muſique eſt une partie des Mathematiques, cette profonde Science forma des Elèves qui firent fleurir la Muſique en France. François I. ayant un grand penchant pour les plaiſirs, en établit un corps pour tenir appartement, afin de ſervir de prétexte au Dames de la Cour d'y venir plus ſouvent, & même ſans être mandées en ceremonie, comme il ſe pratiquoit auparavant, à moins que ce ne fût au cercle de la Reine; cet établiſſement fut auſſi regardé comme un effet de la paſſion de François I. pour la Comteſſe de Châteaubriant.

Outre la Muſique de la Chambre, il y avoit celle de la Chapelle, laquelle ſuivit le Roi en ſon voyage de Milan en 1515. elle ſe joignit à celle du Pape Leon X. lorſqu'il celebroit la Meſſe, avec la plus grande magnificence que jamais Pape ait fait voir pendant ſon ſéjour en la Ville de Boulogne, lieu de leur entrevûe pour le fameux Concordat.

Les divertiſſemens des Seigneurs, avant ce tems-là, conſiſtoient en Bals, Balets & Mascarades; les anciens Tournois étoient encore

re en usage, mais ils ont presque cessé depuis que Henri II. y fut mortellement blessé par Montgommery d'un coup de lance; on voit dans l'éloge de ce Prince qu'il aimoit beaucoup la Musique.

Les premiers établissemens que fit François I. pour les Sciences, furent conduits par les avis de Jean du Bellai Evêque de Paris, par Guillaume Budé Maître des Requêtes, & Pierre du Châtel, qui étoit l'Introducteur des gens de Lettres auprès du Roi; ces trois grands Hommes representerent encore à François I. qu'il manquoit un nouveau Collége pour enseigner d'une maniére nouvelle, les Humanitez, la Philosophie & la Médecine; sa Majesté y pourvut avec toute la dépense digne d'un si grand Roi, pour rendre la France plus florissante qu'elle n'avoit jamais été. Cet établissement fut fait en 1530. Plusieurs Gentilshommes du Royaume savoient à peine signer leur nom; ils faisoient consister toute leur habileté dans l'art de la Guerre, & dans l'adresse des Tournois. Ils se faisoient un mérite de leur ignorance, suivant la remarque qu'en a fait Varillas, dans la Vie de François I. Cet Auteur dit que les titres les plus anciens de la Monarchie Françoise sont fort souvent sans signatures, & que l'on appliquoit seulement les sceaux ou cachets des Gens de consideration au bas des Actes, pour marquer le consentement & la presence des Contractans; de sorte que les Arts étoient fort négligez avant François I. sur-tout parmi

mi les Courtiſans: ce n'eſt pas qu'il n'y eût des Gens de Lettres en France, parmi les Gens d'Egliſe, dans la Robe, & dans les autres Etats qui étoient en grande conſideration; mais communement parlant, avant ce régne, les François ſe piquoient plutôt de bravoure que de ſcience.

Ce n'étoit pas aſſez de l'établiſſement de ce Collége, & de tant d'autres qu'il y avoit à Paris, pour faire de grands progrès dans les Sciences, ſans le ſecours d'une Bibliothèque Royale; comme l'Imprimerie n'avoit été inventée qu'au ſiécle précedent environ l'an 1450, les Livres étoient aſſez rares, & les Manuscrits fort chers. François I. fut encore ſollicité par les Savans, de faire la dépenſe d'en aſſembler une quantité ſuffiſante qui pût former une Bibliothèque digne de ſa Grandeur; le ſoin en fut encore donné à Budé, & à Jean Lascaris, qui avoient une connoiſſance admirable des Livres & des Manuscrits Orientaux. Ce dernier eut ordre d'aller faire des voyages dans les Cours de l'Europe & dans l'Orient; il en acheta qui valoient jusqu'à cent Ecus d'or le volume, qui étoit en ce tems là une ſomme conſiderable; il apporta entr'autres quantité de beaux Traitez de Muſique, pour laquelle ſa Majeſté avoit beaucoup d'inclination, qui ſervirent à perfectionner les Maîtres qui faiſoient profeſſion de cet Art, dont le ſavoir étoit fort borné dans ce tems-là.

Cependant le principal embelliſſement de cette curieuſe Bibliothèque eſt dû en partie à la

la Reine Catherine de Medicis épouse de Henri II. Elle fit apporter de Florence tous les Livres & les rares Manuscrits que Laurent de Medicis son bisayeul, *surnommé le Pere des Muses*, avoit acheté des Turcs; après qu'ils eurent pillé la fameuse Bibliothèque Imperiale de Constantinople, Ville Capitale de l'Empire d'Orient, & le centre des beaux Arts.

Ce qui contribua encore à perfectionner la Musique en France, ce fut quantité de Musiciens Italiens qui suivirent cette Princesse à son mariage, & qui donnerent beaucoup d'émulation aux nôtres; ils commencerent à changer leur méthode simple, pour se conformer en quelque façon à la délicatesse de la Musique Italienne, tant pour la vocale, que pour l'instrumentale, que l'on peut dire être parvenues depuis à leur derniére perfection, par la force du génie du Sieur de Lully, le plus fameux Musicien que nous ayons eu en France.

On trouve dans les Mémoires de Mr. de la Fôret Ambassadeur de François I. à Constantinople, pour le Traité fait avec Solyman II. l'an 1543, que le Roi, croyant faire plaisir à son nouvel Allié, lui envoya un corps de Musiciens des plus accomplis, croyant lui faire un présent digne de sa Grandeur. Soliman les reçut d'abord très-favorablement, & leur donna le tems de lui faire entendre trois differens concerts dans son Palais en présence de toute sa Cour; il en parut fort content par rapport à la satisfaction de

de l'ouïe ; mais ayant remarqué que cette Musique amolissoit son ame guerriére, il jugea par lui-même qu'elle pouvoit faire encore plus d'impression dans celle de ses Courtisans. Il loua fort les Musiciens, néanmoins comme il apprehendoit que la Musique ne causât par la suite de son établissement, autant de desordre dans son Empire, que la liberté de l'usage du vin en peut faire naître; cette reflexion l'obligea de renvoyer ce corps de Musique, après avoir fait casser tous leurs Instrumens, avec défenses aux Musiciens de s'établir dans son Empire, sur peine de la vie: il leur fit cependant un grand présent pour les consoler de leur disgrace.

Soliman crut encore que c'étoit un trait de politique de François I. car il dit à l'Ambassadeur de France, qu'il croyoit que son Maître lui avoit envoyé ce divertissement pour le détourner des occupations de la Guerre, de même que les Grecs envoyerent aux Persans le jeu d'Echets pour ralentir leur passion belliqueuse; ils envoyerent aussi aux Grecs le jeu du Tric-trac qu'ils avoient inventé, comme un symbole de la conduite de la vie; peut-être aussi que Soliman congedia ces Musiciens, parceque, suivant le rapport du Chevalier Chardin dans la relation de ses Voyages d'Orient, la Musique est défendue en Turquie, de même que l'usage du vin, par la Loi de Mahomet. Ce fut dans ce tems-là que Saint Gelais, Poëte illustre, commença à perfectionner la Poësie; il fit quantité de chansons très-agréables. La Fran-

France prenoit un nouveau luſtre lorsque François I. mourut à l'âge de cinquante-trois ans, & laiſſa pour ſon ſucceſſeur Henri II. en 1547; ſa pompe funèbre fut des plus magnifiques qu'on ait jamais vû en France, elle coûta près de trois millions, c'étoit en ce tems-là une ſomme immenſe.

Le régne de Henri II. ne fut que de douze ans, & celui de François II. fut ſi court & ſi troublé des cruelles Guerres civiles, ſoutenues par les Ligués dans tout le Royaume, qu'il ne s'y paſſâ rien de remarquable touchant la Muſique; il y eut ſeulement quelques fêtes au mariage de ces Rois, & de quelques Princes & Princeſſes où la Muſique de la Chambre, & celle de la Reine Catherine de Medicis regente, parurent avec aſſez de magnificence; mais Henri mourut d'un éclat de lance dans l'œil, en joûtant dans un Tournois contre Montgommery l'an 1559, comme je l'ai déja dit; & François II. mourut 15 mois après d'une apostume à l'oreille; ces régnes pendant treize à quatorze ans furent très-contraires à l'avancement des beaux Arts, qui ne peuvent fleurir que dans la Paix, comme les fleurs dans le Printems.

Charles IX. ſucceda à François II. à l'âge de onze ans, & fut ſacré à Reims l'an 1561. Il fut élevé dans la connoiſſance des belles Lettres; faiſant fort bien des Vers, comme on le voit par ſes Lettres écrites en Vers à Ronſard, aimant fort la Muſique. Ce fut ſous ſon régne que Jean-Antoine de Baïf,

Baïf, auſſi fameux Poëte qu'excellent Muſicien, commença d'établir une Academie de Muſique dans la maiſon paternelle au Fauxbourg S. Marcel, où tous les Muſiciens étrangers étoient bien reçûs pour y concerter, comme nous le voyons aujourd'hui chez pluſieurs Particuliers qui ont du goût pour la Muſique. Le Roi aſſiſtoit aux concerts de Baïf une fois la ſemaine avec toute ſa Cour, dont il ſortoit toujours très-ſatisfait; les concerts étoient un divertiſſement fort rare à Paris dans ce tems-là. Sainte Marthe, qui a fait l'éloge de Baïf, dit qu'il fut auſſi le premier qui compoſa une Comedie en Vers François, dont il donna la repreſentation à Charles IX. l'an 1567, à l'Hôtel de Clugny près des Mathurins, où les Comediens François firent leur premier établiſſement. Il ne faut pas douter que le Poëte Ronſard n'ait aidé à Baïf à compoſer cette premiére Comedie, étant aſſociez dans la recherche des Sciences, des Arts, & amis inſeparables au dire de La Croix du Maine, qui dit auſſi que Henri III. aſſiſta aſſez ſouvent aux concerts de Baïf; mais ce divertiſſement fut interrompu par les Guerres civiles environ l'an 1587. Cet excellent génie mourut peu de tems après; c'eſt à lui en partie à qui l'on doit la perfection de la Muſique & de la Poëſie dans le ſeiziéme ſiécle, dont il avoit ſuccé le lait à Veniſe.

Euſtache du Corroys, natif de Beauvais, fut encore un excellent Muſicien, & Maître de Muſique de la Chapelle de Charles

IX.

IX, lequel fut conſervé dans ſon emploi ſous Henri III. après la mort de Charles IX. qui arriva l'an 1574, âgé de vingt-cinq ans, mais avec ſoupçon de poiſon. Il diſoit ſouvent qu'il falloit traiter les Poëtes & les Muſiciens comme on fait les bons chevaux, les bien nourrir, & non pas les ſoûler, crainte de les rendre trop peſans; car l'on voit rarement des gens qui ont trop d'embonpoint ſe perfectionner dans les Sciences & les Arts; il aimoit fort les gens de Lettres, compoſa un Traité de la Venerie, quantité de Chanſons & de Lettres en Vers écrites à Ronſard.

La mort imprévue de Charles IX. fit revenir Henri III. en France, d'où il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit parti, pour aller prendre poſſeſſion du Royaume de Pologne en 1574. Il le quitta pour ſucceder à la Couronne de France; comme c'étoit un Prince magnifique, il mit bien-tôt la Cour dans le goût des plaiſirs, quoiqu'il fût troublé de tems en tems par les guerres de la Ligue.

La premiére marque que le Roi donna de ſa magnificence, fut l'inſtitution de l'Ordre des Chevaliers du Saint Eſprit au nombre de cent, qui ſe fit dans l'Egliſe des Auguſtins l'an 1579, pour une marque d'honneur reſervée aux plus grands Seigneurs du Royaume, au lieu de l'Ordre de Saint Michel qui s'étoit trouvé fort avili ſous les régnes précedens. Cette ceremonie fut faite avec une pompe extraordinaire, les Chevaliers ayant

ayant été traitez pendant deux jours fort ſplendidement, avec des concerts, ce qui n'avoit point encore trop paru en France.

L'année ſuivante Henri III. maria Marguerite de Lorraine, ſa belle-ſœur, au Duc de Joyeuſe l'un de ſes Favoris; le Roi fit pour ce mariage une fête ſurprenante au Château du Moutier, qui dura quinze jours, pendant lesquels la Cour parut à chaque festin avec des habits les plus magnifiques, & les plus ſuperbes que l'on eût encore vû à la Cour. Il y eut chaque jour des divertiſſemens nouveaux, qui conſiſtoient en concerts, bals, mascarades, combats à pied & à cheval, joûtes, tournois, & généralement tout ce qu'on peut imaginer pour contribuer au plaiſir d'une Cour la plus magnifique & la plus galante qu'on eût jamais vû en France, dont la dépenſe fut eſtimée monter à près de quatre millions; les Poëtes Ronſard & de Baïf en eurent chacun deux mille Ecus, pour les Vers & la Muſique qu'ils compoſerent pour cette fête avec Beaulieu & Salomon, Maîtres de la Muſique; les décorations furent faites par Jaques Patin fameux Peintre du Roi, ſans compter la dépenſe des Muſiciens qui furent tous vêtus fort proprement aux dépens de Sa Majeſté.

Il ne paroît pas que la Comedie Françoiſe fût encore fort établie dans ce tems à la Cour; mais on trouve dans le Journal d'Henri III. qu'il donna des Lettres Patentes l'an 1577, à une Troupe de Comediens Italiens, qui s'établirent à l'Hôtel de Bour-

bon, où l'on donnoit quatre ſols pour l'entrée, & peut être cinq à l'Hôtel de Clugny, où l'on jouoit la Comedie Françoiſe, laquelle devint ſi licentieuſe, qu'en 1588, les Comediens François furent bannis de Paris par Arrêt du Parlement rendu ſur la Requête du Procureur Général.

Au retour de cette ſuperbe fête du Château du Moutier, le Cardinal de Bourbon, qui étoit Abbé de Saint Germain des Prez, en donna une magnifique à toute la Cour, dont l'appareil fut ſans exemple. Il fit conſtruire une espèce de Bâtiment ſur la Riviére en forme d'un Char de Triomphe, pour faire paſſer toute la Cour, du Louvre au Pré aux Clercs; ce Char étoit tiré par des Batteaux faits en forme de Chevaux Marins, avec des Tritons, des Baleines, des Dauphins, des Syrènes, des Eturgeons & des Tortues, repreſentans les Monſtres Marins, jusqu'au nombre de vingt-quatre, ce qui formoit l'apparence d'un Triomphe de Neptune. Il y avoit dans le corps de ces Animaux artificiels, toutes ſortes de Muſiciens qui faiſoient un concert ſurprenant, & d'autres gens pour l'execution du Feu d'artifice, qui ſembloit ſortir naturellement de la gueule & par les nazeaux de ces Monſtres Marins. L'appareil de ce ſpectacle avoit attiré tout le peuple de Paris ſur les bords de la Seine; mais l'execution pour la marche de cette grande Machine ne répondit pas tout-à-fait au deſſein de l'Inventeur. Quoique cette fête fût donnée le dixiéme Octobre, le Cardi-

Cardinal fit repreſenter, dans l'Abbaïe, un Jardin artificiel garni de fleurs, de fruits & de tout ce que la Terre peut produire d'agréable dans toutes les ſaiſons ; le feſtin fut d'une magnificence ſurprenante, accompagné d'un concert le plus nombreux que l'on eût encore vû à la Cour.

Quelques jours après, la Reine, par complaiſance pour le Roi, & pour faire honneur au mariage de ſa ſœur, donna une grande fête dans le Louvre, où l'on repreſenta un Balet de Cerès & de ſes Nymphes, qui parut fort nouveau, avec une grande Muſique, composée par Claudin le plus fameux Muſicien qu'on eût encore vû en France ; & les entrées de Balets furent de la compoſition de *Baltazarini* Italien, qui depuis s'appella Beaujoyeux, l'un des plus excellens Violons de l'Europe, que la Reine avoit fait venir d'Italie avec une bande de Violons dont il étoit le Chef. Il ſe rendit ſi agréable à la Cour par l'invention de ſes Balets, & par des repreſentations de fêtes pour les feſtins, que la Reine le fit ſon premier Valet de Chambre.

Le Roi continua la fête par un Carouſel, ou un Balet qui fut danſé par des Chevaux d'Espagne dreſſez pendant ſix mois pour cet effet, lesquels combattoient en cadance au ſon des trompettes, des clairons & des autres Inſtrumens militaires ; il y eut encore un concert mêlé de voix & d'Inſtrumens qui fut des plus accomplis. Tous ces divertiſſemens finirent par un feu d'artifice ſur

la Riviére au-devant du Louvre, qui fut dreſſé ſur des Batteaux accommodez en forme de Galéres à l'exemple de ceux des Romains, ce qu'on n'avoit point encore vû en France. La dépenſe de toutes ces fêtes fut ſi grande, qu'elle épuiſa tous les fonds d'Henri III. cela fut cauſe que le Roi fut plus moderé dans la ſuite pour la dépenſe des ſpectacles, comme il parut au mariage du Duc d'Epernon, fait quelque tems après au Louvre ſans aucune magnificence, quoiqu'il fût auſſi ſon Favori; mais il lui donna en récompenſe quatre cens mille Écus ſous main, qui étoit en ce tems-là une ſomme prodigieuſe.

Henri III, voulant donner une bonne opinion au peuple de ſon zèle pour la Religion Catholique, inſtitua une Confrerie qu'on appelloit *les Pénitens*, dont la dévotion conſiſtoit à faire des Proceſſions ſolemnelles depuis Saint Germain de l'Auxerrois, jusqu'à Notre-Dame, en grande céremonie; le Roi y aſſiſtoit avec tous les Grands Seigneurs, & autres Confreres, vêtus de grandes robes de toile blanche, la tête couverte d'un chaperon & d'un voile qui leur couvroit le viſage; ils étoient accompagnez d'une Muſique pieuſe, ce qui fut en partie cauſe de l'établiſſement de la Muſique chorale dans les Egliſes Cathedrales du Royaume environ l'an 1585, ſuivant le Journal d'Henri III.

On ne trouve rien depuis ce tems-là, qui mérite d'être rapporté touchant la Muſique, jusqu'à

jusqu'à la mort de ce Prince, qui arriva (comme l'on ſçait) dans le trouble des Guerres civiles. Le Roi étant à Saint Cloud fut bleſſé d'un coup de couteau dans le bas ventre le 2 Août 1589; le Royaume, & Paris ſur-tout, ſe trouva ſi embarraſſé par les troubles de la Ligue, qu'on ne fit ſa Pompe funèbre que long-tems après ſa mort.

Le régne d'Henri IV. qui ſucceda à Henri III. fut de vingt-un an; comme ce fut encore un régne de troubles & de guerre, on trouve peu de choſe qui mérite d'être rapporté pour les fêtes & les divertiſſemens qui concernent la Muſique, encore que, pendant les dix derniéres années, le Royaume fût tranquile. Ce Roi étoit ſi familier, qu'il aſſiſtoit ſans façon à toutes les fêtes de ſes Courtiſans; chacun ſçait que Henri IV. eut le même ſort que ſon Prédeceſſeur en 1610. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit fait pendant ſon régne quantité de mariages conſiderables; mais les céremonies & les fêtes n'en furent celebrées qu'à l'ordinaire.

La Cour de la Reine Marguerite ſon Epouſe fut très-favorable à la Muſique; comme elle aimoit la dépenſe, tous les Muſiciens s'empreſſoient de compoſer des nouveautez pour ſes divertiſſemens; l'on trouve dans des Mémoires de ſa Vie, qu'il y eut des Muſiciens de ſa Chambre qui lui plurent un peu trop, témoin la chanſon faite pour marquer le goût qu'elle avoit pour un nommé *Cominy* Maitre de Muſique de ſa Chambre,

& que toute la Cour chantoit par complaisance pour la Reine, dont voici les paroles:

A ces bois, ces prez & ces antres,
Offrons les vœux, les pleurs, les sons,
La plume, les jeux, les chansons,
D'un Poëte, d'un Amant, d'un Chantre.

Ce qui fait voir que les Musiciens & les Poëtes étoient assez estimez dans ce tems-là.

La Paix qui regnoit en France depuis dix ou douze ans, l'avoit rendue si florissante, qu'elle commençoit de donner de la jalousie à toute l'Europe, lorsque la funeste mort d'Henri IV. arriva.

Le régne de Louis XIII. qui lui succeda, sembloit promettre d'être heureux, & donnoit lieu d'esperer qu'on y verroit les Arts s'élever dans leur derniére perfection; mais cet avantage étoit reservé à Louis le Grand, comme le plus grand Roi du Monde.

La seconde année du régne de Louis XIII. en 1612, âgé de huit à neuf ans, fut remarquable pour la Musique, à cause d'une fête publique qui se donna à Paris au sujet de son alliance avec l'Infante d'Espagne, & de sa sœur avec l'Infant. Les plus Grands Seigneurs de la Cour, pour marquer leur joye de cette double alliance, entreprirent de faire un Tournois, ou un espèce de Carousel, qui fut d'une magnificence surprenante; on fit dresser dans la Place Royale un espèce de Temle, ou de Palais, en l'honneur de la Félicité, qui

qui devoit être défendue contre tous ceux dont la jaloufie feroit naître l'envie de l'attaquer ; ce Palais étoit orné de tous les attributs qui ont coûtume d'accompagner la Félicité ; on y voyoit au deſſus comme une espèce de Mont Parnaſſe, dont la Muſique faiſoit le principal ornement. Il y eut deux Quadrilles vêtues d'une magnificence ſurprenante, l'une pour défendre le Palais, & l'autre pour l'attaquer ; tous les chevaux des Seigneurs danſoient des Balets differens au ſon des violons, des trompettes, & de toutes ſortes d'Inſtrumens dans toutes les attaques : cette fête fut terminée par une illumination très-éclatante, avec des feſtins & des concerts dans tous les maiſons des Grands Seigneurs de la Place Royale.

Le mariage du Roi ne fut accompli qu'en 1615 dans la Ville de Bourdeaux, à cauſe des factions des Grands Seigneurs qui s'y opposoient, & à la faveur du Marquis d'Ancre. Les plus fameux Muſiciens ſe trouverent à Bourdeaux, où ils furent employez avec les Poëtes du tems, pour marquer la grandeur & la magnificence de cette heureuſe alliance, par toutes ſortes de divertiſſemens.

L'entrée du Roi dans Paris, après ſon mariage, fut encore un ſujet de nouveaux plaiſirs ; elle donna occaſion aux Muſiciens de faire paroître leur ſçavoir par differens concerts, de même qu'il en fut fait encore après la reduction de la Rochelle, ſur-tout à la naiſſance de Louis XIV. le 5 Septembre 1638. L'on

ne fit pas ſeulement des réjouſſances ſurprenantes dans Paris ; mais encore dans toutes les Villes du Royaume, ce qui fournit aux Muſiciens, comme aux Poëtes, un beau ſujet pour exercer leurs talens : l'émulation fut générale entre tous les Arts dans le Royaume, pour marquer la joye univerſelle de cette heureuſe naiſſance.

Louis XIII. aimoit beaucoup la Muſique ; l'on peut même dire qu'il étoit Muſicien, puiſque nous avons encore aujourd'hui un petit Livre des airs de ſa compoſition que M. . . . .m'a dit avoir eu en ſes mains, & les avoit fait chanter par curioſité dans un concert en 1672. Sa Majeſté fut ſi ſatisfaite d'entendre un nommé *Du Manoir* jouer du violon, qu'elle lui fit expedier des Lettres Patentes par lesquelles elle le declara Roi des Violons, avec pouvoir de donner des Lettres de Maîtriſe moyennant dix livres, pour établir des Corps de cette profeſſion dans toutes les Provinces du Royaume environ l'an 1630.

Ce Monarque mourut le 14 Mai 1643, on lui fit une pompe funèbre des plus ſuperbes, où les Muſiciens employerent tout leur Art dans la Muſique chorale, pour faire reſſentir la douleur qui étoit répandue dans les cœurs de tous les François.

Louis XIV. ſurnommé le Grand, commença ſon régne à l'âge de quatre ans huit mois ſous la regence de la Reine Anne d'Autriche ſa mere, dont le Cardinal Mazarin Italien étoit Miniſtre. Le Roi fut ſacré

à

à Reims l'an 1644. Peu de tems après, ce Miniſtre fit venir d'Italie les plus fameux Muſiciens pour donner à la Cour une repreſentation d'Opera, que l'on n'avoit point encore vû en France; il fut joué dans la ſale du Louvre, le ſujet étoit les Amours d'Hercule, dont la compoſition Italienne fut traduite en François pour la ſatisfaction de toute la Cour; le ſuccès donna des ouvertures pour la compoſition des Opera, qu'on a vû depuis en France; on y ajoûta des entrées de Balet, dont le Sieur de Lully fit les airs, & ce fut par-là qu'il commença de donner à la Cour des marques de ſon génie pour la Muſique.

En 1648, *La Signora Margherita Coſta* Romaine, qui avoit auſſi un génie particulier pour les ſpectacles, & du talent pour la Poëſie, prépara pour le Roi une fête à cheval en forme de Carouſel & de Balet, dont le ſujet étoit un défi de la Paix, & de Mars; il étoit compoſé de quatre Quadrilles de trente Cavaliers chacune, montez & vêtus ſuperbement; ces ſortes de divertiſſemens, avec la Chaſſe, & la Muſique de la Chambre, amuſerent la Cour juſqu'au mariage du Roi.

Le Roi, après ſon mariage, fit ſon entrée à Paris en 1660, qui fut la plus ſuperbe & la plus magnifique du Monde; elle fut ſuivie de toutes ſortes de divertiſſemens, & entr'autres d'un Carouſel extraordinaire, & d'une magnificence ſurprenante; la marche étoit accompagnée de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique. Dans ce tems-là le Sieur Lam-

bert, Maître de la Muſique du Roi & très-excellent Muſicien, perfectionna la maniére de bien chanter, ſoit pour la fineſſe & la délicateſſe des ports de voix, des paſſages, des diminutions, des tremblemens, des tenues, des mouvemens & de tous les ornemens du chant qui peuvent flater le plus agréablement l'oreille, avec une méthode admirable, & audeſſus de tout ce que les régles ordinaires de la Muſique avoient pû trouver jusqu'à ce tems-là en France; c'eſt auſſi ce qui a fait naître un goût ſi général pour la Muſique, qu'on la montre aujourd'hui a la Jeuneſſe auſſi communément que l'Arithmetique.

Ce fut encore dans ce tems-là que Perin compoſa une Paſtorale en Vers Liriques, dont Cambert fit la Muſique, laquelle fut repreſentée à Vincennes où la Cour étoit pour lors. Cette premiére pièce fit regarder ce Poëte comme l'Inventeur, ou le Reſtaurateur de la Muſique Dramatique Françoiſe, ce qui ſe confirme par les Lettres Patentes & les Priviléges que le Roi lui accorda le 28 Juin 1669, pour l'établiſſement de l'Opera; & c'eſt par de petites chanſons qu'on a trouvé le fin de cette Muſique d'action & de théâtre, qu'on cherchoit depuis long-tems avec ſi peu de ſuccès, parcequ'on croyoit que le théâtre ne ſouffroit que des Vers Alexandrins, & des ſentimens Heroïques, ſemblables à ceux des grandes Tragedies; outre la difficulté de mettre en chant ces grands Vers François, ſans une grande attention pour la recherche des paroles convenables aux paſ-

ſions

ſions & aux conſonnances, en quoi le Sieur Charpentier de l'Academie Françoiſe a ſi bien réuſſi, & que le Sieur Quinault a ſi bien obſervé depuis.

Ce ſont auſſi en partie les chants de pluſieurs Dialogues de la compoſition de Lambert, de Martin, de Pordigal, de Boiſſet & de Cambert, fameux Muſiciens, qui ont ſervi de prélude ou d'organe pour trouver cette Muſique Dramatique Françoiſe ſi conſiderable pour les Recitatifs.

Comme le Roi ſçait la Muſique en perfection, & qu'il danſoit le mieux de tous les Seigneurs de la Cour, il ordonna à Lambert & à Lully de compoſer un grand Balet dont le Sieur de Benſerade fit les paroles, & Beauchamp les entrées; il fut accompagné de machines les plus ſurprenantes de l'invention du Marquis de Sourdiac, & de la Grille, grands Machiniſtes, & repreſenté au Louvre en 1663, avec une magnificence qui ſurpaſſoit tout ce qu'on peut imaginer des Opera de Veniſe, le Roi y danſa masqué dans pluſieurs entrées: l'on peut dire qu'il effaçoit, par ſon grand air & ſa bonne grace, tous les plus fameux Danſeurs de la Cour qui parurent à ce ſpectacle Royal: je ſuis perſuadé que c'eſt une louange infiniment au deſſous de ſa Majeſté, comme de dire qu'en dix-huit mois elle égala ſon Maître de guitarre, que le Cardinal de Mazarin avoit fait venir exprès d'Italie, pour lui montrer à jouer de cet Inſtrument qui étoit fort en uſage dans ce tems-là; je ſçai encore fort cer-

tainement que dans sa jeunesse elle a surpassé tous les Princes de l'Europe, pour la perfection de ses exercices; son discernement est si juste aujourd'hui pour la Musique, qu'elle distingue parmi une troupe de Musiciens celui qui fait un faux ton, ce qui est cause que la Musique de sa Chapelle & de sa Chambre passent, au dire même des Ambassadeurs étrangers, pour la plus accomplie de toutes les Cours de l'Europe.

Tout le monde a parlé avec admiration de la superbe & magnifique fête qui fut donnée au Roi accompagné de toute sa Cour à Vaux-le-Vicomte, par M. Fouquet Sur-Intendant des Finances; & dont la dépense parut si prodigieuse, qu'elle contribua à sa disgrace.

Le Roi partit le soir de Fontainebleau au mois de Septembre 1660, avec toute sa Cour, pour venir souper au Château de Vaux-le-Vicomte, qui en est éloigné de quatre à cinq lieuës: comme il faloit traverser la Forêt, il commença par trouver des flambeaux de cire blanche allumez & attachez artistement aux branches des arbres de la Forêt; une autre illumination au sortir de la Forêt jusqu'au Château; comme il faisoit chaud, il y avoit sur la route de lieuë en lieuë des espèces de buffets dressez où les passans trouvoient toutes sortes de rafraichissemens.

Le Roi trouva en arrivant tout le Château illuminé, & un concert composé de toutes sortes d'Instrumens; il monta dans un ap-

appartement meublé de la derniére magnificence, & toute la Cour y fut logée chacun ſuivant ſa qualité ; la table du Roi fut ſervie dans un ſalon, où il y avoit un grand buffet dans un enfoncement incruſté de marbre avec des corniches dorées, & un grand jet d'eau, ce buffet étoit garni de vaiſſelle d'or & d'argent de la valeur de plus de cent mille Ecus ; le feſtin fut auſſi ſplendide qu'on en ait jamais vû ; il étoit accompagné d'un concert de Muſiciens placez dans une Tribune faite exprès ; outre la table du Roi, il y en eut quantité de ſervies pour ceux de ſa ſuite ; toute la Garde du Roi jusqu'à la livrée y fut traitée avec une profuſion extraordinaire pendant les deux jours que dura cette grande fête ; l'entrée du Château étoit libre comme celle des Maiſons Royales.

Après le ſouper, le Roi alla ſe promener dans le jardin, où il trouva un canal d'une grandeur conſiderable, bordé tout à l'entour de flambeaux allumez de diſtance en diſtance, entre lesquels il y avoit des rangs de caiſſes dorées garnies d'Orangers, de Citronniers, & de Grenadiers, avec des fruits attachez aux branches ſelon leur nature, pour ſervir de rafraîchiſſemens à toute la Cour.

Il y avoit un Théâtre magnifique dreſſé dans le milieu du canal, pour repreſenter le triomphe de Neptune ; il parut des Tritons & des Naïades, ſortant des eaux qui venoient ſur le Théâtre chanter des airs à la louange du Roi, d'une maniére ſi inge-

nieuſe, qu'il ſembloit que cela fût naturel; tout fut fort bien executé par la Muſique du Roi, accompagnée de tout ce qu'il y avoit de plus habiles Muſiciens dans Paris qui avoient été mandez pour cette grande fête.

Le lendemain Sa Majeſté fit une grande partie de chaſſe Royale, où l'on trouva des rafraîchiſſemens par tous les rendez-vous; la Cour vint après pêcher ſur le canal, où il ſe trouva des poiſſons monſtrueux; il y eut enſuite Comedie, & un feu d'Artifice des plus beaux qu'on eût jamais vû; le ſouper du Roi fut ſervi des mets les plus exquis, avec autant de propreté que de délicateſſe; ce qu'il y avoit de meilleur en Vin & en Liqueurs y fut diſtribué avec profuſion.

Il y eut enſuite un Bal des plus galans; enfin tout ce qu'on peut imaginer pour la magnificence d'une fête accomplie, y parut dans la derniére perfection pendant deux jours. Cette ſomptuoſité donna de l'admiration à toute la Cour, & fit même dire à MONSIEUR, qu'il falloit appeller Vaux-le-Vicomte, Vol-le Roi; il n'en falut pas d'avantage pour avancer la perte de l'Auteur de cette ſuperbe fête.

Après la naiſſance de Monſeigneur, Monſieur le Prince, & Monſieur le Duc ſon Fils, donnerent au Roi & à toute la Cour une Fête à Chantilly, qui approcha aſſez de celle de Vaux-le-Vicomte; il y eut entr'autres une illumination dans tous les bosquets des Jardins de Chantilly, où il y avoit quantité de Muſiciens & Muſiciennes repreſentans des

Fau-

nes, des Satyres & des Naïades, qui formoient une fête champêtre en l'honneur du Dieu Pan, en chantant quantité d'airs à la louange du Roi; la Cour y resta trois jours, pendant lesquels il y eut toûjours de nouveaux diverrissemens.

Mais il faut avouer qu'il ne s'est jamais rien fait qui approchât de la magnificence, ni de l'appareil des fêtes que le Roi donna à Versailles en 1665, pour faire honneur au mariage de Monsieur avec la Princesse Henriette d'Angleterre, où, après les courses de bagues & des têtes, la Comedie, les balets & le feu d'artifice, on servit une colation accompagnée de recits de Musique, de machines, avec une illumination convenable au lieu destiné pour cette colation. Une troupe de trente Musiciens y entrerent en chantant, suivis des quatre Saisons qui portoient les mets les plus délicieux, pour servir devant leurs Majestez & les Seigneurs conviez à cette fête. Les Saisons avec les douze Signes danserent une entrée de balet des plus singuliéres que l'on eût encore vû; le Printems parut ensuite monté sur un beau cheval d'Espagne, avec un habit verd brodé d'argent & de fleurs au naturel; l'Eté le suivoit sur un Elephant couvert d'une riche housse en broderie, semée de perles; l'Automne montée sur un Chameau fort paré, & l'Hyver vêtu de fourure sur un Ours. Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes qui portoient sur leurs têtes de grands bassins pour la colation, qu'ils placerent

cerent ſur des gradins en danſant. Les douze premiers, couverts de fleurs, repreſentoient la troupe du Printems, vêtus en Jardiniers qui apporterent des corbeilles peintes en verd & en argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines remplies de confitures & d'autres choſes délicieuſes de la Saiſon; douze autres comme Moiſſonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profeſſion, mais fort parez, portant des baſſins de couleur incarnate, accompagnoient l'Eté; douze autres vêtus en Vendangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes & de grappes de raiſins, portant des paniers couleur de feuilles mortes, remplis de ſous-coupes de la même couleur, garnies de divers fruits & de confitures ſéches à la ſuite de l'Automne; les douze derniers étoient des Vieillards gelez, dont les fourures & les démarches marquoient la froideur & la foibleſſe, portant des baſſins couverts de glace, de neige, & de tout ce qui devoit contribuer à cette colation de la part de l'Hyver.

Le Dieu Pan & Diane parurent à la ſuite de tout cet appareil, accompagnez d'une grande troupe de Muſiciens & Muſiciennes de la Cour de ces deux Divinitez, avec une agréable ſymphonie de flutes & de muſettes; elles parurent auſſi-tôt ſur une Roche ombragée de pluſieurs arbres que l'on voyoit portée en l'air, ſans que l'artifice ſe pût découvrir. Ces Saiſons & ces Divinitez firent leurs recits à la Reine & à la nouvelle Mariée, & auſſi-tôt parut une grande table en

for-

forme de Croiſſant, que l'abondance, la joye, la propreté & la bonne chére eurent ſoin de faire couvrir par les Plaiſirs, par les Jeux, par les Ris, par les Délices & par la Volupté.

Ce feſtin fut toûjours accompagné de differens concerts, de ſorte qu'il ſeroit difficile de faire un Fête plus ſuperbe, plus magnifique, ni mieux entendue: on peut dire auſſi que jamais Cour n'a été plus galante ni plus floriſſante, que l'étoit celle de France dans ce tems-là.

Au retour des conquêtes du Roi, en l'année 1673 M. Colbert lui donna une fête à ſon Chateau de Sceaux, pour laquelle on fit un divertiſſement en Muſique, qui fut appellé *l'Idylle de Sceaux*, toute la Cour y fut regalée ſplendidement.

L'on repreſenta, ſur le théâtre des Comediens du Marais, la belle Piéce en machine, appellée la *Toiſon d'or*, accompagnée de voix & d'Inſtrumens, ce qu'on n'avoit point encore vû dans Paris; l'on donnoit un demi Louïs d'or pour l'entrée au parterre.

Après les premiéres conquêtes du Roi, la France ſe trouva dans une abondance qui fit naître l'émulation pour les beaux Arts; ce fut dans ce tems-là que le Marquis de Sourdeac commença de former un Opera chez lui, pour exercer ſon profond ſçavoir dans l'Art Méchanique. Il ſe ſervit de Perin pour la Poëſie, de Cambert & de la Grille pour la Muſique; ces Muſiciens paſſoient pour les plus fameux du tems. M. de Sourdeac fit faire

faire un théâtre dans ſon Hôtel rue de Garenciére, pour faire voir l'execution de ces grandes machines dans differens Opera, dont il donnoit, de tems à autre, des repreſentations *gratis*. Il faiſoit diſtribuer cinq ou ſix cens billets pour chacune, afin d'éviter la confuſion; l'on peut dire qu'il n'y a point eu de Particulier dans l'Europe, qui ait donné une plus grande preuve de ſa magnificence; c'eſt auſſi à lui que le Public eſt redevable en partie de l'établiſſement de l'Opera en France, qui eſt le plus agréable divertiſſement qu'un honnête homme puiſſe prendre aujourdhui.

Cependant M. de Sourdeac, laſſé & incommodé par cette grande dépenſe, abandonna toutes ſes machines, & ſes décorations à Perin, Cambert & à la Grille, qui eurent la permiſſion du Roi d'établir l'Opera dans Paris. Ils donnerent en 1670, la premiére repreſentation de celui de Pomone, qui fut joué dans un Jeu de Paume rue Mazarine; l'on donna la premiére fois un demi Louis d'or pour l'entrée au parterre, lequel, malgré le prix, fut très bien rempli; ce ſuccès donna de jalouſie au Sieur de Lully, qui étoit en ce tems-là ſur-Intendant de la Muſique de la Chambre du Roi. Il obtint de Sa Majeſté en 1672 le privilége pour les repreſentations des Opera à l'excluſion des autres; & il établit l'Academie Royale de Muſique, que nous voyons aujourd'hui ſuivant l'ordre de Sa Majeſté; c'eſt auſſi ce qui nous a produit tous les beaux

O-

Opera que nous avons de ſa compoſition, ſur les paroles de M. Quinault, qui font l'admiration de toute l'Europe; le Sieur de Lully s'étant trouvé inimitable dans ce genre, qui a ſervi depuis de modèle à nos plus fameux Muſiciens qui tâchent de l'imiter; il s'en trouve même aujourd'hui de très-habiles qui nous donnent des nouveautez qui méritent d'être louées, & qui n'étoient point en uſage du tems de Mr. de Lully: telles ſont les Cantates & les Sonates compoſées avec toute la force & tous les agrémens de la Muſique Italienne, ce qui nous fait voir que les Muſiciens François pourroient faire aſſaut de Muſique, de quelque nature qu'elle puiſſe être, contre les plus fameux Muſiciens de l'Europe, & même en remporter le prix.

Enfin l'on peut dire que la France doit les premiers fondemens de ſon triomphe, pour toutes les Sciences & les Arts, aux ſoins de François I. leſquels ont été continuez avec beaucoup d'attention par ſes Succeſſeurs, & ſur-tout ſous le régne de Louis le Grand; ce Monarque en ayant, par l'établiſſement des fameuſes Academiés Royales des beaux Arts, porté la connoiſſance & la perfection au ſuprême degré, ce qui rend aujourd'hui la France auſſi floriſſante que Rome l'étoit du tems d'Auguſte.

CHAPITRE XI.

Des Fêtes & des Jeux particuliers qui sont en usage dans differentes Cours de l'Europe, & même chez les Perses, pour la celebration des Mariages des Souverains & à la naissance des Princes.

IL n'y a rien où les hommes ayent plus affecté de propreté, d'abondance, de délicatesse & de magnificence, qu'aux festins; témoin celui que fit Assuerus ou Artaxercès II Roi de Perse, pour célébrer le jour anniversaire de sa naissance, suivant la coutume de ces Rois, ce qu'ils appelloient *Tyčte*, c'est à dire fêtes completes, parceque rien n'y manquoit pour la bonne chére, les Jeux, les Spectacles & la Musique; tout y paroissoit avec autant d'abondance que de propreté, & dans une très-grande varieté, qui sont les trois choses principales pour la perfection d'une fête publique: celle d'Assuerus fut si considerable, que l'Ecriture en a même parlé, comme il paroît dans *Ester*, *chap. premier.* Quantité d'Auteurs, comme Herodote, Strabon, Ptolomée & Josephe, rapportent que cette fête dura plus de cent jours, & que les sept premiers furent servis avec une magnificence qui a surpassé toutes celles des autres Nations: les Princes, les grands Seigneurs d'entre les Perses, les Mèdes y furent conviez, & tous les habitans de la grande ville de

de Susan y furent bien reçus : les tables furent dressées durant sept jours dans les vestibules du Jardin royal, de superbes pavillons atachez à des colomnes dorées couvroient les tables : les lits, sur lesquels se couchoient les principaux Seigneurs, & les anciens, pendant les repas, suivant la coutume des Perses, étoient d'or & d'argent ; le pavé du grand vestibule étoit fait de pierres précieuses, & tout ce que la peinture peut faire de plus parfait en augmentoit l'ornement : les buffets étoient garnis d'une infinité de vases & de coupes d'or, dont le nombre étoit si prodigieux, que tous les conviez ne buvoient point dans d'autres ; il n'y avoit rien de si riche que les plats & les couverts ; tout répondoit à la grandeur & la puissance d'un grand Monarque, qui affectoit, comme dit l'Ecriture sainte, d'étaler en cette occasion tout ce qu'un régne aussi heureux & un empire aussi étendu que le sien pouvoient faire paroître de plus magnifique & de plus superbe. La Reine, pendant ces jours de réjouissance, régaloit dans ses appartemens toutes les Dames du Palais. Le Roi mangeoit aussi avec elles, suivant l'usage des Princes de l'Europe, où sans doute les concerts ne manquoient pas, puisque le Sage, qui compare le régne heureux de Josias à la douceur de la Musique, nous apprend que l'on ne la separe non plus que le vin dans les occasions de réjouissance, sans quoi la fête seroit imparfaite ; outre que c'étoit la coutume chez les Assyriens & les Perses

Perſes de joindre la Muſique aux feſtins conſiderables; c'eſt même un uſage répandu chez tous les Peuples Orientaux, excepté ceux qui ſuivent la Loi de Mahomet à la rigueur, encore ſe ſervent-ils dans leurs feſtins des inſtrumens de Muſique militaire. *Eccleſiaſtique, ch.* 40 & 49.

Les grandes relations que les Grecs avoient avec les Perſes, à cauſe de leurs Mages, qui étoient les Prêtres & Philoſophes des anciens Perſes & très-profonds dans toutes les Sciences, tels que furent Zoroaſtre & Patizithès, ont pû leur donner la connoiſſance des trois ſortes de Muſique qu'ils inventerent dans les premiers temps; la premiére fut la naturelle, ou Diatonique, pour les Poëſies récitatives; la ſeconde figurée, ou Chromatique, pour les Poëſies Lyriques, qu'ils accompagnoient du ſon des Inſtrumens, & la troiſiéme l'Enharmonique, qui ſert à exciter les paſſions & les mouvemens de l'ame par la poëſie Dramatique, comme je l'ai déja fait voir; car ils diſtinguoient ces trois ſortes de chants à l'égard de leurs Poëſies, comme ils diſtinguoient le parler, le lire, & le chanter. Le parler, diſent-ils, demande une voix ſoutenue qui s'arrête aux tons hauts & bas, allans presque toûjours d'une même teneur: le chant au contraire élève la voix & la diſtingue par muances, ſelon le nombre & la cadance qu'il veut lui donner: la lecture ou la recitation des vers tient le milieu entre le parler & le chant. C'eſt auſſi des Grecs que les Perſes ont pû tirer la connoiſſance des repréſentations en Muſique pour le Théâtre.

La

La captivité des Juifs, faite par le Roi Nabucodonosor, fut encore une grande occasion pour donner aux Perses la connoissance de la Musique des Hebreux, puisqu'après soixante-dix ans de captivité, Cyrus Roi de Perse renvoya ce qui restoit de cette nation dans son Royaume pour rétablir la ville de Jerusalem, parmi lesquels il se trouva encore deux ou trois cens tant Musiciens que Musiciennes, environ l'an 3500 du Monde. Ainsi on ne peut pas douter que les Perses n'ayent eu beaucoup de connoissance de la Musique des Grecs & de celle des Hebreux, joint à l'inclination naturelle qu'ils ont pour cette Science, outre qu'en certains climats de la Perse les cris des enfans sont harmonieux, ce qui fait voir les dispositions qu'ils ont pour la Musique. La Poësie est aussi une de leurs passions dominantes, ce qui paroît par leurs priéres, dont la plus grande partie est versifiée, & se chante assez musicalement dans leurs temples.

Ce fut de la magnificence des Perses qu'Alexandre apprit à faire des festins accompagnez de Musique aux nôces de ses amis; & Charès, qui les a écrit au dixiéme Livre de ses Histoires, parle d'une salle d'une prodigieuse grandeur soutenue de plusieurs colomnes de vingt coudées de hauteur, couvertes de lames d'or & d'argent, & de cent lits disposez autour des tables à manger. La richesse des tapis, des étoffes d'or, de soye & des tapisseries étoit d'une magnificence surprenante, & d'autres meubles très-précieux faisoient

ſoient l'ornement de cette ſuperbe ſalle deſtinée pour les feſtins, qui étoient ordinairement accompagnez de toutes ſortes de ſpectacles, comme des actions de Muſique, Tragedies, Comedies, Balets, jeux de flûtes, danſeurs de cordes, & des préſens conſiderables qui ſe diſtribuoient aux conviez à la fin de la fête; le Sophi de Perſe en obſerve encore aujourd'hui l'uſage les jours de ſa naiſſance, ce qui fait voir que ces Peuples ont eu connoiſſance de la Muſique dès les premiers tems ; mais elle n'eſt point encore perfectionnée chez eux comme elle l'eſt à préſent dans toute l'Europe, ou du moins en Italie & en France: tant de voyageurs ont parlé de la magnificence des Perſes, qu'il ne faut ſeulement que lire les voyages de Tavernier pour en être inſtruit.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt qu'il ſemble que les Sciences & les Arts ſoient ſujets aux mêmes révolutions que les Empires; ils naiſſent, ils fleuriſſent, & ſe détruiſent par la ſucceſſion des tems, de ſorte qu'il n'en reſte plus que les veſtiges, comme il eſt arrivé de la Muſique des Grecs & de celle de toute l'Italie, par la barbarie & les inondations des Goths, des Sarraſins & des Vandales, qui détruiſirent par mépris pendant huit ou neuf ſiécles tout ce que les anciens avoient fait de plus excellent dans les Sciences & dans les beaux Arts; de ſorte que la Muſique ne trouva plus d'aſile que dans l'Egliſe, où elle ſe conſerva une eſpèce de chant Dramatique, compoſé ſur pluſieurs paſſages de

de l'Ecriture ſainte, que l'on appliquoit à divers ſujets, qu'on chantoit à pluſieurs parties & à pluſieurs chœurs; mais particuliérement aux ſolemnitez des Nôces, aux funerailles des Princes, & au ſujet de quelque bien public, comme l'on chante aujourd'hui le *Te Deum*. Car pour la Muſique Dramatique, qui ſert aux repréſentations des Spectacles, elle reſta enſevelie depuis l'invaſion des Barbares juſqu'en 1480, comme on l'apprend de Sulpitius par l'Epître dédicatoire de ſes Notes ſur Vitruve, qu'il dédia au Cardinal Riaty neveu du Pape Sixte IV. qui, par ſa magnificence, fit dreſſer un théâtre mobile dans Rome, ſur lequel on repréſenta une Comedie ſpirituelle, dont le ſujet fut la Converſion de Saint Paul, tirée de l'Ecriture ſainte, parce qu'elle devoit être auſſi repréſentée devant le Pape dans le Château Saint Ange; cette nouvelle repréſentation donna même lieu aux Venitiens d'en compoſer une piéce de Théâtre pour le Public au tems du Carnaval en 1485, qui fut l'origine de leurs magnifiques Opera, dont voici le Titre:

La Verità raminga, il disinganno l'inganno d'Amore.

Le Tems en fit l'ouverture par une entrée de Balet pour diſtribuer l'argument. La premiere Scène étoit d'un Médecin & d'un Apotiquaire, qui ſe réjouiſſoient de ce que tous les maux du Monde leur faiſoient tant de bien, & de ce que la Terre couvroit leurs fautes; cependant la Vérité maltraitée

par des Avocats, des Procureurs, des Greffiers & des Plaideurs, paroît devant eux toute eſtropiée, & leur demande du ſecours; mais dès que les Médecins & les Apotiquaires connoiſſent que c'eſt la Verité, ils la fuyent comme leur ennemie. Un Cavalier qui fait l'homme d'importance s'offre à elle pour la défendre, & l'abandonne auſſi-tôt qu'elle ſe fait connoître à lui. Un Aſtrologue, accompagné d'une troupe de Philoſophes, fait la même choſe: enfin cette premiére partie finiſſoit par un Balet de Villageois qui ſembloient venir au ſecours de la Vérité. Dans la ſeconde partie un Marchand faiſoit le premier récit, & ſe rejouiſſoit de ce que, pour ſe faire riche, il ne faloit que faire banqueroute deux ou trois fois, & s'accommoder avec ſes créanciers. Un Traitant fit la ſeconde Scène, avec un Marchand qui vouloit ſe défaire de ſa conſcience, comme d'une marchandiſe incommode, & de mauvais débit. La Vérité ſe préſente à eux ſans qu'ils la connoiſſent: elle n'eut pas plutôt parlé, qu'ils ſe retirerent ſans vouloir traiter avec elle, les Dames n'en voulurent point non plus; mais la Muſe du théâtre prenant pitié d'elle, la reçoit, à condition que la déguiſant agréablement, elle la feroit paroître dans ſes repréſentations; elle la masque pour cela, lui donne d'autres habits, lui fait changer de ton de voix, de geſte & de maniére; alors des Boufons la voyant ainſi déguïſée & reçue dans leur troupe, en danſerent un Balet de joye, qui finit le ſpectacle.

Cette

Cette premiére Piéce ayant assez bien réussi à Venise, les Poëtes, les Musiciens & les Machinistes s'attacherent à leur donner tous les ornemens que nous voyons aujourd'hui; & c'est par-là qu'ils ont rétabli l'usage des représentations en Musique que l'on fait aux festins des Princes, comme celles que j'ai rapportées de la Cour de France depuis le régne d'Henri III. C'est aussi la coutume dans celles d'Italie, de celebrer tous les ans le jour Anniversaire de la naissance des Princes par ces sortes de Fêtes, de même qu'aux Mariages & dans le Carnaval, comme des Comedies, des Carouzels, des Tournois, des Feux d'artifice, des Mascarades ingenieuses, des Serenades, des Illuminations accompagnées de Concerts, des combats de Taureaux, des Jeux sur les eaux, les *Parejas* en Espagne, les *Wirschafts*, ou les Hotelleries eu Allemagne, & les *Sapates* à la Cour de Savoye, les Parties de Chasse, les Courses sur la glace & sur la neige, suivant la saison; la plus grande partie de ces divertissemens tirent leurs agrémens de la Musique, & ont aussi beaucoup contribué à l'avancement de ses progrès; joint à la magnificence des Princes qui en font la dépense.

Mais de toutes ces Fêtes, il n'en est pas de plus agréables que celles où la Poësie, l'Amour & le Vin s'unissent ensemble, comme je vais le faire voir par la description de quelques-unes qui se sont faites dans les Cours d'Italie, depuis la restauration de la Musique Dramatique.

En 1589 le Comte de Vernio, qui avoit un grand goût pour ces ſortes de Fêtes, en fit une aux nôces de Ferdinand de Medicis, troiſiéme Duc de Toſcane, avec Madame Chrétienne de Lorraine; le ſujet fut le combat d'Apollon contre le Serpent Pithon. Il parut d'abord une Forêt, & au milieu un antre obſcur qui ſervoit de retraite au Serpent; les plantes autour de la grotte où il couchoit paroiſſoient foulées de ſes longs replis, & gâtées de ſon écume; de l'un des côtez de cette Forêt s'avança comme en tremblant une troupe d'hommes, & de femmes vêtus à la Grecque très-magnifiquement, qui ayant reconnu que le Serpent n'étoit plus couché ſur cette herbe, où ils l'avoient vû auparavant, ſe mirent à chanter, au ſon de divers Inſtrumens, des Vers en Langue Italienne d'une maniére recitative convenable au ſujet. Une autre troupe d'hommes & de femmes venant de l'autre côté de la Forêt, vêtus comme les anciens Toſcans, chanterent & danſerent un Balet à l'uſage de la Nation au ſon des Inſtrumens. A peine eurent-ils achevé, que le Serpent, au bruit des voix, ſortit du fonds de ſa caverne; tous ces Grecs de l'Iſle de Delos, & ces Toſcans, ſaiſis de frayeur, ſe jetterent à genoux, & levant les yeux vers le Ciel, implorerent le ſecours de Jupiter, en chantant des Vers d'un ton lugubre, & mêlé de diverſes paſſions, de crainte, de deſeſpoir, de priéres, de confiance, de ſupplication & de larmes: toutes ces expreſſions firent voir l'excellence & la for-

ce

ce du genie du Muficien. Le Serpent, ayant apperçû cette troupe, court à elle avec d'horribles fifflemens & craquemens de dents, quand tout d'un coup Apollon descend du Ciel à leur fecours & reconnoit le lieu du combat, qui fe fit d'une maniére fort ingenieufe. Le Serpent ayant été tué à coups de fléches par Apollon & foulé aux pieds ; alors les Grecs & les Toscans, qui avoient fuï, revinrent pour voir le Serpent étendu, couronner & chanter le triomphe d'Apollon, qui convia l'affemblée à un festin magnifique dreffé par les Mufes, qui fut accompagné d'une Mufique des plus agréables ; toute la Cour entra dans une fale ornée de tous les attributs du Parnaffe, & à la fin du repas les Dieux & les Mufes vinrent danfer un grand Balet pour finir la Fête qui fut très-bien executée.

Il eft peu de Cours dans toute l'Italie, qui aient furpaffé dans tous les fiécles précedens les Fêtes galantes de celle de Savoye. Les Princeffes Françoifes, Espagnoles, & Italiennes, qui ont régné dans cet Etat, y ont introduit un goût le plus agréable, & le plus divertiffant pour les repréfentations des Fêtes qui fe puiffe trouver parmi ces trois Nations, ce qui fut caufe que pendant un tems cette Cour paffoit pour l'Ecole de la Mufique & des Fêtes galantes, & qu'elle attira, fur la fin du quinziéme fiécle, ce qu'il y avoit de plus fameux Muficiens, & de meilleurs Poëtes dans toute l'Italie, comme les *Soriano*, *Giovanoli*, & *Theophilo*.

L'an 1610 le Duc de Savoye, voulant donner, dans le tems du Carnaval, une Fête galante à toute sa Cour, fit dresser une grande sale dans son Palais à Raconis, dont le plafond étoit soutenu de colomnes argentées, de niches remplies de Statues qui répondoient au dessein de la Fête. Une grande perspective faisoit le fond de la sale, dans laquelle soixante ou quatre-vingt Dames, parées magnifiquement, vinrent se placer sur des siéges extrémement propres & bien rangez, les Courtisans faisant un cercle derriére les chaises des Dames : alors on vit la perspective s'ouvrir au son des trompettes, & sur un char tiré par quatre chevaux richement harnachez, parut le triomphe de l'Amour, composé par Petrarque, dont les personnages portoient le premier service sur des tables dressées pour le festin, tandis que des Amours, montez sur de petits chevaux, chantoient des Tercets Italiens pour expliquer le sujet de la Fête ; celui de la Chasteté parut ensuite accompagné de tous ses attributs, qui fut le second service, chantant des Vers en l'honneur de la Virginité ; le triomphe de la Renommée étant sur un char, tiré par quatre Elephans, apporta le troisiéme service ; & le triomphe du Tems parut sur un char tiré par des Licornes, qui fit le quatriéme service ; ils furent tous accompagnez de concerts qui se rapportoient au sujet de chaque triomphe ; les tables disparurent après le repas, & l'on vit une nouvelle décoration par un Bal magnifique,

fique, où il y eut une abondance de rafraîchissemens à la discretion de toute la Cour & de tous les Spectateurs. Les Musiciens, les Poëtes & les Machinistes firent voir, à cette Fête galante, des nouveautez qui n'avoient point paru dans toute l'Italie, depuis la restauration de la Musique.

L'année suivante, le même Duc, voulant célébrer le jour de sa naissance à Turin, fit dresser dans son Palais une grande sale de figure ovale, dont le plafond & tous les Lambris étoient de grandes glaces de miroir, les pilastres & les niches de même, & dans chaque niche il y avoit de grandes Statues dont les têtes & les mains étoient de cristal; il y avoit sous chacune, des Vers en forme d'inscription, & des Madrigaux en Langue Italienne entre chaque niche, qui expliquoient le sujet de la Fête, dont le nom étoit *le Ciel de Cristal*; toute la Cour fut placée dans cette sale comme pour assister à un Spectacle: alors on entendit un bruit qui formoit un concert de toutes sortes d'Instrumens, & l'on vit sortir, des quatre côtez de la sale, quatre grandes tables chargées de quatre services sur chacune les plus splendides que l'on pût voir; chaque table fut accompagnée de recits de Musique differens. Après le repas, la Cour passa dans une autre sale proprement ornée, où il y avoit un théâtre dressé pour danser un Balet de Caprice, composé de plusieurs entrées; on apporta encore sur des corbeilles quantité de confitures séches, & des ra-

fraîchiſſemens aux Dames pour finir la fête du Ciel de Criſtal.

Entre les fêtes qui ſe repréſentent en Muſique, la Chaſſe a ſouvent trouvé ſa place, parceque la Muſique eſt regardée comme la baſe des divertiſſemens.

Le Duc de Savoye ayant fait bâtir en 1660, un ſuperbe Palais près de Turin, qu'il nomma la Venerie Royale, voulut y donner le divertiſſement de la Chaſſe à Madame Royale: on feignit pour le ſujet de cette action, que leurs Alteſſes avoient choiſi pour le rendez-vous de leur Chaſſe ce Temple magnifique, qu'elles avoient fait érigér à Diane, la Déeſſe des Chaſſeurs; lorsque leurs Alteſſes arriverent, Diane vint les recevoir à la porte de ſon Temple, & s'adreſſant au Duc de Savoye, elle lui chanta ces Vers en François, parceque Madame Royale étoit Françoiſe:

Charmant Chaſſeur,
Dont le grand cœur
N'a point de mouvement qui ne ſoit Heroïque,
Toi qui m'as conſacré ce Temple magnifique,
Où, comme dans Ephèſe, en foule les Mortels
Portent de toutes parts leurs vœux ſur mes Autels.
O que ma gloire eſt redoublée,
Lorsque tu le choiſis pour le lieu d'aſſemblée,
Et que tu mènes avec toi,
Cette Reine plus chaſte & plus belle que moi!
Mais de peur que l'Hyver, ſes frimats & ſa glace
Offenſent ſa rare beauté,

Par

Par l'abſolu pouvoir de ma Divinité,
Je veux dans cette même place,
Après un repas ſobre, où l'on vous ſervira
Ce que le tems nous fournira,
Vous donner ſans chaſſer le plaiſir de la Chaſſe.

Après ce recit, la Déeſſe ſe tournant vers la troupe qui l'accompagnoit, lui dit :

Cependant, Faunes & Silvains,
Divertiſſez ces Souverains
D'une agréable ſymphonie ;
Imitez le concert des Cieux,
Ou plutôt la belle harmonie
Que la Vertu de ces deux demi-Dieux
Entretient dans ces lieux.

Pendant ce temps-là, Diane va faire dreſſer la table & le bufet dans un ſalon magnifique ; le feſtin fut ſervi par ces demi-Dieux, de toute ſorte de venaiſon & gibier, accompagné d'un concert très-parfait ; le repas dura deux heures, & enſuite un Bal qui fut interrompu par le bruit des Cors des Chaſſeurs, qui fit ceſſer les Violons.

Le Dieu Pan entra en même tems, & fit l'ouverture de la chaſſe par ce recit;

Prince, jeune & vaillant, jeune & belle
Princeſſe,
Par un ordre abſolu de la chaſte Déeſſe,
Je viens d'aſſembler dans ces lieux
Nos Nymphes & nos demi-Dieux,
Pour vous donner dans cette ſalle,

Comme au milieu d'un vaste Bois,
Le plaisir innocent d'une Chasse Royale;
Mais j'entends les cors & les voix,
Tout est prêt, place, place:
Adorables Chasseurs,
Contentez-vous de grace,
Pour tous les menus droits d'une si belle Chasse,
De prendre pour vous tous les cœurs.

Comme il achevoit ce recit, on vit entrer Endymion, Favori de Diane, en équipage de Chasseur, suivant la Fable qui représente le *Raport*, tant par les fumées qu'il portoit sur sa main, que par l'air & les pas de son entrée. Cette entrée fut suivie de celle de deux Dryades qui représentoient *le Laisser-courre*, leur danse étant accompagnée de toutes les actions qui expriment naïvement cette partie de la Chasse; après elles, vinrent quatre Satyres qui, par leur légéreté & la vitesse de leur danse, exprimoient la Chasse & tout ce qui peut en interrompre *le Courre*, comme le *Change*, ou les *Revues* pour relever *les Defauts*; deux Nymphes des Montagnes vinrent témoigner la joye qu'elles avoient de la mort du Cerf, qu'elles firent connoître par une maniére de chant & de paroles qui l'exprimoient; enfin le Dieu Pan, entendant sonner *la Retraite*, assemble tous les Chasseurs pour la *Curée* au son des cors, & ensuite tous danserent un grand Ballet pour terminer la Chasse.

La singularité de cette fête fut un nouveau

veau progrès pour la Muſique, par rapport à la Chaſſe.

Après avoir fait voir les emplois de la Muſique pour les fêtes de Chaſſe, il faut encore faire voir ſon utilité dans les fêtes qui ſe font ſur les Eaux, que l'on peut appeller divertiſſemens Aquatiques.

Au mariage d'une Princeſſe de Savoye, qui fut fait à *Mille-Fonti*, qui eſt une des Maiſons de plaiſance du Duc, où il y a un Canal d'une prodigieuſe grandeur, ſur lequel il fit repréſenter le Triomphe de Neptune; ce Dieu des Mers y parut ſur une conque avec Venus, accompagnez de tous les Dieux Marins & des Tritons, qui chanterent un recit de Muſique à la louange des nouveaux Mariez, & danſerent un Balet ſur l'eau d'une maniére nouvelle. Enſuite parut Jupiter monté ſur un Taureau couronné de fleurs, qui repréſentoit l'enlévement d'Europe, traverſant le Canal avec une troupe de Nymphes, qui firent un ſecond recit de Muſique convenable au ſujet. La troiſiéme repréſentation fut d'Arion tranſporté ſur le dos d'un Dauphin, qui chantoit ſur ſon luth un air de complainte, ſuivi d'une bande de Dauphins & de Syrenes, qui formerent encore un Balet ſur les Eaux, qui parut d'une maniére très-extraordinaire, & ſoutenu d'une Muſique où tous les Muſiciens étoient diſperſez par bandes ſur des conques, comme les Dieux & les Monſtres marins de la Cour de Neptune. La nuit étant venue, il parut un Vaiſſeau ſur lequel il y avoit un Feu d'ar-

tifice des plus éclatans; les Cardinaux Aldobrandin, & de Saint Cesaire neveu du Pape Clement VIII. assisterent à cette Fête, qui fut suivie d'un superbe Festin, & terminée par un grand Bal; cette Fête fut de la composition de Jean Capponi Musicien celèbre.

Je ne puis quitter la Cour de Savoye, sans donner encore la description d'une Fête qui s'y fit le jour de la Saint Nicolas, qu'on appelle *le Sapate*, dont l'Infante Catherine, fille de Philippe II, apporta l'usage à Turin, en épousant Charles Emanuel; cette Fête est fondée sur ce que Saint Nicolas jetta secretement pendant trois nuits des bourses pleines d'argent dans les Maisons de trois pauvres Filles pour les marier; c'est aussi une espèce de présent qui surprend agréablement les personnes à qui on les fait, & particuliérement quand ils se font avec des machines, des representations en Musique, & d'autres choses ingenieuses dont ils sont accompagnez, suivant l'usage de cette Cour, dont celui qui fut fait en 1665. par le Duc de Savoye à Madame Royale, a passé pour être un des mieux inventés & des plus spirituels.

Toute la Cour parut dans une grande magnificence au lever de Madame Royale, le jour de la Saint Nicolas pour le divertissement du *Sapate*, qui se fit dans une, grande salle disposée pour cette Fête dans le Palais de Turin. La Cour étant assemblée dans cette salle, on entendit le bruit d'un concert de Violons; Mercure parut descendant du Ciel sur un cube d'or, comme le Dieu du

Com-

Commerce, pour inviter toutes les Nations du Monde à venir offrir leurs tributs à la Princeffe, & chanta ces Vers:

Sur le rapport d'Amour & d'Hymenée,
Je descens des Cieux,
Par ordre des Dieux,
Pour honorer la Vertu couronnée;
Mais quel éclas vient éblouir mes yeux?
C'est elle, je la vois paroitre,
Son air divin la fait assez connoître.
Qu'elle a de Majesté,
De grace & de beauté!
Toute notre troupe immortelle
N'a rien d'adorable comme elle;
O Dieux que j'en suis charmé,
Et que le Heros de Savoye,
Doit avoir de gloire & de joye,
De l'aimer & d'en etre aimé!
Pour lui plaire,
Je veux faire
Unir en un moment,
Par enchantement,
Tout ce qu'ont jamais eu de rare,
De précieux & de joli,
La Terre la plus barbare
Et le Climat le plus joli:
Peuples, qui trafiquez sur la Terre & sur l'Onde,
Ecoutez votre Dieu,
Et de tous les pays du Monde,
Pour recevoir mes Loix, rendez-vous en ce lieu.

A ce commandement de Mercure, on vît des Marchands de toutes les Nations du Monde qui parurent tout à coup dans huit ou dix grandes boutiques qui s'ouvrirent dans la grande ſalle du Palais, remplies de toutes ſortes de marchandiſes & de bijoux, avec des Enſeignes magnifiques convenables à chaque Nation.

La boutique des François étoit à l'Ecu de France, dans laquelle on voyoit une infinité d'ouvrages, comme des miroirs garnis d'argent, des bureaux, des tables, des cabinets de Piéces de rapport & de toutes ſortes de marchandiſes convenables aux Dames, comme dans les boutiques de la Foire Saint Germain.

Celle des Marchands Anglois, aux Armes d'Angleterre, étoit remplie de bas de ſoye, de jarretiéres, de rubans, de palatines, & d'autres marchandiſes qui ſont eſtimées dans le Païs.

Le Marchand Romain, à l'enſeigne de l'Etoile, avoit ſa boutique garnie de gans, d'éventails, de peaux de ſenteur, de toutes ſortes de pomades, d'huile, d'eſſence, des eaux de toutes ſortes de façons, & même de très-beaux tableaux.

Le Marchand Eſpagnol, à l'enſeigne du Château de Caſtille, étoit rempli d'ouvrages de filagrame, de bourſes de peau d'ambre, de gans d'Eſpagne, de chocolat, de paſtilles, d'eaux de Cordoue, &c.

La boutique du Marchand Venitien, à l'enſeigne de la Place de Saint Marc, étoit garni de glaces de Veniſe, de damas, de piéces

ces de brocard, de velours, & de toutes sortes de cristaux, &c.

Le Marchand Indien, à l'enseigne du Soleil, avoit mille curiositez des Indes.

Celle de l'Alleman, à l'enseigne de l'Aigle Imperiale, étoit garnie de quantité de vaisselle d'argent, & de marchandises d'Ausbourg & de Nuremberg.

La boutique du Marchand Turc, à l'enseigne du Croissant, étoit garnie d'écharpes, de napes de la Chine, de coupes de cornalines, d'urnes de jaspe, de couteaux d'agathe, de toutes sortes de bagues précieuses, & de cabarets à caffé, &c.

Le Marchand Moscovite, à l'enseigne du Grand Duc, avoit sa boutique garnie de toutes sortes de fourures & de manchons, &c.

Mercure invita la Princesse de faire l'honneur aux Marchands d'entrer dans leurs boutiques, & d'y prendre, avec toute sa Cour, ce qui lui agréroit davantage.

Chaque Marchand fit un recit en Musique suivant sa Langue, pour engager la Princesse d'entrer dans sa boutique avec Mercure.

Après que ces Marchands eurent debité une partie de leurs marchandises, ils donnerent congé à leurs Garçons, au nombre de quatre du moins dans chaque boutique, qui danserent des Balets, chacun à la maniére de sa Nation, & sur des airs convenables aux danses, pour terminer la fête *du Sapate*, qui fut admirée de toute la Cour, tant pour la dépense, que pour la composition du chant & des entrées de Balets.

Mais

Mais c'eſt aſſez parler des progrès de la Muſique à la Cour de Savoye, il faut faire voir ſes emplois dans les autres Cours, dont je n'ai point encore parlé, comme de celles de Rome, d'Espagne, d'Allemagne & d'Angleterre.

On ne peut disconvenir que le rétabliſſement de la Muſique Dramatique, & les repréſentations des Spectacles, ne ſoient dûs aux Italiens, dont le Cardinal Riati, neveu du Pape Sixte IV, fut un des premiers, comme je l'ai déja dit, qui fit dreſſer un Théâtre mobile dans une Place de Rome, pour y faire jouer pendant le Carnaval une piéce convenable à ſon caractére environ l'an 1480, de la compoſition de Franciſco Beverini ſavant Muſicien, qui plut ſi fort à cette Nation, que depuis ce tems-là on n'a presque point paſſé de Carnaval ſans y avoir des repréſentations de piéces de Théâtre, & ſouvent des Opera très-conſiderables faits aux frais de quelques puiſſans Cardinaux, ou neveux des Papes; c'eſt auſſi ce qui attiroit à Rome les plus fameux Muſiciens, dont la plupart reſtoient oiſifs après le Carnaval, où les Spectacles ſont interdits.

Mais Saint Philippe de Nery, natif de Florence, mort en odeur de ſainteté, comme Fondateur de la Congregation des Prêtres de l'Oratoire en Italie l'an 1540, ayant remarqué la paſſion & l'attachement que le Peuple Romain avoit pour les ſpectacles en Muſique, s'aviſa, dit-on, d'une adreſſe pieuſe pour continuer ce divertiſſement à la Nobleſſe

bleſſe & au Peuple, du moins les Dimanches & les Fêtes dans ſon Egliſe, ſous prétexte de rétablir la pieté dans Rome, en faiſant compoſer, par les plus habiles Poëtes & Muſiciens, des Dialogues en Vers Italiens ſur les principaux ſujets de l'Ecriture Sainte, qu'il faiſoit chanter par les plus belles voix de Rome, avec un accompagnement de toutes ſortes d'Inſtrumens, & d'un Corps de Muſique dans les Intermèdes ; ces Concerts étoient compoſez de Monologues, de Dialogues, de Duo, de Trio, & de Recits à quatre voix. C'étoient l'entretien de la Samaritaine avec le Fils de Dieu ; Job avec ſes amis qui leur exprimoit ſa miſére ; l'Enfant Prodigue reçu dans la maiſon de ſon pere ; Tobie avec l'Ange, ſon pere & ſa femme ; l'Ange Gabriel avec la Vierge, & le Myſtére de l'Incarnation : enfin la matiére ne manquoit pas pour la diverſité de ces Concerts, dont la nouveauté & la perfection de la Muſique attiroit une foule de peuple qui étoit dans l'admiration de toutes ces Repréſentations, & qui rempliſſoient les troncs de l'Egliſe, pour ſubvenir à la dépenſe ; c'eſt auſſi de là qu'eſt venu ce qu'on appelle aujourd'hui les *Oratorio*, ou Spectacles Spirituels qui ſe continuent dans Rome, & dont l'uſage s'eſt ſi bien répandu dans toutes les Egliſes, qu'il n'y a pas de jour où il n'y ait du moins une, ou deux Repréſentations differentes ; & l'on fait tous les ans une liſte de celles qui s'y doivent chanter pendant l'année, comme on en fait une ici des Prédicateurs qui doivent prêcher pendant

dant le Carême; de forte que cela donne une grande émulation aux Muficiens Romains, & fournit des nouveautez qui augmentent confiderablement les progrès de la Mufique.

J'ai déja dit que pendant le Carnaval les Spectacles font permis à Rome, & fur tout l'Opera; les Cardinaux ont la liberté d'y aller, pour honorer quelquefois les Spectacles à caufe des Ambaffadeurs; mais tous les Opera y font très-graves, & affez fouvent remplis de traits de morale, comme fut celui de l'Arethufe: le Prologue s'adreffant aux Cardinaux & aux Dames, fit parler Diane pour expliquer l'argument de cette action, avec une Inftruction morale, qui apprenoit que le Ciel étoit la récompenfe de la Vertu; qu'il étoit difficile, de vaincre l'Amour, & que, pour en venir à bout, il falloit comme Arethufe élever fes vœux au Ciel, pour en attirer le fecours, & pour voir par la fuite à fa fûreté; de même que le Sieur Quinault nous l'a fait entendre dans l'Opera d'Alcefte, à qui il fait dire *que ce n'eft qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'Amour.*

Comme tous les Opera qui fe jouent à Rome font en Langue Italienne, je n'entreprendrai pas d'en dire davantage: il fuffit que le Lecteur fache, qu'il y a fouvent des Cardinaux qui en font la dépenfe pour en donner des Repréfentations *gratis* dans leurs Palais, pendant le Carnaval feulement, & que dans ce tems-là on en repréfente auffi pour le Public, comme l'on fait à Venife, c'eft-à-dire en payant; ils ont encore à Rome un divertiffe-

tiſſement que l'on appelle *les Feſtins*, qui conſiſte dans un repas accompagné d'un Concert & d'un Bal; mais paſſé le Carnaval, tous les Spectacles prophanes y ſont interdits, & même jusqu'à la Comedie, ce qui fait que les *Oratorio* y ſont ſi ſuivis. Ce ne ſont pas auſſi les Spectacles qui attirent le plus les Etrangers à Rome; mais le ſaint Siége de l'Egliſe, la beauté des Edifices, les morceaux de Sculpture & les Peintures admirables des plus grands Maîtres qui en ſont l'ornement.

Il eſt peu de Nations qui ayent plus de passion pour la Muſique que les Eſpagnols, puisqu'il n'y en a guéres qui ne ſache un peu jouer de la guitarre, ou de la harpe, qui ſont les Inſtrumens dont ils ſe ſervent pour donner des ſerenades à leurs Maîtreſſes, ce qui fait que toutes les nuits dans Madrid, comme dans les autres Villes de ce Royaume, on voit une infinité d'Amans qui courent les rues avec leurs guitarres & des lanternes ſourdes; il n'eſt point d'Artiſan qui, après ſon travail, ne prenne ſa guitarre pour s'aller délaſſer dans les Places publiques; un Laboureur ne va point labourer ſans avoir ſa guitarre ou la harpe pendue derriére ſon dos; il y a peu d'Eſpagnols & d'Eſpagnoles de diſtinction qui ne ſachent accompagner leurs voix avec ces Inſtrumens: enfin l'on peut dire qu'ils ont une inclination naturelle pour la Muſique; c'eſt pourquoi ils ſont grands amateurs des Spectacles, dont les plus ordinaires conſiſtent dans des illuminations accompagnées de Concerts, des combats de Tau-

Taureaux, & des Comedies, dans lesquels ils mêlent ordinairement des Entr-actes, & Intermèdes composez de voix & d'Instrumens. Les recits se chantent en Langue naturelle; mais pour les Opera, ils se jouent en Langue Italienne, parcequ'ils les font venir ordinairement de Naples, de Milan, ou de Venise, & l'on trouve rarement des Musiciens Espagnols qui puissent en composer en leur Langue, quoiqu'ils se piquent d'être aussi habiles que ceux d'Italie.

Louis de Benevente, Poëte & Musicien Espagnol, s'avisa en 1645 de renouveller en Espagne cette ancienne liberté des Satyres de la Comedie des Grecs, ayant composé des Intermèdes en 24 chants, qui avoient pour titre,

Railleries véritables, ou Reprehension morale & plaisante des desordres publics.

Cet Ouvrage fut trouvé si beau, qu'il eut la permission de l'introduire dans les Comedies à Madrid; c'est un sel qui réveille l'attention des Spectateurs, dont nous n'avons pas l'usage en France.

Au mariage de Charles II. avec Mademoiselle d'Orleans, des Musiciens François représenterent quelques Opera de Lully à Madrid, dont l'on changea les Prologues, pour en substituer d'autres qui conviennent aux Cours étrangéres où on les joue, comme je l'ai vû pratiquer en Angleterre & en Hollande; mais cela ne dura pas long tems,

la

la Nation ayant plus de goût pour la Musique Italienne.

Les Grands d'Espagne aiment fort les Fêtes Galantes, & sur-tout les Carouzels & les Tournois: je vais en rapporter ici un qui fut fait à l'occasion de l'alliance de Ferdinand, Roi d'Arragon, avec Isabelle Reine de Castille, dont le régne fut commun entre eux. Ce Tournois a été traduit en François à cause de sa singularité, par lequel on pourra juger de l'imagination des Espagnols pour ces sortes de Fêtes où la Musique est souvent employée.

Le sujet étoit un défi d'Apollon & de Mars; le théâtre représentoit un Arc de Triomphe, sur lequel étoit un Autel consacré à l'Honneur, auprès d'une Fontaine artificielle.

L'Honneur parut sous cet Arc accompagné de la Vertu, & de la Valeur, pour inviter les Princes & les Personnes de grande Naissance à faire des actions Heroïques. Jupiter en même tems parut dans le Ciel & en chassa la Discorde, qu'il précipita dans les Enfers; mais s'arrêtant sur la Terre, elle éteignit son flambeau dans la Fontaine de l'Honneur, le cachant après pour vivre en sûreté parmi les Hommes. Cependant l'Honneur amène Apollon Roi de l'Ile de Delos, avec trente Cavaliers montez & vêtus très-superbement & divisez en Quadrilles, une dorée, une rouge, une blanche, qui marquoient les trois couleurs du Soleil, au lever, au midi, & sur le soir.

La

La Devise d'Apollon éloit : *J'éclaire toute la Terre*, & le Phosphore étoit son Mestre de Camp.

La Vertu, accompagnée de l'Honneur, introduit Apollon avec ses trois Quadrilles dans le champ de Bataille, & la Valeur introduisit Mars avec un pareil nombre de Quadrilles ; l'une de Cavaliers vêtus & montez comme les anciens Perses, l'autre en Chevaliers Romains, & la troisiéme en Cavaliers Espagnols.

La Devise de Mars étoit : *Je porte par tout la terreur*, & l'Etoile *Hesperus* étoit son Mestre de Camp.

Le combat fut un Balet dansé par les six Quadrilles au bruit de toutes sortes d'Instrumens militaires, après quoi ces deux Heros se promirent une amitié mutuelle par des embrassemens, & vont jurer cette amitié sur la fontaine de l'Honneur. A peine s'en sont-ils approchez pour s'arroser l'un & l'autre de cette eau, qu'il en sortit une fumée épaisse causée par la Discorde, qui venoit d'y éteindre son flambeau, ce qui les rendit comme des Furieux ; les six Quadrilles reprirent leurs armes & combattirent fort rigoureusement, jusqu'à ce que Jupiter, reconnoissant que la Discorde s'étoit deguisée sous les apparences de la Paix, en fait connoître l'artifice à la Vertu, à la Valeur & à l'Honneur, qui la dépouillent de ses faux habits, & la mettent aux fers, pour procurer une Paix parfaite chez toutes les Nations au son des fanfares, ce qui termina le Tournois.

Les

Les premiers Tournois ont été inventez par Manuel Comnenus Empereur de Constantinople, pour amuser sa Cour dans un tems de Paix, au dire de Pancirol dans son Traité des choses nouvellement inventées, *liv. 2. ch. 20.*

Parmi les qualitez naturelles & acquises de l'Empereur Charles-Quint, il est fait mention de son profond savoir pour la Musique, & de l'excellence de son discernement pour juger des beaux endroits d'une Piéce de quelque composition qu'elle pût être. Le Sieur du Peroû-le-Hayer, qui a traquit son Histoire, rapporte qu'après sa retraite il se réjouissoit beaucoup d'entendre chanter l'Office en Musique, à cause de la passion qu'il avoit pour la Symphonie. La délicatesse de son oreille surpassoit celle des Maîtres, si bien qu'un jour ayant commandé de chanter une Messe sur le livre des Motets que lui avoit presenté Guerreno, qui passoit pour le meilleur Musicien de toute l'Espagne, il reconnut tous les endroits qu'il avoit pris dans d'autres Auteurs, & dont les Maîtres de l'Art ne s'étoient pas même apperçus; l'on peut dire aussi que le grand goût de Charles-Quint pour la Musique a passé comme un bien hereditaire dans la Maison Royale de Bourbon.

J'ai déja dit que la Fête du *Sapate* tire son origine d'Espagne, qui s'appelle en leur Langue *Zapato*. Celui qui fut fait par Philippe II. pour Elisabeth de France, mérite d'être rapporté pour honorer la Musique;

ou-

outre qu'il a été traduit en notre Langue pour sa beauté : le sujet étoit *le Parnasse en Fête*. Un jour de la Saint Nicolas, la Reine après son lever passa dans sa Chambre de parade, où les Dames l'attendoient ordinairement ; elle vit en entrant la face de son grand alcove fermée d'un grand rideau de damas cramoisi garni de festons à frange d'or, & sur le milieu un Amour le flambeau à la main suspendu par un merveilleux artifice, avec un liston volant, où l'on lisoit ces mots :

Je cache, & je découvre tout.

A peine la Reine eut lû ces mots, que l'Amour faisant disparoître le rideau, lui fit voir, au lieu de son lit de Parade, deux grandes pointes de Rocher, élevées sur une Montagne dont l'entre-deux étoit un agréable Valon en forme de théâtre, tel que les Poëtes ont dépeint le Parnasse de la Phocide. C'est-là que parut Apollon assis sur un Thrône d'or; il avoit à ses côtés les neuf Muses couronnées de fleurs, & toutes brillantes de pierreries ; chacune d'elles portoit en sa main le symbole de la Science ou de l'Art auquel les Poëtes feignent qu'elles président; on découvrit en même tems dans deux grottes, que la Nature sembloit avoir creusées exprès au pied de la Montagne, Orphée & Linus, les deux fils bien aimez d'Apollon ; & après un excellent Concert d'Instrumens, ce Dieu du Parnasse se mit à chanter ces Vers :

Puis-

Puisque de mon ſacré Vallon,
Un Peuple barbare nous chaſſe,
Chéres Compagnes d'Apollon,
Etabliſſons notre Parnaſſe
Sur ces Monts, où régne aujourd'hui
Un Heros, demi-Dieu de celeſte origine,
Et fait régner une jeune Heroïne,
Digne de ſon Thrône & de lui.

A la voix d'Apollon, Orphée & Linus ſortirent de leurs grottes, & lui répondirent:

ORPHÉE.

Pour l'honneur du Monde elle eſt née;
C'eſt la beauté deſtinée,
Pour rétablir notre repos.

LINUS.

C'eſt la Vertu couronnée;
C'eſt la Reine fortunée
Du cœur de ce Grand Heros, &c.

Après un Dialogue aſſez long entre Apollon & ces Poëtes, ils tirerent du rocher neuf pierres précieuſes qu'ils mirent entre les mains des neuf Muſes, pour les préſenter à la Reine.

Orphée donna à Calliope une Emeraude, Linus à Polymnie une Topaſe, Clio préſenta un Diamant, Uranie une Aigle marine, Erato une Ametiſte, Thalie un Rubis, Euterpe une Turquoiſe, Terpſicore un Saphir,

& Melpomene une Hyacinthe. Chaque Muse étoit vêtue de la couleur de la pierre qu'elle présentoit, & faisoit un recit pour en appliquer les rapports & les propriétez aux vertus de la Reine. Il y eut encore d'autres présens, entr'autres un beau Cheval qui représentoit Pegase, sur lequel Virgile étoit monté, qui parut tout à coup précedé de deux Timballiers vêtus à la Moresque, & qui chanta un beau recit pour offrir ce Cheval à la Reine. A la fin quantité de petits Amours apporterent d'en haut des corbeilles remplies de gans, d'évantails, de rubans & d'autres choses convenables aux Dames, dont la Reine fit des présens. Cette Fête fut suivie d'un Festin magnifique, & d'un Bal. Il est à présumer que la devise de l'Amour qui fut attachée au lit nuptial de la Reine, étoit une maniére d'avertissement de la jalousie ou des soupçons de Philippe II. dont cette infortunée Princesse ne sçut pas profiter, si nous en croyons l'histoire de Dom Carlos.

Quelquefois les actions de Musique ne font qu'une partie des Fêtes & des réjouissances au milieu d'un Bal, d'un Festin, d'un Balet, d'une Comedie, & même d'une Procession, où il y a des théâtres pour les Musiciens auprès des reposoirs, où se met le S. Sacrement, ou les Reliques que l'on porte en ces Processions; l'on recite en Musique des faits de la sainte Ecriture, ce qui est devenu assez fréquent en Espagne, depuis l'an 1610, que les Mores & les Juifs en furent chassez, ces sortes de Processions ayant été instituées pour

ex-

exciter le peuple à la dévotion. Les Rois en Espagne ont, comme dans toutes les autres Cours, un corps de Mufique pour leur Chapelle & pour la Chambre.

On peut juger de la Mufique de la Cour de Portugal par celle d'Espagne, dont la proximité des Royaumes & le même climat rendent presque ces deux Nations égales pour leurs mœurs, outre que ce Royaume a été un tems dans le dernier fiécle fous la domination d'Espagne: ils ont auffi quelques Fêtes qu'ils ont retenues des Maures, qui ont poffédé cet Etat affez long-tems, de même que les Efpagnols ont auffi les combats des Taureaux; cette Nation ayant régné fept ou 800 ans dans le Royaume de Grenade jufqu'au régne de Ferdinand & d'Ifabelle, qui en firent la conquête.

J'aurois parlé plutôt de la Mufique de la Cour de l'Empereur, fi elle n'avoit presque été des derniéres où les repréfentations en Mufique ont été introduites, par les fecours de la Mufique Italienne; quoique les Allemans fe puiffent vanter d'avoir eu la connoiffance de celle des Anciens, auffi-tôt que pas une Nation de l'Europe, puifque Tacite, en parlant d'eux, dit qu'ils étoient les premiers de tous les Peuples Belliqueux qui chantoient en allant au combat; & que c'étoit plutôt un concert de valeur que de voix; ils avoient auffi des voix dont le chant les animoit à la guerre, ce qui a beaucoup de rapport à ce que j'ai dit des anciens Gaulois.

Ils ont eu quantité de Muficiens Allemans

qui ont composé en Musique beaucoup de Piéces en leur Langue, & l'on trouve même qu'il s'est fait quelques représentations d'Opera à Vienne, & qu'en 1658, il en fut représenté un à Hambourg en Langue Allemande, pendant l'assemblée d'une Diéte; mais la Cour de l'Empereur Leopold étant formée, environ l'an 1660, de quantité de Ministres Italiens, & de Généraux de cette Nation, ils y introduisirent la Musique & la Langue Italienne pour les spectacles; & l'on fit un Opera à Vienne sur le modèle de ceux de Venise, pour les nôces de cet Empereur, qui fut trouvé si beau, que je crois devoir en rapporter ici le canevas, ou le corps de la Piéce, comme ayant aussi passé pour un des modèles de l'Opera François, outre qu'on en trouvera peu qui fasse plus d'honneur à la Musique.

Le sujet étoit *les Amours d'Orphée & d'Eurydice*; le Prologue fit voir d'abord le Palais de la Musique avec tous ses attributs: on feignit que c'étoit une Déesse, qui sortant de son Palais, avec tous les fameux Musiciens & Musiciennes de l'Antiquité, venoit rendre ses hommages à l'Empereur, & chanter ses Vertus.

La première Scène fit voir un Bocage, dont l'étendue & la profondeur sembloit surpasser le théâtre de plus de cent fois; il parut dans ce Bocage un Augure assis dans une grotte magnifique; Endymion, pere d'Eurydice, vint le consulter sur le succès que devoit avoir le mariage de sa fille avec Orphée, cet excellent Poëte, Musicien & fils d'Apollon; sur

quoi

quoi deux Tourterelles emportées par deux Vautours lui en ayant donné un mauvais présage, Endymion demeura d'autant plus effrayé de ce prodige, qu'il ne croyoit pas pouvoir éviter le destin malheureux de ce mariage, quelque soin que prît la Nourrice de sa fille de le détourner de cette pensée par de meilleurs Augures. Tandis qu'Endymion alloit se laver dans une fontaine pour expier le malheur qu'il avoit prévû, les Ministres de l'Augure chanterent les traverses des Amans, lors qu'Orphée avec Eurydice parurent sur la Scène d'une maniére si gaye, qu'ils témoignoient par leur chant & par leur danse, dont ils l'accompagnerent, qu'ils ne craignoient pas les présages dont Endymion paroissoit être touché. Aristée, fils de Bacchus, vint à la troisiéme Scène, se plaindre des dispositions qu'il voyoit au mariage d'Orphée, dont il étoit le rival; un Satyre dansant, avec ses pieds de Bouc, tâchoit de le divertir, & pour le consoler tournoit en raillerie les bizarreries de l'Amour; mais sa jalousie s'augmentant, au lieu de s'appaiser, par de si foibles remèdes, il lui fit chanter un air sur les peines que lui donnoit le bonheur de son rival, à quoi le Satyre répondoit par une autre chanson sur le même sujet; mais à la fin Aristée, s'abandonnant à la tristesse & aux regrets, appella Venus à son secours. Venus, aux cris d'Aristée, descendit du Ciel dans un nuage avec Cupidon, les Graces, & une troupe de petits Amours chantans les louanges de cette Déesse, & cel-

celles de son fils ; Venus tâcha d'inspirer à Aristée d'autres pensées que celles qu'il avoit pour Eurydice ; mais ce Berger se plaignant de l'Amour, qui n'avoit pour lui que des refus, pria Venus de le lui rendre plus propice, & demanda à cette Déesse qu'il pût obtenir d'elle, Eurydice ; tandis que d'un autre côté le Satyre, se mettant aussi à genoux, pria Venus de le débarasser de sa femme, d'une maniére assez plaisante. Venus ayant fait connoître à Aristée, que la négligence qu'il avoit pour sa personne étoit la cause du peu d'estime qu'Eurydice avoit pour lui, commanda aux Graces de l'ajuster : elles descendirent du Thrône de Venus & se mettant à le friser chanterent la difference qu'il y avoit entre la propreté & la négligence, pour laquelle se déclaroit le Satyre d'un air badin & enjoué, en faisant mille grimaces avec des tours assez divertissans ; puis ayant prié les Graces de l'ajuster pour le rendre plus agréable, elles lui firent mille maux en peignant rudement sa chevelure mêlée & toute herissée; cependant la perspective qui parut, à l'ouverture du théâtre, s'étant ouverte, fit voir une table superbement servie pour les nôces d'Orphée & d'Eurydice, où Momus ne manqua pas de se trouver. Comme il est le Dieu des festins & de la médisance, il chanta cent choses plaisantes contre le mariage des laides personnes, & sur le danger d'être jaloux, quand on en épouse de belles ; des Nymphes & des Bergers danserent un Balet avec des torches blan-

blanches à la main autour de la table; mais les torches qu'elles portoient, pour celebrer cet Hymenée, s'étant éteintes, parurent de si mauvais augure à Endymion, qu'il sortit de table tout effrayé, où étoient assis Junon, Apollon, Hymenée, Orphée & Eurydice; les Bergers étonnez, quittant leur danse, reclamerent, par un Hymne plein de tendresse, le secours des autres Divinitez, pour détourner ce fâcheux présage.

Au second Acte on vit paroître une superbe décoration d'un Palais, où l'on pouvoit remarquer toutes les beautez de l'Architecture, & Venus s'étant changée en vieille, dans le Temple de Prothée, s'entretint des amours d'Aristée avec lui-même jusqu'à ce qu'Eurydice, venant à passer pour aller au Temple, prie les Dieux de détourner les funestes présages de ses nôces. Venus lui insinua doucement que, pour changer ces présages, elle n'avoit qu'à changer d'Amant; mais Eurydice, lâssée des poursuites d'Aristée, des sollicitations de Venus, & des remontrances de sa nourrice, persevera dans son dessein de n'avoir qu'Orphée pour époux, lorsque le Satyre, impatient des refus d'Eurydice, offrit son assistance à Aristée, pour enlever l'objet de ses vœux au milieu de la danse qui se devoit faire dans le Jardin du Soleil. Ce Jardin parut aussi-tôt, & Momus y raillant de l'Amour, Junon & Apollon, pere d'Orphée, le reprimerent de ses maniéres toujours libres, & fâcheuses par ses cruelles médisances; mais s'excusant sur la bi-

bizarrerie des humeurs & de la conduite des hommes, il leur découvrit que Venus pressoit l'Amour son fils, de rendre Orphée amoureux de quelqu'autre Nymphe qu'Eurydice; ce qui obligea ces Dieux de prier Cupidon de n'en rien faire, & de chanter ensuite les louanges de l'Amour constant. L'Amour, feignant de vouloir obéir à sa mere, attendit Orphée, que les Graces lui amenerent par son ordre, afin qu'il lui inspirât de l'amour pour quelqu'autre beauté, en l'invitant de chanter pour se réjouir; mais s'en excusant sur la tristesse des Augures qui le rendoient mélancolique, l'Amour lui découvrit les artifices de Venus pour le détourner de la passion qu'il avoit pour Eurydice. Les Graces, plus fidelles à Venus que son fils, lui apprirent que ce Dieu avoit revelé à Orphée tout ce qu'elle tramoit contre lui, dont la Déesse en colére lui reprocha ses trahisons; mais, pour éviter ces reproches, l'Amour s'envola dans le Ciel, & Venus, quittant sa forme de vieille, resolut de se venger ouvertement des refus qu'Orphée avoit fait de ses conseils.

Un Temple ayant changé tout d'un coup la face du théâtre, Endymion & l'Augure y vinrent pour faire des sacrifices à Venus, à dessein de l'appaiser; mais comme l'Autel étoit préparé, & la Victime prête à immoler, Junon survint qui les détourna du sacrifice qu'ils alloient faire, les assûrant qu'Eurydice n'avoit plus rien à craindre depuis que l'Amour s'étoit declaré pour Orphée; & les en-

engagea d'offrir à ce Dieu la victime qu'*ils* vouloient immoler à Venus. La Scène changea auſſi-tôt de face, & Eurydice, accompagnée de ſa Nourrice & de ſes Nymphes, vint ſe rendre au lieu de la danſe dans le Jardin du Soleil, & s'endormit ſur un lit de fleurs de Jonquille, au bruit d'un concert de flûtes douces joué par le Dieu Pan & ſa ſuite, en attendant les Dryades qui devoient être de la partie; les Dryades arrivées l'éveillerent & danſerent avec des caſtagnettes un Balet qu'Eurydice trouva ſi agréable, qu'elle y danſa avec ſes Nymphes. La danſe ne fut pas plutôt recommencée par une chanſon à la louange de l'Amour, que le Satyre y accourut pour l'enlever; mais Eurydice, ayant reconnu ſon deſſein, s'enfuit; & par malheur, elle fut mordue d'un ſerpent en s'enfuyant, ce qui épouventa & écarta toute la troupe. Ariſtée, qui étoit aux aguets, ayant vû le ſerpent, qui tenoit enlaſſé le pied de cette Nymphe, le voulut tuer; mais Eurydice, qui n'avoit que de l'averſion pour lui, refuſa ſon ſecours, & le pria de ſe retirer: cependant le venin de la morſure ayant gagné le cœur d'Eurydice, elle expira en appellant inutilement Apollon & Orphée à ſon ſecours. Le Palais & le Jardin du Soleil, qui faiſoient alors la décoration du théâtre, furent remplis des regrets d'Apollon, mêlez avec ceux des Nymphes; ainſi finit la ſeconde partie de cette repréſentation.

En la troiſiéme, on vit d'abord un Deſert affreux, des Cavernes, des Rochers, avec

un Antre en forme d'allées, & au bout à travers l'obſcurité ſe découvroit un peu de jour; c'étoit au fond de cet Antre, qu'Orphée, fondant en pleurs, demandoit aux Parques ſa chére Eurydice; mais ces fiéres Déeſſes lui dirent de s'adreſſer à Pluton, qui ſeul régne dans l'Empire des Morts. Endymion vint mêler ſes larmes & ſa voix à celles d'Orphée, en chantant un air très-languiſſant: alors la Terre trembla, & l'on entendit des ſifflemens affreux, l'Ombre d'Eurydice paroiſſant pour tourmenter Ariſtée, qui l'avoit voulu enlever, le pourſuivit un ſerpent à la main & le fit devenir furieux; ſon chant exprimant ſa fureur, remplit de terreur la quatriéme Scène de cette troiſiéme partie. Junon descendit du Ciel pour conſoler Orphée & lui ſuggera des moyens pour retirer ſon Eurydice des Enfers, tandis que Venus triomphoit de s'être ſi bien vengée.

Les Enfers, où régne Pluton, firent un nouveau changement de Scène; c'eſt-là que toutes les Ombres vinrent voir avec étonnement un Mortel vivant qui avoit pû y penetrer. Pluton reprit le Nautonnier Caron d'y avoir paſſé cet homme; mais il s'excuſa ſur la puiſſance de la lyre d'Orphée, qui avoit charmé tous les Monſtres des Enfers, & s'étoit fait paſſage malgré lui juſques dans l'Empire des Morts; ce divin Chantre parut auſſi-tôt, & charma tellement Pluton, qu'il l'obligea de lui rendre ſon Eurydice, à condition toutefois qu'il ne la regarderoit point, qu'elle ne fût ſortie de cette demeure. Cepen-

pendant un Balet composé de tous les Monstres d'Enfer, sous cent figures extravagantes, de Centaures, d'Harpies, de Vautours, d'Hydres, de Hiboux, de Bêtes feroces, & d'autres Bêtes de formes grotesques, égayerent cette scène. Lorsque Caron vint apprendre à Pluton, qu'Orphée avoit manqué de parole, ce Dieu des Enfers y retint Eurydice, qui déplorant son sort & demandant en vain de retourner vers Orphée, fut conduite, par ordre de Pluton, aux Champs Elisées, qui sont moins affreux, & qui succederent à la représentation des Enfers par une nouvelle décoration. Peu après Orphée vint faire part de sa douleur aux Arbres & aux Animaux qui danserent, au son de sa lyre & de sa voix, dans une Forêt consacrée à *Harpocrate* le Dieu du Silence. Venus voyant que Bacchus s'étoit mis de la partie, avec une troupe de Bacchantes, lui vint raconter la mort d'Aristée son fils, causée par les rigueurs d'Eurydice, qui lui avoit préferé Orphée, ce qui mit tellement Bacchus & les Bacchantes en fureur, que s'étant jettées sur Orphée, elles le mirent en piéces pour vanger cette mort; mais Jupiter, irrité de la cruelle destinée d'Orphée, parut dans le Ciel, pour lui décerner l'Immortalité, & voulut que sa lyre fît une Constellation dans le Firmament, sur quoi le théâtre retentit d'un Hymne mélodieux, pour exprimer que la parfaite Vertu se doit entiérement détacher de la Terre, & n'attendre sa récom-

Penſe que du Ciel ; c'eſt ainſi que l'on fit ſur la fin de cette grande Piéce une Inſtruction morale, pour inſpirer à l'Empereur le deſir des Vertus Heroïques, & des ſentimens dignes de ſa Grandeur, & à l'Imperatrice ceux de la conſtance & de la fidélité d'Eurydice.

Le ſuccès de cette repréſentation, dont la nouveauté ſurprit également tout le monde, par les changemens merveilleux des décorations extraordinaires & par la beauté du chant, auſſi-bien que par la variété des habits, des danſes & des inſtrumens, fut cauſe que la Muſique Italienne s'empara, pour ainſi dire, de toute l'Allemagne, & depuis ce tems-là le Corps de Muſique de l'Empereur n'eſt presque plus composé que de Muſiciens Italiens.

Le Marquis Santinelli, qui étoit grand Muſicien, ayant auſſi une imagination profonde pour la compoſition des Opera Italiens, en a fait depuis cinq ou ſix, qui ont été repréſentez avec ſuccès à la Cour de l'Empereur, ce qui lui a fait mériter la qualité de Gentilhomme de la Clef d'Or ; on les appelle *Opera Regia*, pour les diſtinguer des autres, ayant été faits aux dépens de l'Empereur ; de même qu'on pourroit nommer Opera Royaux, ceux qui ont été faits à Verſailles aux dépens du Roi.

C'eſt une espèce de Fête que la chaſſe du Sanglier qui ſe fait deux fois l'année par l'Empereur ; on dreſſe des tentes magnifiques dans l'endroit où l'on juge que la *Curée* ſe

ſe pourra faire. Il y a dans la tente de l'Empereur une espèce de Trône dreſſé, & des eſtrades pour les Dames, un théâtre pour le corps de Muſique, un bufet dreſſé ſuperbement, des tables garnies de tout ce qui peut ſe ſervir pour un ambigu. Lorsque la chasſe eſt faite, le grand Veneur & tous les Officiers de la Venerie, vêtus ſuperbement, apportent toutes les Bêtes fauves qui ont été tuées, & le grand Veneur préſente avec une grande ceremonie à l'Empereur, qui eſt ſur un Trône, une hure de Sanglier dans un grand baſſin d'or; ce qui ſe fait au ſon des cors des Veneurs, auſquels la Muſique répond par de certains airs qui conviennent à la chaſſe; enſuite l'Empereur fait faire la diſtribution de la venaiſon à toute ſa Cour; on laiſſe quelques Sangliers aux Muſiciens pour les diſtribuer entr'eux.

Comme je me ſuis propoſé de ne parler ici que des Fêtes en Muſique, qui ſe font aux nôces, & à la naiſſance des Princes de l'Europe; je quitte la Cour de l'Empereur Leopold, dont on a chanté dans ſa Chapelle quelques Motets de ſa compoſition, pour faire voir les progrès de la Muſique à la Cour de Baviére, qui paſſe depuis long-tems pour la plus galante de toute l'Allemagne.

Voici une Fête qui fut faite pour le jour de la naiſſance du Prince Electoral de Baviére d'aujourd'hui, par l'Abbé Scarlatti, qui avoit un grand talent pour les repréſentations de Muſique: elle avoit pour titre, *La Baviére triomphante de l'Hereſie*, comme un

ſujet convenable au tems, feignant que la naiſſance de ce jeune Prince ſoutiendroit la Religion Romaine dans l'Allemagne.

La Cour s'étant aſſemblée dans le Palais de Munick, on entendit un grand bruit de trompettes, de timbales & de tambours, qui inviterent les Conviez de ſortir des appartemens pour aller dans le Jardin. Ils virent d'abord, au bout d'une grande allée, un Char de triomphe tiré par quatre chevaux blancs, précedé de vingt-quatre perſonnes vêtues ſinguliérement, tenant une banderole à la main, qui repréſentoient toutes les Vertus; & ſur ce Char étoit la Baviére aſſiſe ſur un Trône élevé, ayant à ſes pieds l'Hereſie enchaînée, que l'on feignit mener captive à Rome; ce Char étoit conduit par le Tems. Rome parut enſuite, qui conſiderant cette Nymphe, ou le Genie de la Baviére, lui demanda qui il étoit; il deſcendit appuyé ſur le Tems, & alla au-devant de Rome, lui diſant qu'il apportoit au Capitole des dépouilles enlevées ſur les ennemis de la Foi & de la Religion; le Tems ſoutenu d'un concert d'Inſtrumens celebra les Heros ſortis de la Maiſon Electorale de Baviére, & les vertus du Pape Innocent XI, de Maximilien Duc de Baviére, de ſon Frere l'Electeur Ferdinand, & fit des vœux pour le jeune Duc. Rome & la Baviére prononcerent la condamnation de l'Hereſie, que la Baviére avoit emmenée enchaînée. Auſſi-tôt une Foudre tomba ſur elle, qui la mit toute en feu avec le Char, d'où ſortirent mille fu-

fusées volantes, & autant de serpenteaux, pour finir le spectacle par un beau Feu d'artifice; après quoi la Cour rentra dans le Palais dont les appartemens se trouverent fort illuminez: il y eut un superbe Festin, un grand Concert de voix & d'instrumens, & ensuite un Bal des plus magnifiques.

Il s'est fait des Chasses à la Cour de Baviére avec des équipages de Triomphes & de Carouzels; où des machines, & des chariots chargez de Musiciens, accompagnez de charrettes chargées de Cerfs, de Biches, de Sangliers, où les Veneurs, les Piqueurs & les Valets de chiens paroissoient agréablement déguisez en Nymphes de Diane, en Faunes, en Satyres, ou en Chasseurs de la Fable dont les Poëtes ont parlé, comme d'Acteon, de Meleagre, d'Atalante, d'Endymion, &c.

Outre les Comedies qui étoient fort communes à Munick avant la Guerre, il s'y faisoit tous les ans au Carnaval une Fête que l'on appelle *Wirschaft*, ou les Hôtelleries. Comme la Musique y a beaucoup de part, je vais rapporter celle qui fut faite en 1670, par son Altesse Electorale de Baviére, & Madame la Dauphine sa sœur. L'on prit le Palais de Munick pour servir d'Hôtellerie; ce sont ordinairement les plus grands Seigneurs & les plus grandes Dames de la Cour qui font la fonction de l'Hôtellier & de l'Hôtelliére, & d'autres personnes de Qualité qui font les fonctions des Domestiques, comme aux Fêtes Saturnales des Romains,

où

où les Maîtres servoient les Valets.

Le sujet de celle-ci étoit une grande Fête, qu'on feignit devoir être représentée à Munick, & qui devoit sur sa reputation y attirer des gens de consideration de toutes les Nations du Monde, comme du tems des premiers Empereurs Romains.

L'Electeur & l'Electrice y parurent les premiers en Turc, & femme Turque, vêtus superbement & tout brillans de pierreries à la maniére de cette Nation ; le Duc Maximilien, avec la Comtesse de Tattenbach, en Chinois; la sœur de l'Electeur, en Egyptienne, disant la bonne avanture ; d'autres en Indiens, en Tartares, Persans, Armeniens, Hongrois, Transilvains, Polonois, Moscovites, Arabes, Grecs, Venitiens, Romains, François, Espagnols, Portugais, Allemans, Suisses, Holandois ; enfin il parut à cette Fête jusqu'à quarante Nations differentes, d'hommes & de femmes, tous vêtus magnifiquement ; & pour les conditions, des Cavaliers, des Soldats, des Chasseurs, des Bergers, Bergéres, des Jardiniers & des gens de toutes sortes d'états vêtus assez galamment.

On fit des Festins magnifiques, la Comedie, avec des Intermèdes ; les Concerts, le Bal & toutes sortes de Jeux se trouverent dans l'Hôtellerie; mais le meilleur est qu'on en sortoit sans rien payer, ce qui est different des Fêtes qui se font aux Hôtelleries des Chinois. Celles-ci se font tous le Carnavals dans differentes Cours d'Allemagne, & dont

dont les ſujets ſont toûjours nouveaux. L'on peut dire que celle de Baviére l'emporte toûjours ſur les autres, cet Electeur ayant ordinairement un corps de cinquante ou ſoixante Muſiciens des meilleurs de l'Europe, & un goût excellent pour la Symphonie qu'il aime paſſionnément, comme nous l'avons vû pendant ſon ſejour en France, par la ſomptuoſité de tant de Fêtes qu'il a données : on peut dire auſſi que c'eſt un Prince magnanime. Je crois ne pouvoir mieux finir ce qui regarde les emplois de la Muſique d'Allemagne.

Je vais faire voir ceux de celle d'Angleterre ; l'on prétend que c'eſt de la Muſique de France, que ce Royaume tient le rétabliſſement des repréſentations en Muſique, par le moyen de Cambert fameux Muſicien, qui y fit repréſenter les Opera de Pomone, les Plaiſirs & les Peines de l'Amour, qu'il avoit fait jouer à Paris en 1668, & quelques autres Piéces qu'il compoſa pendant ſon ſejour à Londres, qui ne fut pas long ; car l'on prétend que l'envie qui eſt inſeparable du mérite, & les bienfaits qu'il tiroit du Roi d'Angleterre, lui firent beaucoup d'ennemis, ce qui l'empêcha de porter plus loin la gloire de la Muſique Françoiſe dans ce Royaume ; de ſorte qu'après ſa mort, la Cour d'Angleterre s'étant accoutumée à voir des Spectacles, fit venir des Muſiciens d'Italie pour repréſenter des Opera Italiens, dont l'uſage a continué jusqu'à préſent ; on trouve néanmoins que quelques Muſiciens An-

glois

glois en ont composé quelques-uns en leur Langue naturelle ; mais n'ayant pas réussi, on s'en tient à ceux d'Italie ; ils ont dans leurs Comedies assez souvent des Intermèdes de Musique Angloise, & quantité de Maîtres qui montrent à chanter en Anglois. Il y a huit ou dix ans que des Musiciens François composerent ici un Corps pour aller jouer des Opera François à Londres ; ils furent assez bien reçûs, ils en donnerent quelques representations ; mais une querelle qui arriva entre eux & des Musiciens Anglois, en sortant un soir de l'Opera, interrompit ce spectacle, y ayant eu cinq ou six hommes detuez de part & d'autre. Depuis ce temps-là, il n'a pas pris envie à nos Musiciens François d'y retourner. J'ai cependant trouvé dans mes Mémoires qu'en 1613, la Cour d'Angleterre avoit l'usage des représentations de Fêtes en Musique, puisqu'on en fit une pour le mariage de Frederic V. Comte Palatin du Rhin, avec Madame Elisabeth, Fille unique & Princesse de la Grande Bretagne, laquelle je vais rapporter, pour faire voir que cette Nation a du goût & du savoir pour ces sortes de compositions. La Fête se fit à Londres dans le Palais de S. James.

L'on commença par faire asseoir tous les Conviez autour d'une grande table, dressée dans une sale parée pour l'accomplissement de la Fête ; la table étoit élevée sur une estrade, & placée sous un grand dais, sans qu'il y eût autre chose qu'une nape étendue; mais en même tems l'on vit Mercure descendre

cendre du Ciel au son des trompettes, comme l'Envoyé des Dieux, qui fit entendre à toute l'Assemblée par un recit de Musique Angloise, que c'étoient les Dieux mêmes qui vouloient les regaler, & que ce seroit de leur propre table qu'ils les feroient servir.

A peine eut-il achevé de chanter, qu'au milieu d'un agréable Concert, entra la Déesse Cerès avec dix Nymphes, qui apporterent en dansant le pain dans de riches corbeilles, & après l'avoir posé sur la table, firent une belle entrée de Balet; cette troupe étant sortie, Bacchus entra avec la sienne: il étoit assis sur un tonneau au milieu d'une troupe de Musiciens vêtus en Vendangeurs; dix Bacchantes, couronnées de pampres, apporterent les bouteilles & les verres, & firent un Balet comme des personnes prises de vin.

Sur leurs pas vint la Déesse Thetis avec toutes les Nereïdes, qui portoient chacune une fontaine de corail pour donner à laver, d'autres portoient des couverts de cristal avec des couteaux à manches de corail, comme les cueilléres & les fourchettes, & chanterent un Madrigal, ou un Epithalame à l'honneur des Mariez.

Flore, accompagnée de douze Nymphes, vint semer la table de fleurs, & la couvrit de salades, avec les entrées de table toutes garnies de fleurs; Diane, Déesse des Forêts, apporta le gibier avec ses Nymphes; Pomone servit les fruits avec sa suite; Venus avec les Amours, les Jeux & les Ris, apporterent les confitures de toutes sortes de façons, qui furent

rent rangées ſur la table par les Graces ; à la fin du repas, Neptune, accompagné des Fleuves, & des Riviéres des Etats d'Angleterre, fit porter une Montagne de corail, d'où ſortirent pluſieurs Ruiſſeaux pour donner à laver; enfin toutes les Divinitez, s'étant réunies enſemble, vinrent faire un grand Balet, portant dans des baſſins des préſens de nôces pour diſtribuer à toute la compagnie.

On peut juger par la deſcription de cette Fête, qu'il y a plus d'un ſiécle que la Cour d'Angleterre avoit l'uſage d'introduire des Repréſentations en Muſique dans ſes feſtins, comme dans les autres Cours de l'Europe. Les Anglois pouvoient bien avoir encore dans leurs feſtins des accompagnemens de Muſique, dès le temps du Roi *Artus*, quand il inſtitua l'Ordre de Chevalerie de la Table ronde, puiſqu'elle eſt inſeparable des Fêtes de réjouiſſances, outre qu'ils ont beaucoup d'inclination pour la Muſique, ce qui paroît par quantité de Concerts que l'on trouve aux Fontaines minerales, où l'on va boire des eaux auprès de Londres dans les deux Saiſons, qui ſont embellies de jardins & de grandes ſales aſſez propres ; les Buveurs donnent ce qu'il leur plaît aux Muſiciens dans un baſſin qu'ils ont ſur une table poſée au milieu du Concert ; ce ſont auſſi des lieux deſtinez aux promenades, où, toutes les fois que j'y ai été les aprèsdinez, j'ai trouvé des Bals, les Anglois ayant auſſi beaucoup d'inclination pour la Danſe.

A l'égard de la Muſique des Rois, elle

eſt

eſt ſuivant la dépenſe qu'ils y veulent faire. J'ai trouvé celle du Roi Jaques fort ſimple, aimant mieux employer ſon ſuperflu en charitez qu'en Muſique. Je croi en avoir aſſez dit pour donner au Lecteur une idée de la Muſique d'Angleterre.

La Muſique Françoiſe eſt trop redevable à celle de Florence, par la naiſſance du fameux Lully, pour finir ce Chapitre, ſans parler de la Muſique de cette Cour; outre que l'on prétend que c'eſt encore au génie de cette Nation que l'on doit une partie du rétabliſſement des Repréſentations en Muſique, & ſur-tout pour les ſujets allegoriques où ils excellent, comme je vais le faire voir par une Fête qui fut faite en 1608, au mariage du Grand Duc Coſme de Medicis, avec l'Archiducheſſe Marie Madelaine, couſine de l'Empereur Rodolphe ſon Tuteur.

On fit durant pluſieurs jours, dans cette Cour, tout ce qu'on peut faire de plus magnifique en Feſtins, en Jeux, en Carouzels, en Feux d'artifice, en Machines, en Arcs triomphaux, en Comedies, en Repréſentations en Muſique, ſur-tout celle qui fut faite le cinquiéme jour, dont le ſujet étoit allegorique.

La Scène étoit un Palais tout bâti de grandes glaces de criſtal, au lieu de quartiers de marbre, pour repréſenter le Palais de la Renommée, & dans le milieu étoit une Tour ingenieuſement élevée, ſur laquelle parut la Renommée avec des aîles & ſa trompette d'argent à la main, vêtue d'yeux, d'oreilles

&

& de langues, comme les Poëtes la décrivent, & montrant aux nouveaux Epoux deux grandes troupes de Heros du Sang d'Autriche & de Medicis qui étoient leurs Ancêtres, dont elle chanta le Panegyrique en Vers Italiens ; ensuite elle annonça aux Mariez qu'elle étoit la Renommée, qui fait la gloire des grandes entreprises, & qui publie par tout l'Univers, avec sa trompette, les grandes & illustres Actions. Je suis la Langue, dit-elle, qui annonce les Faits celèbres des Heros, & qui couronne leur mémoire d'une Couronne immortelle; le Monde se glorifie de voir, dans ma Cour & dans mon Palais, tout ce qu'il y a de plus digne d'être remarqué; rien ne se passe chez lui de considerable, qu'il n'ait soin de me faire savoir; & c'est moi qui porte par tout, avec la vitesse & la légèreté de mes aîles, ce qui se fait de plus vertueux dans le Monde.

La Poësie, l'Histoire & la Peinture sont mes enfans; je donne retraite dans mon Palais à tout ce qu'il y a de grands Hommes. Princes, voyez ici tous vos Ancêtres avec leurs Provinces & leurs Etats; la découverte des nouveaux Mondes sont les trophées de leur gloire; il en reste encore pour vous, car les colonnes d'Hercule, qui bornent les actions & les entreprises de ce Heros, ne sauroient borner les vôtres, à qui je prépare un plus beau Triomphe, & une plus grande étendue.

Après ce recit chanté par la Renommée, les Heros de la Maison d'Autriche, & de Me-

Medicis, chantant leurs Actions glorieuses, prédirent de pareils succès aux deux Epoux; & la porte du Palais de la Renommée s'étant ouverte, tous ces Heros y entrerent pour monter dans le Ciel; à peine furent-ils entrez, que le Palais disparut; l'on vit la Renommée, qui, au milieu de l'air, s'alla cacher dans les nues, en chantant, que quiconque fait des Actions glorieuses mérite de monter au Ciel; & d'y être changé en Astre.

Enfin la Renommée s'étant retirée, la Scène représenta la Ville de Florence avec ses colines voisines; d'un côté parut dans une grotte *l'Arne*, qui est le Fleuve qui passe au milieu de Florence, s'appuyant sur son Urne couronné de feuilles, tenant une corne d'abondance; un Lion étoit auprès de lui qui tenoit un lys, ou iris de Florence. De la même grotte sortirent six Nymphes vêtues de diverses couleurs; & de la partie opposée, on entendit un Concert de voix & d'instrumens au son desquels une nue descendit, sur laquelle parut la Déesse Flore, comme la Divinité de Florence à qui elle donne son nom; & s'adressant à la Princesse & à ses Nymphes, elle chanta le sujet de sa venue: ce qui forma un Dialogue entr'elles qui exprimoit leur joye de cette grande alliance, & qui fut interrompu par un nuage d'où sortoient des éclairs qui s'entrouvrirent. Il en sortit aussi un Aigle volant, qui portoit la Déesse Astrée, telle qu'elle est figurée dans les signes du Zodiaque; & sur les parties de la nuë, divisées comme autant de degrez, paru-

rurent l'Age d'or, l'Innocence, la Simplicité, la Pureté, la Moderation, & la Félicité, toutes ſuperbement vêtues, & avec tous les caractéres qui pouvoient ſervir à les diſtinguer. Aſtrée & ſes Compagnes prédirent aux nouveaux Epoux, toute ſorte de bonheur, & firent un globe des Armoiries de la Maiſon de Medicis, augurant qu'elle feroit découvrir de nouveaux Mondes : en effet, on vit auſſi-tôt changer le théâtre de face. Il parut une grande Mer avec des Terres inconnues, où l'on voyoit des Palmiers, des arbres de Cocos, des Peroquets, des Oiſeaux particuliers, des Singes, & quantité d'Animaux étrangers, des hommes demi-nuds, & vêtus de plumes de diverſes couleurs. Un grand Vaiſſeau ſe découvrit ſur cette vaſte Mer, il avoit un Lion ſur la proue, des Fleurs de lys ſur les mâts & ſur les voiles; & à meſure que ce Vaiſſeau s'avançoit, on reconnut que c'étoit celui d'*Americ Veſpuce* Florentin, qui étoit aſſis ſur la poupe, ayant un Aſtrolable en main. La ſcience de la Navigation étoit enchaînée au timon fait en forme de Dauphin; la Valeur, la Hardieſſe, la Force & l'Eſperance en compoſoient les Matelots : lorsque ce Vaiſſeau eut découvert la Terre, on entendit tout d'un coup des cris de joye exprimez par ces Vers Italiens:

Ecco la terra deſirata appare, &c.

A peine eurent-ils ceſſé de chanter, que le Vais-

Vaiſſeau prit terre, & laiſſa la place à d'autres merveilles; car tout d'un coup parut le Char de la Tranquillité en forme d'écueil, tiré par deux Veaux marins; la Tranquillité étoit ſur un Char vêtue de la couleur d'un Ciel ſerain, ayant ſur ſa tête un nid d'Alcyon avec ſes petits, & un Cigne auprès d'elle; les Vents les plus furieux étoient enchaînez ſur cet écueil: le Zephir conduiſoit le Char, & une troupe de petits Zephirs étoient autour battant doucement des aîles, tandis que la Tranquillité ſe mit à chanter ce Madrigal:

Il mio tranqullo e placido ſembiante, &c.

En même tems l'Immortalité ſe fit voir au milieu du Ciel aſſiſe ſur un grand Globe; elle étoit vêtue d'un habit ſemé d'étoiles, & un Phœnix s'élevoit du milieu de ſa couronne; la Gloire, Apollon & les Muſes l'accompagnoient avec douze Poëtes qui ont paru fameux dans divers ſiécles, comme Muſée, Amphion, Linus, Orphée, Homére, Heſiode, Anacreon, Pindare, Virgile, Horace, Dante, & Petrarque, qui tous ſurpris de l'entrepriſe de *Veſpuce*, commencerent à chanter des Vers à ſa louange, auſquels le Chœur des voix du Char de la Tranquillité répondit; un autre Chœur, qui parut dans les nuées, répondit auſſi.

Le feu prenant tout d'un coup la place de l'eau de la Mer fit voir, pour le troiſiéme Acte, la forge de Vulcain ſur le Mont Gi-

bel de Sicile; on ne voyoit que du feu & de la fumée, lorsque le Ciel s'ouvrant fit voir le Char de Mars ſur les nuës, tiré par deux chevaux bais; la Victoire & la Gloire conduiſoient ce Char, ſur lequel le Dieu Mars étoit armé; on entendit en même tems des coups de marteaux redoublez comme ceux des Forgerons ; la Valeur vint fraper à la porte de l'antre; Vulcain parut, qui, ayant reconnu Mars, ſortit avec ſes Cyclopes pour le recevoir, & lui apporta une armure complette pour Cosme de Medicis.

Enfin la Scène fit voir un grand & magnifique Temple, & la Paix descendant du Ciel en fit ſortir l'Amitié, la Sûreté, l'Innocence, la Foi, la Concorde, l'Abondance, la Prosperité, la Juſtice, le Plaiſir, les Jeux, les Ris, & les Amours, qui firent un Balet agréable, qui termina cette ſuperbe & magnifique Repréſentation ; c'eſt auſſi par où je vais terminer ce Chapitre, ne pouvant rapporter une Fête plus complette, pour faire voir les progrès de la Muſique dans les Cours particuliéres de l'Europe, au ſujet des mariages, & de la naiſſance des Souverains.

Il faut encore dire que, dans les occaſions de réjouiſſance à la Cour de France, le Roi tient appartement à Verſailles, qui conſiſte en grandes Illuminations, en Concert Royal, en Comedie, en Feſtins magnifiques, en Bals reglez ou de ceremonie, & Bals masquez, où l'entrée eſt permiſe à tous les masques; l'on trouve auſſi dans les appartemens toutes ſortes de Jeux & de rafraîchis-

chiffemens, & quelquefois il y a des Feux d'artifice fur le Canal: enfin cette diverfité occupe agréablement toute la Cour, & même les Etrangers, parceque les entrées font libres au Louvre dans ces tems-là, & principalement dans le Carnaval.

La Mufique du Roi eft ordinairement compofée de cent ou fix-vingt, tant Muficiens que Muficiennes, fous les ordres du Maître de la Mufique de la Chapelle, & d'un fous-Maître pour la compofition, qui eft M. de la Lande, dont les œuvres font admirables; mais pour la Mufique de la Chambre, il y a un Sur-Intendant par femeftre, pour la compofition des Concerts, & pour l'inftruction des Pages de la Mufique.

J'ai fait mention ailleurs des grandes & fuperbes Fêtes que Sa Majefté a données à Verfailles, avec des repréfentations en Mufique, qui ne cedent point à toutes celles des Cours de l'Europe.

CHAPITRE XII.

Differtation fur le bon goût de la Mufique d'Italie, de la Mufique Françoife, & fur les Opera.

J'Ai rapporté dans un Chapitre précedent, l'origine de l'antipathie des Muficiens Italiens & des Muficiens François, qui fubfifte depuis l'Empereur Charlemagne, au fujet d'une Meffe folemnelle; il feroit furprenant

nant que cette querelle eût pû durer tant de ſiécles, ſi les Italiens ne paſſoient pour une Nation irréconciliable. Il ſemble que c'eſt en vain qu'on prétend les accorder ſur la perfection de leur Art par des Traitez paralleles de la Muſique & des Opera d'Italie, à ceux de la Muſique & des Opera de France; néanmoins je ne laiſſe pas d'en rapporter encore un en forme d'Epîtres, qu'un de mes amis m'envoya en 1712, où j'ai fait des additions que j'ai crues néceſſaires au ſujet, pour l'inſerer dans le corps de cette Hiſtoire, lequel pourra trouver autant de Partiſans pour la Muſique Françoiſe, que celui qui a été fait en 1702, en faveur de la Muſique Italienne; outre qu'on eſt obligé de changer de ſentimens de temps en temps, pour ceder aux ſolides experiences qui ſont plus fortes & plus convainquantes que tous les raiſonnemens.

C'eſt apparemment, Monſieur, pour connoître ce que je puis ſavoir en Muſique, que vous me demandez mon ſentiment ſur le goût Italien qui régne aujourd'hui dans Paris, puiſqu'il n'y a perſonne qui en puiſſe décider plus juſtement que vous; cependant je vous obéis, mais ce ne ſera point comme un Muſicien prévenu en faveur de l'une, ou de l'autre Muſique, que je vous dirai ce que j'en penſe, ſuivant le goût naturel qui m'eſt échû en naiſſant pour cette Science. Je ne me ſervirai point des termes de l'Art dont les Muſiciens ſont obligez de charger leur Traitez de Muſique, qui ne ſervent ſouvent qu'à em-

embrouiller les idées du Lecteur, plutôt qu'à l'inſtruire ; je tâcherai de me rendre ſenſible à ceux qui me liront, en ſorte qu'ils me pourront comprendre ſans ſavoir la Muſique.

Vous ſçavez donc comme moi, Monſieur, qu'il y a preſentement ici deux partis formez dans la Muſique: l'un Admirateur outré de la Muſique Italienne, ſoutenu d'une petite ſecte de demi-Savans dans cet Art ; néanmoins gens de Condition aſſez relevée qui décident ſouverainement, & proscrivent abſolument la Muſique Françoiſe, comme fade & ſans goût, ou tout-à-fait inſipide : l'autre parti fidèle au goût de ſa Patrie, & plus profond dans la connoiſſance de l'Art de la Muſique, ne peut ſouffrir ſans indignation que l'on mépriſe, dans la Ville Capitale du Royaume, le bon goût de la Muſique Françoiſe, & traite la Muſique Italienne de bizarre, de capricieuſe, & comme une revoltée contre les régles de l'Art. Il y auroit néanmoins, au milieu de tout cela, un temperament à prendre pour concilier les Parties, qui eſt de rendre juſtice à l'une & à l'autre Muſique, en les prenant chacune dans leur caractére.

Il faudroit être dépourvû de bon goût & de connoiſſance, pour ne pas avouer que la bonne Muſique Italienne renferme en général ce qu'il y a de plus ſavant & de plus recherché dans cet Art, & que nous lui devons une grande partie des agrémens de la nôtre ; que les Italiens ſont nos Maîtres

pour les Cantates, & pour les Sonates, quoique celles des Sieurs Bernier & Morin semblent pouvoir être mises en parallele avec elles. J'admire dans les Piéces les desseins nouveaux de leurs figures, si bien imaginez & si heureusement conduits; la vivacité petillante de leurs imitations redoublées, la variété de leurs chants, la diversité de leurs tons, & de leurs modes, si bien enchaînez les uns aux autres, & leur harmonie aussi recherchée que savante.

Mais si nous leur cedons la science & l'invention, ne doivent-ils pas nous ceder, avec la même justice, le bon goût naturel dont nous sommes en possession, & l'execution tendre & noble où nous excellons; sur-tout pour l'harmonie des Instrumens? Les enrichissemens que nous y avons ajoûté de notre propre fond ne doivent-ils pas prévaloir? & ne sommes-nous pas de ces Ecoliers qui, ayant bien profité des leçons de nos Maîtres, sommes à la fin devenus plus savans qu'eux? Ne pourroit-on pas dire, sans offenser les Sectateurs de la Musique Italienne, que leurs ornemens trop frequens & déplacez en étouffent l'expression, qu'ils ne caractérisent point assez leurs ouvrages; semblables en cela à cette Architecture Gothique, qui trop chargée d'ornemens, en est obscurcie, & où l'on ne démêle plus le corps de l'Ouvrage.

On peut dire encore que la Musique Italienne ressemble à une Coquette aimable, quoique bien fardée, remplie de vivacité, & toûjours le pied en l'air, cherchant à briller

par tout ſans raiſon, & ſans ſavoir pourquoi, comme une évaporée, qui fait voir ſes emportemens dans quelque ſujet qu'elle puiſſe traiter; quand il s'agit d'un amour tendre, elle lui fait le plus ſouvent danſer la gavotte, ou la gigue: Ne diroit-on pas que le ſerieux devient comique entre ſes mains, & qu'elle eſt plus propre aux chanſonnettes, qu'à traiter de grands Sujets? Semblable en cela à ces Comediens, qui, n'ayant du talent que pour le Comique, réuſſiſſent fort mal, en tournant le Tragique en ridicule, quand ils veulent s'en mêler? Il faut avouer que la majeſté de la Muſique Françoiſe traite les ſujets Heroïques avec plus de nobleſſe, & convient bien mieux au Cothurne & au Théâtre; au lieu que dans la Muſique Italienne toutes les paſſions y paroiſſent uniformes; la joye, la colére, la douleur, l'Amour heureux, l'Amant qui craint, ou qui eſpere, tout y ſemble peint avec les mêmes traits, & du même caractére; c'eſt une gigue continuelle, toûjours petillante, ou bondiſſante. Si la voix commence ſeule, l'Inſtrument repète ce chant en Echo; ce deſſein ſouvent d'un chant bizarre ſe promène non ſeulement ſur toutes les cordes du mode; mais encore ſur tous les étrangers, où ils peuvent s'accrocher bien ou mal, tellement que leurs Piéces roulent ſur tous les tons, & changent de mode à chaque inſtant; en ſorte que l'on ne ſçauroit dire à la fin duquel ils ſont. Après avoir fait cette longue promenade, où l'on repete vingt fois

le même chant, tant la voix que l'inſtrument, il faut encore retourner *Dacapo*, ce paſſage eſt quelquefois très-dur à l'oreille, étant ſouvent de deux cordes voiſines; mais il arrive ordinairement que l'on paſſe outre pour éviter la prolixité, & pour en diminuer l'ennui; c'eſt un grand defaut dans tous les Ouvrages d'esprit, & principalemeut en Muſique de ne pouvoir finir: il faut ſavoir ſe moderer, un bon Ouvrage perd la moitié de ſon mérite quand il eſt trop diffus.

Nous avons peine encore de nous accoutumer aux intervales bizarres des chants de leurs recits, qui paſſent quelquefois l'étendue de l'octave, & que les plus habiles ont peine à entonner juſte; les tenues ſur tout y impatientent l'Auditeur, pour être déplacées; ces tenues que nous ne faiſons, & qui ne conviennent guéres que ſur les mots de *repos*, & quelques-autres, s'y font indifferemment ſur tous les mots qui finiſſent par des voyelles. Je ne dis pas qu'il n'y ait beaucoup d'Art à faire badiner un violon, & une baſſe, ſous une de ces longues tenues; mais quel rapport a la liberté, avec ce ſon qui dure un quart d'heure? où eſt le goût & l'expreſſion de tout cela? il arrive aſſez ſouvent que la Muſique Italienne exprime toute autre choſe, que ce que les paroles ſignifient. J'entens un Prélude vif & emporté, je crois que quelque Amant, rebuté des rigueurs de ſa Bille, va ſe livrer au dépit, & chanter pouille à l'Amour: point du tout, c'eſt un Almant tendre qui vainte le prix de ſa conſtan-

tance, qui appelle l'Esperance à ſon ſecours, ou qui fait une declaration d'amour à ſa Maîtreſſe.

Paſſe encore à ceux qui travaillent pour le Violon, de ſe livrer entiérement dans leurs Sonnates, au feu de leur imagination, & de promener leurs fugues & leurs imitations par tous les modes, eux qui ne ſont point *gamez* par l'expreſſion des paroles qui doit faire la régle des Compoſiteurs. Nous ſommes redevables à l'Italie de ces ſortes de Piéces, les *Corelli*, les *Albinoni*, les *Miquelis*, & pluſieurs autres grands Muſiciens, ont produit dans ce caractére des Piéces qui ſeront immortelles, où peu de gens peuvent ateindre, cependant mille autres veulent les imiter. J'ai vû de ces Piéces d'un chant ſi bizarre, & d'une compoſition ſi extraordinaire, qu'on auroit cru qu'on avoit jetté au hazard des gouttes d'encre ſur le papier reglé, auſquelles il ſembloit avoir été enſuite ajoûté des queues à quatre croches, & diviſées par meſures.

La Muſique de leurs Cantates paroît plutôt convenir aux Concerts de Chambre qu'à nos Spectacles; leurs Sonates à deux parties ne doivent être jouées qu'à un violon ſeul, qui friſe & qui pretintaille autant qu'il lui plaît, & deviendroient très-confuſes, ſi la même partie étoit executée par pluſieurs Inſtrumens qui feroient des diminutions differentes; & ainſi doit être bannie d'une grande Orcheſtre.

L'on n'entend en général dans la Muſique qu'une baſſe continue toûjours

doublée, qui souvent est une espèce de batterie, d'accords, & un harpegement, qui jette de la poudre aux yeux de ceux qui ne s'y connoissent pas, & qui réduites au simple, reviendroient aux nôtres. Ces *B*, *C*, ne sont bonnes qu'à faire briller la vitesse de la main de ceux qui accompagnent ou du clavessin, ou de la viole; encore pour rencherir sur ces basses déja trop doublées d'elles-mêmes, ils les doublent, & c'est à qui doublera le plus; de sorte qu'on n'entend plus le sujet, qui paroît trop nud auprès de ce grand brillant, & demeure enseveli sous un cahos de sons tricottez & pétillans, qui passant trop légérement, ne peuvent faire d'harmonie contre le sujet; il faudroit donc que des deux Instrumens, il y en eût un qui jouât le simple de la basse, & l'autre le double; ces *B*, *C*, passeroient plutôt pour des Piéces de viole, que pour un accompagnement qui doit être soumis au sujet, & ne point prévaloir. Il faut que la voix domine & attire la principale attention; tout le contraire arrive ici, l'on n'entend que la *B*, *C*. qui pétille si fort que la voix en est étouffée: il se trouve un inconvenient dans les basses en batteries & doublées sur le champ; c'est qu'il est difficile qu'un clavessin, une viole & un thuorbe, se puissent rencontrer juste dans la même maniere de doubler, non plus que bien d'autres Instrumens à cordes, ou à vent; l'un prend un tour, & l'autre un autre, ce qui cause une cacophonie extraordinaire, de sorte qu'un Com-

Compoſiteur ne reconnoît plus ſon ouvrage qui paroît tout défiguré ; il faut au milieu de tout cela qu'il ſe contente d'admirer la viteſſe de la main de ceux qui l'executent. Voilà cependant aujourd'hui le goût de l'execution de la Muſique Italienne tant vantée.

Mais ce n'étoit point celui du Sieur de Lully, grand Sectateur du beau & du vrai, qui auroit banni de ſon Orcheſtre, un Violon qui eût gâté ſon harmonie par quelque diminution, ou quelque miaulement mal placé, à l'exemple de ces rigides Inſpecteurs de la Gréce pour les Spectacles publics. Ne peut-on pas s'aſſujettir à jouer la Muſique comme elle eſt ? Eſt-ce le goût Italien de faire de faux accords à tout bout de champ ?

J'ai vû des Muſiciens ſi amoureux des viteſſes, & des baſſes figurées, qu'ils ne pouvoient ſouffrir les *Adagio*, c'eſt-à dire les endroits de recitatifs lents, & paſſoient ces morceaux comme ennuyeux ; c'eſt cependant dans ces endroits-là, où l'harmonie peut ſe faire mieux ſentir, que dans ces vivacitez, où, comme je viens de dire, la baſſe paſſant trop légérement, & ne faiſant que friſer le deſſus, ne peut produire d'harmonie agréable.

Mais ſi cette Muſique figurée convient aux paroles Italiennes & Latines, pourquoi y veut-on aſſujettir la Langue Françoiſe ? Un Italien ſe gouverne-t'il comme un François ? Leurs goûts, leurs habits, leurs mœurs, leurs maniéres, leurs plaiſirs, ne ſont-ils pas tous differens ? Pourquoi ne veut-on pas

qu'ils le ſoient auſſi dans leurs chants & dans le toucher des Inſtrumens? Un Italien chante-t'il comme un François? Pourquoi veut-on que le François chante & joue comme l'Italien? Chaque Nation a ſes uſages differens: Pourquoi vouloir habiller la Muſique Françoiſe en masque, & la rendre extravagante? elle dont la Langue eſt ſi naïve, & ne peut ſouffrir la moindre violence; étant ennemie des frequentes repetitions de ces longues tenues que l'on ſupporte dans la Muſique Italienne, ou Latine, qui ne convient point du tout à la nôtre.

On peut ici comparer la Muſique Françoiſe à une belle Femme, dont la beauté ſimple, naturelle, & ſans art, attire les cœurs de tous ceux qui la regardent, & qui n'a qu'à ſe montrer pour plaire, ſans craindre d'être défaite par les minauderies affectées d'une Coquette outrée, qui cherche à mettre les gens dans ſon parti à quelque prix que ce ſoit, & à qui nous avons déja comparé la Muſique Italienne.

Je pourrois encore rapporter ici l'autorité du beau Sexe, auprès de qui la Muſique Italienne a peine à trouver grace, qui s'ennuye d'un quart d'heure de Sonate, & qui aime mieux entendre chanter, *Sangaride, ce jour, eſt un grand jour pour vous*, ou entendre jouer les ſonges agréables d'*Atys*, que toutes les batteries & les harpegemens d'un violon touché ſavamment, auquel elles ne connoiſſent rien, & ne ſentent rien qui les attire; on a beau leur dire que cela eſt ſa-

vant

vant, beau, ſublime, & que c'eſt un Auteur Italien qui les a faits : cela eſt fort beau, diſent les Dames, mais cela nous ennuye, & nous n'en voulons plus. Ce ſont pourtant elles qui décident du mérite & du deſtin des ouvrages dans les Spectacles, & à qui nous devons chercher à plaire, ſur-tout dans cet Art qui ſemble être fait pour elles.

Il faut cependant avouer que quelques-uns de nos habiles Maîtres ont trouvé le ſecret d'allier fort ſavamment le goût naturel des François, avec le brillant & le ſavant de l'Italien dans les *Cantates*, qui ſont entre les mains de tout le monde, & qui ſont des chef-d'œuvres en cette espèce, tant pour la Muſique que pour la Poëſie; qu'il ſuffit donc d'avoir montré aux Italiens, que les François pouvoient porter auſſi loin qu'eux le genie & le ſavoir, tant pour les *Cantates* que pour les *Sonates*, ce que l'Abbé de la Louette leur fit voir étant à Rome en 1689, par un Concert qu'il compoſa dans le goût Italien qui fut joué chez la Princeſſe Colonne, & dans lequel *Francisci*, un des plus fameux Muſiciens d'Italie de ce tems-la, manqua deux fois, avouant que l'execution en étoit difficile, ce qui fait voir qu'ils ne ſont pas infaillibles comme ils le prétendent, quand ils chantént ou jouent des Piéces à livre ouvert : mais il ne faut pas que ces experiences faſſent mépriſer le bon goût ſimple & naturel du François, quand les Italiens, pour le perfectionner, commencent eux-mêmes à l'imiter.

Ces ſortes d'ouvrages en ont produit une infinité d'autres ; les *Cantates* & les *Sonates* naiſſent ici ſous les pas. Un Muſicien n'arrive plus que l'un ou l'autre en poche ; il n'y en a point qui ne veuille faire ſon Livre & être buriné , & ne prétende faire aſſaut contre les Italiens & damer le pion aux plus braves ; à peine le Poëte y peut-il ſuffire : il y a même telles paroles qui ont ſouffert plus d'une fois la torture de la Muſique Italienne ; enfin les *Cantates* nous étouffent ici. J'en ai entendu qui duroient une heure la montre ſur la table , en ſorte qu'on étoit obligé de demander quartier , ou quitter la place. Qu'eſt donc devenu le bon goût ? Faudra-t'il qu'il expire auſſi ſous le fatras de toutes ces *Cantates* ? Que diroient les Lambert , les Boeſſet , les Le Camus , & les Batiſte, s'ils revenoient au monde , de voir le chant François ſi changé , ſi avili & ſi défiguré ?

Je ſuis perſuadé que nos illuſtres Maîtres ont trop de goût , & trop de ſcience , pour l'abandonner , comme il paroît par leurs propres Ouvrages, dont les endroits les plus gracieux & qui plaiſent le plus ſont traitez dans le goût François , où ils ont ſçu mélanger le bon de l'Italien , & en ont laiſſé-là le mauvais. Qu'ils rendent juſtice au Heros, & au Ciceron de la Muſique Françoiſe, je veux dire à Lully ; qu'ils admirent la grandeur & l'élevation de ſon génie, au milieu de cette naïve ſimplicité dépourvûe de tous ornemens étrangers , & qui ſemble devoir

voir tomber ſous les ſens de tout le monde. A-t'il voulu peindre l'Amour tendre, quel cœur ne s'attendrit-il pas ? Quel chant! quel naturel! quelle harmonie dans ſes *Duo* ! Ne devineroit-on pas les paroles de ſes Recits, à entendre ſeulement les chants ? Et n'eſt-ce pas une véritable déclamation que ſon Recitatif ? A-t'il voulu exprimer la douleur, les rochers ne gémiſſent-ils pas avec lui ? A-t'il voulu peindre la fureur, la vengeance, quel cœur ne reſſent pas de ſecrets frémiſſemens ? Quel feu, quelle vivacité, dans les airs de Violon, quand il a voulu exprimer la viteſſe des fougueux Aquilons, ou des transports de Furies ? Si la joye s'empare de la Scène, tous les Peuples, tous les Bergers ſautent & danſent au ſon des Muſettes; s'il veut faire quelque enchantement, ou évoquer les Manes des Enfers, l'horreur & l'effroi s'emparent de notre ame. Quelle tranquillité aſſoupiſſante ne ſéduit pas nos ſens, s'il veut endormir ou calmer ſes Heros agitez ? S'il fait ſonner la trompette, l'humeur Martiale ne ſaiſit-elle pas ſes Auditeurs ? n'eſt-on pas prêt de courir aux armes & de monter à l'aſſaut ? S'il veut préparer à anoncer quelque Oracle, quelle gravité, ou quelle nobleſſe dans ſes ſymphonies ? On diroit que, comme un ſçavant Peintre, il a ſçu, avec ſes ſons, peindre, pour ainſi dire, les mouvemens de toutes les paſſions. A-t'il eu recours pour cela à tous ces faux brillans, & aux ornemens déplacez de la Muſique Italienne ? Rien eſt-il plus

plus ſimple & plus naturel que ſa compoſition, qui eſt à la portée de tout le monde, & en même tems rien de ſi élevé, de ſi noble, & de ſpirituel pour l'expreſſion ? Quoiqu'il ſoit fort ſçavant Muſicien, le goût ſeul, & le génie ſemblent avoir été ſes guides, & capables de prescrire des régles nouvelles à ceux qui les ſuivroient ; il ſemble quelquefois avoir négligé les anciennes, & s'être mis au deſſus d'elles. Il faut avouer auſſi que c'eſt ce qui fait la meilleure partie du Muſicien que le génie ; c'eſt lui qui fait auſſi les Peintres & les Poëtes, car on peut dire que ces trois Sciences ſont faites les unes pour les autres ; on ne voit presque pas de Peintre qui ne ſoit un peu Muſicien, & qui n'ait du goût pour ces deux Arts. La Muſique n'eſt-elle pas une Poëſie, une cadence, & même une Peinture ſonore & harmonieuſe ? La Peinture & la Poëſie ne ſont-elles pas compoſées d'une aimable harmonie, & d'un contraſte de couleurs & de penſées mélodieuſement enchaînées les unes aux autres ?

Il ne ſuffit donc pas ſeulement de régles dans les Arts, il faut être encore inſpiré & animé de ce benefice que la Nature ne donne pas à tout le monde ; c'eſt elle qui a fait les Titien, les Raphael, les Le Brun, les Corneille, les Moliére, les Racine, les Cariſſimi, les Baptiſte, & tant d'autres. Il faut dans ces Arts ſavoir inventer & créer, outre qu'il faut qu'un Compoſiteur poſſède parfaitement la Langue dans laquelle il travaille,

vaille, connoiſſe les ſyllabes rudes ſur leſquelles il faut paſſer légérement, & celles qui ſont harmonieuſes & amies du chant : il ſeroit même à ſouhaiter que le Muſicien fût auſſi Poëte comme dans l'Antiquité, pour ajuſter les paroles à ſon chant, & que tout l'ouvrage coulât de ſource.

Ce n'eſt point aſſez de ſavoir préparer ou ſauver les diſſonances, il faut encore ſçavoir les placer à propos où elles conviennent pour l'expreſſion, les mettre dans leur jour, pour qu'elles faſſent leur effet, & qu'elles ſervent comme d'ombre au Tableau, en faiſant valoir les conſonances par oppoſition, n'en pas diminuer la force par le trop frequent uſage, comme font les Italiens, dont la Muſique, trop remplie de diſſonances, revolte quelquefois les oreilles; mais ſe garder de tomber dans la Monotomie, qui eſt le vice contraire, & que les Italiens pourroient plutôt nous reprocher.

Les régles de l'harmonie ne montrent pas à faire un beau chant qui en eſt l'ame, à imaginer un deſſein, à bien rendre l'expreſſion des paroles, à ſçavoir placer les cadences aux ſens finis : comme les points & les virgules dans le diſcours, à ſavoir changer de modes, quand ces paroles changent de caractére & de ſentiment.

Un bon Mathematicien poſſède à fond les régles de la compoſition, & eſt un fort mauvais Compoſiteur : il y a cependant des régles eſſentielles, & dont la connoiſſance eſt néceſſaire; mais les véritables & les meilleures

leures ſont celles que le goût & l'oreille vous inſpirent : vous trouvez dans ces régles beaucoup de contradictions, ſur leſquelles les Italiens ne paroiſſent pas fort rigides Obſervateurs, elles ne ſont la plupart fondées que ſur le caprice. J'ai vû quelques-uns de leurs Traitez de Muſique, & quoique fort profonds en ſçavoir, je n'en ſuis pas devenu plus habile en les liſant, au contraire j'en ſuis ſorti plus embaraſſé : ils vous apprennent bien ce qu'il faut éviter, qui ſont des inconveniens où l'oreille ſeule nous défend de tomber ; mais ils ne nous inſtruiſent point comme il faut s'y prendre pour faire une compoſition gracieuſe & de bon goût ; c'eſt donc le génie naturel qui fait ſeul l'excellent Muſicien.

Si l'on reproche à Lully d'avoir employé rarement les tons tranſpoſez, ce n'eſt pas qu'il en ignorât l'uſage ; mais c'eſt qu'il s'accommodoit aux ſujets qu'il avoit, & au goût du tems ; il ſentoit bien qu'un chant n'en étoit pas plus beau pour être tranſpoſé d'un demi ton plus haut ou plus bas, & qu'une Muſique difficile, ou trop recherchée, quoique belle, ne laiſſe pas d'avoir ſes defauts, qui eſt que rarement elle eſt bien executée, parceque le nombre des Savans dans la Muſique vocale & inſtrumentale eſt aſſez rare ; au lieu qu'une bonne Muſique en eſt encore meilleure quand elle eſt facile, étant plus ſusceptible pour l'execution qui doit être regardée comme l'ame de la Muſique ; elle invite d'elle-même à

ê-

être chantée, étant plus de commerce dans le Monde, & plus à portée des honnêtes gens qui l'executent, ce qui doit être son but & sa recompense; au lieu que la Musique difficile effarouche, dégoûte, & n'est bonne que pour les Musiciens de profession.

Peut-être que Lully auroit pû suivre une autre route, maintenant que tous les Musiciens sont autant d'illustres Compositeurs, & que tous les Ecoliers sont autant de Maîtres; cependant ceux qui sont aujourd'hui entêtez de la Musique Italienne, ne peuvent souffrir la Françoise, & la regardent comme une Musique insipide; les Opera anciens les endorment, ils n'y sentent rien qui les rappelle, ils n'y trouvent que des tons naturels, des mouvemens faciles; ils veulent que la clef soit surchargée de *Diezes*, ou de *B mols*, que la *B*, *C*, soit brodée & remplie de tous les chiffres d'Arithmetique; qu'on invente pour eux des tons transposez & nouveaux, & des mouvemens extraordinaires; que la basse herissée d'arpegemens & d'accords coure toûjours la poste; enfin ne trouvant pas une Musique bonne, si elle n'est difficile, à peine peuvent-ils se resoudre à la regarder quand il ny a que des blanches, ou des noires à deux ou à trois tems; comme si toutes les mesures Italiennes ne revenoient pas à ces deux mesures, ne va-t'on pas reduire la mesure à deux tems, à celle de quatre, & renfermer deux mesures en une seule, le 4 pour 8 ne revient-il pas à nos deux tems legers? & les mesures de 6 pour 8, de

3

3 pour 8, & de 12 pour 8, ne reviennent-elles pas toutes à la mesure de trois tems, quand elles sont battues plus ou moins vîte, quoi-qu'elles se battent à deux & à quatre tems, dont chaque tems renferme une de nos mesures à trois tems? Ce n'est donc qu'une maniére differente de s'exprimer qui est bonne en soi, & donne le caractére de la Piéce, pour la lenteur & la légéreté, & a plus de facilité pour être battue; car comme il n'y a en général que deux modes differens, le mineur & le majeur, il n'y a aussi en géneral que deux mesures, celle à deux tems, & celle à trois; en vain voudroit-on en imaginer d'autres. Il seroit aisé, pour contenter ceux qui aiment le ragoût des tons transposez, (les mesures extraordinaires & les basses doublées) de transposer un de nos Opera, par un demi ton plus bas ou plus haut, doubler leurs basses continues, & en réduire les mesures à la maniére Italienne, ils deviendroient alors de plus difficile execution, & perdroient en même tems la moitié de leur beauté. Un Compositeur n'est-il pas bien glorieux d'avoir fait une Piéce si transposée, pleine de *si*, de *mi*, de *b quarre*, & d'une si grande vitesse que personne ne sçauroit y mordre, qu'il déchiffre à peine lui-même : Voilà une Piéce, dit-il, que je défie tous les Joueurs d'Instrumens d'executer, ni même aux Clavessins d'en trouver les accords, qu'avec bien de la peine ; ce qui fait qu'on la laisse à son Auteur, pour la garder dans son cabinet comme une curiosité, pour montrer

trer aux Maîtres de l'Art, qui peuvent ſeuls la mettre en uſage après l'avoir étudiée. Les chants en deviennent-ils plus beaux & plus harmonieux, pour être ſur des tons transpoſez? l'harmonie en eſt-elle meilleure? au contraire, on peut dire qu'elle eſt forcée, que ces tons ont peu de juſteſſe ſur les Instrumens, & principalement ſur le claveſſin, où les feintes devroient être coupées pour y donner le véritable temperament; car quelle apparence qu'une touche ſerve de *b mol* dans l'une, & de *b quarre* dans l'autre ſans perdre ſa juſteſſe; paſſe encore pour les autres Instrumens, comme ſur le violon, où avançant plus ou moins le doigt ſur la corde, on peut modifier ces ſortes de demi tons, & les rendre plus juſtes. J'ai entendu un de nos Illuſtres préluder ſur ſon violon, de quelque maniére qu'il fût accordé, & ne ſuivre, pour tirer ſes ſons, d'autre régle que ſon oreille, & non celle du manche, qui ſe trouvoit alors tout dérangé.

Enfin de ces deux partis differens, il en reſulte un troiſiéme plus raiſonnable & moins entêté que les deux autres, qui eſt celui des gens ſages, & des gens de bon goût, qui ne ſe laiſſant point prévenir ni pour l'un, ni pour l'autre, vrais amateurs de la Muſique, goûtent l'une & l'autre compoſition, quand elle eſt bonne & bien executée, ſans donner dans le goût pedant & ſçavant; ne vont point épiloguer ſur deux octaves de ſuite, ſur une ſeptiéme ou une neuviéme bien ou mal préparée ou ſauvée; ne mépriſent point une Mu-

Musique, parcequ'elle est trop aisée, ou parcequ'elle est trop difficile, ou ne la condamnent point pillée, parce qu'il y aura quelques bouts de chants qui ressembleront; mais rendent justice à la Musique Françoise dans son caractére, & à la Musique Italienne dans le sien, conviennent que l'on pourroit faire un genre de Musique parfait, si l'on vouloit joindre le goût savant & ingenieux de l'Italien, au bon goût naturel & simple du François; mais cependant un Italien doit chanter en Italien, & le François en François, sans avoir égard à la prévention des Sectateurs de la Musique Italienne.

Mais il faut encore faire voir en quoi consiste la difference des Opera d'Italie, aux Opera de France. La sincérité des François les engage à demeurer d'accord, comme dit l'Auteur de *la pratique du Théâtre*, liv. 1. & livre 4, que la magnificence des Spectacles des Romains a laissé par toute l'Italie un goût admirable que l'on voit à Rome, à Milan, à Venise, &c. pour les représentations des Opera, qui semble surpasser tous les Spectacles des autres Nations.

Il a donc fallu, pour introduire ces actions de Musique, leur donner tous les ornemens des autres Piéces de Théâtre, le choix d'un beau sujet, une agréable disposition de beaux Vers, des sentimens tendres, des décorations surprenantes, des changemens de Scènes, des voix excellentes, des accords de divers Instrumens & des entrées de Balet, pour rem-

remplir l'imagination la plus étendue, & pour satisfaire entiérement la vue & les oreilles.

Mais pour parvenir à la perfection d'un si beau Spectacle, il faut des génies qui possedent parfaitement les principes dans lesquels S. Augustin fait consister la perfection de l'harmonie, qu'il fait monter à neuf dégrez; le premier dans l'esprit, le second dans la raison, le troisiéme dans l'imagination, le quatriéme dans l'affection, le cinquiéme dans la parole, le sixiéme dans le chant, le septiéme dans le son, le huitiéme dans la danse, & le neuviéme dans la composition. Ces principes renferment aussi la perfection des neuf Muses, que les Anciens ont considerées comme des Divinitez: ainsi pour composer un Opera parfait, il faut du moins un Poëte, un Musicien, un Mathematicien, un Maître de Danse, un Peintre, qui excellent tous dans leur Art, & un Sur-Intendant d'une grande pénétration pour la construction & pour l'execution de l'œuvre; & qu'un grand Prince, ou une Republique aussi puissante que celle de Venise, en fasse la dépense à discretion: car il faut que tout convienne à la grandeur du sujet, qui est ordinairement tiré de la Fable, de l'Histoire, ou il est allegorique. Je vais rapporter une description de chacun, pour en donner l'idée, afin que l'on puisse juger de la difference qu'il y a entre les representations des Opera d'Italie, & celles des Opera François,

çois, qui ont auſſi des beautez que les autres n'ont pas.

Un des plus beaux, eſt celui qui fut fait par *Beverin*, ſur-tout pour les décorations, dont le ſujet eſt Darius Roi de Perſe. On vit paroître le camp de Darius avec des Elephans, qui portoient des Tours ſur leurs dos pleines de Soldats, qui compoſoient un Corps de Muſique; les tentes du camp de Darius; un quartier de l'Armée avec toutes les machines de Guerre; une grande Vallée entre deux Montagnes; une place de Babylone; la Tour d'un ſuperbe Palais, une Sale Royale du Palais de Babylone meublée d'une grande magnificence; le Mauſolée de *Ninus*; la Cavalerie & l'Infanterie rangée en bataille; le Jardin Royal de Babylone; les ruïnes d'un ancien Château avec une Priſon affreuſe; & chaque Scène avoit une Muſique differente, des entrées & des voix excellentes, accompagnées d'une infinité d'Inſtrumens.

Quand on repreſenta celui du grand Pompée ſur le théâtre de *San Salvador* à Veniſe; la premiére décoration, fut la Place Triomphale de Rome, avec un Arc de Triomphe, & toutes les fenêtres des Palais pleines de monde, tandis que Pompée étoit ſur ſon Char tiré par deux Lions, accompagné d'un grand nombre de Soldats, de pluſieurs Princes, & d'une troupe d'Eſclaves, avec une entrée de Gladiateurs qui combattirent au ſon de tous les Inſtrumens Militaires. A cette décoration ſucceda celle d'une grande cour,

avec

avec un escalier par lequel montoit un grand nombre de perſonnes dans un ſuperbe Appartement; on vit après un Jardin magnifique avec des allées, des parterres de fleurs, des berceaux, & des jets d'eau. Après parut un Temple d'une Architecture ſurprenante; enſuite on vit un Treſor plein de toutes ſortes de vaſes d'or & d'argent, & quantité d'autres richeſſes, tout cela fut ſoutenu de tous les accompagnemens convenables à la grandeur du ſpectacle; mais l'une des plus extraordinaires de ces Repréſentations fut celle qu'on fit à Turin en 1628, à la naiſſance d'une Princeſſe de Savoye: le ſujet fut tiré des Métamorphoſes.

On fit une grande Machine, qui repréſentoit le Vaiſſeau de la Felicité; toutes les Divinitez qui ſont propices aux Hommes parurent dans le Ciel, & firent chacune un recit en Muſique, auquel tout le Chœur répondoit; en même tems l'on vit paroître ſur les quatre angles de la Sale quatre Machines pour les quatre Elemens; un Mont-Gibel pour le Feu, un Arc-en-Ciel pour l'Air, un Théâtre pour la Terre, & un Vaiſſeau pour l'Eau; tout d'un coup la Sale ſe remplit d'eau comme une Mer; & le Vaiſſeau s'avançant fit voir ſur ſa proue un Trône magnifique preparé pour y recevoir les Princes & les Princeſſes; dans le corps du Vaiſſeau étoit une grande table preparée pour quarante perſonnes, le Dieu de la Mer invita toute la Cour d'entrer dans ce Vaiſſeau; elle fut ſervie par des Tritons, qui

conduiſoient les ſervices ſur le dos de divers Monſtres Marins; on repréſenta ſur un écueil éloigné du Vaiſſeau, la Fable d'Arion jetté dans la Mer, & ſauvé ſur le dos d'un Dauphin; la Muſique fit le Prologue. La premiére partie fut de la part d'Arion; la ſeconde le fit voir chantant ſur le dos du Dauphin; dans la troiſiéme il fut porté à Corinthe, où Periandre lui fit raconter ſes avantures, & le confronta avec les Nautonniers qui l'avoient jetté dans la Mer; les Sirènes firent un grand Balet qui termina cette ſuperbe Repreſentation.

Les François avouent encore que tous les Opera d'Italie ſont compoſez des plus grands évenemens de l'Hiſtoire des Grecs, des Empires de l'Aſie & de l'Hiſtoire Romaine, qui renferment les faits Heroïques, les actions les plus vertueuſes des grands Hommes de l'Antiquité, & les paſſions les plus éclatantes, comme celles de Marc-Antoine avec Cleopatre; ou bien ils repreſentent les plus grands ſujets des Méthamorphoſes, où les Machiniſtes ont l'Art de faire paroître tous les Elemens, les embraſemens de la Terre par la chûte de Phaëton, celui de la Ville de Troyes, celui de Rome, comme au naturel, la bataille de Pharſale entre Ceſar & Pompée; d'autres où l'on voit la Mer chargée de Vaiſſeaux pour des Siéges de Villes Maritimes, les naufrages, la deſtruction de Jeruſalem par Titus, &c.

Tous ces grands évenemens tiennent à la vérité les Spectateurs dans l'admiration, outre

tre que les Nobles Venitiens, pendant le Carnaval de Venise, n'épargnent rien pour la grandeur de ces spectacles; parce que plus ils sont beaux, plus ils sont lucratifs, & soutiennent la gloire que cette superbe Republique s'est acquise en surpassant en cela toute l'Italie, ce qui lui attire dans ce tems-là toutes sortes de Nations; l'on y voit jusqu'à quatre ou cinq représentations de differens Opera, qui se jouent tous les jours à une même heure, où celui qui a le plus de réputation est le plus rempli. Il y a tel Chanteur, & Chanteuse, & des *Castrati* dans l'Italie, qui gagnent jusqu'à mille pistoles, pour chanter dans un Opera pendant le Carnaval.

Mais quelques idées que l'on puisse avoir de ces grands Opera, si les Italiens étoient sincéres, ils avoueroient à leur tour qu'ils ont en France de puissans rivaux; qui sont les Opera de Cadmus, de Thesée, d'Atys, de Bellerophon, de Phaëton, d'Amadis, de Roland, & d'Armide, de la composition du Fameux Lully, dont le génie extraordinaire a presque effacé la grande réputation que les Musiciens Italiens s'étoient acquise, avant qu'il eût donné des preuves de son grand génie pour l'établissement des Opera en France, & dont le goût s'est perfectionné avec les Musiciens François; ayant eu le Sieur Quinaut pour les machines & les décorations, & Beauchamps pour les entrées de Balet. La dépense de ces grands Opera qui a été faite par le Roi, pour être representez à

Verſailles excède les autres; parceque les machines & les décorations y étoient auſſi ſurprenantes que magnifiques, la beauté des habits jusqu'a l'Orcheſtre, y paroiſſoit avec toute la ſomptuoſité imaginable, de ſorte que ces ſpectacles ne laiſſoient rien à deſirer: enfin tout répondoit à la grandeur du plus magnifique Roi de tous les Rois. Outre qu'on peut dire ſans oſtentation que les Opera François l'emportent encore ſur ceux d'Italie, pour la grandeur & la beauté des Chœurs de Muſique, pour les agrémens du récitatif, ou déclamation, comme pour la force de l'execution des Inſtrumens de l'Orcheſtre, dont la ſymphonie eſt inimitable, de même que la magnificence des entrées de Balets, comme pour les danſes élevées, les danſes baſſes, ou danſes figurées de la compoſition du Sieur Pecourt, & qui ſont executées par des Danſeurs & des Danſeuſes, qui ſçavent l'Art de caractériſer les paſſions par les mouvemens de la danſe avec des graces & une nobleſſe digne d'admiration, ce qu'on ne trouve pas dans toute l'Italie; ainſi l'on peut convenir ſans prévention, que ſi l'on joignoit toutes ces grandes perfections à celles des Opera d'Italie, elles compoſeroient un ſpectacle dont la repreſentation ſeroit comparable à la magnificence d'un Triomphe Romain.

Enfin le nombre prodigieux des repreſentations qui ſe ſont faites en Muſique depuis plus de deux ſiécles, dans toutes les Cours de l'Europe, peuvent fournir une infinité d'idées auſſi ingénieuſes que diverſes, à ceux

qui

qui veulent s'appliquer à la composition des Spectacles. Les Anciens n'ont prescrit aucunes régles pour ces actions de Musique, & les ont abandonnées pour ainsi dire au génie, & à l'experience de ceux qui les inventent; parcequ'ils ont jugé que l'esprit agit plus heureusement quand il est sans crainte; l'élevation & le caprice y régnent autant que l'on veut, pourvû qu'il y ait quelque proportion ou rapport de bienseance avec le sujet que l'on traite; & à la diversité des Scènes, pour les rendre plus agréables; mais il faut avouër que toutes ces representations sont du moins aussi redevables de leurs perfections à la magnificence & à la générosité des Souverains qui en ont fait la dépense, qu'à ceux qui les ont composées, sans quoi la Musique seroit encore restrainte au chant de l'Eglise, & bornée dans les Concerts particuliers, telle qu'on la voit aujourd'hui dans les Etats où les Spectacles ne sont point encore en usage.

CHAPITRE XIII.

De la sensibilité que les Animaux ont pour la Musique, & d'une Chasse que les Grands Mogols font au son des Instrumens.

UN grand nombre d'experiences semble nous persuader que la Musique étend sa puissance sur tout ce qui respire dans la Nature: j'ai déja fait voir la force de son

aſcendant ſur les paſſions, & je vais rapporter ici des faits qui prouvent que tous les Animaux ſont ſenſibles aux charmes de la ſymphonie, puiſqu'ils expoſent ſouvent leur liberté & même leur vie aux charmes d'une belle voix, & à la douceur des Inſtrumens: ils ne s'abandonnent pas ſeulement au plaiſir de les entendre; mais on voit encore combien la Muſique les rend disciplinables.

Pline dans ſon Hiſtoire naturelle eſt de ce ſentiment, puiſqu'il dit que de tous les Animaux, il n'y a que Tigre que la Muſique met en fureur, au lieu de l'adoucir, ce qui fait voir la férocité inſurmontable de cet animal.

Suetone rapporte que l'Empereur Galba, après ſon retour d'Eſpagne, donna dans Rome un ſpectacle où il fit voir des Elephans qui marchoient en cadence ſur la corde au ſon des Inſtrumens; & que l'Empereur Domitien fit encore dreſſer une troupe d'Elephans pour danſer un Balet, auſquels on montroit des pas & des figures difficiles à retenir; un de ces Animaux ayant été battu pour n'avoir pas bien retenu ſa leçon, on remarqua que la nuit ſuivante, il la repeta de ſon propre mouvement au clair de la Lune, pour éviter le châtiment; de ſorte que ce Balet fut repreſenté parfaitement dans Rome au grand étonnement des Spectateurs: auſſi prétend-on que de tous les Animaux, il n'y en a point qui approche plus de la ſuffiſance humaine que l'Elephant; mais ce n'eſt pas le ſeul endroit où il paroît que la Providence, en créant cet

cet animal, a voulu le raprocher de l'Homme, auquel il sert d'aide très-necessaire dans la plus grande partie du Monde ; nous voyons même en France, comme dans les Provinces de Berry, & de Charolois, qu'un Laboureur ne sçauroit labourer avec des Bœufs s'il n'a quelqu'un qui chante à la tête de la charue pour les animer au travail, ce qui est en usage de tous les tems.

L'on a rapporté dans les Chapitres précedens plusieurs exemples de Balets, de Joûtes & de Combats de Cavaliers faits en cadence au son des Instrumens dans des Fêtes publiques. Les gens de Guerre savent que dans les Batailles, les chevaux s'animent aisément au son des trompettes & des timbales, de même qu'ils le font à la Chasse lorsqu'ils entendent les Cors des Veneurs. Ceci paroîtra encore plus singulier ; c'est qu'étant en Hollande en 1688, j'allai voir la Maison de plaisance de Milord Portland, je fus surpris d'y voir une fort belle Tribune dans sa grande Ecurie : je crus d'abord que c'étoit pour coucher les Palfreniers ; mais l'Ecuyer me dit que c'étoit pour donner des Concerts aux Chevaux une fois la semaine pour les égayer, ausquels ils paroissoient être fort sensibles. il y avoit dans cette Ecurie des attelages de sept à huit mille écus.

Les Naturalistes disent que les Biches sont si ravies du son d'une belle voix, qu'elles se couchent pour l'entendre avec plus d'attention ; & qu'il y en a qui sont si enchantées de la Musique, qu'elles se laissent prendre sou-

vent ſans réſiſtance: je ſçai du moins que cela arrive aux Oiſeaux, puisque deux de mes amis particuliers m'ont dit, que le premier Gentilhomme du dernier Duc de Guiſe, les mena un jour promener au Meſnil-Montant, qu'étant affis ſur un banc dans le Parc, ce Gentilhomme tira de ſa poche un espèce de chalumeau dont il joua des airs champêtres comme les Bergers; en moins d'un quart-d'heure, mes amis m'ont aſſuré qu'il y vint quantité d'Oiſeaux ſe placer ſur leurs bras qu'ils avoient étendus exprès pour les recevoir. Ces Oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main ſans s'effaroucher; & ces deux perſonnes m'ont aſſuré que, s'ils avoient voulu, ils auroient pris tous ceux du Parc en deux heures de tems.

Rien n'eſt plus commun que de voir les Roſſignols dans le tems qu'ils ſont en amour s'aſſembler dans un Bois, lorsqu'ils entendent jouer de quelques Inſtrumens, ou chanter une belle voix, à laquelle ils s'efforcent de répondre par leurs gazouillemens avec tant de violence, que j'en ai vû ſouvent tomber pâmez aux pieds d'une perſonne qui avoit, comme l'on dit, un goſier de Roſſignol, pour exprimer la flexibilité d'une belle voix. J'allois ſouvent prendre ce divertiſſement avec elle dans un Bois à ſa Maiſon de Campagne.

L'on trouve fort ſouvent aux Tuilleries pendant le mois de Mai, des gens qui y vont les matins avec des Luths & des Guitarrt, & autres Inſtrumens pour prendre ce diver-

vertiſſement ; les Roſſignols & les Fauvettes viennent ſe placer jusques ſur le manche des Inſtrumens pour les mieux entendre, ce qui prouve que les Oiſeaux ſont plus ſenſibles aux charmes de la Muſique qu'à leur liberté. Je vais en rapporter encore d'autres exemples que je tiens de mes amis, & d'autres qui ſe ſont paſſez à mes yeux, lesquels prouvent inconteſtablement la forte inclination de ces Animaux pour la Muſique.

Monſieur de . . . Capitaine dans le Regiment de Navarre, fut mis ſix mois à la Bastille, pour avoir parlé trop librement à M. de Louvois ; il pria M. le Gouverneur de lui accorder la permiſſion de faire venir ſon Luth pour adoucir ſa priſon. Il fut fort étonné de voir au boutde quatre jours, dans le tems qu'il jouoit, ſortir des Souris de leurs trous, & des Araignées descendre de leurs toiles, qui vinrent former un cercle à l'entour de lui, pour l'entendre avec une grande attention, ce qui le ſurprit ſi fort la premiére fois, qu'il en reſta ſans mouvement ; de ſorte qu'ayant ceſſé de jouer, tous ces Inſectes ſe retirerent tranquillement dans leurs gîtes. Cette aſſemblée donna lieu à cet Officier de faire ſes reflexions ſur ce que les Anciens nous ont dit d'Orphée, d'Arion, & d'Amphion. Il m'a dit qu'il fut deux jours ſans jouer, ayant eu de la peine à revenir de ſon étonnement, outre qu'il avoit une averſion naturelle pour ces ſortes d'inſectes ; néanmoins il recommença à donner un Concert à ces Animaux, qui ſembloient venir

chaque fois en plus grand nombre, comme s'ils en avoient convié d'autres; de sorte que par la suite du tems, il s'en trouvoit une centaine autour de lui; mais pour s'en défaire, il pria un des Porte-clefs, à qui il fit voir ce spectacle, de lui donner un Chat, qu'il enfermoit quelquefois dans une cage quand il vouloit avoir cette compagnie, & le lâchoit quand il vouloit la congedier; tellement que c'étoit pour lui une espèce de Comedie qui adoucissoit sa prison. J'ai été fort long-tems à douter de cette Histoire; mais elle m'a été confirmée depuis six mois par M. P... Intendant de Madame la Duchesse de V.... homme de mérite & de probité, lequel joue de plusieurs Instrumens dans la derniére perfection. Il m'a dit qu'étant à ..... il monta dans sa chambre pour se délâsser après la promenade, & qu'il prit un Violon pour s'amuser en attendant le souper. Ayant mis de la lumiére devant lui sur une table, il n'eut pas joué un quart-d'heure, qu'il vit differentes Araignées descendre du plancher, qui vinrent s'arranger sur la table pour l'entendre jouer, dont il fut très-surpris; mais cela ne l'interrompit pas, voulant voir la fin de cette singularité; elles resterent sur la table fort attentives jusqu'à ce qu'on entrât dans sa chambre pour l'avertir d'aller souper; il m'a dit encore qu'ayant cessé de jouer, ces Animaux remonterent dans leurs toiles, ausquels il ne voulut point faire de mal. C'est un divertissement qu'il s'est donné plusieurs fois par curiosité.

Nous

Nous voyons familiérement à la Campagne, lorsque les Abeilles ſont effarouchées, qu'on les raſſemble dans leurs ruches au ſon des poëles, & des poëlons, ce qui ſe faiſoit dans l'ancien tems avec des cymbales.

Et pour faire voir encore combien les Animaux ſont ſenſibles à la Muſique; j'ai vû autrefois à la Foire ſaint Germain, des Rats danſer en cadence ſur la corde au ſon des Inſtrumens, étant debout ſur leurs pattes de derriére, & tenant de petits contre-poids, de même qu'un Danſeur de corde. Il y avoit une autre troupe de huit Rats qui danſoient un Balet figuré ſur une grande table au ſon des Violons, & avec autant de juſteſſe que des Danſeurs de profeſſion; mais ce qui ſurprit davantage, ce fut un Rat blanc de la Laponie, qui danſa une ſarabande avec autant de juſteſſe & de gravité qu'auroit pû faire un Espagnol; l'on donnoit quinze ſols pour voir ce ſpectacle, auquel j'aurois donné plus d'attention, ſi j'avois crû en devoir faire un jour l'Hiſtoire. Le Maître qui dreſſoit ces Animaux, me dit qu'il feroit voir l'année ſuivante des choſes plus extraordinaires; mais il n'a point paru depuis dans Paris.

Monſieur de la Mothe-le-Vayer rapporte qu'en Guinée il y a des Singes qui jouent de la flûte & de la guitarre dans la derniére perfection.

Mais ce que tout Paris a vû faire cette année à la Foire ſaint Laurent par ce Singe admirable, que l'on appelle *Divertiſſant*, eſt en-

encore plus ſurprenant, puiſqu'il faiſoit vingt choſes differentes, avec autant d'adreſſe & de jugement, qu'une perſonne l'auroit pû faire, entr'autres étant vêtu en femme, il danſoit avec ſon Maître un menuet en cadence. Enfin l'on peut dire qu'il repreſentoit une Comedie, avec un Chien qui étoit ſellé, bridé & inſtruit à le ſeconder pour l'execution de ſes exercices; il jouoit du Bilboquet & aprenoit encore à jouer du Violon pour être plus parfait.

Thevenot, dans ſes Voyages d'Orient, dit que les Conducteurs des Chameaux dans les Caravanes, chantent de certaines chanſons qui les font aller beaucoup plus vîte que tous les coups de fouet qu'on pourroit leur donner, ſur-tout quand ils font des journées plus grandes qu'à l'ordinaire.

Ce n'eſt pas ſeulement par ornement que l'on pend des ſonnettes à nos Mulets, quand ils vont en voyage; ce carillon eſt pour eux une eſpèce de Muſique qui adoucit leurs peines & augmente leurs forces.

Il faut croire que les Anciens ne nous ont rapporté la fable d'Arion que pour nous apprendre que la Muſique étend ſa puiſſance juſqu'aux Poiſſons dans la Mer, ce qui m'a été confirmé par un Pilote qui avoit fait trois fois des voyages de long cours; il me dit que dans un tems calme, on voyoit des Poiſſons monſtrueux, qui ſuivoient les Vaiſſeaux quand ils entendoient jouer des Inſtrumens, ou chanter une belle voix.

Solin rapporte encore, qu'il y avoit en Sicile

cile une Fontaine consacrée à Apollon, dans laquelle on voyoit des Poissons qui paroissoient sur la surface de l'eau, si-tôt qu'ils entendoient jouer des Instrumens, & qu'ils étoient consultez comme les Oracles d'Apollon, du tems des Payens. *liv.* 32. *ch.* 2

Nous avons encore quantité d'exemples de la sensibilité des Animaux domestiques pour la Musique. Le Roi a eu un Serain de Canarie, qui chantoit dix ou douze airs de flageolet, & quelques Préludes en perfection; Sa Majesté, à un retour de Chasse, trouva le Serain mort dans sa cage, & reconnut que c'étoit faute d'eau; elle dit seulement à ses Officiers sans s'émouvoir, que, s'il n'avoit point été Roi, son Oiseau ne seroit pas mort, parcequ'il auroit eu soin de lui donner à boire.

Il y a long-tems que j'en ai vû un pareil chez M. B..... qui chante jusqu'à six grands airs de flageolet, & des Préludes; il a coûté deux cens Ecus, à condition que celui qui l'avoit dressé le viendroit recorder tous les huit jours, faute de quoi la mémoire manquant à ces petits Animaux, ils oublient bientôt ce qu'ils ont appris par méthode pour reprendre leur chant naturel.

La Chasse des Grands Mogols, & des Grands Kams, n'est pas moins surprenante, puisqu'elle fait voir encore la puissance de la voix, & des Instrumens sur tous les Animaux. Cette Chasse se fait par politique, pour occuper pendant l'Hyver des Armées de cent & de deux cens mille hommes, dont les Offi-

ciers de la Venerie Royale ont le commandement ſous les ordres de l'Empereur. Il y a trois ou quatre cens Veneurs à cheval qui ſonnent du Cors pour conduire la Chaſſe, ſuivant les Réglemens qui ſont faits comme pour l'Art Militaire.

L'on commence d'abord par diſpoſer l'Armée à l'entour du centre; elle forme une circonference de 20 ou trente lieues, dans les Cantons du Royaume, qui ne ſont presque pas habitez. L'on fait de ſévéres défenſes aux Officiers & aux Soldats, ſur peine de la vie, de tirer, ni bleſſer de leurs armes aucuns des Animaux qui ſe trouvent dans l'enceinte de la Chaſſe, qui ne ſe fait qu'au ſon des voix, & des Inſtrumens Militaires, & des trompettes de quinze pieds de longueur appellées *Kerrena*, lesquelles font un bruit très-éclatant, & d'autres à l'ordinaire, des tymbales, des cymbales, des tambours, des fifres, des haut-bois & quantité d'autres Instrumens, dont nous n'avons pas l'uſage; ce ſont les ſeules armes dont il eſt permis de ſe ſervir dans cette ſurprenante Chaſſe, lesquels néanmoins étonnent ſi fort tous les Animaux par leur bruit éclatant, qu'ils ſe laiſſent conduire dans le centre de la Chaſſe, comme des troupeaux de Moutons, quoi-qu'il s'y trouve des Lions, des Leopards, des Tigres, des Panthéres, des Ours, des Cerfs, des Biches, des Sangliers, & généralement toutes ſortes d'Animaux, dont les plus foibles ſont ſouvent devorez par les plus feroces dans les commencemens de leur jonction, quoiqu'ils

qu'ils semblent devenir plus souples & plus dociles, pendant les trois mois que dure cette Chasse. Les cris & les huées que font les Soldats de cette grande Armée pour étonner les Bêtes feroces, ne sont pas moins surprenans que le son d'une infinité d'Instrumens dont on joue la nuit & le jour; de sorte que la circonference de la Chasse, diminuant à mesure de la marche, il se trouve à la fin deux ou trois mille de toutes sortes d'Animaux resserrez dans le centre, lesquels sont aussi souples que des Moutons. Alors l'Empereur assemble tous les Officiers de l'Armée pour aller combattre ces Animaux le sabre à la main, avec les dards & les fleches, n'étant pas permis de se servir d'armes à feu; l'on ouvre le centre de la Chasse, dans lequel l'Empereur entre le premier pour combattre au son des fanfares, & des voix; l'on en tue souvent la moitié pour faire de grands festins à toute l'Armée pendant trois jours, & l'on laisse aller le reste en liberté qui s'en retourne dans les Forêts & dans les Cavernes, pour repeupler les lieux d'où ils ont été chassez. *Histoire des Mogols, & des Grands Kams de Tartarie, par de la Croix, ch. 7. Voyage de Mirconde.*

J'ai vû bien d'autres exemples de la sensibilité des Animaux pour la Musique, comme de Chiens, de Chats, qui sont fort attentifs au son d'une belle voix, & des Instrumens que je pourois rapporter ici, si je n'apprehendois d'abuser de la patience du Lecteur, outre que je crois en avoir assez dit

pour

pour confirmer l'opinion qu'on doit avoir des effets que peut produire la Musique par rapport aux animaux; ce que je n'aurois pû croire non plus que bien d'autres, si je n'en avois vû l'experience, du moins d'une partie des faits que je rapporte. J'y ajoûterai encore par curiosité ce que les Chinois disent d'un Oiseau qu'ils ont en la Chine appellé *Lacui*, ou Oiseau de bec de cire, de couleur cendrée; il n'est pas plus gros qu'un Merle, & passe pour un prodige de nature. Cet Oiseau apprend si facilement tout ce qu'on lui enseigne, qu'il fait des choses incroyables; il represente tout seul une Comedie, il touche des Instrumens, & joue aux Echets; il fait l'exercice de l'Enseigne, il manie une épée; & une lance comme le Singe dont j'ai parlé, & de si bonne grace, qu'il charme tous les Spectateurs: ce qui a fait dire au Pere de Magaillans, qui l'a vû dans son Voyage de la Chine, qu'on ne sçait ce qui est plus digne d'admiration, ou l'instinct de cet Oiseau, ou l'industrie de ceux qui l'enseignent; il ne lui manque que d'apprendre à chanter des airs nottez, puisqu'il parle comme un Sansonnet, & chante fort bien de mémoire.

Jean Christoval Auteur Espagnol, qui a fait la Relation du voyage que Philippe II. fit de Madrid à Bruxelles, l'an 1549, rapporte qu'un Musicien fit un Concert d'Animaux des plus extravagans qu'on puisse imaginer, dont il donna la representation dans une Procession qui se fit à Bruxelles, ce qu'on appelle *Carmesse*, laquelle est accompagnée

de ſpectacles les plus ſinguliers.

Le Corps de Muſique étoit ſur un grand Char, dans le milieu étoit un Ours aſſis, qui touchoit une espèce d'Orgue, non pas compoſée de tuyaux à l'ordinaire; mais d'une vingtaine de Chats enfermez ſeparement dans des caiſſes étroites, où ils ne pouvoient ſe remuer; leurs queues ſortoient en haut, & liées à des cordes attachées au regiſtre de l'Orgue; à meſure que l'Ours preſſoit ſur les touches, il faiſoit lever ces cordes, & tiroit les queues des Chats pour les faire miauler des tons de baſſes, des tailles, & des deſſus ſelon la nature des airs, ce qui ſe faiſoit avec tant de proportion, que cette Muſique ne faiſoit pas un faux ton.

Au ſon de cette Orgue bizarre, on voyoit danſer des Singes, des Ours, des Loups, des Cerfs, & d'autres Animaux qui compoſoient des entrées de Balet ſur une espèce de théâtre tiré par deux chevaux, qui ſuivoient ce Concert; il y avoit encore dans le milieu du théâtre une grande cage dans laquelle étoit une troupe de Singes, qui jouoient de la Corne-muſe & d'autres Inſtrumens, au ſon deſquels tous ces Animaux danſoient des danſes particuliéres, & repreſentoient la Fable de Circé, qui changea les Compagnons d'Ulyſſe en Bêtes.

Quoique Philippe II. fût le plus ſerieux, & le plus grave des Hommes, il ne put s'empêcher de rire en voyant la bizarrerie de ce ſpectacle, bien que l'on puiſſe juger que de tous ces Animaux, il n'y avoit que les Chats
&

& quelques Singes qui fussent naturels.

Si le Lecteur en veut sçavoir davantage touchant les effets de la Musique par rapport aux Animaux, il pourra voir l'Histoire que Jonston a fait de leur instinct; celle de Bellon sur les Oiseaux, & celle de Rondelet sur les Poissons: car les faits que je rapporte ne sont pas tirez de ces Auteurs, qui en rapportent aussi quantité d'exemples.

CHAPITRE XIV.

Conclusion de l'Histoire de la Musique.

LEs Platoniciens & les Pythagoriciens ont été si prévenus en faveur de la Musique, qu'ils ont prétendu que c'étoit lui faire tort que de lui donner le nom d'Art, ou de Science; le premier, disent-ils, est trop simple & trop borné; & le second, quoique plus relevé & plus étendu, ne satisfait pas encore.

Il faut, disent-ils, convenir d'une plus parfaite idée de l'harmonie, qui s'empare imperceptiblement de toutes les facultez de notre ame, & qui surprend tous les autres sentimens, dans le moment que nous en sommes charmez.

Mais il faut dire aussi que les grandes idées que ces Philosophes ont eu de la Musique, nous sont presque inconnues, puisque nous n'avons point vû, depuis les Grecs, de Musiciens qui l'ayent portée plus loin que saint

Gre-

Gregoire ; elle tient ſeulement ſa place parmi les Arts Liberaux , puiſque les Philoſophes les plus ſenſez l'ont miſe en parallele avec l'Art de la Peinture ; parceque l'on en peut juger par la diſpoſition du deſſein , l'ordre , les groupes , les contraſtes , la perſpective , le ton , la variété des couleurs, la diſtribution des lumiéres , les ombres , les demi-teintes, les clairs-obſcurs, les mouvemens , le repos , la vivacité des coloris, la carnation , la délicateſſe des traits , enfin toutes ces choſes enſemble forment une harmonie qui a beaucoup de rapport à la Muſique. Cependant je crois devoir encore rapporter ce que ces Admirateurs en diſent, pour faire voir la diſtinction qu'ils en ont fait entre les hautes Sciences.

L'on convient , diſent-ils , que les Mathematiques paſſent pour être la plus profonde de toutes les Sciences ; parcequ'elles nous enſeignent les choſes par de véritables démonſtrations; c'eſt pourquoi quelques Philoſophes l'ont définie, en la nommant *l'Excellence des Disciplines*; cependant les Mathematiques ont un objet commun avec la Muſique , lequel conſiſte dans la grandeur, la quantité continue & diſcréte , les tems , les portions , les raiſons , les habitudes , & ſurtout l'Arithmetique , qui ſont également du reſſort de la Muſique.

Ils diſent encore , ſi la Logique , que l'on nomme aujourd'hui *l'Art de Penſer* , nous fait valoir l'invention des Syllogiſmes ; la fugue dans la Muſique n'eſt pas moins ingenieuſe,

nieuſe ; & ſi l'Art de trouver la définition d'un Problême eſt renfermé dans celle-là, celle-ci définit de même, par des expreſſions & des modulations diſtinctes, tous les mouvemens des paſſions.

C'eſt ainſi que les grands Partiſans de la Muſique en raiſonnent ; mais toutes ces idées ne ſubſiſtent plus que dans leur imagination, parceque nous voyons que le grand ſçavoir des Muſiciens d'aujourd'hui, faute d'être Poëtes & Philoſophes comme les Anciens, ne conſiſte plus que dans la compoſiton du chant, & dans les accords des Chœurs de Muſique, chacun ſuivant ſon génie & les régles de l'Art; de même qu'un bon Rhetoricien forme un beau diſcours par l'arrangement des lettres de l'Alphabet, ſuivant les principes de la Grammaire: ainſi c'eſt une erreur de croire que la Muſique l'emporte abſolument ſur toutes les Sciences & les Arts, qui ont chacun leurs dogmes, leurs principes, & leur mérite particulier.

Il eſt vrai que, ſelon ſaint Auguſtin, & ſaint Thomas, la Muſique peut élever nos eſprits à la contemplation des choſes celeſtes; Platon, Socrate & Pythagore nous exhortent à l'apprendre pendant notre jeuneſſe, pour nous ſervir comme de correctif contre les paſſions ; c'eſt auſſi le premier emploi qu'on en doit faire: elle eſt encore très-utile au Gouvernement politique, & indiſpenſable à un Prince, au ſentiment de Denis d'Halicarnaſſe, qui dit qu'on ne peut entendre le traité du gouvernement de la Républi-

blique de Platon, ſans ſçavoir la Muſique, ce qui ſe confirme par l'uſage qu'en font les Chinois pour le gouvernement de cet Empire; elle eſt auſſi convenable pour nous délâſſer l'esprit, après les occupations ſerieuſes; elle peut même nous conduire à la perfection des Sciences, puisque l'on voit dans l'Antiquité, que les Muſiciens qui ont aquis le plus de réputation étoient auſſi grands Philoſophes, que bons Poëtes. La Muſique ſemble être l'appui des hautes Sciences, enfin elle a tant d'étendue, qu'il eſt difficile d'atteindre à ſa derniére perfection.

Je ſçai bien qu'il faudroit avoir une élegance & une imagination convenable à la grandeur du ſujet pour la perfection de cette Hiſtoire; mais j'ai lieu d'esperer que, malgré ſes defauts, elle ne laiſſera pas de plaire par ſa nouveauté, & qu'elle pourra conduire l'idée du Lecteur ſur l'origine de la Muſique & de ſes effets jusqu'où elle peut aller, & dont nous n'avions en France que des lumiéres imparfaites, quoique les François puiſſent ſe vanter d'avoir eu connoiſſance de la Muſique auſſi-tôt que pas une des Nations de l'Europe, comme je l'ai fait voir par des autoritez inconteſtables.

FIN.

ER-

ERRATA.

Page.	*Ligne.*	
11	12	bonne, *lisez*, grande.
13	23	1550 *lis.* 1515.
46	*dern.*	six, *lis.* ses.
47	9	dont *lis.* d'où.
57	24	cordes, *lis.* accords.
59	22	se *lis.* le.
78	24	préceptes, *lis.* principes.
84	5	Lacedemoniens étoient couverts *lis.* Lacedemoniennes étoient couvertes.
106	13	Auteur *lis.* Acteur.
131	19	m'a fait de peine, *lis.* m'a donné de soins.
132	19	des vertueux, *lis.* des plus vertueux.
138	10	voyoit, *lis.* vid.
140	27	ou *lis.* &.
154	27	profession, *lis.* profusion.
172	12	avec *lis.* sur.
253	26	*joli*, *lis.* *poli*.

HISTOIRE
DE
LA MUSIQUE,
ET DE SES EFFETS,
Depuis ſon origine jusqu'à préſent :

& en quoi conſiſte ſa beauté.

TOME SECOND.



à AMSTERDAM,

Chez JEANNE ROGER.

PREFACE.

J'AI plusieurs fois fait réflexion, que, quoique nous ayons en notre Langue assez de Traitez de Musique, nous n'en avons point qui entre dans une discussion des beautez de notre composition. Ce ne sont que des Traitez de Méchanique & d'Artisan, si je puis parler ainsi: des Traitez qui enseignent séchement les régles, & dont aucun n'enseigne à sentir l'estime qu'on doit faire des Piéces où ces régles sont pratiquées: aucun ne conduit les honnêtes gens à juger en gros du prix d'une symphonie & d'un air. Je conçois qu'il y auroit quelque mérite & quelque gloire à donner le premier des Traitez de ce genre-ci.

Lorsque je vis le *Parallele des Italiens & des François*, il me sembla que ce seroit une conjoncture favorable pour en hazarder un; & qu'en refutant ce *Parallele*, qui est un Abregé des principes du méchant goût, on s'ouvriroit une carriere, qui peu à peu pourroit mener loin. Je fis trois Dialogues. Mais quand je les eus achevez, je fus pris d'une juste crainte de n'être pas capable de cette entreprise. Je les laissai là, & je demeu-

 rai

rai plus d'un an ſans y ſonger. Enfin une rencontre particuliére les fit paroître. Ils ont été goûtez de quelques gens. Je me ſuis enhardi à pourſuivre mon deſſein. Je donnerai une ſeconde & une troiſiéme Partie, & peu-être une quatriéme, de cette *Comparaiſon de la Muſique Italienne, & de la Muſique Françoiſe ;* & ſous ce titre, j'aurai lieu de parcourir tout ce qui regarde une Science de goût & d'homme du monde. Ce n'eſt pas que je me fie à mes forces beaucoup plus que je ne faiſois alors, (cependant j'ai étudié de nouveau & les régles de la compoſition & la plupart des Auteurs, qui ont parlé de la Muſique ancienne & moderne.) Au contraire, je voi mieux qu'auparavant les difficultez de cette entrepriſe.

* *Sed me Parnaſſi deſerta per ardua dulcis*
Raptat amor : juvat ire jugis, quà nulla priorum
Caſtaliam molli divertitur orbita clivo.

J'avouë premiérement que la nouveauté & la beauté du projet m'animent à risquer quelque choſe. En ſecond lieu, je pourrai du moins montrer une espèce de

* Virg. Georg. lib. III. 291.

de chemin à quelqu'un plus habile que moi, & l'engager à ſuivre une route à la quelle il n'auroit pas ſongé. Enfin j'ai eſperé que j'aurois droit d'apliquer à la Muſique, les idées dont je me ſuis rempli dans les bons Auteurs de l'antiquité; & ſi une étude fort attentive de leur goût, jointe à un aſſez grand uſage de nos Spectacles & de nos Concerts, & à un très-long commerce avec toute ſorte de Muſiciens, peut ſervir à mon deſſein, je puis peut-être en remplir une petite partite. La ſeule grace que j'ai à demander, eſt qu'on veuille bien croire, qu'étant obligé de critiquer & de juger quelquefois, m'étant mis dans cette néceſſité & dans ce train-là, je ne le fais jamais avec aucun ſentiment de paſſion ni de vanité. Je ſuis fâché de ne pas trouver dans notre Langue aſſez de termes pour adoucir l'air de déciſion. Si on me reprend à mon tour, j'aurai autant de plaiſir à voir les critiques d'autrui, lors qu'elles me paroîtront bonnes, que j'en ai eu à voir les miennes, que j'ai crûës telles. Quant aux faits que je raporte, la maniére dont je les rétracterai, dès qu'on m'aprendra que je me ſuis trompé, montrera que je les avois aſſurément raportez de bonne foi.

 Cette

Cette premiére Partie avoit été d'abord mal imprimée. On ne mit point le titre au haut des pages, parce qu'il parut trop long. La ponctuation & l'orthographe y furent fort négligées, & il s'y glissa quantité de fautes. * Cette seconde Edition a les mêmes desagrémens. Comme on n'avoit point fait d'*Errata* la premiére fois, les mêmes fautes se sont retrouvées ici, & il y en a quelques-unes de plus. De mon côté, je n'ai point voulu corriger deux ou trois pensées sur des points de Musique où j'ai manqué de justesse, deux ou trois fautes purement de moi, que je reconnus bientôt. Je dois croire qu'il m'en échapera d'autres dans les Parties suivantes. Lorsque j'aurai donné toutes mes quatre Parties, & que j'aurai sçû & concilié les jugemens du Public, je tâcherai de les mettre toutes quatre à même tems en un état moins indigne de lui. Il me sera plus facile de corriger tout ensemble. Je suis persuadé, comme l'Auteur de *l'Art de Penser*, que † *les premieres Editions des Livres* ne doivent être *que comme des Essais informes, que ceux qui en sont Auteurs proposent aux*

* Elle parut en 1705; mais on a eu soin dans cette nouvelle Edition faite en 1721, de corriger toutes les fautes, dont l'Auteur se plaint ici.

† Disc. II. p. 20. Edit. d'*Amsterdam* 1718.

aux personnes de Lettres, pour en aprendre leurs sentimens. Quand un Livre n'est pas bon & demeure sans succès, qu'importe qu'il ait été bien imprimé? Si le mien est de quelque utilité, il s'en fera une Edition complete plus exacte que celle-ci, dont je n'ai pû prendre soin.

M'étant servi, & ayant à me servir encore de tous les termes de Musique, je dois rendre compte de la maniére dont je croi que quelques-uns des plus douteux doivent s'écrire.

Mr. l'Abbé R. dit des *Basses-contres.* Je demandai en passant, s'il faloit une *s* au pluriel de ce mot là? (Je m'expliquai mal, Je devois mettre, faut-il une *s* à la derniere syllabe de ce mot-là?) J'ai vû depuis que les Journalistes de Paris écrivent comme lui. Je ne puis me persuader que ce soit écrire correctement. *Contre* est là adverbe. *Basse-contre,* c'est-à-dire, comme le* remarque Mr. Ménage, *Basse contre la taille*: *Bassi tenor.* Or les adverbes ne se déclinent point. Je croirois qu'il en est de *haute-contre* & *basse-contre* comme de *revenant-bon*, & de plusieurs autres mots semblables. On doit dire des *revenans-bon* & non des *re-*

* Observ. sur la Langue Franç. Tom. I. p. 64

venans-bons, ſelon * Mr. de Lîle Corneille. Je voudrois de même décliner les mots *haute*, *baſſe*, & mettre une *s* à la fin au pluriel, & laiſſer l'adverbe *contre* indéclinable.

B mol, *B carre*, autres mots indéclinables, ce me ſemble. Je ne croi point qu'on puiſſe dire des *B mols*, comme fait Mr. Sauveur, (au moins dans l'extrait de ſes Principes d'Acouſtique & de Muſique du Journal de Trevoux) † *on change la voyelle* a *en* i *dans les diéſes*, *& en* o *dans les* b *mols*; & comme fait Nivers dans la 2. page de ſon Traité de la compoſition, *cinq dépendans*, *qui ſont les b mols & les diéſes.* Je dirai toûjours b *mol* & b *carre*, tant au pluriel qu'au ſingulier, comme on dit des *Opera*, des *Te Deum*, des *Impromptu*, &c. Mr. Deſpreaux, qui avoit écrit *Operas*, en ayant été repris par Mr. Perraut, avouë dans ſes belles * *Réflexions*, qu'il pourroit bien s'être trompé. Et le Vers de Benſerade.

Tout retentit de Te Deums,

eſt ſouvent cité par les honnêtes gens, parce qu'ils en rient.

Fau-

* Rem. de *Vaugelas* avec des Notes, Tom II. p. 500. † Juin 1704. p. 906. * Oeuv. de *Deſp.* Tom. II. p. 106.

Faucet, *fausset*, j'ai écrit *faucet*. Mal. Mr. Despreaux & tous les bons Auteurs, écrivent *fausset*, & l'analogie le veut ainsi. Du moins, je m'imagine que *fausset* vient de l'adjectif féminin *fausse*. Une voix de fausset, comme qui diroit une voix presque *fausse*.

Demi-ton, *semi-ton*. Quantité de Musiciens disent *semi-ton*, sur tout les gens d'Eglise. Mr Brossard dans son Dictionnaire, & Nivers dans son Traité, ne parlent point autrement. Le P. Buffier dans sa Dissertation du Journal de Trevoux, Octobre 1703, & Mr Sauveur, parlent de même. Que ne disent-ils aussi tous un *hemi-ton*, comme Cardan fait toûjours? Ils me pardonneront de ne les pas suivre en cela. Je ne doute point qu'il ne faille dire *demi-ton*, & c'est ainsi que parlent tous les gens du monde. Pourquoi parler Grec & François, quand nous pouvons parler Francois tout-à-fait? Disons-nous un semi-jour, une semi-heure? Je voi même que le mot *Semi-Pelagiens*, qui étoit autrefois généralement en usage, perd son cours. Depuis douze ou quinze ans, beaucoup de bons Auteurs ne disent plus que *Demi-Pelagiens*.

Une *Sixte*, une *Sexte*. *Sixte* eſt encore aſſez commun. Mr Broſſard le dit, les Journaliſtes de Trevoux le diſent après lui ; &, ſi j'ai la mémoire bonne, le P. Buffier le dit auſſi en particulier dans ſa petite Diſſertation. Je leur demande encore pardon, ſi je croi *Sixte* inexcuſable. *Sexta*, *Sexte*, & le grand uſage eſt en cela conforme à l'analogie. Nivers ne dit que *Sexte* ; c'eſt le terme de tous ceux qui y prennent garde, & le Dictionnaire de Trevoux ne connoit pas même *Sixte*. Mais j'ai oüi dire une *ſixiéme* à bien des gens du monde, à bien des femmes ſur tout : il eſt rare qu'une femme diſe autrement, & je le trouve plus doux. Il a l'air moins Latin & plus François. Je compterois en accords de compoſition, comme on compte au Piquet: tierce, quarte, quinte, ſixiéme, ſeptiéme, &c. Cependant quand on y joint un adjectif, je dirois *Sexte*, parce qu'il eſt plus court : Sexte majeure, Sexte mineure. *Du ſol diéſis au mi b mol, il y a une Sexte diminuée. Du mi b mol à l'ut diéſis, il y a une Sexte ſuperflue.*

Dièſe, *diéſis*. Voici de tous les mots de Muſique, celui qui me paroît ſouf-

frir le plus de difficulté. Richelet ne met que *diése*. Le Dictionnaire de Trevoux, le meilleur de tous nos Livres sans doute, pour les termes de Musique, en mettant *dièse* avant que de mettre *diésis*, semble le préferer à *diésis*. Mr Perraut l'Académicien écrit * *dièse*, Mr Perraut le Medecin son frere le dit † encore plus absolument. Mrs. Brossard, Nivers, Sauveur, le P. Buffier, les Journalistes de Trevoux & de Paris, & la plus grande partie des Musiciens, ne connoissent que *dièse*. En voilà beaucoup. D'un autre côté, Chapelain & Mr. de Lîle Corneille, deux Grammairiens de profession, desquels l'autorité est forte, sont pour *diésis*. *Mr. Chapelain dit*, (ce sont les mots ‡ de Mr. de Lîle Corneille.) *qu'alors ces solecismes sont des élegances comme des diésis*, &c. J'avois ramassé plusieurs autres autoritez pour *diésis* que j'ai perduës. L'Affilard, qui est de Versailles, dit toûjours *diésis*; & j'ai crû observer, que presque toutes les femmes & tous les gens du grand

* Paral. Tom. IV. p. 269. † Trait. de la Musf. des Anc. Essais de Phys. Tom. II. ‡ Rem. de Vaug. Tom. I. p. 140.

grand monde disent de même *diésis* communément : l'usage qui décideroit s'il étoit constant, selon la grande régle de Vaugelas, est donc douteux. *Diésis* a sans doute été le mot primitif, δίεσις, *séparation*, *division*, pourquoi le changer ? D'ailleurs, nous avons vû que c'est assez le génie de nos termes de Musique d'être indéclinables. Vaugelas, après Quintilien, convient que ces mots singuliers embellissent une Langue ; & il me paroît que *diésis* a quelque chose de plus piquant que *dièse*. Quoi qu'il en soit, j'ai crû pouvoir m'attacher tout-à-fait à *diésis*, je le dis au singulier & au pluriel, & on me permettra de ne point parler d'une autre maniére.

Dièsé ou *dièsée*. Mr. Sauveur parle ainsi à tout moment : Je croi que celui-ci ne se doit point pardonner : Si on se permet de dire *dièsé*, on dira bientôt *bemolisé* & *becarisé*, & il n'y aura point de fin à ces vilains mots factices. J'ai toûjours oüi dire, même aux Musiciens les moins corrects : *Un* ut diésis, *un* fa diésis : *L'*ut diésis, *est un des plus beaux tons de la Musique ; De l'*ut *au* fa diésis, *il y a un triton, une*

quarte

quarte superfluë; & je croirois que ce sont là de ces façons de parler singuliéres & extraordinaires, qui, selon Quintilien & Vaugelas, font la beauté d'une Langue.

Replique. Il est François sans difficulté. *La neuviéme n'est que la replique de la seconde*. Mais Nivers, l'Organiste de saint Sulpice, ne connoît point d'autre terme pour dire cela, ni plusieurs autres Musiciens non plus. Cependant *répetition* signifie la même chose, il est usité aussi, il est plus juste pour le sens, plus intelligible & plus doux; & par là je ne balancerois point à le préferer à *replique*. Richelet a écrit: * *L'octave est la répetition du premier son*. Deux lignes au dessous il dit encore *répetition*, & point *replique*.

On voudra bien que je finisse cette Préface par une Epitaphe de Lulli, que je ne mettrai point dans le Dialogue où je ferai la Vie de cet excellent Musicien, parce qu'elle m'a semblé trop longue. J'aurois voulu qu'elle n'eût eu que quatre Vers.

* Remarq. sur la lettre O.

EPITAPHE DE LULLI.

*Celui que ces Muses * en larmes,*
Pleurent ici de tous leurs yeux,
Né pour elles, conduit pour elles en ces lieux,
Y fit dans ses Concerts triompher tous leurs charmes.
Son Art, de la Raison vainqueur,
Fut l'amour du siécle où nous sommes:
Et ses chants, ses doux chants, tant qu'il sera des hommes,
Sçauront charmer l'oreille & pénétrer le cœur.

* Les Figures de son Tombeau, qu'on suppose dans quelque Sale d'Opera.

HIS-



HISTOIRE
DE
LA MUSIQUE,
ET
DE SES EFFETS,

Depuis ſon origine jusques à préſent.

ON a ſouvent beſoin de s'amuſer, & l'on s'amuſe, non pas à ce qui pourroit être fort utile; mais à ce qui ne donne guéres de peine. Une des trois perſonnes qui vont parler dans ces Converſations s'aviſa le lendemain de les écrire. Elles amuſeront peut-être encore quelqu'un auſſi peu occupé que lui.

Le Chevalier de.... qui vouloit entendre à ſon aiſe *Tancrede*, qui réüſſiſſoit à Paris, à ce qu'on lui avoit mandé, fut de bonne heure prendre ſa place dans l'amphithéâtre d'un Opera de Province. Il trouva dans un pe-

petit coin écarté un homme envelopé d'un manteau rouge, & une femme dont les coiffes étoient abbaiſſées, auprès desquels il ſe mit. Il rêvoit en attendant qu'on commençât, quand tout à coup cette femme éclata de rire. Le Chevalier ſe tourna, & il vit que c'étoit une belle perſonne que ſon couſin le Comte du B... qui étoit l'homme d'à côté d'elle, avoit épouſée depuis 3. ou 4. mois. Mr. le Chevalier de.... ne regarde guéres les gens, dit-elle. Eh! Madame, répondit le Chevalier, qui vous auroit cruë là? Eſt-ce votre place? Paſſe pour Mr. le Comte du B... Muſicien profond & attentif. Nous y ſommes venus l'un & l'autre, dit le Comte, dans le même deſſein que vous, qui eſt apparemment, Mr. le Chevalier, de pouvoir écouter l'Opera nouveau, hors du tumulte & du babil du Théâtre & des Loges: & Madame, qui n'étoit point habillée, a de plus été bien aiſe de ſe cacher. Mr. le Comte, dit le Chevalier, vous avez beau dire, & colorer les choſes, ce n'eſt pas là une partie de Mari: & je vous avertis que s'il y avoit ſeulement ſix mois complets que les nôces fuſſent paſſées, j'irois le dire à des gens qui en riroient avec moi; mais il vous ſied ſi bien d'aimer encore le particulier & le myſtére des Amans, que je vous promets d'être diſcret. Oh! pour cela, reprit la Comteſſe, Mr. le Chevalier de.... prend fort bien les choſes, & on a grand beſoin de ſa diſcrétion. Madame, repondit celui-ci, je voudrois être en la place de mon cher couſin, j'aime-

merois autant le tête à tête que lui. Quant au soin que vous avez eu d'abbaisser vos coiffes, quoique cela nous ôte à l'un & à l'autre le plaisir de vous voir, nous vous en remercions en faveur de la Musique; car nous en écouterons tous deux avec moins de distraction. Finissons, Monsieur, dit la Comtesse, hé bien, vous venez voir *Tancrede*, en esperez-vous quelque chose ?... Beaucoup, Madame, on m'en a écrit de Paris des merveilles, & je veux, avant qu'il soit 8. jours, vous en entendre chanter 4. ou 5. airs qui vous feront plaisir aujourd'hui, & que vous apprendrez bien vîte: vous nous consolerez de ne les avoir pas entendus dans la bouche de la Maupin. Non, dit le Comte. Il vaudra mieux, je croi, que Madame s'en tienne aux petites chansons que son Maître lui montre à present, quoique composées ici. Fort bien, répondit le Chevalier, à cause que vous en avez fait les paroles, & que vous êtes bien aise que Madame.... Vous me croyez plus fin & plus galant que je ne suis, interrompît Mr. du B... c'est seulement que je n'ai pas bonne opinion des Opera nouveaux; &, ne vous en déplaise, les gens de bon goût sont comme moi. Mr. le Chevalier, avez-vous vû un petit Livre nouveau intitulé, *Parallele des Italiens & des François, en ce qui regarde la Musique & les Opera*? Oui... Souvenez-vous donc comment l'Auteur parle des Piéces qui se font depuis la mort de Lulli. Je l'ai bien remarqué, repliqua le Chevalier, & j'ai dans ma poche ce Livre-là, que j'ai

lû tantôt. Mais faites-vous grand fond sur cet Ouvrage, & prétendez-vous que l'autorité en soit bien forte? Assurément, dit la belle Comtesse; est-ce que Mr. le Chevalier de... ne le trouve pas sçavant & bien écrit?.. Pour sçavant, non, Madame, si vous voulez bien me pardonner d'être d'un autre sentiment que vous, ou plutôt d'un autre sentiment que celui que Mr. vôtre Mari vous a inspiré: & pour bien écrit, comme il vous plaira; mais je croirois que, pour bien écrire, il faut écrire plus naturellement que ne fait l'Auteur. Il ne nous connoît guéres, Madame, & il nous prend pour de bons badauts, nous autres gens du monde, pour qui son Livre est fait; s'il compte que *ses voix rossignolantes*, *ses haleines infinies*, & tous ses autres grands mots nous enchanteront. Mr. l'Abbé R., car on dit que c'est lui, est devenu trop Italien dans ses voyages d'Italie. Il publia, au retour, ses *Monumens de Rome*. Les Conservateurs de Rome, à qui il le dédia, lui ont envoyé pour récompense des Patentes de Citoyen Romain, surquoi s'étant échauffé de nouveau, il nous vient vanter les Opera d'Italie avec des hyperboles de la derniére reconnoissance; mais nous ne goûtons point ce stile en ce Païs-ci. Comment diantre, il est toûjours en convulsion, & jamais Vendeur d'Orvietan ne s'est tant tourmenté à imaginer des termes magnifiques pour relever l'excellence de ses drogues. Franchement du tems que Monsieur R. faisoit l'Histoire de Cromwel, sans la sçavoir,

&

& sans y mettre que deux verités, (comme disoit le feu Roi Jâques) il ne peignoit pas plus juste qu'aujourd'hui; mais il me semble qu'il écrivoit mieux. C'est là parler d'un ton assés ferme, reprit la Comtesse. Pour moi qui veux devenir Musicienne, j'ai lû aussi le petit Ouvrage de Mr. l'Abbé R. je ne m'y connois pas; mais j'ai remarqué une chose qui m'empêche de vous en croire tout-à-fait, & sur le stile & sur le fond du Livre, de la bonté desquels ce que je vous vais dire m'avoit persuadée, avant que j'en usse rien lû. Oh! Madame, s'écria le Chevalier, que dites-vous là? Vous êtes donc Dame qui vous laissez d'abord prévenir, & qui êtes aisée à gagner! Je m'en souviendrai, Madame & je tâcherai d'en profiter. Vous riez, dit-elle; mais sçachez que je ne me laisse prévenir que par des choses qui le méritent, & d'un poids aussi grand que celle dont je veux vous parler: c'est l'*Approbation de Mr. de Fontenelle*, que M. l'Abbé R. a fait mettre à la tête de son *Parallele*. En effet, dit le Chevalier, elle est fort en vûë, & placée fort habilement. C'est où les Theologiens mettent les Approbations des Evêques & des Docteurs de Sorbonne qu'ils ont obtenues pour leurs Ouvrages, & celle de Mr. de Fontenelle en tient là lieu. Après cela, il n'y a pas moyen de soupçonner *le Parallele* d'être heretique en Musique, ni en belles Lettres. Cela est trop vrai pour vous, reprit le Comte; car peut-être ne nierez-vous pas que Mr. de Fontenelle ne s'y connoisse: lui qui a fait tant de bel-

les paroles d'Opera. Et tant d'Eglogues si tendres & si galantes, ajoûta la Comtesse, & le charmant portrait de Clarice. Il dit donc en propres termes, dans son Approbation, qu'il a crû que *le Parallele* sera *très-agréable au Public, pourvû qu'il soit capable d'équité.* Il me paroît que Mr. de Font. entend par *agréable*, le stile & le fond du Livre. Car s'il n'entendoit pas tous les deux, il ne s'aviseroit pas de parler de *l'équité du Public*, de laquelle il ne semble douter, & qu'il ne sollicite ainsi adroitement, que parce que Mr. l'Abbé R. soutient dans son Livre des opinions hardies & nouvelles. Vous entendez & vous expliquez à merveilles, Madame, répondit Mr. de... mais il ne faut pourtant pas que cette Approbation singuliére & raisonnée vous prévienne si fort contre moi. Mr. de Font. peut avoir ses vûës. Les Musiciens François sont des *Anciens* pour nous, en comparaison des Italiens, & d'ailleurs Mr. de Font. n'a intérêt d'élever les François au dessus des autres Peuples que pour la Poësie, la Physique & autres Sciences de son ressort: ainsi il a bien pû abandonner la gloire de la France sur la Musique, sans que cela soit décisif. Et parbleu, Madame, croyez-moi; Si *le Parallele* étoit vrai en tout, le beau Sexe n'y gagneroit pas. Vous êtes toûjours vif, Monsieur, dit le Comte du B.... mais il faut entrer dans le détail des opinions de Mr. l'Abbé R. puisque vous avez le Livre sur vous, examinons-le, jusqu'à ce qu'on jouë l'ouverture de *Tancrede*. Nous ver-

verrons vous & moi ſi le *Parallele* eſt auſſi peu juſte que vous le penſez. Volontiers, dit Monſieur de.... cela amuſera Madame. Alors il tira le Livre de ſa poche, & le Comte s'approcha de lui avec une bougie que la Comteſſe s'étoit fait apporter pour lire les paroles de *Tancrede*, dont elle avoit pris un exemplaire en entrant.

Le Chevalier ſe diſpoſa donc à attaquer *le Parallele*, & paſſant les premiéres pages qui ne ſont qu'un Avant-propos, il lut d'abord ces paroles de la cinquieme, qui l'avoient frapé. *Il y a peu de Tragedies ou de Comédies qui ſoient plus belles que la plupart des Opera de Quinaut.* Madame approuve-t-elle, dit-il, cette premiére exageration de Mr. l'Abbé R?

Qui va voir l'Opera ſeulement pour les vers. Boil. Epi. 9.

Il y a certainement mille belles choſes dans les Opera de Quinaut. Preſque par tout une douceur infinie, ſouvent une tendreſſe fort touchante, quelquefois du ſublime & du grand. C'eſt ſans doute notre premier Poëte Lyrique, quoi qu'en ait dit dans ſes Factums le malicieux Furetiére, qui en fut juſtement blâmé. Mais enfin tels que ſont les Opera de Quinaut, vont-ils du pair avec *Cinna*, *Rodogune*, *Andromaque*, *Iphigenie*, *Alcibiade*, *Tiridate*, &c. & les paſſions, car c'eſt dequoi parle l'Abbé R., y ſont-elles exprimées de même? Quant aux Comedies, je ne ſçai pourquoi il les met là, ſi ce n'eſt qu'il veuille comparer le burleſque

de *Thésée* & d'*Alceste*, avec ce que Moliére a fait de meilleur. Mr. l'Abbé R. auroit tort : bien loin que Quinaut puisse tirer de fort grandes louanges de ses paroles plaisantes & boufonnes : la plus grande louange qu'il ait peut-être méritée est d'avoir eu enfin le bon sens de purger de ces fades boufonneries nos Opera, où nous les avions introduites à l'imitation des Italiens. Mr. l'Abbé R. en dit donc là un peu trop. Il n'est permis, ou plutôt il n'est pardonnable d'outrer les louanges que quand on en donne à sa Maitresse, & c'est en trop donner aux Opera que de les comparer à de bonnes Tragedies, & que de dire qu'*à en déclamer les paroles sans les chanter, ils plairoient autant que les autres Piéces de Théâtre qui ne se chantent point.* Les Opera ont beau être excellens dans leur genre : la jolie comparaison de Furetiére est toûjours vraye, & ce n'est que du droguet, qui tire sa principale beauté de la broderie que le Musicien met dessus.

Passons, passons, cria le Comte, que dit ensuite Mr. l'Abbé ? une vérité fort juste, & qui ne sera pas contestée, Que *les Opera des Italiens sont de pitoyables rapsodies sans liaison, sans suite, sans intrigue :* s'il avoit ajoûté, & sans bon sens & insuportables à ceux qui en ont, on ne pourroit pas mieux parler. Il finit cet article en répétant que les notres sont *des Ouvrages d'une suite, d'une justesse & d'une conduite merveilleuse.* Il falloit qu'il en nommât quelques-uns de ce caractere : on lui montreroit qu'il ne les a pas bien examinez. *La*

lan-

langueur ordinaire où je tombe aux Opera, dit Mr. de S. Evremont, *vient de ce que je n'en ai jamais vû que de méprisables dans la disposition du sujet.* Ce que je reprens ici, ajouta le Chevalier, vous montre le goût que j'ai pour la simple vérité. Les exagerations me révoltent lors même qu'elles me sont favorables. Pourquoi Mr. l'Abbé ne se contente-t-il pas de dire que les paroles de Quinaut sont d'ordinaire excellentes, & la conduite de ses Piéces quelquefois assez bonne? Après cela l'Abbé R. louë nos *basses-contres*, (faut-il une *S* au plurier de ce mot là?) & il dit qu'on les entend quequefois, s'abîmer *dans un creux profond & qu'elles ébranlent une bien plus grande quantité d'air que les autres.* Il avouë que nos Opera l'emportent sur ceux d'Italie, *pour les Chœurs*, *pour les divertissemens*, *pour les violons*, *pour les hautbois*, *pour les danseurs*, *pour les pas*, *& pour les habits.* Comment, pour tout cela, dit la Comtesse! ... Oui, Madame.... Mais vraîment, c'en est beaucoup, je n'ai point remarqué qu'il nous cede tant de choses, & nous pourrions presque nous consoler du reste. Madame, Mr l'Abbé R. ne prétend pas aussi nous desesperer tout-à-fait: mais il nous vendra pourtant bien cher ces petits avantages qu'il nous laisse, & il trouvera bien encore moyen de nous mettre aux piés des Italiens. Mais je ne doi pas oublier un endroit de cette page 9. qui m'a encore choqué. Il parle de Lulli & de Beauchamp. *On n'avoit rien vû*, dit-il, *de semblable sur le Théâtre*, *avant ces*

ces deux grands Hommes.

Trouvez-vous bon, Mr le Comte, qu'il traite ainsi également Beauchamp & Lulli? S'il veut appeler Beauchamp un grand homme, je le veux bien, quoi que ce ne fût pas un danseur de très-bon air, il étoit plein de vigueur & de feu, personne n'a mieux dansé en tourbillon, & personne n'a mieux sçû que lui faire danser. Mais je ne puis souffrir qu'on le mette au niveau de Lulli. Il me paroît, Madame, que c'est à peu près comme si je confondois avec vous Mademoiselle Marton, votre femme de Chambre & que je disse, en parlant de vous & d'elle: je viens de voir deux belles personnes.

Venons au fait, dit le Comte.... nous y voilà, Mr l'Abbé R. commence par dire, pag. 10. que la Langue Italienne a, par ses voyelles, un grand avantage sur la Langue Françoise, pour être chantée; il en allegue deux raisons. La premiere, qu'*on ne sçauroit guéres faire de cadences ni de passages agréables sur les syllabes où se trouvent nos voyelles*, dont *la moitié sont muettes*. La seconde, qu'*on n'entend qu'à demi nos mots* au lieu qu'*on entend très-distinctement tout ce que disent les Italiens*. Il a raison, dit le Comte, voyons comment vous vous défendrez sur ces deux articles-là? Vous allez voir, Mr le Comte, répondit le Chevalier, que je suis homme sincére & nullement entêté. Je ne nierai point que les Italiens n'ayent plus de facilité que nous a faire des passages & des cadences sur

ſur la plupart de leurs voyelles, & je vous avouërai encore de bonne foi que je conviens avec Mr l'Abbé R. que nos diphtongues, *comme dans les mots gloire, chaîne &c.* font un ſon confus, aſſez peu propre aux paſſages & aux cadences : mais je répons que tous ces roulemens, tous ces paſſages, étant des agrémens peu naturels, & dont il ne faut uſer qu'avec ſobriété, c'eſt un fort petit desavantage pour nôtre Langue que de n'y être pas ſi propre que l'Italienne, à qui cet avantage-là a été & eſt encore bien funeſte.... Quoi, Chevalier, vous voulez dire que les roulemens ne ſont pas une des principales beautés de la Muſique ! .... Aſſurément, Monſieur, je le dis. C'eſt une de ſes beautés les plus médiocres & les plus communes : pour preuve dequoi vous avez dû remarquer que les Muſiciens ignorans en parſement toutes les Piéces de leur façon : on y en trouve à chaque Meſure. Lulli, tout Italien qu'il étoit... Hé bien, Lulli, interrompit le Comte, Lulli ne prenoit-il pas plaiſir à s'en ſervir, & n'en ornoit-il pas ſa Muſique ? Souvenez-vous d'Iſis :

Il eſt armé du tonnerre,
Mais c'eſt pour donner la Paix.

De Roland :

Ce n'eſt qu'aux plus fameux Vainqueurs
Qu'il eſt permis de porter votre chaîne.

Et de cent autres de cette force & de cette longueur-là. Lulli, reprit le Chevalier, ſe ſert rarement de ces grands roulemens, & trois ou quatre fois, tout au plus, dans un Ope-

Opera. Cela montre bien qu'il n'en croyoit pas l'uſage ſi avantageux ni ſi néceſſaire : &, comme je voulois vous le dire, tout Italien d'origine qu'il étoit, il avoit ſi peu de goût & de talent pour les doubles, que, quand il avoit la condescendance d'en mettre quelqu'un dans ſes Piéces, il le faiſoit faire par ſon beaupere Lambert : témoin le bel air de la Grotte de Verſailles:

Dans ces deſerts, paiſibles &c.

Dont le double eſt de celui-ci. Mr. le Marquis de P. nous a chanté pluſieurs fois un air admirable de Lulli qui commence par

Non vi è più bel piacer ;

Ce ſont des paroles Italiennes, comme vous voyez, & cependant Lulli n'a pas daigné les embellir du moindre petit roulement : tant ce Muſicien fecond & original faiſoit peu de cas de ces ſortes d'agrémens. Un homme d'eſprit que vous connoiſſez, tous deux, & qui ſçait bien la Muſique, dit là-deſſus plaiſanment, qu'il en eſt des Muſiciens amateurs & faiſeurs de doubles & de paſſages, comme des mauvais Cuiſiniers qui tâchent de ſe ſauver par le ſel & par le poivre. Pour moi, dit la Comteſſe, j'en étois autrefois folle; mais il me ſemble que je ne les aime plus tant à préſent.... C'eſt, Madame, que vôtre bon goût s'eſt bientôt laſſé de ces beautés fauſſes, qui ne charment que des Muſiciens novices ou gâtés. J'espere que vous remettrez en cela Mr. le Comte dans le bon chemin, comme vous avez déja fait en bien d'autres choſes.

La prononciation diſtincte eſt le ſecond avantage que Mr. l'Abbé R. attribuë à la Lan-

Langue & aux Chanteurs Italiens. Je me garderai bien de lui paſſer celui-là. Tout au contraire. Je ſoûtiens que les Chanteurs Italiens prononcent mal, & même qu'ils ont beaucoup moins de facilité, que les nôtres, à bien faire entendre ce qu'ils diſent. Pourquoi, Monſieur, dit la Comteſſe? Premiérement, Madame, parceque les Chanteurs Italiens ſerrent tous les dents & n'ouvrent point aſſez la bouche: excepté dans leurs roulemens, où ils la tiennent ouverte des quarts-d'heure entiers, ſans remuer la langue, ni les lèvres. Mais quand ils recitent, quand ils diſent quelque choſe, ils ne l'ouvrent point. On croiroit que ce n'eſt rien que de bien ouvrir la bou-che. Cependant c'eſt là un défaut naturel & commun à tous les Chanteurs du monde, comme de ne pas tourner aſſez les piés eſt le défaut de presque tous les Danſeurs. Il n'y a qu'en France où l'on ſache ouvrir, comme il faut, la bouche en chantant. Tous les autres Peuples, ſans exception, manquent en cela: les Italiens autant & plus que les autres. Et par conſéquent il faut que leurs Chanteurs prononcent moins diſtinctement que nos François. J'entens que nos François qui ont eu de bons Maîtres, & qui ſçavent chanter.

Reſte à vous montrer qu'on entend & qu'on comprend les paroles Italiennes avec plus de difficulté que les nôtres. Ce ſont des Vers qu'on chante. Or leur Poëſie aime les éliſions, & en eſt toute remplie. Ce qui fait que pluſieurs ſyllabes étant mangées &

confonduës les unes dans les autres : le discours devient néceſſairement obscur, & le ſens difficile à attraper, quand le Muſicien chante vîte. Par exemple,

La ſperanza tutt'inganna,
E dà tutti ſi ſ'amar, &c.

Il eſt clair que s'il y avoit, *inganna tutti è dà tutti ſi fa amar*, cela ſeroit plus intelligible. Je choiſis exprès à Madame deux éliſions aiſées : mais c'en eſt aſſez pour lui faire concevoir que quand il s'en rencontre de plus importantes & de plus équivoques ; qu'il s'en rencontre deux ou trois dans le même Vers, comme cela eſt permis, & qu'avec cela le Chanteur ſerre les dents & chante un air vif & brusque : il n'eſt pas poſſible que l'esprit des Auditeurs le ſuive, & comprenne aiſément, & dès la premiére fois, ce qu'il veut dire. Ajoûtez que la Langue Italienne, pleine d'expreſſions alambiquées, de métaphores, de comparaiſons, a encore une conſtruction, une phraſe renverſée : & puis jugez, s'il vous plaît, ſi notre Langue Françoiſe, toûjours ſimple, naturelle & claire, ne ſe fait pas entendre plus aiſément.

Qu'appellez-vous une conſtruction & une phraſe renverſée, dit la Comteſſe? .... C'eſt, Madame, que les Italiens ne ſuivent point, comme nous, l'ordre naturel des mots & de l'expreſſion. Notre Langue a ſeule cet avantage, qui lui donne une clarté & une netteté particuliére. La Langue Italienne, ſemblable à la Grecque, à la Latine, & à pres-

presque toutes les autres, trouve de l'élegance à transposer les mots d'une phrase, à mettre à la fin le nom & le verbe, qui doivent être au commencement, selon l'ordre du sens & de la pensée : & à placer au commencement ce qui devroit être à la fin. Et pour n'aller point chercher d'exemple plus loin que dans les deux petits Vers que je vous ai citez:

La speranza tutt'inganna,
E dà tutti si f'amar.

Nous dirions nous, *l'esperance trompe tout le monde, & se fait aimer de tout le monde.* Vous voyez que les Italiens disent *l'esperance tout le monde trompe, & de tout le monde se fait aimer.* Voilà l'ordre de la phrase renversé, & certainement cela nuit à la clarté. Comme la plûpart des paroles Italiennes que nous chantons sont faites à Paris, & qu'elles ont le tour & la phrase Françoise, nous ne trouvons guéres de ces transpositions ni de ces élisions-là; mais si vous entendiez de la Poësie véritablement Italienne, vous y en trouveriez à tout moment qui vous feroient de la peine. Je vous demande pardon, Madame, de me servir de termes de Grammaire, dont.... Mais, mon ami, interrompit Mr. du B.... qui commençoit à s'échauffer, Tu nous en donnes bien à garder avec tes renversemens & tes élisions. Est-ce que tu prétens me faire accroire qu'il n'y en a point dans notre Langue ? Des transpositions, fort peu, répondit le Chevalier, & presque jamais dans les Vers chantans. J'avouë qu'il y a des élisions:

Que vous ferez croire à la fin,
Que c'est l'amour qui vous éveille.

Croir' à la fin, pour croire à la fin. L'amour, pour le amour.

Dans un bois solitaire & sombre
L'indifferent Atys se croyoit seul un jour.

Solitair' & sombre, pour Solitaire & sombre. L'indifferent, pour le indifferent.

Mais je répons à cela qu'il y en a infiniment moins, ce qui est en comparaison de la multitude des élisions Italiennes, comme s'il n'y en avoit point en François. En second lieu dans notre Langue je ne sache guéres qu'il y ait d'élisions sur des noms monosyllabes, excepté sur les articles. Ainsi quand on mange un mot de 2, de 3, de 4, syllabes : les prémiéres déterminent celle qui est mangée, & la font entendre. Au regard des articles : nous ne faisons des élisions que sur les articles du singulier, *le* & *la*.

L'amour. L'indifferent. L'inconstant.

Et l'on ne peut guéres s'y tromper, car l'épithète marque d'ordinaire le genre de l'article, & même aide à concevoir d'abord la pensée ; mais en Italien, les articles pluriels, *le*, souffrent des élisions tout comme les singuliers, & ce qu'il y a de pis, ils sont mangez à toute heure, par d'autres mots, que par des épithètes: ce qui produit une bien plus grande obscurité. Jugez ce que ce peut être quand l'élision tombe sur un verbe d'où dépend tout le sens de la phrase: comme dans notre exemple: *Si s' amar.* On ne sçait si le Chanteur a dit, *si d'amar*, *si p'amar*, &c.

&c. & l'on ne ſçait par conſéquent ſi cela ſignifie, l'esperance peut être aimée, doit être aimée &c. de même lors que c'eſt quelqu'un des pronoms *vi*, *ti*, *mi* *ci*, qui eſt mangé, imaginez-vous combien il eſt difficile de ne pas prendre l'un pour l'autre. En François nous mangeons *me* & *te*; mais nous ne mangeons jamais *vous*, *nous*. Et lors que c'eſt quelque adverbe, quelque particule, quelque conjonctive eſſentielles, ſur qui les éliſions Italiennes ſe font, (car elles ſe font encore ſur tout cela, & point en notre Langue,) imaginez-vous quels plaiſans contreſens, quels galimathias cela peut faire. L'esprit d'un ſpectateur, déja diſtrait & partagé par les ſons & par les accords de la Muſique, eſt encore obligé de courir jusqu'au bout d'une longue phraſe pour tâcher d'en démêler la penſée. Ne voila-t-il pas une Langue qui a de grands avantages pour être miſe en chant? Si elle n'étoit pas respectable par la mémoire d'Eve notre grand' mere, qui parla, dit-on, Italien dans le Paradis terreſtre; & ſous la protection des femmes, à qui Charles-Quint diſoit que l'Italien convenoit par préference, j'irois plus loin. Je vous ſoûtiendrois peut-être que cette Langue eſt moins une Langue qu'un ramage puéril & badin, incapable de fournir des termes vifs & expreſſifs à toutes les grandes paſſions, & ſur ce pié-là moins propre à la Muſique, non ſeulement que le Grec, le Latin & le François; mais même que l'Espagnol & l'Arabe. Mais la conſideration des Dames me retient. On vous en eſt obligé, repartit la Comteſſe; cepen-

dant pour nos Opera, il me ſemble que comme ils roulent preſque toûjours ſur l'Amour, dès que la Langue Italienne lui eſt favorable, cela nous ſuffit. Votre érudition auroit quelque peine à prouver qu'un Opera en paroles Arabiques pût mieux valoir.... Eh, croyez-vous, Madame, que l'Arabe n'ait pas toute la douceur néceſſaire à la Muſique? Ne vous ſouvenez-vous point de cette jolie Chanſon Arabeſque, qui eſt dans un des Romans de Gomberville?

** Jabalon dayemo lhochub :*
D'ayemo-lzashri uättoyûb.

Nous avons connu une belle fille, grande liſeuſe de Romans, qui ayant trouvé ces paroles dans Gomberville, y avoit fait elle-même un air, & elle les chantoit ſans ceſſe, pendant l'abſence de quelqu'un, que j'aurois bien voulu être. Où le voilà allé, avec ſon Arabe! dit le Comte. Je conçois, Mr. le Chevalier, que les chanſons Arabes auroient une commodité, pour les Dames, à qui vous les apprendriez. C'eſt qu'elles pourroient les chanter, quelque ſens que vous y miſſiez, en préſence de qui que ce fût, ſans ſcandaliſer perſonne. Je doute que nous en voyons la mode, non plus que des airs Grecs ou Latins. Ainſi parlons de l'Italien. Soit, reprit le Chevalier, l'Italien gazouille donc joliment ſur l'Amour : cette Langue a des mots doux & flatteurs qui l'expriment à merveilles. Oui, l'amour naiſſant, l'amour plein d'eſpoir, l'amour heureux, ou du moins l'a-

* Cytherée, tom. 4. p. 557.

l'amour qui ne sent que des peines aimables. Cela est fort bien. Mais les Dames, & surtout les Heroïnes d'Opera sont-elles toûjours bonnes? Quand il leur plaît de livrer leurs Amans de Théâtre au dépit, à l'envie, à la colére, ou plutôt au desespoir, à la rage & à la fureur, comment faire avec de l'Italien, si cette Langue ne donne point de termes convenables à ces passions violentes? On y est encore très-embarassé, lors qu'il en faut tirer des paroles d'une expression modeste & grave, & lors qu'il y a de la Magie & de la Diablerie sur le tapis, le moyen que le Musicien applique à des paroles badines & emmiellées, de ces tons forts qui portent de la frayeur, de l'horreur dans l'ame des Auditeurs? Il est pourtant vrai, avec la permission de Mr. l'Abbé, que la Langue Italienne a l'inconvénient de cette douceur fade & excessive, de cette puérilité effeminée. Ses *z* fréquens, ses terminaisons perpétuelles en *e*, en *i*, en *o*, &c. lui ôtent la gravité, la vivacité noble, & les expressions énergiques. Mais, mon cher Comte, avançons & tirons-nous de ces minucies. Car, comme dit Mr. l'Abbé R., *ce n'est là proprement que le materiel de la Musique*.

On ne s'étonnera point, dit-il, page 12. que *les Italiens trouvent que notre Musique berce*, & qu'elle *endort: qu'elle est même, à leur goût, très-platte & très-insipide*, quand *on considerera la nature des airs François & celle des airs Italiens*. Il dit vrai. Il n'est nul-

lément étonnant que les Italiens trouvent notre Musique platte & insipide, & Mr. l'Abbé en donne une raison fort sensible. C'est que dans notre Musique tout est *doux*, *facile*, *coulant*, *lié*, *naturel*, *suivi*, *uni & égal*, & chez les Italiens tout le contraire. Au moins, Monsieur, dit la Comtesse, vous ne vous plaindrez pas que Mr. l'Abbé n'expose pas le fait de bonne foi.... Non, je vous assure, Madame: il a ici une sincerité très-louable.

Mais, Madame, sur ce portrait, lesquels des Italiens ou de nous, vous paroissent le plus dans le bon goût & dans le bon chemin? Et vous, Comte, qui êtes si sçavant & si délicat en bonne chére, avec lequel aimeriez-vous mieux vivre, ou d'un homme qui ne vous feroit manger que des daubes, de pâtisseries, des ragoûts, des confitures, & qui ne vous feroit boire que des Vins muscats, de l'Eau de Cete & du Pitrepite: ou d'un autre à la table duquel on ne serviroit que du Vin de Tonnerre ou de Silleri, des Potages excellens; mais guéres de consommés, de la viande blanche, admirable chacune en son genre, peu d'entremets, des plus beaux fruits & des compôtes? Oh, dit la Comtesse, je choisis pour lui. Il retient place, pour toute sa vie, à la table de celui-ci.... Voilà le fait, Madame. Nous sommes les gens qui nous nous nourrissons de tout ce que la Nature nous donne de plus exquis, & qui mangeons même quelquefois des morilles & des truffles; mais qui n'aimons gueres les liqueurs,

queurs, les sauces ni l'épice. Et les Italiens sont les gens à patisseries, à ragoûts & à confitures ambrées, & qui ne mangent que de cela. Ce qu'il y a de sûr, dit la jeune Comtesse, en riant, c'est que vous vivrez plus long-tems qu'eux.... Je le croi, Madame, & que notre Musique sera plus long-tems goûtée & estimée que la leur. Mais, reprit le Comte, à ne point sortir de votre Comparaison, quelque favorable qu'elle vous paroisse, vous devez toûjours m'avouer que les ragoûts, & ce que vous nommez les sauces, ont quelque chose qui flatte, qui pique davantage le goût que de la simple viande blanche: & ce qui est plus important pour les Italiens, & plus embarassant pour toi, tu ne peux pas t'empêcher de convenir qu'il y a bien plus d'honneur & d'habileté à un Cuisinier à faire des ragoûts & des sauces bien friandes, qu'à faire des potages de santé, ou à faire cuire un lapin à propos. Ah, ah, s'écria la Comtesse, voici un mauvais pas, Chevalier, tirez-vous-en bien si vous pouvez. Il aura de la peine, ajoûta le Comte. Car, si les sauces chatouillent plus le goût que la perdrix la mieux lardée & la mieux cuite, il faut qu'il avoue que la Musique Italienne, quoi que peut-être moins bonne au fond que la Musique Françoise, donne toûjours un plaisir plus vif & plus piquant: & par l'habileté du Cuisinier qui fait les ragoûts, je lui ai prouvé l'avantage qu'ont pour la Science & pour la gloire les Maîtres Italiens sur les nôtres. Parle, parle, mon ami. Je te sçai bon gré d'avoir mis sur le tapis cet-

te comparaiſon-là, qui me repréſente des choſes qui me font plaiſir: & je m'y arrêterai volontiers.

Tu crois donc m'avoir bien embaraſſé, répondit le Chevalier! Eh bien, écoute-moi. D'abord je ne t'accorde point du tout que les ragoûts flattent davantage un Mangeur délicat, qu'une perdrix, qu'une beccaſſine d'un fumet exquis. Ils piquent plus fortement; mais ils piquent moins agréablement. Ils ne nous chatouillent pas tant qu'ils nous mettent la bouche en feu, & ce n'eſt qu'après qu'on s'eſt gâté le goût, & qu'on s'eſt échaufé en s'accoûtumant à ces mets-là, qu'on les trouve ſi délicieux. Tout au plus, un homme qui ſçait manger, comme toi, en tâte 5 ou 6 fois dans un repas, pour ſe réveiller l'appetit, quand il commence à manquer. Mais de ne manger que de cela & d'en manger toûjours: une entrée, puis une autre, puis de ce ragoût-ci, & de celui-là: en attendant les entremèts & les confitures, ſans vouloir ni de perdrix, ni de poulardes, ni de veau de Normandie: c'eſt dequoi ni Mr. le Comte du B... ni aucun des gens auſſi fins que lui en bonne chére, ne s'accommoderoit. A l'aplication. La Muſique Françoiſe eſt donc ſage, unie & naturelle, & ne ſouffre que de tems en tems, & loin à loin les tons extraordinaires & les agrémens ſi recherchés: La Muſique Italienne, au contraire, toûjours forcée, toûjours hors des bornes de la nature, ſans liaiſon, ſans ſuite, rejette nos agrémens doux & aiſés. Il n'eſt pas étonnant que les

les Italiens trouvent la notre fade & insipide: mais tant pis pour eux, & tant mieux pour nous. C'est qu'ils se sont gâté le goût par l'usage continuel de leurs accords piquans & raffinés. Du reste on peut aimer la Musique Italienne, ou plutôt quelque morceau de Musique Italienne, de fois à autre; mais très-rarement. Au lieu que la notre est toûjours en droit de plaire. C'est un ordinaire simple & excellent qui ne fatigue, qui ne rebute jamais. Et pour l'usage, pour des Piéces aussi étenduës qu'un Opera, vous devez préferer la Musique Françoise à l'Italienne, comme vous préferez le Vin d'Avenai au Rossoli, & la viande blanche aux ragoûts.

Quant à la science & à la profondeur, j'avoûrai, avec la sincerité qu'affecte Mr. l'Abbé R. qui veut paroître écrire de bonne foi, que communément & en général les Maîtres Italiens en ont plus que les nôtres. Mais qu'ils en ayent tous plus que tous les nôtres; non. Je ne doute point que *Lulli* n'ait été du moins aussi sçavant que *Luigi* & *Carissimi*, & je suis persuadé que *Charpentier de la Sainte Chapelle* & *Colasse* le sont encore autant que *Bassani* & *Corelli*. Les Maîtres Italiens travaillent, tournent, creusent plus leurs Piéces que ne font nos Faiseurs d'Opera. Mais il faut savoir si les Italiens ne les creusent point trop, & j'ai déja commencé à vous montrer que oui, & je vous le montrerai bien encore: & quand nos Compositeurs travailleroient trop peu leur Musique, il resteroit à examiner si ce seroit par ignorance ou

par pareſſe. Pour ce qui eſt de la gloire, Monſieur, ce n'eſt pas la peine qu'on a priſe, c'eſt la réüſſite qui en décide: c'eſt la bonté des choſes qu'on fait, & non pas l'art que l'on a mis à les faire. Qu'importe que nos Compoſiteurs ſoient pareſſeux & même ignorans, ſi, avec leur ignorance & leur pareſſe, ils nous donnent de meilleures choſes, & de la Muſique qui ait plus de beautés vrayes & ſolides, que ne nous en donnent les Italiens, avec toute leur application & toute leur profondeur?

Voilà une Comparaiſon qui nous a menez bien loin: mais elle nous ſera d'une grande utilité & d'une grande reſſource pour la ſuite. Mr. l'Abbé R. loüe les Italiens dans la fin de la page 12. * ſur ce qu'*ils paſſent à tout moment du b carre au b mol & du b mol au b carre.* La louange eſt juſte, dit le Comte: il n'y a rien qui plaiſe tant à l'oreille que ces changemens de mode, qui ſont même vifs & ſenſibles dans nos paſſacailles & dans la variété de nos airs de violon. J'en conviens avec vous, répondit le Chevalier; mais pourquoi cela fait-il un effet ſi agréable? .... Pourquoi? Par la ſurpriſe charmante d'un ſecond ton oppoſé au premier, qui frappe & qui réveille doucement ceux qui ont un peu d'oreille. Fort bien, reprit le Chevalier de... Mais, mon ami, quand ces changemens ſont ſi fréquens, la ſurpriſe peut-elle frapper? Alors il n'y a plus proprement de mode: le ſpectateur, dont l'oreille n'a pas eu encore le tems de s'accoûtumer à un ton, n'eſt point réve-

* Parallèle *in* 12. *Amſterdam* chez *Etienne Roger*.

réveillé par la différence de ce ſecond ton, qui dès là ne peut pas faire un effet agréable. Pour que ce changement de mode plaiſe, pour qu'il pique, vous voyez bien qu'on doit ſe garder de le faire *à tout moment*. Cet agrément a beſoin d'être ménagé, & un homme délicat n'en veut pas trop : c'eſt un ragoût.

Les airs Italiens ſont d'un chant ſi détourné, qu'ils ne reſſemblent en rien à ceux que compoſent toutes les Nations du monde; continuë Monſieur l'Abbé. Le bel éloge ! Mais, Chevalier, dit la Comteſſe, eſt-ce que chaque Nation ne doit pas avoir en tout ſon caractére en particulier, & en Muſique, comme en autre choſe ? Aſſurément, Madame, répondit-il, c'eſt une perfection, & je ne doute point que vous n'ayez remarqué que les beaux airs Italiens ſont ceux où l'on ſent quelquefois je ne ſçai quoi de particulier & d'Italien : mais quand cela va à l'excès, cela devient un fort grand defaut. La Nature eſt la mere commune de tous les Peuples & de toutes leurs productions : elle les inſpire tous, & pour réuſſir excellemment, il faut qu'ils l'expriment telle qu'elle les inſpire. La nature bien exprimée, voilà la ſource & la marque de toutes les beautez. Or, Madame, quoique la nature chez tous les Peuples ſoit différente, elle ne l'eſt pas ſi fort qu'ils ne ſe reſſemblent en rien, quand ils l'écoutent, & qu'ils l'expriment, & je croi que c'eſt un mauvais augure pour la Muſique Italienne que de ne reſſembler à aucune autre. Il y a de l'ap-

parence qu'elle en eſt moins naturelle, & comme mille choſes que dira plus bas Mr. l'Abbé feront voir qu'elle ne l'eſt pas, & qu'il n'en ſçauroit disconvenir, je vous dis dès-ici qu'il s'enſuit de ſes louanges mêmes qu'elle ne vaut rien. Qu'eſt-ce que c'eſt que faire de la Muſique? C'eſt faire parler en chant un homme qui louë Dieu, qui l'invoque; ou bien un homme qui reſſent de l'amour, de la haine, de la colére, &c. un homme qui ſe plaint, qui prie, qui menace, &c. Je laiſſe à part la Muſique d'Egliſe: ce n'eſt point dequoi il s'agit dans *le Parallele.* Mais pour le reſte: voilà des paſſions naturelles. Votre Muſique les peindra-t-elle bien, ſi elle ne les peint pas naturellement? Et les peindra-t-elle naturellement avec *un chant ſi détourné*? Eh, mon pauvre Chevalier, s'écria le Comte, tu te moques de nous. Eſt-il question de la nature dans les Opera, & ne te ſouvient-il point de ce que dit là-deſſus Mr. de S. Evremont dans ce Discours ſur les Opera, que tu nous as cité tantôt? Voyez-vous qu'il ſoit naturel de faire chanter un homme qui ſe meurt, & qui, au lieu de ſonger à la Muſique, devroit demander un Confeſſeur ou un Chirurgien!

De tous vos ennemis c'eſt le plus redoutable.
Nos plus vaillans Soldats ſont tombez ſous ſes coups.
Rien ne peut réſiſter à ſa valeur extrême....
O Ciel! c'eſt Renaud... c'eſt lui-même.

Et puis on empore hors du Théâtre le Chanteur,

teur, qui eſt cenſé prêt à mettre en terre. N'y a-t-il pas bien des meſures & du naturel à garder en cela? *Peut-on s'imaginer qu'un Maître appelle ſon valet, & lui donne une commiſſion en chantant?* *

Si je ne fais qu'un vain effort,
Accompli ce que je t'ordonne.
Sitôt que tu ſçauras ma mort,
Hâte toi de voir Hermione.
Va, &c.

Eh, allons donc, Mr. le Comte, interrompit le Chevalier, étalez bien votre Saint Evremont. Mais en un mot, il n'eſt point naturel, ſi vous voulez, que tout ce qu'on met en chant ſoit chanté. Cela n'eſt point vrai-ſemblable en ſoi-même, j'y conſens: mais cela eſt devenu vrai-ſemblable & naturel par l'uſage. Le Muſicien doit ſupoſer que cela l'eſt & agir ſur ce pié-là: de la même maniére qu'un Poëte traite les ſujets de la Fable, comme s'ils étoient véritablement hiſtoriques. On ſçait bien que tous ces faits de l'antiquité fabuleuſe ſont faux: mais ils ſe ſont établis, on les paſſe pour vrais en Poëſie, & un Auteur qui prend dans la Fable un ſujet de Tragédie, n'eſt pas moins obligé à y garder exactement les mœurs, les caractéres & les bienſeances, que s'il l'avoit pris dans l'Hiſtoire la plus autentique. C'eſt ainſi qu'en doit uſer le Muſicien. Il lui eſt permis, il lui eſt ordonné de croire qu'il n'y a rien que de naturel, & rien qui ne doive être naturelle-

* Mr. de S. Evremont, Diſcours ſur les Opera.

rellement exprimé dans ce qu'il met en Musique : & même il faut qu'il s'efforce d'exprimer le plus naturellement les choses les moins naturelles, afin de leur donner une espèce de vrai-semblance par la naïveté de son chant, & de faire oublier, s'il se peut, à des spectateurs aussi délicats que Mr. de S. Evremont, que c'est forcer la nature & la vrai-semblance que de chanter ces sortes de choses. Voilà, mon cher Comte, la beauté suprême de la Musique & le grand Art du Musicien : & en vérité quelques-uns des notres ont été jusques-là. Il y a dix airs dans Lambert d'une naïveté & d'une douceur si parfaites, que, loin de choquer la nature, ils la representent admirablement. Par exemple. Quand vous entendez chanter,

Eh, pourquoi faut-il que mon cœur
Adore une inhumaine ?

Songez-vous qu'il n'est pas tout-à-fait naturel qu'un Amant chante ce qu'il sent ? Pour moi je m'imagine que si j'étois dans la douce mélancolie de l'Amour, je dirois cela tout comme Lambert le dit. Et toutes ces *Brunettes*, Monsieur, s'écria la Comtesse, tous ces jolis airs champêtres qu'on appelle des *Brunettes*, combien sont-ils naturels !

Nicolas va voir Jeanne.
Et Jeanne dormez-vous ? &c.

Mon Dieu, Mr. le Chevalier, prouvez bien, je vous prie, qu'on doit compter pour de vrayes beautés la douceur & la naïveté de ces petits airs, afin que je n'aye point honte d'aimer celui-là autant que je fais. Aimez-le,

le, Madame, dit-il, & même admirez-le, ſans ſcrupule, auſſi bien que ces autres petits airs ruſtiques que nous danſons aux chanſons avec les Dames, quand elles veulent bien nous le permettre, dans la gayeté, & dans la liberté de la Campagne.

Si je vous pri' de m'aimer
Me refuſerez-vous?

Ces Branles, ces Brunettes ſont doublement à eſtimer dans notre Muſique, parce que cela n'eſt ni de la connoiſſance ni du génie des Italiens, & que les tons aimables & gracieux, ſi finement proportionnez aux paroles, en ſont d'un extrême prix. Car ſur des paroles champêtres tout comme ſur des paroles heroïques, en petit tout comme en grand, la juſteſſe d'expreſſion a ſon mérite. C'eſt la même nature repreſentée ſous differens viſages. Lulli eſt merveilleux, en quelque genre que ce ſoit, pour cette juſteſſe d'expreſſion. Il ne.... Ouida, interrompit le Comte. Témoin ſeulement ce bel endroit d'Amadis de Gaule:

Conſolez-vous dans vos tourmens,
La mort, &c.

Peut-on voir rien de plus naturel ni de mieux exprimé? Tout ce joli jeu n'eſt ni faux, ni puéril, n'eſt-il pas vrai? Mon pauvre ami, repliqua le Chevalier, *Lulli eſt Lulli*, comme a dit Mr de la Bruiére*; mais Lulli étoit homme & homme adonné à ſes plaiſirs. Je ne dis pas qu'il ait toûjours été également juſte & exact. Mais cet

* Caractéres p. 62.

cet endroit d'Amadis dont on s'eſt moqué, dont tu te moques, & qui en effet eſt badin & peu digne de Lulli, ſeroit encore ſage & uni pour tes Italiens. Je reviens donc à dire que, dès que leur Muſique n'eſt point naturelle, quelques ornemens, quelques raffinemens qu'ils y attachent d'ailleurs, elle ne ſçauroit valoir grand choſe. Les beautés de la nature ſont telles que toutes les autres ne peuvent les remplacer : c'eſt un premier agrément ſi eſſentiel, que rien n'en répare le defaut.

Et à propos de chants détournez, je ſupplie Madame de faire une remarque. C'eſt que, ſi cela étoit ſi excellent, la plupart des Opera qui ont paru depuis Lulli ſeroient bien au-deſſus des ſiens. Comme Lulli, homme fécond & original, dans 20. ou 22 Opera qu'il nous a donnez, a épuiſé une grande partie des tons naturels : les Compoſiteurs qui ſont venus après lui, & qui n'ont pas voulu qu'on leur reprochât de l'imiter & de le piller, ont été réduits ſouvent à chercher des tons particuliers & bizarres, de ces chants détournez que Mr. l'Abbé R. louë, & auſquels Lulli n'avoit guéres touché. *Charpentier*, *Colaſſe*, *Campra*, *Mr. des Touches* dans Hercule & Omphale, ſe ſont jettez là-deſſus, & ont employé beaucoup d'habileté & d'art pour les préparer & pour les embellir. Ont-ils fait merveilles par-là? Rien n'a tant gâté leurs Ouvrages, & ces Succeſſeurs de Lulli, bien malheureux qu'il nous ait laiſſé tant de belles choſes, ont échoué quand ils ont eu recours à ces détours

&

& à ces raffinemens. Leurs recherches & leur étude leur ont été desavantageuſes, & ils nous en ont mieux fait ſentir alors le prix & le naturel des Opera de leur Maître, qui a, pour ainſi dire, enlevé presque toute la fleur de la Muſique Françoiſe. Je ne conclus pourtant pas que la Muſique Italienne eſt mauvaiſe, parce qu'elle eſt pleine de *chants détournez*, & *qui ne reſſemblent en rien à ceux que compoſent toutes les Nations du monde*. Je vous ai dit ſeulement que c'eſt un méchant augure, & une marque qu'elle n'eſt guéres naturelle : & quand j'aurai joint à cela les conſequences que je tirerai des autres louanges de la même trempe qu'elle va recevoir de Mr. l'Abbé R., vous verrez ce que je conclurai.

Mais auparavant, Mr. le Comte, il faut juſtifier nos Muſiciens du reproche qu'il leur fait de s'attacher fort aux régles, & *de flatter*, *de chatouiller*, *de reſpecter trop nos oreilles*. Oh ! pour ce reproche-là, dit Mr. du B... je n'en ſuis pas de moitié avec lui. Pourquoi la Muſique eſt-elle faite, ſi ce n'eſt *pour flatter & chatouiller nos oreilles* ? Et dequoi ſerviroient les régles, ajoûta la Comteſſe, ſi on ne les ſuivoit ? Elles ont été imaginées avec un bonheur & une habileté extrême, reprit le Chevalier, & il n'y a rien à redire. Les Poëtes, les Mathématiciens, &c. ont quelquefois reclamé contre les régles de leur métier, ils les ont attaquées. Les Muſiciens jamais les leurs. Tous conviennent qu'elles ſont fort bonnes, &

j'ai bien de la peine à concevoir comment ce peut être un defaut que de les ſuivre d'ordinaire. Elles ménent à une juſteſſe & à une douceur trop précieuſe, pour s'en éloigner. Non pas qu'il faille s'y attacher en aveugle & avec une contrainte d'eſclave Lulli ſe met au-deſſus d'elles de tems en tems. On le lui a reproché, il n'en a fait que rire, & quand il s'eſt trouvé des rencontres où les régles communes de la compoſition gênoient & empriſonnoient ſon génie, il les a laiſſées là, pour courir après certaines grandes beautés, qu'elles l'empêchoient d'attraper. Mais cela avec une retenuë, une ſageſſe digne d'un vrai Muſicien, & avec un choix, un goût dignes d'un homme d'eſprit, rarement & ſobrement. Car, pour le dire en paſſant, la pratique, l'application, l'étude font les ouvriers: mais il n'y a que l'eſprit, gouverné par le goût, qui faſſe les excellens ouvriers.

Mr. l'Abbé R. au contraire tire l'éloge & la gloire des Muſiciens Italiens, * *de ce qu'ils font ſouvent des cadences doublées & redoublées de 7 ou 8. meſures; des tenuës d'une longueur prodigieuſe, des paſſages d'une étenduë à confondre ceux qui les entendent la premiere fois, ſur des tons à faire frayeur: de ce qu'ils hazardent ce qu'il y a de plus dur & de plus extraordinaire: de ce qu'ils inſultent la délicateſſe de l'oreille que les autres n'oſeroient toucher qu'en la flattant. Dans le ſentiment*, ſelon l'Abbé, *dans le ſentiment qu'ils ont d'être les premiers hommes du monde pour la Muſique, d'en être les ſouverains & les maîtres deſpotiques, & en gens toûjours aſſurez du ſuccès.* Or

* Pag. 13 & 14.

Or ça, Chevalier, dit Monſieur du B... ſoyez bon Prince: convenez que tout cela bien préparé peut devenir fort beau.... Oui, mon ami, comme une petite grimace bien concertée peut devenir fort agréable & fort piquante. Mais que diriez-vous d'une femme qui feroit des grimaces outrées, & qui en feroit ſans ceſſe? En un mot, mon cher Comte, tous ces ornemens hardis, vicieux en eux-mêmes, & contre les régles, veulent être préparez & ſoutenus avec une grande adreſſe: & je croi qu'ils le ſont: perſuadé que je ſuis de la ſcience & de l'habileté des Maîtres Italiens, que je connois par moi-même. Mais ces ſortes de beautés ne veulent pas être prodiguées, & en les prodiguant, comme font les Italiens qui violent les régles à tout moment, on leur ôte tout leur mérite, & on leur rend leurs premiers defauts. La premiére fois qu'on les entend dans les ouvrages des Compoſiteurs Italiens, elles enchantent; la ſeconde, elles ſe font ſouffrir; la troiſiéme, elles choquent; la quatriéme, elles révoltent. Ils portent tout à l'excès:

Et la plus noble choſe ils la gâtent ſouvent Tartuffe Act. I.
Pour la vouloir outrer & pouſſer trop avant.

Il faudroit dire, de tous ces agrémens licentieux, aux Maîtres d'Italie, ce que Voiture diſoit plaiſamment des mots nouveaux, *Vous en uſerez trois fois la ſemaine.*

Si bien, Monſieur, que ſi les Italiens ne prennent des licences trop audacieuſes & trop fréquentes que parce qu'ils ſe tiennent *toûjours aſſurez du ſuccès*: il eſt bon de s'expli-

pliquer avec eux. Ils ſont aſſurez de les corriger par des adouciſſemens recherchez & habiles. Oui. Ils ont droit d'être dans cette aſſurance. Aſſurez que leurs agrémens licentieux plairont à chaque meſure, par leurs adouciſſemens; ils s'aveuglent & ſe trompent bien pitoïablement. Du reſte ce n'eſt pas ſeulement en Muſique qu'ils ſe croyent *les premiers hommes du monde*, & que comptant à tort là-deſſus, ils ne font rien qui vaille. Il en eſt ainſi de leur Poëſie, où regnent la même préſomption, la même affectation, les mêmes téméritez. La pauvre nature eſt bannie de même, ou y eſt accablée de tant de gentilleſſes fauſſes & guindées, de tant de pointes & de galimathias, qu'on ne la reconnoît, qu'on ne l'entrevoit presque nulle part. Voilà une belle peinture que vous faites-là, dit la Comteſſe. Madame, répondit le Chevalier, je la fais ſans crainte: car je ne cours guéres risque d'être contredit en ceci. Il y a déja long-tems que les gens de bon goût, & les honnêtes gens de France, ſe ſont déclarez de ce ſentiment. Mais par bonheur pour les Muſiciens d'Italie, on ne les a pas encore tout-à-fait comparez à leurs Poëtes; & parce qu'ils ont été connus chez nous beaucoup plus tard que ceux-ci, on n'a pas encore eu le tems de bien voir combien ils tiennent les uns des autres, & combien le caractére de la Poëſie & celui de la Muſique Italienne ſont conformes. La vérité eſt qu'ils le ſont en tout. C'eſt le même goût, le même génie, & l'on ne peut peindre la Muſique

des

des Italiens d'une maniére plus courte, plus juste, ni plus fâcheuse, qu'en disant qu'elle ressemble en perfection à leur Poësie. A vous entendre, repliqua Madame du B... un petit trait de Mr. de S. Evremont, dont je me souviens, leur conviendroit à merveilles. *Ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche profonde*, dit-il, en parlant de la Comédie des Anglois. Oui, repartit vîte le Chevalier, voilà le portrait des Poëtes & des Musiciens Italiens: & ce passage de Mr. de S. Evremont dans la bouche de Madame la Comtesse du B... me fait ici plus de plaisir, que rien n'en a jamais fait à Mr. de S. Evremont dans la bouche de Madame Mazarin.

Vous prétendez donc, le beau Monsieur, reprit le Comte, que tous les Poëtes Italiens sont détestables. ...... Dieu m'en garde. Je serois un ridicule & un ingrat. J'en aime & j'en estime trop quelques-uns d'entr'eux pour en parler de cette maniére. Mais j'ai la hardiesse de vous soûtenir que la plûpart sont souverainement mauvais, & j'ajoûte qu'ils sont mauvais par les mêmes endroits que leurs Musiciens le sont. On pourroit également leur dire aux uns & aux autres le

Dove diavolo havete pigliato &c.

Je n'ai que faire d'achever, devant Madame. Vous sçavez cette brusquerie, pleine de bon sens, du Cardinal d'Este. Eh oui, oui, dit le Comte, on en est bercé. Mais sçachons un peu qui sont les Poëtes Italiens que

que vous honorez de votre eſtime. Ouida, repartit Monſieur de.... J'aurai bien encore la hardieſſe de vous les nommer. C'eſt *le Taſſe*, ſur tout dans ſon *Aminte*, que je préfére de beaucoup à tous ſes autres Ouvrages. C'eſt la *Secchia Rapita du Taſſoni*: c'eſt *l'Arcadia di M. Jacopo Sannazaro:* ce ſont *les Sonnets du Pétrarque:* c'eſt enfin *le Paſtor fido du Guarini*, & *l'Arioſte trois fois la ſemaine.* Vous voyez que je ne les choiſis ni ne les arange pas par raport à leur esprit: car *l'Achillini*, *le Bonarelli*, *le Cavalier Marin*, *le Teſti*, &c. en ont peut-être autant que ces autres-là. Mais il me ſemble que les moins brillans, les moins élevez, les moins fougueux ſont dès-là les premiers & les meilleurs, comme les plus naturels. Et j'arangerois les Muſiciens de même. Je ferois paſſer devant les autres ceux que je trouverois les moins merveilleux & les moins ſçavans..... Vous n'avez rien dit *du Marquis de Brignole*, qui eſt à demi Poëte. En quel rang mettez-vous le *Inſtabilità dell' ingegno*?..... Je vous les laiſſe, mon pauvre Comte, & j'aime mieux une ſeule journée *del Libro chiamato Decameron*, *cognominato Principe Galeotto*, que toutes les huit *dalle Inſtabilità*. Le Marquis de Brignole eſt un Cuiſinier à épice & à ſauſſes. C'eſt *Cavallo*, c'eſt *Ceſti*, c'eſt *Buononcini.* Des mets d'un ſi haut goût ne ſont point mon fait, & le bon homme Meſſer Giovanni Bocaccio, avec ſon vieux langage Italien & *ſa mortifera peſtilenza di Fiorenza*, me paroît toûjours charmant & digne de ſa haute réputation, par ſa ſimpli-
cité

cité & par sa naïveté. O quelle gloire pour l'Italie, & quel plaisir pour la France, s'il se trouvoit enfin quelque Musicien Italien du caractére de Messer Bocaccio!

Paix, Messieurs, dit alors la Comtesse, à tantôt le reste. Voila l'Orchestre qui prélude & qui va commencer. Qu'on me rende ma bougie pour lire *Tancrede*. Le Chevalier remit *le Parallele* dans sa poche & ils écouterent tous trois l'Opera nouveau d'un bout à l'autre, sans parler. Ce qui est fort beau pour eux & pour *Campra*.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE, ET DE SES EFFETS,

Depuis ſon origine jusques à préſent.

VOilà un Opera bien court, dit la Comteſſe quand *Tancrède* fut fini; & voilà déja bien le louer, dit le Chevalier, vous n'en diriez pas autant des Opera d'Italie qui durent toûjours cinq ou ſix heures, & qui vous paroîtroient bien en durer huit ou neuf. *Tancrède* mérite encore d'autres louanges, ajouta Mr du B... il me ſemble qu'il y a de beaux airs, de belles ſymphonies, & des chants bien détour... Achevez hardiment, Monſieur le Comte, vous vouliez dire qu'il y a des chants bien détournez, & vous avez raiſon. Mais il y en a auſſi d'heureux & de naturels

&

& de cette maniére Mr l'Abé R. & moi, nous louerons également *Campra*. Mais la foule s'eſt écoulée & nous pouvons nous en aller, continua le Ch. en preſentant la main à la Comteſſe. Vous viendrez ſouper avec nous Chevalier, dit le Comte, pour continuer l'examen du Parallele. Nous ſommes tout ſeuls Madame & moi, nous aurons la liberté & le tems de nous entretenir à notre aiſe: & je te promets que nous ne te ferons point mauvaiſe chère, car nous ne te donnerons ni daubes, ni pitrepite. Le Ch. remit donc ſa belle couſine à ſon caroſſe, & s'y mit ſans façon avec eux.

Je ſonge à une choſe, lui dit-elle, pendant le chemin. Vous êtes tantôt demeuré aſſez d'accord que les Italiens mépriſent notre Muſique, & vous ne vous en étonnez pas. Si nous en faiſions communément autant de la leur, nous ſerions but à but. Mais, Mr. le Chevalier, ce qui m'inquiéte, c'eſt que la plus grande partie de nos François, je croi, pour l'amour de vous, que ce n'eſt pas la plus ſenſée; mais enfin une grande partie de la France aime & admire la Muſique des Italiens. Pourquoi ne faiſons-nous pas de la leur le peu de cas qu'ils font de la nôtre? En vérité cela me paroît fort contre vous, & vous ne pouvez pas nier que ce ne ſoit une espèce de desavantage & de deshonneur. Madame, répondit le Chevalier, l'objection eſt délicate & ſpirituelle. Vous avez l'art... Oh, ne la flatte point, interrompit le Mari, & lui répons... J'y vais tout à

 l'heure,

l'heure, mon cher. Premiérement il n'eſt pas ſi abſolument vrai que tous les Italiens mépriſent notre compoſition. Lorſque le fameux *Luigi* vint en France, il fut charmé des chanſons de *Boiſſet*, & il eſt public que les Opera de Lulli ont attiré à Paris pluſieurs admirateurs qu'ils s'étoient faits au fond de l'Italie, desquels même quelques-uns ſont demeurez parmi nous. Je ſuis trompé ſi ce *Théobalde* qui joue à l'Orcheſtre de Paris de la baſſe de violon à cinq cordes, & qui a fait *Scilla*, Opera eſtimé pour ſes belles ſymphonies, n'en eſt pas un. Voilà le deshonneur de notre Muſique en partie effacé. Quant au goût & à l'admiration de la plupart des François pour la Muſique Italienne. Cette Muſique nous eſt nouvelle, Madame, en faut-il davantage pour y faire courir tous les François? Qu'on leur apporte de la Muſique Japonnoiſe, je vous répons que la nouveauté la leur fera d'abord trouver charmante. Du tems de Mr. de S. Evremont, il dit que les Opera d'Italie nous donnoient un grand dégoût. Et qui gageroit que dans quinze ou vingt ans les airs Italiens auront encore en France le même cours qu'ils y ont depuis quelques années, hazarderoit fort ſon argent. Il y a bien de l'apparence qu'il en ſera de la Muſique Italienne comme il en eſt de toutes les choſes outrées & d'un ſublime faux & guindé, & comme il en fut autrefois de la Poëſie de Ronſard, qui élevé jusqu'aux nues, durant quelque tems,

Vit

**Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,*
Tomber de ſes grands môts le faſte pedanteſque.

Les Italiens, nous dit-on, ſe tiennent conſtamment à leur Muſique ; nous perdons le goût de la nôtre, nous changeons. Eh, Madame, cela prouve-t-il quelque choſe ? Tous les autres Peuples du monde gardent leurs anciennes maniéres de s'habiller : nous avons changé cinq cens fois de modes, & nous en changerons cinq cens fois encore : il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Tel eſt le génie des François. Nous avons beau être bien, nous ne ſçaurions nous y tenir, & le plaiſir du changement nous paye de reſte de ce que nous pouvons perdre au change. Pour moi, dit le Comte, ce n'eſt pas que je ſois de cette humeur. Tant mieux pour vous, repliqua le Chevalier, vous perdriez plus qu'un autre a changer. Mais, Madame, ni moi, nous ne vous en croirons pas ſur votre parole, & vous ferez bien de ne montrer qu'à demi l'infidélité que vous avez faite a la Muſique Françoiſe pour l'Italienne ; car quelqu'un pourroit s'en ſouvenir, en augurer quelque choſe & vous en punir.

Tu veux te tirer d'affaire en badinant, repartit Mr. du B.... mais tu n'en és pas où tu crois. Je te demande pourquoi cent de nos Muſiciens les plus ſavans, qui ont pris goût à la Muſique Italienne, ne le quittent point. Je t'en nommerai tant que tu voudras, & non ſeulement des Muſiciens de profeſſion ; mais des Gens de qualité, des

* Boileau.

Prélats, qui ne chantent plus & ne font plus jouer chés eux que des Piéces Italiennes, des Sonates. Elles ont cessé d'être nouvelles pour eux, ainsi ne m'allegue plus l'amour de la nouveauté & du changement.... Je vous trouverai, Mr. le Comte, deux autres raisons de leur opiniâtreté à la Musique d'Italie aussi bonnes que les deux que je vous ai données de leur premiére inclination pour elle. C'est, dit le Chevalier, le pouvoir d'une mauvaise habitude, & la vanité. On se gâte le goût quand on prend à tâche de se le gâter, comme font vos sçavans Italiens : on parvient à s'accoutumer à de mauvaises choses, & enfin on se rend incapable d'en revenir. Un homme qui s'est accoûtumé à boire de l'eau de vie, ne sçauroit après cela s'en passer, il n'y a que cela qui lui fasse plaisir : & lors qu'à la fin du repas vous avez bû quelques liqueurs, vous ne voudriez pas reprendre le vin de Champagne, il vous paroîtroit plat & sans force. C'est notre Comparaison de tantôt que je rappelle, puisque vous le voulez bien. Ainsi, mon pauvre Comte, la nouveauté & l'amour du changement jettent d'abord nos François dans la Musique Italienne ; ils y trouvent de la difficulté : il s'en faut bien qu'elle ne soit aussi aisée à déchifrer que la nôtre. L'envie d'en venir à bout en pique quelques-uns. Ils n'en veulent pas avoir le démenti: ils étudient, ils réussissent à la chanter ou à la faire executer. Leur amour propre est flatté de la science qu'ils ont acquise & qu'ils acquiérent encore

tous

tous les jours dans l'usage de cette Musique. Quelle joye, quelle bonne opinion de soi-même n'a pas un homme qui connoît quelque chose au cinquiéme Opera de Corelli ! & cette vanité qui les chatouille, & qui leur fait penser qu'ils sont distingués & fort au-dessus de ceux qui en demeurent à la Musique Françoise, jointe au pouvoir que prennent insensiblement sur nous les mauvaises habitudes & l'accoutumance aux goûts outrés & corrompus, donne à ces Messieurs pour la Musique Italienne une constance qu'ils n'ont pas eûe pour la nôtre. Ils deviennent tout-à-fait Italiens : Pour plus de distinction ils chantent & font chanter les *u* comme des *ou*, & dans l'Italien & dans le Latin, comme s'ils étoient à Rome & quelques-uns vont jusqu'à composer en ce goût-là. Ils forcent & contraignent avec tant de soin la nature & leur propre génie, qu'ils parviennent à faire des espèces de Sonates, où les beautés monstrueuses ne sont pas trop mal prodiguées. Et s'ils s'abaissent encore à faire des Piéces dans le goût François, il les en remplissent aussi. Bel & digne fruit de leur étude & de leur nouvelle habileté !

Cela est insultant, reprit le Comte. Mais au moins m'avouera-t-on que l'usage de la Musique Italienne est utile à nos François, en ce qu'il les porte à l'application, & qu'il les rend habiles. Pour celui-là, oui, dit le Chevalier, je vous l'avouë très-volontiers. Si nous pouvions conserver le goût de la belle, de la sage nature, parmi tous les excès, tou-

toutes les extravagances de la Musique Italienne: Je suis persuadé qu'il nous seroit avantageux d'en entendre, d'en sçavoir, & d'en imiter même quelque chose, comme a pû faire Lulli. Vous verrrz, dit la Comtesse, que c'est dans la vûe de cette utilité que Mr. de Font. a composé son approbation d'une maniére singuliére, & qu'il a averti si adroitement le public d'être *capable d'équité*, & de trouver *très-agréable* le Livre de Mr. l'Abbé R........ Vous y êtes, Madame, Mr. de Font. nous a tous avertis d'être *capables d'équité*, & nous ne lui ferons pas plaisir, si nous ne le sommes pas. En effet, dit la Comtesse, j'ai vû quelques gens qui avoient conçû, que les derniéres lignes de l'approbation avoient un sens concerté, & tant soit peu imperatif.... Oh Mr. de Font. sçait bien ce qu'il fait, & en vérité, ajoûta le Chevalier en soûriant, cet homme-là est plus haïssable qu'un autre pour ceux du parti desquels il n'est pas. Car on le trouve toûjours en son chemin, & son nom a une autorité que n'auroit pas celui de son Maître, le grand faiseur de *Paralleles*. Mais enfin ce qu'il y a ici de sûr, c'est que, comme a dit Mr. le Comte, l'amour de la Musique Italienne & l'avantage qu'on lui donne sur la Musique Françoise ménent au travail, & à l'habileté: au lieu que la haine & le mépris des Auteurs Grecs & Latins favorisent infiniment notre paresse, & par conséquent conduisent d'abord à l'ignorance.

A ces derniéres paroles, ils se trouvérent au

au pied de l'escalier. Monſieur de.... aida à la Comteſſe à monter, & en attendant qu'on ſervît, ils paſſérent dans ſon cabinet. Ne perdez point de tems, dit-elle, Meſſieurs. Où en étiez-vous du *Paralele*? A la page 14. répondit le Chevalier, en atteignant ſon Livre. Mr. l'Abbé R. y élève les Italiens au-deſſus de nous, en ce qu'ils font *des diſſonances qui irritent l'oreille*, qu'ils ſauvent parfaitement, & qu'ils chantent enſuite avec une extrême hardieſſe & un extrême bonheur. Il ne dit point que nos Compoſiteurs ne font pas de diſſonances ; mais il dit que nos Muſiciens *tremblent & chancellent* en les chantant.

Je veux imiter vôtre ſincérité, dit le Comte. Nous venons d'entendre pluſieurs diſſonances dans *Tancrède* que nos Muſiciens de Province n'ont point trop mal ſoûtenuës. Des diſſonances, reprit la Comteſſe, en ſe tournant vers ſon Mari ! ne m'en avez-vous pas fait remarquer dans cet endroit ſi touchant d'*Acis & Galatée* ?

Ecoutez mes triſtes adieux.
Je vous quitte, &c.

Que Mr. le Marquis de P. marquoit, exprimoit bien cela ! A merveilles, Madame, répondit le Comte. Il ne trembloit ni ne chancelloit, quoique ce ne ſoit ni un très-ſavant Muſicien, ni un Acteur de profeſſion. On ne peut pas nier, dit Mr. le Chevalier de.. que *Lulli* & nos autres Muſiciens ne ſe ſervent de diſſonances, & ne les ſauvent, ſelon les régles. Il n'eſt pas ſi difficile de couvrir des

accords imparfaits (car ce n'eſt que cela) par des accords parfaits. Mais je prétens que notre ſageſſe à nous en ſervir & à les placer à propos, vaut mieux que la ſçavante diverſité dont les Italiens les ſauvent-je voyois l'autre jour dans je ne ſçai quelle Piéce de *Corelli* 14 quartes, & dans la 11. ſonate de ſon 4. Opera 26 ſixiémes tout de ſuite. Elles étoient ſauvées les unes & les autres d'une maniére ſinguliére & ſurprenante: cependant ces chef-d'œuvres, ces beaux accords faiſoient des ſons bizarres & d'une dureté desagréable. Nous autres, reprit le Comte, nous mettons d'ordinaire des diſſonances dans les endroits fort triſtes, dans les plaintes, dans les invocations magiques, &c. elles ſiéent là fort bien. C'eſt leur place, ajoûta le Chevalier, car ce ſont des agrémens peu naturels, qui deviennent naturels & excellens où la nature ſouffre, où elle gémit. Ces tons aigus, ces accords qui jurent, ſont comme des cris de la nature qui ſe plaint. Pour la molleſſe & la timidité que Mr. l'Abbé attribue à nos Chanteurs, je n'ai rien à lui répondre: ſinon que ceux qui ſçavent leur métier ſoutiennent tous les tons qu'il faut ſoûtenir & les ſoûtiennent d'une maniére nette & hardie. Quand ce ſont de mauvais Chanteurs, je croi bien qu'ils ne font rien qui vaille.

L'Abbé nous dit enſuite que * *la Muſique eſt une choſe trop commune en Italie, que les Italiens chantent tous les jours & par tout, qu'un chant naturel & uni eſt pour eux une choſe*

* Pag. 15.

chose trop vulgaire , & que pour piquer leur goût rassasié de chants simples & suivis , il faut sans cesse changer de ton & hazarder les passages les plus bizarres & les plus forcés. L'Abbé se méprent & s'égare ici. Comment le *chant naturel & uni seroit-il pour eux une chose trop vulgaire* ? Comment *le naturel seroit-il usé pour eux* ? Et comment seroient-ils *rassasiés de chants , simples & suivis* ? Ils n'en ont jamais entendu , & au contraire , c'est ce qui leur seroit très-extraordinaire & très-nouveau. Il faudroit à ce compte-là , qu'il y eût en Italie beaucoup de Musiciens naturels & beaucoup de Musique simple & suivie , que leurs Maîtres commençassent par en faire , & eux par en entendre du goût François. Or il n'est rien ni de l'un , ni de l'autre , & Mr. l'Abbé ne pense pas aux conséquences de ce qu'il dit là. Au diantre le Musicien simple & suivi qui paroît en Italie. Ils naissent tous avec ce panchant à trop creuser que condamne Mr. de S. Evremont, & ne composent que quand ils ont fait un fond de science raffinée, qui leur rend les accords bizarres, agréables & familiers. Mr. l'Abbé R. se contredit ici lui-même, & tout le reste de son Livre en fait foi. Il vouloit seulement dire que la Musique naturelle n'est point piquante pour les Ital.... Il l'a déja dit , ce me semble, interrompit la Comtesse, & vous avez pris feu là-dessus. Il seroit plaisant que tu te fusse mépris , s'écria le Comte , & que tu te fusse battu contre ton ombre , quand tu nous as fait tout ce

long discours en faveur de la nature : qu'il y eût en Italie de la Musique naturelle de reste, & qu'elle y fût commune & triviale. Qu'en pense-tu toi-même, dit le Chevalier, Oh, répondit le Comte, si vous m'en prenez à mon serment, je vous avouerai qu'il y a peu de Musique Italienne naturelle ; mais je croi qu'elle est d'ordinaire plus belle, que si elle l'étoit. Voilà aussi ce que croit & ce que veut établir Mr. l'Abbé, continua le Chevalier ; mais c'est en quoi vous vous trompez tous deux, & surquoi je vous combats. La simplicité est la compagne inseparable de la nature, & les Musiciens Italiens ne connoissent ni l'une ni l'autre. Dites-moi un peu : croïez-vous que les Italiens réüssissent en Architecture, en Peinture, & Sculpture, qu'ils ayent le bon goût de ces Arts-là ? Si je le croi, mon ami, dit le Comte ! Oui parbleu. Et moi aussi repliqua Mr. de.... & c'est une de mes raisons pour soûtenir qu'ils ne l'ont donc pas en Musique, & qu'ils n'y réüssissent nullement. S'ils sont bons Sculpteurs, bons Peintres, bons Architectes ; il faut de necessité qu'ils soient mauvais Musiciens. Car ils aiment, ils cherchent, ils attrapent autant la nature & la belle simplicité, en Architecture, en Sculpture, & en Peinture ; qu'ils la haïssent, qu'ils la fuyent, qu'ils la méprisent en Poësie & en Musique. Il en est de l'Architecture, & en vérité de tous les autres Arts, comme de la Musique. La simplicité y est également belle & néceſſaire. Quand le Cavalier

valier *Bernin* vit à Paris l'Eglise des grands Jésuites, si enrichie, si ornée par tout, il haussa les épaules & s'en moqua. Il admira l'Eglise de leur Noviciat, toute simple, toute unie. L'Eglise de S. Louis est de la Musique Italienne : celle du Noviciat, de la Musique Françoise.

Comme les Italiens sont beaucoup plus vifs que les François, poursuit Mr. l'Abbé page 16. *ils sont bien plus sensibles qu'eux aux passions, & les expriment aussi bien plus vivement dans toutes leurs productions.* Là-dessus il dit, d'un grand sérieux, que leurs symphonies * *remuent avec tant de force les sens, l'imagination & l'ame, que les Joueurs de violon, qui les executent, ne peuvent s'empêcher d'en être transportez, & d'en prendre la fureur; qu'ils tourmentent leur violon & leurs corps, qu'ils s'agitent comme des possedés*, &c. N'avez-vous point tremblé, ou n'avez-vous point ri, Madame, en lisant cette description, car elle peut faire faire l'un ou l'autre ? Nos violons sont plus tranquilles que cela: c'est la vérité. Mais je ne suis pas fâché que nous & eux, nous soyons quelquefois moins vifs & plus sages que d'autres Peuples : on ne nous reproche pas trop souvent notre sang froid.

Selon Mr. l'Abbé, les symphonies Italiennes sont infiniment au dessus des-notres pour representer *la tempête*, *la fureur*, *le calme*, *le repos.* Mon petit Cousin, dit le Comte, je ne vous ferai point de quartier là-dessus,

* Pag. 16.

& il faut que nous nous battions, si vous n'en convenez pas de bonne grace. Je suis raisonnable, Mr. le Comte, répondit le Chevalier, & je n'ai garde d'en vouloir venir aux mains avec un homme comme vous. Je demeure d'accord qu'en général les Italiens peuvent l'emporter sur nous pour les symphonies. Mais après cela, il est bon de s'expliquer. Nous avons d'abord les ouvertures de Lulli, genre de symphonie presque inconnu aux Italiens, & en quoi leurs meilleurs Maîtres ne seroient auprès de lui que de bien petits garçons. Les ouvertures de Lulli ont des beautés qui seront nouvelles & admirables dans tous les siécles, & ce qui est une grande marque de perfection, qui se font sentir sur toutes sortes d'instrumens. Nos Menuets, petites Piéces d'une simplicité si gaîe, & gracieuse, & d'un si grand usage pour danser, & nos jolis Vaudevilles, sont presque aussi originaux, & nous sont presque aussi particuliers. Mais aussi, dit le Comte, vous voyez que Mr. l'Abbé a la discretion de ne parler ni des uns ni des autres: & pour nos symphonies *de tempête, de fureur, de calme & de repos*, franchement ce n'est pas grand chose. Eh fy, dit le Chevalier de... ce sont des fadaises achevées. Quelle pitié que la tempête de *Persée*, celle *de Thétis & Pélée de Colasse*, &c. Nos symphonies douces sont aussi bien mauvaises, n'est-ce pas ? Celle qui est dans Acis & Galathée, devant & après le bel air,

Qu'une injuste fierté, &c.

ne vaut.... Oh, celle-là est Italienne, inter-

terrompit Mr. du B... Lulli l'a priſe toute entiére dans un Opera de Rome : je le ſçai de bonne part. Qui eſt-ce qui t'a fait ce conte-là, mon cher, dit le Chevalier ? Cette ſymphonie eſt ce qu'il y a au monde de plus beau, en Muſique : Mais croi qu'elle eſt auſſi véritablement de Lulli, qu'elle eſt véritablement la plus belle choſe du monde. Je vous dis donc que *Lulli* a été au moins égal en ſymphonies aux Italiens, & que les ſiennes plairont plus long-tems & plus généralement que les leurs, parce qu'elles ſont plus ſimples & plus naturelles. Si nous avions deux *Lulli*, nous leur tiendrions tête, ou peut-être prétendrois je que nous l'emporterions ſur eux en ſymphonies même : Mais, comme nous n'en avons qu'un, je veux bien vous avouër qu'ils ont quelque avantage en cela. C'eſt leur fort, ils devroient ſe retrancher là-deſſus, s'ils entendoient leurs intérêts : ils y réuſſiſſent beaucoup mieux qu'au reſte. Quelle ſcience, s'écria le Comte, quelle force, quelle vivacité, quelle grace! Louëz-les bien, dit le Chevalier, car vous ne retrouverez pas d'occaſion de louër la Muſique Italienne avec tant de juſtice. Cependant croyez, Comte, que ſi leurs Muſiciens vouloient épargner un peu leur ſcience & leurs beautés licencieuſes dans leurs ſymphonies, elles n'en vaudroient pas pis. J'en ai entendu un grand nombre dans *Luigi*, dans *Cariſſimi*, dans les Opera de votre divin *Arcangelo Corelli*, dans *Baſſani*, &c. qui m'ont fait un extrême plaiſir : mais celles

les qui étoient les moins riches, si l'on peut parler ainsi, en fugues, en passages, en tenuës, &c. n'étoient pas, ce me semble, les moins vives & les moins gracieuses. J'ose ajoûter que leurs symphonies indifferentes sont les plus belles, à mon gré.

* Mr. l'Abbé vante leurs sommeils, & il les vante avec des exagerations & des descriptions très-Italiennes. Eh bien, Monsieur, dit la Comtesse, votre complaisance est-elle déja à bout? N'accorderez-vous pas qu'ils sçavent endormir plus doucement que nous leurs Heros & leurs Auditeurs? Non, vrayement, Madame, répondit le Chevalier, je n'accorderai point cela. Ils ont des sommeils plus longs, plus étudiés, plus chargés de tons pesans & engourdis, que les nôtres. Mais, tout bien compté, rien n'est au dessus *du sommeil d'Atys* & des *Sourdines d'Armide*. Vous ne parlez point du *sommeil de Circé*, dit Mr. le Comte du B... On ne se souvient pas de tout, Monsieur; mais je vous remercie de citer pour moi celui-là, qui ne doit pas être oublié. Des symphonies en quoi les Italiens nous cédent, ce sont les marches & les symphonies guerriéres. Ils n'en font guéres de ce genre, & celles qu'ils font sont moins animées d'un certain feu noble & martial, que fougueuses & furieuses. En avez-vous entendu dans quelqu'un de vos Maîtres, vous, Monsieur l'Italien, qui vaillent celles de Thesée? ... Il m'a paru, dit la Comtesse, que celles de *Tancrède* leur ressem

*Pag. 17.

ressemblent un peu..... Ce n'est pas la faute de *Campra*, Madame, il n'a pas eu intention de piller *Lulli*. Mais c'est qu'on ne sçauroit guéres faire des airs de Trompette que sur deux tons très-voisins. *C sol ut* & *D la re sol majeur*. *Lulli* a pris pour les symphonies de *Thesée*, *C sol ut* naturel, ton heureux, & brillant, & qu'il aimoit fort. *Campra* s'est servi du *D la re sol majeur*, pour celles de *Tancrède*.

Avec la permission de Mr. le Comte, il faut que je lui fasse observer ici un avantage que nous avons sur les Italiens, pour l'expression de certaines passions brusques, comme la joye, la gayeté, le dédain, la colére, &c. Nous avons une maniére de les bien marquer qui nous est particuliére, & qui donne à notre Musique des beautés que toute la profondeur de la science Italienne ne sçauroit égaler. Ce sont nos airs de mouvement, avec l'accompagnement de deux violons, comme:

Non je ne puis souffrir qu'il partage une chaîne, &c.

dans Persée.

J'abandonne ma gloire & la laisse ternir, &c.

dans Roland.

Un personnage qui dit quelque chose de plus vif, de plus emporté que le reste de son discours, qui est pris de quelque saillie, qui a tout d'un coup quelque redoublement de passion quitte le train ordinaire du récitatif. Il prend un ton d'un mouvement vîte & piqué, & qui est marqué encore par l'accompagnement de deux violons, & il exprime ainsi ce qu'il

qu'il ſent, il le fait ſentir aux autres d'une maniére vive, ſans être outrée : ſans ſortir des régles, ſans bizarrerie: puis quand l'emportement eſt calmé, il retourne au récitatif ordinaire, pour le quitter encore à la premiére ſaillie. Cela s'appelle allier la vivacité & le bon ſens, la force & la ſimplicité. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus naturel que cela? Oh, reprit le Comte, les Italiens ont quelque choſe d'approchant. Quelque choſe d'approchant n'eſt rien, repliqua le Chevalier, & c'eſt tout que d'arriver à ce point de juſteſſe.

Nous voici enfin, dit le Comte, à un endroit que j'attendois, il y a longtems. Mr. l'Abbé R. remarque * *une choſe* dans la Muſique Italienne que, *ni les Muſicien François, ni ceux de toutes les autres Nations, ne ſçauroient & n'ont jamais ſçû faire. C'eſt d'unir quelquefois d'une maniére ſurprenante la tendreſſe avec la vivacité.* Unir, Chevalier, unir la tendreſſe avec la vivacité dans le même air! Il eſt certain que nos airs ſont ou vifs ou tendres; mais que nous n'avons pas atteint au talent ſuprême de joindre enſemble la vivacité & la tendreſſe. Pour bien répondre à Mr. l'Abbé R. dit le Chevalier, il faudroit ſçavoir plus préciſément ce qu'il entend par vivacité. Il me ſemble que

C'eſt l'Amour qui prend ſoin lui-même, &c.
dans Roland,

Que ne puis-je arrêter l'ardeur
Qui vous porte, &c.

dans

* Pag. 18.

dans *Amadis*, font des airs que l'on peut appeller tendres & vifs : parce que le ton & le mouvement en font vifs, & que le fens, qui ne laiffe pas d'être exprimé fort jufte, en eft tendre. Cependant je conviendrai volontiers qu'à la rigueur, nous ne pouvons pas nous vanter d'unir la vivacité & la tendreffe, deux paffions differentes, dans le même air. Nous faifons de beaux airs tendres féparément, & nous nous en contentons. Les Italiens ont une commodité, que nous n'avons pas, de mettre ces deux paffions dans le même air. C'eft qu'ils répétent les mêmes paroles beaucoup plus que nous, & ainfi ils peuvent y attacher differens caractéres à differentes reprifes. Mais nous ne devons point leur envier un avantage fi dangereux. Pour faire un bel air de cette forte, ils en gâtent cinq cens, & quand ils parviennent à en conftruire un qui frappe ou qui plaife, je ne fçai s'il eft auffi beau qu'on diroit bien, n'y ayant point une certaine fimplicité noble & charmante. Pour moi, dit la Comteffe, j'avouë que je fuis fatiguée de leur entendre répéter les mêmes paroles tant de fois, & faire un air long comme une hiftoire, fur quatre petits Vers. Combien *Lulli* reprent-il de fois les mêmes paroles?... Trois, Madame, tout au plus... Je croirois, pourfuivit-elle, que c'en eft affés. Il n'eft guéres naturel qu'on répéte davantage ce qu'on veut le mieux exprimer..... Oh, Madame, les Muficiens Italiens en favent bien d'autres. Quand ils ont repris une ou deux fois les deux derniers Vers de l'air,

vous

vous croyez que c'eſt fait : pardonnez-moi. Sur la derniére ſyllable du dernier mot, qui ſouvent ne fait rien au ſens ; mais où il y aura quelque *a* ou quelque *o* propres à leurs paſſages badins, ils vous mettent un roulement de 5. ou 6. meſures : en faveur duquel répétant ſur nouveaux frais le dernier Vers 3. ou 4. fois, en voilà encore pour un quart d'heure. Et où eſt le naturel à cela, où eſt la belle expreſſion ? Il faut n'entendre point leur Langue, & que le bon ſens ſoit bien esclave des oreilles, pour goûter de ſi fades agrémens.

* *Evitons ces excès : laiſſons à l'Italie*
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.

Paſſons, cria Mr. du B. .., paſſons avec Mr. l'Abbé, aux Piéces *compoſées de pluſieur-parties.* Que penſez-vous que l'Abbé entende par *Piéces à pluſieurs parties*, dit d'abord le Chevalier ? Des ſymphonies ou des piéces qui ſe chantent ? Ma foi, répondit le Comte, je ne le ſçai pas trop bien, & j'y ai été embarraſſé, auſſi-bien que deux ou trois perſonnes, qui m'ont fait la même queſtion que vous. Mais ſupoſons que Mr. l'Abbé entend les unes & les autres. Il nous aſſure qu'il n'a † *guéres vû de Muſiciens en France qui ne convinſſent que les Italiens ſçavent mieux tourner & croiſer un Trio que les François.* Vous ne conteſterez pas en cela, Chevalier, la ſupériorité des Italiens : car vous avez rendu hommage à leur profonde ſcience en Muſique, & il eſt conſtant que le *Trio* eſt de toutes les Piéces la plus difficile, & celle qui

* Boil. Art Poët. Ch. 1. † Pag. 18

qui demande le plus d'habileté. C'a été, ſans doute, ſur ce raiſonnement, que nos Muſiciens François ſont convenus avec Mr. l'Abbé R. que les *Trio* des Italiens valent mieux que les nôtres, & je ne penſe pas que vous oſiez être d'un autre ſentiment. Non, Monſieur, dit le Chevalier. Je ne disconviens point que les Italiens ne ſoient des Muſiciens fort profonds, & que le *Trio* ne ſoit un ouvrage, où l'habileté eſt fort néceſſaire. Après quoi je n'ai garde de dire qu'ils n'y réüſſiſſent pas bien, ou que nous y réüſſiſſons auſſi ſçavamment qu'eux. Mais je vous ai déja fait voir que leur extrême ſcience ne leur eſt pas toûjours un tître de victoire bien net. Et Mr. l'Abbé met deux raiſons de l'avantage qu'il donne pour les *Trio*, à ſes chers Italiens, qui ſouffrent quelque difficulté. Voyons, repartit le Comte.... La premiére eſt que, comme les premiers deſſus de leurs Trio *ſont de* 3. *ou* 4. *tons plus hauts* que les nôtres: leurs ſeconds deſſus deviennent par-là beaucoup plus hauts, & beaucoup plus beaux que les nôtres, qui ſont trop bas..., Eſt-ce que cela n'eſt pas vrai?.... Il eſt vrai, repliqua Mr. de.... que leurs ſeconds deſſus ſont plus hauts: pour plus beaux, il faut ſçavoir. Plus beaux, à les chanter en particulier: je le croi. Plus beaux dans le Trio même: je n'en tombe pas d'accord. Les premiers deſſus des Italiens pîpent, parce qu'ils ſont trop hauts: leurs ſeconds deſſus ont le défaut d'être trop près des premiers, & trop éloignés de la baſſe, qui eſt la 3. partie. Ce ſont

ſont deux deſagrémens. Je trouve de l'avantage & du profit à ne faire du ſecond deſſus qu'une taille, comme nous faiſons: & non pas une haute-contre, comme font les Italiens; Parce que la taille tient le milieu entre la baſſe & le deſſus & lie ainſi les accords du *Trio*. Au lieu que, quand le ſecond deſſus eſt ſi haut, il laiſſe trop d'intervalle & de vuide entre le premier deſſus & la baſſe. Deſorte, Mr. le Comte, que ce n'eſt point un malheur pour nous que les ſecondes parties de nos *Trio* ne ſoient que des tailles. Au contraire, je vous ſoûtiens que le corps du *Trio* en eſt meilleur;

Seconde merveille, dit Mr. l'Abbé. Les trois parties des Trio Italiens ſont ſi également belles, qu'on ne ſçauroit dire laquelle eſt le ſujet. Je vous avouë, Comte, avec ma bonne foi ordinaire qu'il y a là beaucoup d'habileté & même de la beauté. Cependant je vous ſoûtiendrai encore que, ſi cela fait de plus beaux chants en détail, cela en fait un moins beau, en gros. Le Trio chante aſſurément moins bien. Mr. l'Abbé ajoûte que *Lulli* n'en a compoſé qu'un bien petit nombre, où les trois parties ſoient ainſi également belles. Il en a compoſé pluſieurs, comme le Trio des Parques dans *Iſis*, qu'il eſtimoit tant lui-même:

Le fil de la vie, &c.

celui de *Cadmus:*

Gardons-nous bien d'avoir envie, &c.

celui *des fêtes de l'Amour & de Bacchus*:

Dormez, dormez beaux yeux, &c.

Et les autres, que Madame me diſpenſe de marquer. Et *Lulli* n'eſt pas le ſeul. *Lambert*, *Boiſſet*,

Boiſſet, *la Bar e*, &c. en ont fait auſſi de cette nature. Mais nous ne devons guéres nous ſoucier que nos Compoſiteurs s'attachent à attraper ces ſortes de beautés, plus avantageuſes à la gloire du Muſicien, qu'à l'oreille de ceux qui vont à l'Opera. Sans entrer dans l'examen de l'egalité des trois parties, il nous ſuffit que *Lulli* nous ait donné je ne ſçai combien de *Trio* très-touchans & très-flatteurs. Souvenez-vous des deux que nous entendîmes avanthier dans le premier Acte de l'Opera de *Perſée*:

O Dieux qui puniſſez l'audace, &c

Et

Ah, que l'Amour cauſe d'allarmes, &c.

Deux *Trio* comme cela, en un ſeul Acte! Je vous aſſure que voilà un grand homme, & ce qui eſt bien à compter, il eſt toûjours aiſé & naturel dans cette fécondité-là. Il ne paye pas ſeulement de ſcience, comme vos Italiens: la nature lui fournit, lui dicte toûjours ſes chants, qui ſont toûjours liés & ſuivis. Vrayement oui, dit la Comteſſe, les chants François ſont toûjours liés & ſuivis: Mr. l'Abbé le ſçait bien, il vous le reproche, & il s'aplaudit que les chants Italiens ne ſoient pas de même. Il a grand' raiſon, Madame, répondit le Chevalier. Les interruptions que les Maîtres d'Italie mettent à toute heure dans leur Muſique font un heureux effet, & qui paroît à merveilles dans leurs *Trio*. Voyez leurs *Trio*. Toutes les parties en font coupées de pauſes, demi-pauſes, de ſoupirs, demi-ſoupirs. Il n'y a point de fin. C'eſt un chant

chant rompu, eſtropié, & qui *cahotte* inceſſamment, ſi je puis parler de cette maniére. On ne fait pas trois pas, ſans s'arrêter. Concevez combien cela eſt agréable, en comparaiſon de la Muſique unie & coulante de *Lulli*. Non qu'il faille bannir, & que *Lulli* banniſſe, les interruptions, les ſoupirs, les pauſes. Le moindre demi-ſoupir bien placé a de la beauté. Mais telle eſt encore cette beauté, qu'elle dépend principalement de la ſobriété & de l'art avec quoi on en uſe. Les Italiens n'ont qu'un talent, qui eſt de prodiguer tout. Et avec ce magnifique talent, d'ordinaire (pour me ſervir d'un vieux mot que j'ai lû quelque part,) d'ordinaire ils font *à rebours de bien*.

Mais parlons un peu des *Duo*. Je croirois, ſi vous me le permettiez, que les Italiens nous ſont moins ſuperieurs pour les *Trio*, que nous ne le leur ſommes pour les *Duo*. Ceux-ci demandent moins de jeu, moins d'art: plus de chant, plus de naturel que les autres. Et je ſerois fort trompé, ou, en fait de *Duo*, la Muſique Italienne n'approche pas de la nôtre. Mr. l'Abbé n'en a point parlé, qu'en dit Mr. le Comte? Il fait comme Mr. l'Abbé, dit la Comteſſe, il ne dit mot. L'avantage des *Duo* va plus loin que celui des *Trio*, ajoûta le Chevalier; car il eſt vrai-ſemblable & ordinaire qu'il y ait plus de *Duo* que de *Trio*. Mr. le Comte voudra bien que je lui diſe, puiſque l'occaſion s'en préſente, que le talent & des *Trio* & des *Duo* a été un des principaux talens de *Lulli*. On a remarqué que, dans le grand

grand nombre des siens, il ne s'en trouve presque point qui ne soient beaux. Et nous avons de lui quantité de *Duo* d'un goût exquis :

Nous ressentons mêmes douleurs, &c.

dans *Persée*.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se deffendre, &c. dans *Rolland*.

Les plus belles chaînes, &c.

dans *Thesée*, & le reste. Mr. C. que vous voyez quelquefois, & qui a fort connu *Lulli* me contoit un jour une particularité curieuse sur ses Duo. Il dit que *Lulli* préféroit le Duo de *Phaéton*,

Que mon sort seroit doux, &c.

à ce fameux Duo du 5. Acte, que tout le monde a admiré & admire,

Hélas une chaîne si belle, &c.

Chacun a son goût, disoit *Lulli*, quand on lui en parloit. *Que mon sort*, &c. me flatte & me touche davantage. Ce qui montre bien que cet Italien, si peu Italien, aimoit mieux une Musique douce & unie, qu'une Musique sçavante & travaillée. Au contraire.... Oh, interrompit le Comte, supposé que ce discours de *Lulli* soit vrai, ne vous pressez pas tant d'en tirer des inductions. Il avoit ses raisons pour ne pas faire tant de cas du Duo,

Hélas une chaîne si belle, &c.

& pour faire croire qu'il y en avoit dans ses Ouvrages d'un plus grand prix. Il sçavoit qu'on étoit averti que, *Hélas une* &c. est de *l'Allouette l'aîné* son Secretaire, & non pas de lui. Bruit commun, répondit le Chevalier,

qui a bien la mine d'être faux. N'importe, reprit la Comteſſe. Dans le doute qui de *Lulli* ou de *l'Alloüette* eſt auteur du Duo,

Hélas une chaîne ſi belle, &c.

la préférence que Lulli donnoit ſur celui-là à

Que mon ſort ſeroit doux, &c.

devient ſuſpecte. *Lulli* étoit homme d'esprit. Il n'eſt pas ſans apparence qu'il étoit bien aiſe d'élever, *Que mon ſort*, &c. qui eſt ſûrement de lui, aux dépens de l'autre, qui eſt peut-être de *l'Alloüette*.

L'avantage des Italiens ſur les François, dit l'Abbé, p. 19. paroît beaucoup mieux dans les Piéces qui ont encore plus de parties que les *Trio*. Eſt-ce dans les *Quatuor*? Nous en avons peu, & ce ne ſont proprement que des *Duo* doublés. Cependant vous avez pû remarquer, Madame, de quelle harmonie ſont les 2 *Quatuor* de la 3. Scène du I.e Acte d'*Atys*,

Allons, allons, accourez tous, &c.

Et

Quels honneurs, quels reſpects, &c.

Et celui de *Theſée*,

Rendons graces aux Dieux.

Eſt-ce dans les *Chœurs* que paroît l'avantage des Italiens? Mr. l'Abbé nous a donné cauſe gagnée pour les *Chœurs* dès le commencement du *Parallele*. Oui, dit la Comteſſe, & je m'en ſuis étonnée: car les *Chœurs* ſont un article important & une des plus grandes & des plus magnifiques beautés d'un Opera. La ſincérité

cérité de Mr. l'Abbé n'a pas permis qu'il nous disputât rien là-dessus, reprit le Chevalier. On sçait que les *Chœurs* sont hors d'usage en Italie, & même hors de la portée des Opera ordinaires. Sur 6. Opera, il n'y en aura pas 2 où il y ait un *Chœur*, & ce n'est pas tant pis. Il est difficile & peu agréable qu'on y en ménage. Comment, repliqua la Comtesse, un *Chœur* sur 6. Opera? Vous nous en imposez, Chevalier.... Point du tout. Tout ce que je dis aux belles personnes est toûjours vrai, & si je vous trompe jamais, ce ne sera pas en des choses qui vous sont, à vous & à moi, si indifférentes. Combien pensez-vous qu'un Opera d'Italie a de Chanteurs?.... 20. ou 25. Monsieur, comme dans les nôtres.... Non pas tout-à-fait, Madame. 6 ou 7: 7 ou 8. communément. Ces merveilleux Opera de Venise, de Naples, de Rome, consistent en 7 ou 8 voix. Jugez si 7 ou 8 Acteurs, dont chacun fait un personnage, peuvent former des *Chœurs*. Lorsque le Compositeur d'un Opera veut avoir la gloire d'y mettre un *Chœur* pour la rareté: ce sont les 7 ou 8 personnages ramassés, le Roi, le Boufon, la Reine & la Vieille, qui le font, en chantant tous ensemble. Mr. le Comte aura la bonté de considérer si cela n'est pas bien noble & bien joli. Pour en revenir aux Pièces qui ont plus de parties que les *Trio*, il semble donc que Mr. l'Abbé R. entend ici les symphonies. Mais comme il nous reproche incontinent après qu'*en France, c'est beaucoup quand le sujet est beau*, & qu'il pourroit bien encore

entendre là & nos *Symphonies* & nos *Chœurs*: Je lui répondrai que dans les *Chœurs* & dans les *Symphonies*; mais fur tout dans les *Chœurs* il n'y a pas de mal que le fujet foit le plus beau, & même que toutes les autres parties ne foient belles que par raport au fujet. Il fuffit qu'elles foient juftes & bien liées. Pourquoi cela, Monfieur, dit la Comteffe ? .... C'eft, Madame, que pour qu'un *Chœur* foit beau, il faut que de tout le Concert, de toutes les parties, il forte un certain chant qui domine, qui éclate, qui fe faffe fentir. Nous avons appris d'un Connoiffeur illuftre qu'en cela confifte la grande beauté des *Chœurs* : & vous voyez bien que le Compofiteur n'attrape guéres cette beauté, qu'en s'attachant fur tout au fujet, & en ne donnant à fes autres parties qu'un chant qui en dépende, qui le fuive. Il importe affés peu que les parties fubalternes foient fi chantantes, fi travaillées. Par exemple, Mr. le Comte, *le Chœur de Perfée*,

Descendons fous les ondes, *&c.* Act. 4. Sc. 6. eft peut-être le plus travaillé qu'ait fait Lulli : toutes les parties en font presque également belles, c'eft un morceau d'une fcience vrayment Italienne. Cependant à l'oreille il ne vous fera qu'un plaifir médiocre. Sur le papier vous l'admirerez, dans les repréfentations vous en trouverez vingt qui vous plairont davantage. *Le Chœur*,

Le Monftre eft mort : Perfée en eft vainqueur, qui eft une ritournelle, après *Descendons les ondes*, l'efface de beaucoup. Si j'ofe

j'ose dire ce que je pense, & m'égayer un peu, il en est de cette égalité de beauté dans les différentes parties d'une Piéce de Musique, comme de l'égalité de beauté dans les différentes Héroïnes d'un Roman. Loin que ce soit une perfection, c'est une espèce de defaut. Il faut que le sujet, la premiére partie, ou l'Héroïne principale soit tirée du pair, & toûjours aisée à distinguer; qu'elle conserve toûjours un certain empire sur les autres, afin que notre attache, notre admiration soit pour elle par préférence. Oui vrayment, reprit la Comtesse, & cela est ainsi dans tous les Romans bien ordonnés. Il me semble qu'on a reproché, comme un grand crime, à Mr. d'Urfé d'y avoir manqué dans l'Astrée. Pour moi, dit le Chevalier, je vous avouë que je lui ai sçû fort mauvais gré d'avoir fait Diane trop belle & trop aimable. J'étois devenu amoureux d'Astrée dans le premier Tome, & je n'étois point du tout content de tous les charmes & de tout l'esprit qu'il donne à Diane dans les Tomes suivans. La jalousie me prenoit.... Badinez bien, interrompit le Comte, vous étalez votre érudition en matiére de Romans fort à propos. Mais j'ai une objection à vous faire.... Un petit moment, dit Mr. de... en interrompant le Comte, à son tour. Puisque vous voulez que nous retournions à nos moutons, dont je m'écarterois volontiers avec Madame, il faut que je vous dise encore que Mr. l'Abbé R. parle desavantageusement à la page 19. de nos *accompagne-*

 mens

mens de violon. La plupart ne ſont, ſelon lui, *que de ſimples coups d'archet qu'on entend par intervalles*, *qui n'ont aucun chant lié & ſuivi*, *& qui ne ſervent qu'à faire entendre quelques accords.* Qu'entend-il par *accompagnemens de violon*, dit le Comte du B...? En veut-il à ceux qui ſont dans nos Chœurs & à ceux que nous mettons avec nos airs de mouvement? Il y a de l'apparence, répondit le Chevalier, car ſeroit-ce des ſymphonies qu'il parleroit? On n'appelle guéres *accompagnemens de violon* les parties que les violons jouent dans les ſymphonies, & qui ſont du corps des ſymphonies mêmes. Je ne ſçai ſi c'eſt ma faute; mais j'ai trouvé que Mr. l'Abbé ne s'expliquoit pas trop nettement, ni là, ni ailleurs. Il lui auroit été aiſé de diſtinguer les articles, & de s'expliquer en bien des endroits d'une maniére plus claire. Mon Maître à chanter, qui a auſſi peu d'esprit que vous, dit la Comteſſe, en ſoûriant, a, je penſe, trouvé la même choſe: dequoi il s'eſt offenſé: car lorsque je lui ai demandé ce qu'il lui ſembloit *du Parallele*, il m'a repondu qu'il lui ſembloit joli; mais qu'il ne jugeoit pourtant pas que l'Auteur fût un grand Muſicien. Quoi qu'il en ſoit, reprit le Comte, il eſt très-conſtant que les accompagnemens de nos airs de mouvement ont un chant auſſi ſuivi qu'ils doivent l'avoir, liez comme ils ſont aux airs qu'ils accompagnent, & qu'ils jouent & travaillent quelquefois d'une maniére fort ſçavante. Témoin cet endroit du Prologue de *Phaéton*,

Dans

Dans le tems même qu'il repose;
& dans nos nouveaux Opera, Témoin ce premier air du 2. Acte de l'Europe galante,

Descendez pour régner sur elle, &c.

Au surplus l'Abbé se moque & n'y songe pas, s'il attaque les accompagnemens de violon dont *Lulli* orne & entrelasse ses *Chœurs*. Ces accompagnemens-ci, à les jouër même seuls & hors des *Chœurs*, pour lesquels ils ont été faits, comme j'ai quelquefois oui faire aux violons de la Comédie, sont d'une beauté singuliére. Je ne connois rien de si gracieux que celui de ce *Chœur* du Prologue de *Proserpine*,

On a quitté les armes, &c.

que celui de cet autre *Chœur* du Prologue d'*Isis*,

Heureux l'Empire
Qui suit ses loix;

& dix autres. Je confesse que peu de symphonies Italiennes sont plus brillantes. C'est-là ne point chicaner, Mr. le Comte, dit le Chevalier, & je m'apperçois que vous avez hâte d'en venir à votre objection.... Oui, Mr. le Chevalier, appliquez-vous-y : elle le mérite bien. Je dévrois déja vous l'avoir faite ; mais elle n'en est pas moins bonne. Une conversation comme la notre nous dispense de la contrainte & d'un ordre si exact.

Cette beauté des secondes parties que vous condamnez, est pourtant une beauté, & vous en êtes convenu : mais vous dites que c'est une beauté incommode & superfluë. De même ces dissonances, ces changemens

de mode, ces paſſages, ces interruptions, ces fugues, ces tenuës, &c. dont vous vous êtes moqué dans la Muſique Italienne, ce ſont pourtant des ornemens, de votre propre aveu : mais vous dites qu'ils ſont trop communs & trop fréquens. Je vous demande ſi ce peut être un vice que de mettre trop de belles choſes enſemble, & trop près après, d'ajoûter charmes ſur charmes, beautés ſur beautés, quand on peut y fournir ? Je ne puis pas m'imaginer qu'on faſſe mal, à force de faire trop bien, & trop ſouvent bien. Montrez-moi comment on gâte un Ouvrage en le rendant trop beau, trop agréable, trop travaillé, trop brillant. Car encore un coup, je ne conçois point que les mêmes choſes qu'on admireroit en détail, & en les examinant une à une, ſoient mépriſables en gros, & mauvaiſes, parce qu'elles ſont heureuſement raſſemblées.

Quoique vous ne le vouliez point concevoir, cela ne laiſſe pas d'être très-vrai, répondit le Chevalier, il y a long-tems qu'*Horace* nous a dit *que tout ce que nous faiſons ne doit être que ſimple, & qu'un habile homme doit ſçavoir quelquefois épargner, menager ſes propres forces & les affoiblir lui-même exprès.* Et cette derniére maxime eſt peut-être une des maximes du monde la plus délicate, la plus importante, & du plus grand ſens. Rien n'eſt ſi dangereux, ni ſi vicieux, que de s'abandonner à ſon génie ; de laiſſer aller la vivacité d'une imagination échaufée auſſi loin qu'elle veut, & de parer, à ſon

gré,

gré, nos Ouvrages d'une quantité importune d'embelliſſemens hardis & forcés. Je vous ferois aiſément avouër que ç'ont été ces excès qui ont avili, qui ont corrompu tous les beaux Arts, ſi je n'appréhendois de fatiguer Madame par un détail long & ſérieux. La vraïe beauté eſt dans le juſte milieu. Les Sçavans le prouvent, les Gens de la Cour le ſentent, le Peuple l'a tant ouï dire, qu'il le redit. Il faut donc s'arrêter à ce milieu; il ne faut donc jamais être exceſſif. Trop peu d'agrémens eſt nudité, c'eſt un defaut. Trop d'agrémens eſt confuſion, c'eſt un vice, c'eſt un monſtre. Quand les Arts ne font que commencer, ils ſont encore nuds: peu à peu ils s'enrichiſſent & ils arrivent à leur perfection. Nous y étions peut-être pour la Muſique, à la mort de *Lulli*, & nous n'avons pas eu le temps de nous en éloigner beaucoup; mais je ne ſçai ſi nous ne déclinerons point bientôt pour celui-là, & pour les autres. Après que les Arts ont été quelque tems parfaits, le goût ſe corrompt, on ſubtiliſe, on raffine, on les charge d'agrémens outrés & de fauſſes gentilleſſes: marque ſûre qu'ils baiſſent & qu'ils ſe gâtent. Voilà où en ſont vos Maîtres Italiens. A la réſerve que n'étant pas propres à cet Art, pour les Opera, ou n'y ayant pas été heureux, ils ont été, je croi, à la corruption & au mauvais goût, ſans paſſer par la perfection; ou du moins ſans que nous nous en ſoïons apperçus.

Tu es un fort joli garçon pour juger de cet air-là, s'écria le Comte. Mais tu penſes donc que je m'en tiendrai à ton autorité, &

à celle de ton *Horace*, ſur ce ménagement ſur cette épargne d'agrémens où tu nous veux réduire! Eh bien, Mr. le Comte, repartit le Chevalier, voulez-vous que je vous cite un autre homme, & d'un esprit auſſi droit qu'*Horace*, quoique d'une autre espèce? Ecoutez Mr. *Descartes*, & ayez du reſpect pour un Philoſophe ſi illuſtre, & qui a fait un *Traité de la Muſique*. Il tenoit pour principe, comme le rapporte *Mr Baillet*, * *que les choſes les plus ſimples ſont d'ordinaire les plus excellentes*, & certainement Mr. *Descartes* n'avoit rien tiré de toute la profondeur de ſes méditations de plus ſolide, ni de plus beau que ce principe. Il n'y a point d'Art, depuis celui de la Muſique jusqu'à celui de la bonne chére, à quoi on ne le puiſſe appliquer. Or qu'eſt-ce que cette ſimplicité qui fait, qui caractériſe les choſes les plus excellentes, & que je vous ai dit être la compagne inſéparable de la nature? Une ſage médiocrité d'embelliſſemens & d'agrémens. De quoi eſt-ce que le Chevalier Bernin ſe moquoit dans l'Egliſe des Grands Jéſuites? De l'excès des beautés d'Architecture, de la profuſion outrée de ces mêmes agrémens, qu'il auroit admirés, s'il y en avoit moins eu. Ils ne le choquoient que parce qu'il les trouvoit trop prodigués, trop raſſemblés.

Pour vous contenter, dit le Comte, je croirai la ſimplicité merveilleuſe partout ailleurs qu'en Muſique; mais en Muſique je ne ſçaurois me perſuader qu'elle ſoit ſi néceſſai-
re

* Abregé de la Vie de Mr. *Descartes*.

re & ſi belle. Le moïen qu'une Muſique ſimple attendriſſe, touche, & émeuve? Il faut de l'art & des agrémens pour cela, & il eſt bien difficile qu'il y en ait aſſés. Tout au contraire, mon pauvre Comte, repliqua le Chevalier, une Muſique remplie d'agrémens recherchés, & où il paroîtra beaucoup d'art, ne pourra guéres attendrir, toucher, émouvoir: & un chant ſimple, naturel, & qui en apparence coulera de ſource & ſans travail, en viendra bien mieux à bout. Les paſſions qui touchent & qui frappent le plus l'Auditeur, ſont ſans doute celles qu'il voit les plus vives & les plus violentes dans l'Acteur, & plus elles ſont vives & violentes, plus elles veulent être ſimplement exprimées: plus elles dédaignent les petiteſſes de l'Art & des ornemens. Connoiſſez-vous quelque choſe dans tous nos Opera qui ſoit plus en poſſeſſion de ſaiſir & d'attendrir tout le monde que ces deux endroits d'*Armide*?

Enfin il eſt en ma puiſſance, &c.

Et

Renaud, Ciel, ô mortelle peine, &c.

Pour peu que cela ſoit bien chanté, on ſe trouble, on ſe laiſſe aller au plaiſir d'une douce émotion, & il y a de beaux yeux, Madame, qui y ont pleuré. Ce n'eſt qu'un récitatif fort uni: mais auſſi admirable qu'il eſt ſimple. Et une belle voix ſeule, avec un chant bien expreſſif, & un accompagnement net & proportionné, fera toûjours ainſi des impreſſions plus vives, qu'un grand concert,

qu'un grand assemblage d'instrumens. Ce qu'on nous conte de plus surprenant des effets de la Musique s'est fait de même, & par un seul Musicien. Orphée, Amphion... Oh ne nous voilà pas mal, interrompit le Comte. Si tu nous cites Orphée, je vais te citer, moi, ma Mere l'Oye. Passons donc de la Fable à l'Histoire, continua le Chevalier. Ce Timothée, qui émut un jour Alexandre, jusqu'à le faire courir aux armes, n'avoit que sa flûte. En faveur de Madame, je vous épargne le chagrin de plusieurs exemples semblables: mais quand a-ce été que la Musique Italienne a saisi, a transporté quelqu'un comme Timothée émut Alexandre le Grand? & pour parler de la nôtre, depuis que nous l'avons embellie de tant d'accords & de tant de parties, voyons-nous qu'elle ait le même pouvoir sur les cœurs, qu'elle avoit lorsque ce Musicien de Montpellier chantoit les faits d'Ogier le Danois, ou seulement lorsque *Mabile de Rennes* chantoit quelque Poësie amoureuse sur sa viole? Relisez là-dessus le Chapitre 19. de votre bon ami Eutrapel. Cependant, repliqua le Comte, les instrumens qui ont le plus de parties sont les plus parfaits. Dites les plus harmonieux & les plus commodes, reprit le Chevalier. Si le but de la Musique est de toucher, il s'ensuit que les plus touchans seront les plus parfaits, malgré que vous en ayez: & toutes les parties de vos luts & de vos clavessins ne valent point les quatre ou cinq cordes d'un violon, qui étant beaucoup plus simple, parlera mieux sous une main légére,

légére, & formera un chant & des ſons plus perçans, plus tendres, & plus plaintifs cent fois, que vos inſtrumens à 2 & 3. octaves. Cependant, ſur ces inſtrumens mêmes, ſur le lut, ſachez que les Piéces excellentes, les Piéces qui ne s'uſent point, ſont celles qui ont un caractére de ſimplicité qui ſe fait ſentir parmi les accords de toutes leurs parties, comme *l'immortelle*, *la belle homicide du vieux Gautier*, &c. L'antiquité, cette admirable & ingenieuſe antiquité, n'a point connu d'inſtrumens qui ayent eu plus de dix cordes, & par conſéquent qui ayent pû joüer les 5. parties: & avec cela les Muſiciens de l'antiquité avoient porté leur Art à un ſi haut point de vivacité & de perfection. *La Muſique leur étoit ſi connuë*, dit un homme du grand monde, * qui avoit aſſés étudié & beaucoup médité, *qu'en ajuſtant, & diverſifiant de certains tons, ils ſçavoient toucher le cœur comme ils vouloient...... car c'étoit une ſorte de violence & d'enchantement, dont le ſecret n'eſt pas venu jusqu'à nous, au moins ce qu'il y avoit de plus rare s'eſt perdu*. Diantre, dit le Comte, voyez-vous la grande perte pour le public! ... Si c'en eſt une, Mr. le Comte! je vous en répons, & quelques Maris modernes la regretteroient, s'ils ſçavoient que cette Muſique Greque ſi ſimple

** *De tout fol amour amortiſſoit l'ardeur*,

* Le Chevalier de Meré, Converſations, ſec. Conv. p. 83. ** Mr. Peraut, Poëme du ſiécle de Louis le Grand.

Et du ſexe charmant conſervoit la pudeur.
Qu'une Reine † autrefois, pour l'avoir écoutée,
Fut près d'un luſtre entier en vain ſollicitée;
Mais qu'elle ſuccomba dès que ſon ſéducteur
Eut chaſſé d'auprès d'elle un excellent flu-teur,
Dont, pendant tout ce tems, la haute ſuffi-ſance
Avoit de cent perils gardé ſon innocence.
Avec toute ſa pompe & ſon riche appareil
La Muſique en nos jours ne fait rien de pa-reil.

Non, ce me ſemble. Je ſuis bien honteux d'avoir retenu cette longue partie du croaſſement du plus indigne corbeau de ce ſiécle. Par bonheur elle eſt moins mauvaiſe que le reſte. Mais il me ſouvient encore de deux petits traits d'hiſtoire que je veux ſervir pour dernier plat, à l'ennemi de la ſimplicité en Muſique. Les Lacedémoniens étoient gens d'eſprit & de bon goût, comme vous ſçavez, & c'étoit d'ailleurs un des Peuples de la Gréce qui aimoit & qui cultivoit le plus la Muſique. Licurgue ne leur avoit permis que ce plaiſir-là, qu'ils prenoient à la guerre & dans le camp même, & par lequel ils s'échauffoient, ils s'animoient au mépris de la mort. Terpandre, le premier Muſicien de ſon ſiécle, s'aviſa d'ajoûter une corde à ſa harpe, ou à ſa lyre, pour la variété, diſoit-il. Auſſitôt les Ephores lui ôtérent ſa lyre des mains avec ignominie. * Phrynidès, autre Muſicien célèbre, en ajoûta deux à la ſienne: on lui fit l'affront

† Clytemneſtre. * Plat. in Lacon.

l'affront de lui couper ces deux cordes-là publiquement ; parce que, dit le judicieux Plutarque, parce que de si habiles Connoisseurs croyoient que rendre la Musique, de simple, embarassée & confuse, c'étoit corrompre ce bel Art. Vous jugerez par-là combien les Maîtres Italiens sont estimables, eux qui ont inventé mille agrémens inutiles, bizarres, importuns : eux qui étouffent sans cesse dans leurs airs, & peut-être dans leurs symphonies, la belle simplicité, & le beau chant, sous un amas d'accords & d'ornemens affectés. Je vous ai dit que leur Musique n'est point naturelle : en voilà des preuves & des marques essentielles.

Vous devenez bien sçavans & bien sérieux, Messieurs, dit Madame du B... Je vous demande pardon, Madame, répondit le Chevalier, j'y ai été contraint pour amener Monsieur votre Mari à la raison. Mais je vous suplie de l'y mettre vous-même. J'ai déja éprouvé que vous vous êtes défaite de cette prévention, que lui, & l'approbation politique de Monsieur de Font... vous avoient inspirée pour le *Parallele*. Jugez, Madame, si...... Je juge, dit la Comtesse, à qui on venoit dire qu'on avoit servi, qu'il est temps d'aller souper. Mais, Chevalier, votre éloignement de la Musique Italienne est bien fort : n'en reviendrez-vous point ?... J'ai lieu d'esperer que non, Madame, car vous n'en chanterez guéres, & j'ai entendu *Mademoiselle Ullot*, sans qu'elle m'ait perverti. Sa voix & son habileté sont le piége le plus séduisant

duisant & le plus flatteur que puisse avoir la Musique Italienne, & je ne m'y suis point pris. Lorsque je l'entendis à Gaillon, j'eus la force de n'admirer que la maniére dont elle chantoit, & fort peu ce qu'elle chantoit.

HIS-

HISTOIRE DE LA MUSIQUE, ET DE SES EFFETS,

Depuis ſon origine jusques à préſent.

MAdame la Comteſſe du B..., ſon Mari & le Chevalier ſe mirent à table, & quoi qu'ils y fuſſent avec ce plaiſir que donnent la liberté & la familiarité, ils n'y furent pas long-tems. Quand l'heure de ſe coucher approchoit, le Comte étoit toûjours impatient.

Or ça, dit-il, après qu'ils eurent été reprendre leurs places dans le Cabinet de la Comteſſe: dépêchons-nous de voir le reſte du *Parallele*, & plus de digreſſions, Chevalier, je vous en prie. Je ne les vais pas chercher, répondit celui-ci, il faut qu'elles me ſoient

ſoient néceſſaires lorsque j'en fais, ou que vous me donniez vous-même lieu d'en faire. Mais enfin achevons. Il eſt vrai que nous ſommes plus longs que nous ne penſions d'abord l'être: quoique nous affections de ſuivre *le Parallele* pié à pié, laiſſant à de plus habiles gens que nous un examen moins gêné de la Muſique Italienne & de la nôtre.

Page 21. Mr. l'Abbé R. vante la fécondité des Maîtres Italiens, & accuſe la ſéchereſſe & *le génie extrêmement borné* des François, *qui ſe pillent les uns les autres*, *ou qui ſe copient eux-mêmes*. Pour ce reproche-ci, dit le Comte, je le tiens ſi bien fondé que vous ne pouvez pas vous diſpenſer d'y ſouſcrire: Témoin ce que dit Scaramouche, Promenades de Paris, Act 2.

Chantez, chantez, petits Oiſeaux,
Près de vous l'Opera, l'Opera doit ſe taire.
Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,
Et l'Opera n'en ſçauroit faire.

La penſée eſt juſte, & l'autorité déciſive. Ouida, répondit le Chevalier, on ne peut pas penſer faux à la Comédie Italienne: quoique je ne ſçache pas bien ſi les Oiſeaux font tous les jours de nouveaux chants, & ont l'art de varier ainſi leur ramage. Mais enfin je ne défendrai point ceux de nos Compoſiteurs que la pareſſe, ou le peu de génie, réduit à ſe copier eux-mêmes, ou à mettre à tout moment *Lulli* en piéces, & à le voler, lui, & d'autres, qui ſont moins riches que lui. Ces Compoſiteurs ſtériles ſont gens qui n'in-

n'intéressent point la gloire de la Musique Françoise.... Oh! Chevalier, nous en avons si peu d'autres... Je le croi. Ce n'est pas une merveille que les bons Compositeurs soient plus rares en France, qu'en Italie, où tout le monde s'en mêle. Mais ayez la bonté de considerer que ceux de nos Compositeurs qui méritent ce nom-là sont bien à plaindre & bien reserrés. Premierement il n'a jamais été de Musicien qui n'en ait quelquefois imité ou copié quelqu'autre, & *Lulli* a aussi imité quelqu'un de tems en tems. D'ailleurs ce merveilleux *Lulli* a enlevé aux Musiciens d'aprésent une grande partie des beaux tons, & souvent leurs Piéces ressemblent aux siennes, sans qu'ils ayent pensé à lui. Comme il arrive tous les jours en Poësie qu'on a les mêmes pensées, & qu'on dit les mêmes choses qu'un Auteur qu'on n'a point eu en vuë d'imiter, & comme Mr. le Marquis de Racan † fit quatre Vers semblables mot pour mot à un Quatrain des Tablettes de Mathieu, qu'il n'avoit jamais lûës. Un hazard naturel fait que l'on s'entre-rencontre. Enfin il y a une derniére chose à observer sur la variété & sur la fécondité des Musiciens Italiens, qui sont, à la vérité, en cela au-dessus des nôtres. C'est que la bizarrerie, la science seule font souvent leur Musique. Ils composent, sans créer. Leurs Piéces sont des accords sçavans & recherchés, & rien autre chose. Il n'en coûte pour cela aux Maîtres Italiens que de l'ap-

† Commentaire de Ménage sur Malherbe, p. 225.

l'application & du travail. Dans notre Musique Françoise, nous voulons du chant, du naturel, de la justesse d'expression : il faut que le génie jouë, qu'il fournisse; autrement, quelque diversifié qu'on soit, on est sifflé. Or vous sçavez, Madame, qu'il est bien plus facile & plus commun d'avoir de l'érudition que de l'esprit, de conter que de penser, de parler beaucoup que de parler juste. Mr. l'Abbé R. semble pourtant louër la fécondité de *Lulli*. En effet elle est assés louable. *Acis & Galathée*, son dernier, & je croi, son 22. Opera, est au moins aussi beau qu'aucun des autres : & ce qu'il a fait *d'Achille & Polixene* nous marque, d'une maniére bien vive & bien sensible, qu'il auroit pû faire encore plusieurs Opera de la même force, sans s'épuiser. Mais à propos des Opera de *Lulli*; il faut, tandis qu'il m'en souvient, que je fasse remarquer une chose à Monsieur le Comte. C'est qu'*Isis*, le plus sçavant de tous, sans contredit, a été un de ceux qui a eu le moins de succès, quand on l'a representé d'abord, & est encore un des moins aimés.

Mr. l'Abbé assûre très-sérieusement que *Lulli a passé tous nos Maîtres, même dans le goût François. Même dans le goût François*, repeta en riant, la Comtesse. Ce *même*-là est excellent. Est-ce que *Lulli* a travaillé dans quelque autre goût? Je ne le pense pas, Madame, répondit le Chevalier, il l'a fixé ; mais c'est parce qu'il n'a connu que celui-là que ses Ouvrages en font la régle & le modelle. Lulli trouva notre Musique encore

rude

rude & nuë, comme un Art qui commence. Il la polit, il l'enrichit, il la poussa enfin à sa perfection. Du reste il ne travailla point sur un nouveau goût: il prit le nôtre, & il avoit tellement perdu le goût Italien qu'il ne vouloit, ou ne pouvoit plus faire de doubles, faisant faire par *Lambert* ceux dont il avoit besoin. Il s'étoit donc revêtu du goût François, jusques-là qu'il l'approprioit même aux paroles de toutes les autres Langues. J'ai déja eu l'honneur de vous parler de l'air

Non vi è più bel piacer, &c.

qui a tout le caractére & toute la simplicité de notre Musique. Voyez la belle plainte de *Psiché*,

Deh, piangete al pianto mio, &c.

Lulli en a banni les faux agrémens & le badinage Italien, pour n'y mettre qu'un beau chant, des tons François. L'air Espagnol de la 3. Entrée du Bourgeois Gentilhomme,

Se que me muero, &c.

est du même goût. Son *Te Deum*, ce *Te Deum* que nous entendîmes chanter aux Peres de l'Oratoire de la ruë S. Honoré, pour la convalescence de Monseigneur, & qui étoit executé par trois cens Musiciens, conduits par Marets, a la même simplicité, & plus encore à proportion que ses Opera. Ce sont des airs François sur des paroles Italiennes, Espagnoles & Latines. Quand Mr. l'Abbé dit que *Lulli a passé tous nos Maîtres, même dans le goût François:* c'est comme si l'on disoit que vous êtes aimable, même en femme. Mais, reprit le Comte, *Lulli* étoit Italien.... Eh, mon

mon ami, † *il est venu en France dans un si bas âge, & il s'y est naturalisé de telle sorte, qu'on ne peut le regarder comme un étranger.* A proprement parler il n'a point eu de Patrie: ou s'il en a eu une, ç'a été Paris, où l'éducation, l'habitude & ses emplois l'ont fait renaître. Mais quand il ne nous seroit venu de son Païs que dans un âge avancé, & déja Musicien formé & profond; ce qu'il n'étoit point, puisque tout le monde sçait que feu Mademoiselle lui fit apprendre à jouër du violon: Qu'est-ce que cela feroit à la gloire de notre Musique? Il est certain qu'il a fait de la Musique Françoise & dans le goût François; car Mr. l'Abbé n'aura pas la cruauté de nous en démentir: si la Musique de *Lulli* dans ses Opera est véritablement plus belle que celle des Maîtres Italiens dans les leur, que nous importe que *Lulli* ait été François ou Italien? C'est un homme de leur Païs; mais c'est un Musicien du nôtre. C'est notre Musique, ce sont nos Opera, & il ne s'agit que de cela dans *le Parallele.* Pourvû que notre Musique soit meilleure que l'Italienne, n'importe comment, ni par qui. Voilà ma cause gagnée, & moi dispensé de faire le voyage d'Italie pour entendre quelque chose de mieux que ce que j'entendis ici: Je ne demande qu'à mettre ainsi mon goût en repos sur mes plaisirs & sur l'honneur des Opera de France. Cependant, reprit encore le Comte, les Opera François sont dûs à quelqu'un de

† Mr. Perraut, Hommes Illustres. p. 234.

de la Nation Italienne, * & ils *n'établiſſent pas l'égalité entre les deux Nations*; puisque la notre eſt obligée de ſon avantage à la leur. Eh bien, repliqua le Chevalier, nous l'en remercions, & nous avoûrons, par reconnoiſſance, que ſi leurs Muſiciens étoient élevés & inſtruits chez nous; qu'ils s'attachasſent au goût François, & qu'ils s'eloignasſent de l'Italien, comme a fait *Lulli*; ils pourroient bien réüſſir. Mr. l'Abbé me permettra de croire qu'en effet il n'y a pas *d'égalité entre les deux Nations, en ce qui regarde l'Art de la Muſique*, & que cet Art n'a pas été, ni n'eſt pas chez eux dans le même point de perfection que chez nous. ſans qu'il ſoit beſoin pour notre gloire que *quelque François aille exceller en Italie*, dans le goût magnifique de ces Mrs... Ecoutez, dit la Comteſſe, il ne faut deſeſperer de rien.... Non, je vous asſure, Madame. De la maniére que mille gens s'y prennent & s'adonnent aujourd'hui à cette Muſique-là, il n'eſt pas impoſſible que quelqu'un d'eux s'aviſe d'aller briller à Rome ou à Florence, & y faire jouër des Sonates & des Opera de ſa façon, qui obſcurciront le ſublime des *Melani* & des *Scarlati*. *Rebel* nous a déja donné des Sonates, dit froidement le Comte..... Oh parbleu, pour *Rebel*, nous le retenons, & ne lui faites pas, s'il vous plaît, l'affront de croire que ſes Sonates brillaſſent en Italie. *Rebel* y a véritablement mis une partie du génie & du feu Italien; mais il a eu le goût & le ſoin de le temperer par la ſageſſe

* *Parallele*, p. 22.

gesse & par la douceur Françoise, & il s'est abstenu de ces chûtes effrayantes & monstrueuses, qui font les délices des Italiens.

Mais Mr. l'Abbé R. va insulter bien des gens tout d'un coup. * *Lulli*, selon lui, *est le seul qui ait jamais paru en France, avec ce génie superieur pour la Musique.* C'est le premier de nos Musiciens, dit la Comtesse; mais ce n'est pas le seul *génie superieur*, c'est-à-dire, ce me semble, le seul grand génie, qui ait paru en France. Mr. l'Abbé pourroit être moins sévére, repartit le Chevalier, & avoir quelque considération & quelque indulgence pour *Boisset* tant admiré de *Luigi* & de *Lulli* même, pour *Camus*, pour le fameux *Lambert*, dont les beaux airs ont une simplicité si charmante. Et remarquez Madame, que cette simplicité a sçû leur conserver leur premiére vogue. Malgré tous les charmes des Opera de *Lulli*, & la nouveauté des autres, la France se souvient toûjours des airs de *Lambert*, & apparemment, quelque penchant qu'elle ait à changer, on ne s'ennuïera point de les chanter, on ne les oubliera jamais. Du reste Mr. l'Abbé est un dangereux Connoisseur, si *Colasse*, *Charpentier*, *Marais*, *Mr. des Touches*, *Campra*, &c. ne lui paroissent pas dignes de son estime, & s'il ne les trouve pas de grands génies, quoi qu'ils n'ayent pas toûjours été heureux. Mais, Comte, prens garde à celui-ci. Voici un endroit du *Parallele* que je te veux lire. † *L'Italie est pleine de Maîtres qui sont tout au moins de la*

force

* P. 22. †. P. 23.

force de Lulli. Il y en a à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Bologne, à Milan, à Turin, & il y en a eu dans tous les tems. Que dis-tu de cette imperti...? Vous vous fâchez, Mr. le Chevalier, interrompit la Comtesse. Un peu de flegme, s'il vous plaît. J'ai la bonté de souffrir que vous vous entre-tutayez devant moi, vous & Monsieur, comme deux petits Maitres; mais songez que c'en est assés que de vous passer cette mauvaise habitude, & que vous devez contraindre vos autres saillies. Je vous demande pardon, Madame, reprit-il. J'avouë que la sottise de Mr. l'Abbé m'alloit mettre en train d'en dire quelques-unes. A l'entendre, il faut qu'il y ait eu 7 ou 8. douzaines de *Lulli* en Italie, depuis qu'on s'y mêle de composer : puisqu'il y en a eu dans tous les tems, & qu'il y en a dans toutes les Villes hors du commun. Vous verrez à la fin qu'il n'y aura point d'Evêché dont le Maître de Musique ne soit un *Lulli*, & les Evêchés ne sont pas loin à loin en Italie. Si Mr. l'Abbé disoit vrai, il auroit après cela grande raison de nous reprocher que nous ne sommes que des gueux: nous n'en pourrions pas disconvenir; car nous avouons volontiers ce qu'il dit plus bas: qu'il faut *un siécle entier pour nous produire un Lulli.* Cependant lorsqu'il ajoûte * qu'*on desespere que tous les siécles ensemble produisent jamais quelqu'un capable de le remplacer*, il va trop loin. Reconnoissez en Mr. l'Abbé, à toutes les exagerations peu raisonnables *du Parallele*,

* Pag. 23.

un homme vraîment nourri de Poëfie & de Mufique Italienne, un Ecolier du *Loredano*, & du *Mancini*, dont les penfées toûjours outrées font de l'Italien en François.

Et l'Abbé continue de la même force p. 23. *il ne fe fait plus rien de beau en France depuis la mort de Lulli.* Ainfi, conclud-il d'abord, p. 24. *ceux qui aiment la Mufique n'ont qu'à aller en Italie.* Laiffe-nous Madame, & t'y en vas vîte, mon pauvre Italien, car tu ès à peu près du même fentiment fur les Opera nouveaux, & ç'a été ce que tu m'en as dit, à propos de *Tancrède*, qui nous a fait fonger au *Parallele*. Oh! vous lui faites tort, repartit la Comteffe. Il vous a feulement dit qu'il n'avoit pas bonne opinion des Opera nouveaux; & il ne prononce pas d'une maniére fi courte, & fi offenfante pour la France, que Mr. l'Abbé. J'ai ouï dire à d'habiles gens que ces décifions générales & envelopées marquent peu de difcernement. *Il ne fe fait plu[s] rien de beau: nous n'avons pas un feul homme* &c. & la vérité eft qu'un jugement fi vagu[e] ne coûte guéres. Puifqu'il faut que je m'ex plique, ajoûta le Comte, je vous dirai en core, Chevalier, que, quand on nous donn[e] un nouvel Opera, j'en ai toûjours méchant[e] opinion. Non que je croie qu'il eft impoffibl[e] qu'on nous en donne de bons; mais parc[e] que la moitié, & plus, de ceux qu'on nou[s] a donnez, ont échoué dès les premiéres re préfentations: parce que plufieurs de ceu[x] qui ont réüffi ont plutôt dû leur fuccès à [la] magnificence du fpectacle, & à la dépen[se]

qu[i]

que Mr. de Francine y a faite, qu'à leur propre bonté; (pour preuve dequoi, ils ont tombé bien vîte dans nos Provinces, où l'on habille nos Opera moins magnifiquement:) Et enfin, parce qu'il n'y en a point eu qui m'ait fait beaucoup de plaisir. Quoi, dit le Chevalier, *l'Europe galante* ne vous en a point fait? Pour celui-là, répondit Mr. du B... j'avouë qu'il est privilegié, & que je vais volontiers à l'Opera, toutes les fois qu'on le jouë. C'est toûjours quelque chose, reprit le Chevalier, & vous faites bien de l'excepter: car il y auroit de la témérité à aller contre le goût général, & Mr. de Francine, qui le sçait bien, vous dira qu'aucun Opera, même de *Lulli*, n'a été plus suivi que *l'Europe galante*. Mais *Issé*, mais *Amadis de Gréce*, où il y a tant de naturel & tant de feu, & ce qui a dû vous toucher, plusieurs tons hardis & heureusement hazardés, ne vous ont-ils point piqué? *Enée & Didon* est, ce me semble, un assés bel ouvrage, & un assés bel ouvrage d'un bout à l'autre, pour trouver grace devant quelque Juge que ce soit. La Musique de *Venus & Adonis*, dont vous avez estimé les paroles, a paru bonne à la plupart des Connoisseurs, quoique les roulemens y soient un peu trop fréquens: & aurez-vous le courage de mépriser *Hésione*, dont le Prologue a tant plû, & qui est plein de choses neuves & brillantes? Il me suffit de cela pour montrer à Mr. l'Abbé que, *depuis la mort de Lulli*, on a encore fait quelque chose de beau en France. Cependant

pendant je demeure d'accord que les Opera de *Lulli* sont la principale richesse de notre Théâtre. Il est bon de ne point jouër *Amadis de Grèce* immédiatement après *Amadis de Gaule*, & on ne doit donner au Public des Opera nouveaux, que de peur de rendre ceux de *Lulli* trop tôt vieux, en les jouant toûjours. Je trouve même que trop de gens ont aujourd'hui la hardiesse d'en composer. Un Musicien novice & inconnu n'a point de honte d'entreprendre une Piéce de cette étenduë, & à force de brigues & de sollicitations, il parvient à la faire jouër. Il est sifflé : il le mérite. On devroit se souvenir de ce que le Roi dit un jour à quelqu'un, à ce que j'ai ouï conter. *Vous voulez aller trop vîte : il faut long-tems faire des Courantes, avant que de tenter un Opera.* Après cela, Mr. le Comte, il me reste une chose à vous dire. C'est que si la mort de *Lulli* a été un coup terrible pour notre Musique : celle de *Quinaut* en a été un autre, qui aide fort à nous faire sentir le premier. Le défaut de belles paroles excuse un peu ceux de nos Compositeurs qui ne réüssissent pas : car il est certain que les belles paroles sont les premiers fondemens de la belle Musique. Elles sont nécessaires pour éveiller & pour échaufer le génie du Musicien, & elles sont à présent difficiles à trouver. Tout le monde est convenu que Mr. l'Abbé de la Motte a eu un grand talent pour en faire, & l'esprit aisé, vif, & fertile. Cependant je croi que le mépris qu'avoit Mr. de S. Evremont pour la disposition du sujet de

de tous les Opera, feroit peut-être auffi juste à préfent qu'autrefois. Nous n'avons guéres vû de Tragédies en Mufique, où la conduite, l'intrigue, l'art du Théâtre, fuffent paffablement bien entendus. Sur des paroles d'ordinaire mal liées, & quelquefois plates ou rudes, eft-il équitable d'exiger de nos Compofiteurs une Mufique auffi harmonieufe, auffi fuivie, des tons, des exptefſions auffi vives & auffi nobles que *Lulli* en a fçû mettre fur ces belles Scènes de *Quinaut*? Voilà en quoi les Maîtres Italiens d'aujourd'hui ont une avance bien utile fur les nôtres. Car en Italie, où les Opera ne font (p. 5.) que *de pitoyables rapfodies fans liaifon*, *fans fuite*, *fans intrigue*, où la Langue eft coulante, badine, emmiellée, même malgré que le Poëte en ait, & où les Muficiens & les Auditeurs ne demandent que cela; vous croyez bien qu'un Compofiteur n'a qu'à faire le moindre figne, le Païs n'a garde de manquer de Rimeurs fertiles en *Concetti* & en *Vivezze d'ingegno*, qui lui jettent à la tête des paroles fi douces & fi fleuries qu'il les peut fouhaiter. Après quoi, s'il ne donne pas aux Auditeurs des roulemens & des accords tout leur foul, il eft dans fon tort, & le Poëte s'en lave les mains. Mr. l'Abbé R. qui a recueilli & vanté avec tant de foin les avantages des Compofiteurs Italiens, a oublié celui-là. Cependant j'espere que Mr. le Comte & tous les gens raifonnables le trouveront heureux & important. N'eft-ce pas là railler & critiquer modeftement, dit la Comteffe? ... Je ne raille,

 ni

ni ne critique, Madame: cela ne m'appartient pas. Mais quand je ferai obligé de parler de toute autre chofe que de la Mufique & de la Poëfie Italienne, je profiterai de vos avis, & j'éviterai les décifions courtes & offenfantes. Mais je tâcherai d'eviter auffi les exagerations, defquelles je fuis perfuadé qu'un homme qui veut qu'on le croye, ne fçauroit trop fe garder. Par exemple, Mr. l'Abbé R. nous vient dire p. 24. & 25. qu'*il n'y a nul endroit foible dans les Opera d'Italie*, *qu'on n'y diftingue point la belle fcène*, & *que toutes les chanfons y font de la même force*. Louanges peu vrai-femblables, & qui ne s'attirent ni créance, ni réponfe. Il ne tiendroit qu'à moi d'en dire autant de nos Opera. Je ferois moins mal fondé que lui à le dire de quelques-uns. Mr. de S. Evremont nous affure que, felon *les Italiens mêmes*, & dans *les Opera mêmes de Luigi*, *les beaux endroits étoient impatiemment attendus*, & *venoient trop rarement.*

Mr. l'Abbé veut bien enfuite convenir p. 25. que nôtre *recitatif* eft *bien plus beau que celui des Italiens*. Mr de S. Evremont avoit dit, avant lui, que le leur *étoit fort ennuyeux*, & *qu'on pourroit le définir un mauvais ufage du chant* & *de la parole*. Il ne.... N'appuyez point là-deffus, interrompit le Comte, puifqu'on vous accorde tout ce que vous pouvez demander. J'ajoûterai donc, dit le Chevalier, que rien n'eft fi agréable que notre Récitatif, & qu'il eft presque parfait. C'eft un jufte milieu entre le parler ordinaire, & l'art de la Mufique; & *Lulli* a fçû donner

au

au sien un caractére harmonieux & naturel qui sera toûjours admiré & toûjours imité imparfaitement, quoi qu'en dise l'Auteur d'un Livre † que j'ai entendu bien louer, aussi peu connoisseur en Musique, qu'excellent Juge pour le reste. Qu'y a-t-il qui fasse plus de plaisir, & qui ouvre mieux un Opera que ce commencement de Persée?

Je crains que Junon ne refuse, &c.

Armide est tout plein de *récitatif*; aucun autre Opera n'en a tant, & assurément personne n'y en trouve trop. Ah, Armide! Armide! dit la Comtesse. Mon Dieu, qui est-ce qui approche d'Armide? Armide, Madame, reprit le Chevalier, est la Piéce de Lulli dont la Musique est la plus simple, la plus aisée, & la plus suivie. Aussi n'y a-t-il rien de si merveilleux, repliqua le Comte, en affectant un air précieux & grave: & je vous apprens, mon petit Cousin, qu'*Armide* est l'Opera des Femmes, *Atys* l'Opera au Roi, *Phaéton* l'Opera du Peuple, *Isis* l'Opera des Musiciens. Mais enfin revenons au Récitatif. C'est principalement par-là que Lulli est au dessus de nos autres Maîtres. Car puisque je suis en obligation d'être sincere, je conviendrai que ceux qui sont venus après lui ont quelquefois fait des airs & des symphonies d'un assés grand prix, & qui peuvent aller du pair avec les airs & les symphonies de *Lulli*. Je doute qu'il nous ait laissé de plus beaux airs que celui des quatre Saisons.

† Hist. poëtique de la guerre entre les Anc. & les Moder. p. 268.

Me plaindrai-je toûjours Amour ſous ton empire? &c.

Celui d'Heſione,

Ah! que mon cœur va payer chérement, &c.

Celui de Picus & Canente,

Cedez cruels, &c.

Ni de ſymphonie, à qui la Sarabande d'*Iſſé* ne ſoit pas comparable. Ce fameux air de violon *de la descente d'Orphée*, que *Colaſſe* a remis dans le Prologue des quatre Saiſons, n'efface point la Sarabande de *Mr. des Touches.* Mais pour le *Récitatif* des nouveaux Opera, vous me permettrez de le trouver très-médiocre, & presque toûjours ou plat ou dur, & vous ne devez pas encore vous plaindre de ces termes-là. Nos Maîtres d'aujourd'hui ne ſçauroient du tout atraper une certaine maniére de reciter, vive ſans être bizarre, que *Lulli* donnoit à un Chanteur, & il paroît qu'ils connoiſſent bien eux-mêmes leur foibleſſe & leur manque de génie à cet égard: car ils accourciſſent le *Récitatif* tant qu'ils peuvent, & ils mettroient volontiers tout en airs. Tant pis, ajoûta la Comteſſe, je croirois que c'eſt là un grand défaut. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que les perſonnages que l'on met ſur le Théâtre ſoient toûjours dans les transports de quelques paſſions: ainſi ils doivent quelquefois parler naturellement, ſur tout dans les premiéres ſcènes. Et puisque c'eſt le récitatif qui repréſente ces discours naturels & ſimples, il en faut de néceſſité, ſi l'on ne veut choquer toute vrai-ſemblance. Outre que la beauté des grands airs & des airs

airs de mouvement s'avilit, quand ils sont trop près à près.

Fort bien, Madame, dit le Chevalier, en battant un peu des mains. A cette maniére de raisonner, je voi bien que vous êtes tout à fait dans le bon chemin, & que je suis sauvé du péril de vous voir préferer la Musique Italienne à la nôtre. Le Comte n'a qu'à se bien tenir à présent. Mais ne croyez-vous pas que le défaut de nos Compositeurs qui abrégent trop leur *Récitatif*, est au moins de meilleur sens, que celui des Italiens qui ne veulent point abreger le leur? Quoi qu'il ait toûjours été fade & pitoyable, quoi qu'il soit encore beaucoup plus mauvais que le plus mauvais de nos nouveaux Opera, les Italiens s'obstinent toûjours à faire durer leur *Psalmodie* des heures entiéres. Ils ne sçauroient la finir, & ne se corrigent point de cette longueur, doublement ennuyeuse. Il faut que ces gens-là soient bien vains ou bien aveugles. Comment, aveugles, reprit la Comtesse! est-ce qu'on leur a laissé quelque lieu de se flatter là-dessus, & les François qui voyagent en Italie, ne portent-ils point de sifflets? Je croi que non, Madame, dit Mr. de... parce que les Italiens portent des stilets, eux. Mais, par ma foi, si le sifflet n'étoit point là un meuble si dangereux, il y seroit d'un assés grand usage aux François, & d'une assés grande instruction pour les Italiens. Mais à cet avantage que nous avons sur eux par le *Recitatif*, & dont la nécessité, que vous avez si bien montrée, prouve l'importance: j'en vais a-

joûter ici plusieurs autres de la même espèce. Comme le goût & le talent des Italiens est de toûjours jouër, de toûjours badiner; & que ce sont des Musiciens enyvrés de leurs sçavans agrémens, & incapables d'arrêter leurs saillies & leurs excès: tous les endroits sérieux, & qui demandent de la gravité, de la sagesse, sont hors de leur portée; ils ne sçavent ce que c'est. Ainsi les sacrifices, les invocations, les sermens, &c. sont des morceaux d'une beauté aussi peu connue chez eux, qu'elle l'est parfaitement chés nous. Jugez où cela va, Madame, & combien cela appauvrit leurs Opera: combien cela leur ôte de belles choses. Rappelez-vous, s'il vous plaît, ces trois endroits admirables de l'Opera de *Phaëton*:

Le sort de Phaëton se découvre à mes yeux, &c.

Acte premier.

Vous êtes son fils, je le jure,
Par ce Dieu, &c.

Acte quatriéme.

C'est toi que j'en atteste
Fleuve noir, &c.

Acte cinquiéme. Quel éfet cela ne fait-il point, & quel lustre ces trois endroits ne jettent-ils point sur toute cette Pièce! D'ailleurs ces sermens, ces invocations, ces sacrifices, comme celui de *Cadmus*, de *Bellerophon*, &c. aident fort à la variéte. On ne peut pas nier que ce ne soient des inventions naturelles & agréables pour diversifier un Opera. N'attendez rien de pareil des Italiens. Depuis qu'on connoît le B carre, & le B mol en Italie, &

en vérité il y a long-tems, aucun de leurs Maîtres n'a rien fait qui puiſſe être comparé à un de ces trois morceaux du ſeul Opera de *Phaëton.* Oh, repartit le Comte, vous n'avez pas vû toutes leurs Pièces: & enfin, s'ils ne chantent pas auſſi heureuſement que nous certaines choſes graves & ſérieuſes: leurs ſymphonies les expriment à merveilles. Ils ont des ſymphonies ſérieuſes & graves de la plus grande beauté. Vous faites comme Monſieur l'Abbé, repliqua le Chevalier, parce que ce Normand-là voit qu'il ne ſçauroit nous chicaner ſur l'avantage immenſe du *Récitatif*, il en revient à louër les ſymphonies Italiennes, & à dire p.25 & 26. qu'*au lieu que les notres ſont ſouvent fort ſéches & fort ennuyeuſes, les leur ſont par tout mouelleuſes, remplies d'accords harmonieux, & cela ſans aucune inégalité.* Je vous repeterai encore à vous & à lui que j'eſtime & même que j'admire d'ordinaire les ſymphonies Italiennes. Du reſte qu'elles ſoient partout remplies d'accords ſçavans & recherchés, je n'en conviens que trop pour vous. Par-tout remplies d'accords harmonieux, & toûjours égales, & les notres ſouvent *fort ennuyeuſes & fort ſéches*: ce ſont deux nouvelles exagerations, auſſi peu juſtes l'une que l'autre. Mais à la fin il faudra que leurs ſymphonies ſoient d'une beauté bien puiſſante & bien étenduë, ſi elles mettent toutes ſeules leurs Opera au deſſus des nôtres, à qui ils ſont inferieurs par tant d'endroits. Il eſt vrai que les Italiens l'emporteront de beaucoup ſur nous pour *l'execution*, & *l'execution* eſt un

grand point. Tu ris, ce me semble, dit Mr. du B... A votre avis, Comte, ai-je raison, & Mr. l'Abbé a-t-il bien fait de comparer leurs Acteurs aux nôtres, comme il commence de faire à la page 26?

Il rappelle donc ce qu'il avoit dit de favorable de nos basses-contre, au commencement du *Parallele*, & il prétend p. 7 que l'avantage que nous avons sur les Italiens par les basses-contre, n'est pas comparable à celui que les Italiens ont sur nous par les *Castrati*. Mais, Madame, ose-t-on prononcer? .... Cependant vous avez lû le *Parallele*, & votre modestie a souffert là-dessus ce qu'elle avoit à souffrir. Je n'ai qu'à conserver le nom Italien que Mr. l'Abbé a donné poliment à un genre de Musiciens si Italien, & vous me permettrez d'en parler. Il dit p. 26. qu'*ils sont sans nombre en Italie*; *& que nous n'en avons pas un seul.* Non vraîment, & j'espere que la mode n'en viendra pas en France, ou du moins qu'ils n'y seront jamais *sans nombre*. Le Roi en a pourtant eu parmi ses Musiciens, reprit le Comte; mais je croi qu'il n'en a plus aujourd'hui. Pardonnez-moi, dit le Chevalier; du moins plusieurs noms en *i* & en *o* que je vois dans la liste des Musiciens de sa Chapelle me font croire qu'il pourroit bien y avoir là quelque † *animal imbarbe*. Mais enfin tant pis pour le Roi, selon Mr. l'Abbé, s'il n'y en avoit point. Ce sont les Dieux de la Musique & les Heros du *Parallele*. A l'en croire, les plus belles

† Scarron, Rom. com. Tom. I. p. 195.

les voix de nos femmes n'en approchent pas. Il en fait un Eloge, pour la conſtruction duquel il ſe met en frais de nouvelles exagerations, plus ſublimes encore que toutes celles qu'il avoit employées jusqu'ici, & il ſe tuë de faire ſa Cour à la Nation, par un torrent de louanges qu'il leur donne.... A quoi reviennent-elles, Monſieur?... A quoi elles reviennent, Madame? Elles ſont en ſi grand nombre, que j'aurai bien de la peine à les raporter ſans confuſion, & je m'en vais, ſi je puis, les arranger avec ordre.

Primò, Madame, p. 26. les voix des *Caſtrati* ſont *fortes*, *perçantes*, *flexibles*, *nettes*, *touchantes*, elles penetrent jusqu'à l'ame. En voilà beaucoup pour un premier article, n'eſt-ce pas? Mais parceque je veux me hâter, & qu'il nous reſte encore bien des choſes, je dirai ſeulement qu'il eſt vrai que les voix des *Caſtrati* ſont admirables pour chanter 5 ou 6 airs dans un Opera. Mais elles ſont ſi *fortes* & ſi *perçantes*, qu'elles deviennent par-là incapables d'un grand rôle. Car, à la longue, elles irritent, elles bleſſent l'oreille, & elles ne ſçauroient guéres ſoutenir le recitatif, qui eſt une *pſalmodie* trop baſſe pour elles. Bon, dit Mr. du B.... tu nous débites-là des raiſonnemens creux. Prétens-tu nous faire paſſer, ſans aucune preuve, tes imaginations pour des véritez? Je n'ai garde, mon ami, repliqua le Chevalier; mais écoutez un petit exemple qui me va tout d'un coup tenir lieu de preuves & d'argumens. Au mois de Janvier 1700. Mr. le Duc de Medina-Celi,

Viceroi de Naples, fit jouër à Naples un Opera dont il faifoit les frais, & qui étoit magnifique. Eh bien, interrompit la Comtesse, cela eſt de grand air.... Aſſurément, Madame, on a des maniéres fort nobles en Italie. Mr. le Duc de Medina-Celi fit donc joüer à ſes frais un Opera ſi merveilleux qu'il y avoit un Chœur. Et comme il en retiroit les profits, ſelon la Coutume des grands Seigneurs qui entreprennent des Opera en ce Païs-là, & que l'argent qu'on donnoit à la porte étoit pour lui, il y gagna beaucoup. La Pièce s'appelloit *Ceſar & Pompée*. C'étoient ces deux illuſtres Romains qui en étoient le ſujet, & les deux principaux perſonnages. Mais vous ſçaurez, s'il vous plaît, que deux femmes faiſoient Céſar & Pompée, & qu'on fut réduit à les habiller en hommes, plutôt que donner ces deux rôles à deux Caſtrati. C'étoit une choſe fort réjouïſſante que de voir deux petites perſonnes, hautes comme deux bamboches, dans leurs habits d'hommes, repréſenter le grand *Pompée* & le grand *Céſar*: & je vous laiſſe à penſer quelles plaiſantes idées ce déguiſement grotesque, quoique néceſſaire, faiſoit naître dans l'esprit d'un ſpectateur raiſonnable. Je voudrois que Mr. de S. Evremont eût été là: Si tu y avois été toi-même, mon pauvre Comte, je me perſuade que l'opinion merveilleuſe que tu as, ſur le Livre de Mr. l'Abbé, des Opera Italiens, & de l'avantage qu'ils ont ſur les nôtres par les voix des *Caſtrati*, auroit un peu diminué.

Secun-

Secundò, p 27. *Ces voix douces & rossignolantes sont enchantées dans la bouche des Acteurs qui font le personnage d'Amant. Rien n'est plus touchant que l'expression de leurs peines, formée avec ces sons de voix si tendres & si passionnés. Ils ont en cela un grand avantage sur les Amans de nos Théâtres dont la voix grosse & mâle est constamment bien moins propre aux douceurs qu'ils disent à leurs Maîtresses.* Puisque cela est si *constamment* sûr, sans doute Mr. l'Abbé a recueilli les suffrages, & les Dames ont avoué que les Amans à voix hautes font mieux auprès d'elles leurs affaires, que les autres. Est-ce aussi votre goût, Madame? Je serai bien aise de le sçavoir. Je ne me suis pas encore bien examinée là-dessus, répondit la Comtesse, je vous le dirai une autre fois. Tout ce que j'entrevoi à l'heure qu'il est, c'est que les voix hautes, plus vives & plus gaies que les basses, emportent je ne sçai quelle idée de jeunesse. On se figure, ce me semble, ces Amans-là, comme des gens en cheveux blonds. Et la jeunesse peut bien être un tître pour dire certaines choses avec grace, & un présage de bonheur. Cependant l'amour est de tous les âges, & d'ailleurs je n'ai pas remarqué que les voix hautes eussent seules des sons, ou plutôt un son, ou si vous voulez, des tons tendres & passionnés. Convenons, reprit le Comte, que les voix hautes sont plus propres aux Amans jeunes & heureux: J'accorde en cela l'avantage aux Italiens sur nous. Mais les grandes beautés ont plus d'un

Amant

Amant, & deux Amans ne sont pas tous deux heureux, au moins sur les Théâtres. Si les *Castrati* disent mieux des douceurs, & représentent mieux les Amans favorisés, vous pourrez prétendre en revanche que nos basses feront mieux les Amans maltraités, mécontens, & menaçans. A votre compte, dit le Chevalier, nous serions déja égaux. Mais ne sembleroit-il pas que nous n'avons sur nos Théâtres que des voix grosses & mâles? Lorsqu'il faut remplir les rôles d'Amans préferés, n'avons-nous ni hautes-contre, ni tailles, dont les voix sont aussi douces, aussi fléxibles & aussi hautes qu'elles le doivent être, pour dire tendrement des douceurs? D'abord il est naturel & vrai-semblable que tous les hommes ayent la voix mâle. Ainsi quand les voix des *Amoureux*, des premiers rôles, sont si perçantes & si en fausset, outre que cela devient aigre aux oreilles & incommode pour les airs en partie: cela a encore le defaut d'être trop féminin, trop Damoiseau. Le tiers des premiers rôles des Opera de *Lulli* sont des rôles de simple taille, & il ne paroît pas que cet excellent homme fût persuadé que p. 27. *les voix grosses & mâles fussent constamment bien moins propres aux douceurs qu'ils disent à leurs Maîtresses*: car dans *Cadmus*, il avoit *Clédiére*, haute-contre, qui chanta depuis Admète, Thesée, Alphée dans *Proserpine*, &c. & il ne lui donna que le rôle, peu considerable, du premier Prince Tyrien: au lieu qu'il fit le long & tendre personnage de Cadmus, pour *Gaye*, qui n'étoit

qu'un

qu'un Concordant. *Lulli* en uſa de même dans *Iſis*, *Gaye* eût encore le perſonnage amoureux de Hierax, & *Clédiére* n'eut que le rôle indifferent de Mercure. De ſorte que ces voix très-hautes ne ſont pas abſolument néceſſaires, que nous n'en manquons point, & que celles des Italiens paſſant la juſte meſure de haut, elles ſont moins propres que qui que ce ſoit aux grands rôles, comme je vous l'ai montré par l'exemple de l'Opera de *Céſar & Pompée.* Ce qui détruit en un mot l'enchantement des Caſtrati dans les perſonnages d'Amant, puisque dès que ces perſonnages ſont de quelque longueur, il leur eſt ſi impoſſible de les jouër, qu'on eſt obligé d'en charger des femmes, traveſties exprès. Ajoutez toûjours, dit la Comteſſe, qu'en Italie, où il n'y a aucunes baſſes, il ne ſçauroit guéres y avoir d'Amans haïs, grondeurs, tyrans, comme le Géant de Cadmus, le Licomède d'Alceſte, l'Amiſodar de Bellerophon, &c. & cela eſt desagréable pour les Heroïnes. Car enfin

** Dans l'équipage d'une belle*
Il faut bien par honneur quelque Amant maltraité.....

Mon Dieu, oui, Madame, reprit le Chevalier, & nous obſervons dans nos Pièces cette bien-ſéance, qui les orne fort, outre les frequentes beautés que nous apporte l'oppoſition de nos Amans heureux & malheureux, de nos voix hautes & baſſes, tant pour l'action, que pour les accords. Combien de Duo gracieux! de fugues vives! *Non*,

* Madrigaux de la Sabliere.

Non, non, rien n'eſt comparable
Au deſtin glorieux
Du plus brillant / puiſſant des Dieux.

dans Phaéton.

Il faut mourir / partir pour ſatisfaire
A cette loi ſévére, &c.

dans le quatriéme Acte d'Enée & Didon. Ces combats de nos baſſes & de nos hautes-contre ſont une ſource inépuiſable d'agrémens & d'agrémens naturels. Mr. l'Abbé ne l'a pas ignoré, & ne l'a oſé cacher. *Le mélange de ces baſſes avec ces deſſus*, dit-il p. 7. *forme un contraſte agréable.... Plaiſir que les Italiens ne goûtent jamais.* Voyez maintenant, Mr. le Comte, à quoi ſe réduit le triomphe des Italiens pour les perſonnages d'Amant. L'Italie gagne beaucoup à être toute pleine de *ces ſortes d'hommes*, comme les appelle plaiſamment Mr. l'Abbé, & toute dénuée de baſſes. Au pis aller, reprit la Comteſſe, quand nous n'aurions nous autres que des voix mâles ſur nos Théâtres, ce ne ſeroit pas, je penſe, un ſi grand desagrément que c'en eſt un de n'avoir pour toute reſſource que les Meſſieurs de Mr. l'Abbé. Thevenard eſt en poſſeſſion depuis 7 ou 8. ans de jouër les premiers Amans à Paris, il les jouë ſi bien & ſi tendrement que les Compoſiteurs des nouveaux Opera ne font plus leurs premiers rôles que pour lui. Je me ſuis tantôt apperçûë dans *Tancrède* que *Campra*, qui doit ſçavoir beaucoup de Muſique Italienne, n'eſt guéres de leur goût ſur l'avantage des voix hautes,

&

& a une grand inclination pour les basses. Car les trois personnages d'homme de *Tancrède* sont des basses, tous trois. C'en est peut-être trop, répondit le Comte. Il me semble qu'il auroit mieux fait de mettre pour la varieté, une basse dans le Prologue, & la haute-contre de son Prologue dans le corps de son Opera. Il avoit été moins loin dans *Hésione*, où Telamon est une haute-contre, & Mr. *des Touches*, dans son *Amadis* de Gréce, fait aussi une haute-contre du Prince de Thrace. Les trois basses m'ont choqué comme vous, repliqua le Chevalier, c'est imiter l'excès des Italiens en prenant le contrepié. L'excès est toûjours un defaut, & encore y a-t-il aujourd'hui des tailles & des hautes-contre à l'Opera de Paris. Si elles ne sont pas tout-à-fait si belles qu'on le voudroit bien, & qu'il s'y en trouve d'ordinaire; elles auroient du moins égayé & diversifié *Tancrède*. Mais, Comte, avez-vous pris garde au Duo du premier Acte?

Suivons la fureur & la rage, &c.

Oui, dit le Comte. Il m'a fait d'autant plus de plaisir qu'il est difficile & extraordinaire de faire chanter deux basses ensemble. Il me semble que Lulli ne l'a fait qu'une fois, & ç'a été dans le Duo de *Proserpine*:

L'Amour comblé de gloire
Triomphe de tout l'Univers.

Le Duo de *Tancrède*, reprit le Chevalier, a quelque chose de plus expressif & de plus juste. Car comme l'emportement & la fougue conviennent aux basses, il est plus naturel

tel que deux basses se rencontrent & chantent ensemble dans un endroit fougueux & emporté. Mais le Duo de *Proserpine* est plus singulier & plus beau, en ce qu'il est tendre & gracieux, & d'un chant aussi doux qu'il peut & qu'il doit être. Mais revenons bien vîte *aux Musiciens* † *Italiens à voix claire.*

Troisiémement, Madame, p. 27 & 28. *on entend très-distinctement tout ce qu'ils chantent, au lieu qu'on perd d'ordinaire la moitié de ce que disent de petites filles, sans poûmons, sans force & sans haleine, qui chantent en France les dessus.* Pour ce qui est d'entendre distinctement ce que disent les Italiens, nous y avons d'abord répondu. Quant aux petites filles que nous reproche M. l'Abbé, je n'ai point vû qu'on leur confie de grands rôles ni à Paris, ni ailleurs, lors qu'elles sont *sans force, sans haleine* & *sans poûmons.* On peut bien faire chanter par hazard un air détaché à quelqu'une d'une poitrine encore foible; mais cela est rare: il est alors de peu de conséquence qu'on perde quelques mots de ce qu'elles disent, & nous autres François de mauvais goût nous pardonnons volontiers quelque chose à une jolie petite fille. Du reste Mr. Misson écrit qu'il alla à Ferrare à un Opera, *dont la principale Actrice* * *n'avoit que douze ou treize ans, & faisoit ce jour-là son coup d'essai sur le Théâtre.* A ce compte-ci il s'en faut bien que Mr. l'Abbé ne soit en droit de nous rien reprocher à l'égard de nos

† Pasquin & Marforio, Com. Act. 2.
* Voyage d'Italie, Tom. I. pag. 286.

nos petites filles. Il ne trouvera pas que nous ayons jamais donné, comme cela, un premier rôle à une Chanteuſe de 13. ans, & qui en ſoit à ſon coup d'eſſai.

En quatriéme lieu, & ce qui eſt le plus conſiderable, c'eſt que (p. 28.) *les voix des Castrati durent des 30. & 40. années: au lieu que celles de nos femmes ne conſervent guéres plus de dix ou douze ans leur force & leur beauté.* Comment, dit la Comteſſe, dix ou douze ans ! Il donne à nos Chanteuſes un régne bien court. Mr. l'Abbé parle comme il veut, repliqua le Chevalier, je ne lui conteſte point la durée des voix des *Caſtrati*. Ce ſont gens qui ne ſe fatiguent pas beaucoup & d'ailleurs fort ſobres: il y a de l'apparence qu'ils durent long-tems. Mais quoique nos Chanteuſes ne ſe ménagent pas tant quelquefois, elles ne paſſent pas tout-à-fait ſi vîte qu'il le dit. Combien la *Rochois* a-t-elle été d'années ſur le Théâtre? 20. au moins. Combien la *Desmatins*, qui chante depuis 12. ou 15. ans, & plus, y ſera-t-elle encore? La *Maupin* y eſt depuis 8. ou 10. & elle ne fait qu'entrer dans la force & dans l'éclat de ſon régne: il ne tiendra qu'à elle de chanter encore 20. ans, ſans qu'on ſe lâſſe de l'entendre & de la voir.... Mais *Hardouin*, Monſieur; mais *Desvois*; mais *Dun*, depuis quel tems.... Oh, Madame, interrompit le Chevalier, il ne s'agit point des hommes par tout ici. Mr. l'Abbé ne compare les *Caſtrati* qu'aux femmes. Ecoutez, reprit le Comte, il n'eſt pas

trop besoin que vous vous tourmentiez là-dessus. Quand nos Chanteuses dureront 15 ou 20. ans, c'en est assés. Le changement de visages égaye & réveille, & lors qu'une nouvelle Chanteuse, encore jeune & novice, vient prendre la place d'une vieille Actrice d'une ancienne habileté; si les oreilles en souffrent un peu, en récompense les yeux y trouvent leur compte, & le spectacle en est plus riant. Je croi, repartit Madame du B... que les yeux en Italie n'ont guéres de part au plaisir; car j'ai ouï dire que les Messieurs de Mr. l'Abbé sont bien laids & bien ridés. J'en ai vû un ou deux, dit le Comte, qui, je vous assûre, n'étoient pas jolis, & qui étoient vieux & fannés de bonne heure: & je me souviens que mon ami Dom Japhet d'Arménie, que je lisois l'autre jour, après que la Duégne lui a jetté un pot de chambre sur le corps, à lui, tout nud, & en hyver, couronne toutes les injures que sa colére lui inspire, par

† *Epouventail plâtré,*

Dents & crins empruntés, & face de châtré.

Si ces petits Seigneurs-là chantent 40. ans, ils doivent avoir bonne mine à la quarantiéme année.... Si bien donc, Monsieur & Madame, que vous ne les croyez pas beaux: Hé bien, reprit le Chevalier, donnez-vous la peine d'écouter Mr. l'Abbé R.

P. 33. *D'ailleurs les Italiens ont encore un grand avantage sur nous par le moyen de leurs Castrati, en ce qu'ils font le personnage qu'ils veu-*

† Dom Japhet d'Armenie, Act. 4. sc. 6.

veulent, une femme auſſi-bien qu'un homme, ſelon qu'ils en ont beſoin. Car ces Caſtrati ſont tellement accoûtumés à faire des rôles de femme, que les meilleures Actrices du monde ne les font point mieux qu'eux. Ils ſont plus grands que le commun des femmes, & ont par-là plus de majeſté qu'elles. Ils ſont même ordinairement plus beaux en femmes que les femmes mêmes. A vous le dé, Madame. Celui-là eſt net, & voilà vôtre paquet à toutes en peu de mots. Hélas, Monſieur, dit la Comteſſe, qui prit un certain ſérieux, n'eſt-on pas libre d'avoir les yeux & de juger des choſes comme l'on veut? Mr. l'Abbé eſt le maître de ſes ſentimens & de ſon goût. Vous prétendez ſouvent qu'il ne l'a pas bon; mais on diroit que vous lui applaudiſſez en ceci, & je vous vois un air de gayeté.... Moi, Madame, s'écria le Chevalier, en ſe compoſant auſſi, palſembleu vous me faites tort. Je ſçai bien qu'il n'eſt pas permis de rire de ces ſortes de diſcours-là, & que cela ne vaut rien. *Ferini*, continue l'Abbé, p. 33. qui perſiſte à vouloir ſcandaliſer les honnêtes gens, *Ferini, par exemple, qui en* 1698. *faiſoit à Rome le perſonnage de Sibaris dans l'Opera de Themiſtocle, eſt plus grand & plus beau que ne le ſont communément les femmes: il a je ne ſçai quoi de noble & de modeſte dans la phyſionomie habillé en Princeſſe Perſane, comme il l'étoit, avec le turban & l'aigrette, il avoit un air de Reine & d'Imperatrice, & l'on n'a peut-être jamais vû une plus belle femme au monde qu'il le paroiſſoit ſous ces habits.* Un Ecrivain Italien

lien loueroit-il Ferini d'une maniére plus vive que cela? Je m'imagine qu'après que Ferini avoit chanté à l'Opera de Themistocle, Mr. l'Abbé R. ne s'épargnoit pas à crier *Bravo*, & qu'il étoit bien secondé. Car dans tous les Opera d'Italie, à peine ces *sortes d'hommes* ont-ils achevé un air, qu'on entend toute la salle retentir d'un bruit long & confus de gens qui crient *bravo*, *bravo*, de toute leur force. Les uns, outre cela, battent des mains, les autres jettent leurs bonnets en l'air. Quelques-uns font voler des Sonnets imprimés par avance, à l'honneur du Signor *Castrato*. Tout le monde enfin, excepté les Dames, marquent des transports d'admiration avec un emportement terrible. Il y a de l'apparence que les Italiens ont les mêmes sentimens que Mr. l'Abbé du mérite des *Castrati* sur le Théâtre, & qu'ils les y trouvent, comme lui, *plus beaux en femmes que les femmes mêmes*. Cela l'excuse & le justifie un peu. Mais, diable, il va trop loin, il auroit dû se contraindre & se modérer en France. *Jamais une plus belle femme au monde que Ferini*, dit le Comte! l'exageration est complette, Mr. l'Abbé, Mr. l'Abbé.

* *Oh, vous ne deviez pas lâcher cette parole.* Mais, reprit la Comtesse, j'avois ouï dire que les Examinateurs des Livres étoient à présent si difficiles, & qu'ils y regardoient de si près. Mr. de Font.... qui a approuvé le *Parallele* est pourtant galant, repartit le Chevalier, & les Dames ont toûjours été des pre-

* Les Plaideurs, Act. I.

premieres & des plus empreſſées à prendre le parti des modernes. Vous verrez que l'Abbé R. lui aura fait quelque tricherie pour faire paſſer cet endroit, qui eſt en vérité ſcandaleux & de mauvais exemple. Je penſe que, quelque violent qu'il ſoit, il n'a pas été remarqué de la plupart de ceux qui ont lû le *Parallele*: car tous ceux qui craignent Dieu & les femmes, comme moi, Madame, s'il vous plaît, auroient pris ſoin de décrier, & de décréditer un Livre ſi peu poli: comme je tâche de faire à préſent, jaloux de l'honneur de notre Patrie & de celui du beau Sexe. Mais pour quitter promtement cette dangereuſe matiére, je prierai en deux mots Mr. l'Abbé de croire que tous ces déguiſemens de femmes en hommes, & de *Caſtrati* en femmes, ne ſont ni honorables à l'Italie, ni bons & agréables pour les Opera. Nos femmes ſont toûjours femmes: nos baſſes chantent d'ordinaire les Rois, les Amans en ſecond & mépriſés, les Magiciens, les Heros graves & un peu vieux, &c. & nos tailles & nos hautes-contre, dont les voix ſont auſſi hautes & auſſi fléxibles que la nature ſouffre & veut qu'elles le ſoient, ſont les Heros jeunes, galans, & qui doivent être aimés; les Dieux amoureux & gais, &c. La repreſentation de nos Tragédies en Muſique en eſt ſans doute plus juſte & plus naturelle & par-là même, ſelon mon grand principe, elle en eſt plus belle & meilleure. La contrainte & les déguiſemens, où les *Caſtrati* réduiſent les Italiens, ſont des defauts que nous n'avons point, & qui nous don-

donnent en effet plus d'avantage ſur eux, que Mr. l'Abbé ne s'efforce de leur en attribuer ſur nous. Pour que les choſes ſoient bien, & dans l'ordre, il ne faut point que les hommes & les femmes aillent ſur les droits, & faſſent le métier les uns des autres : tout le monde s'en trouve mal ; c'eſt un vrai abus. Que la *Maupin* quitte quelquefois ſa coiffure & ſon éventail, pour prendre une lance & un casque, en Déeſſe, en femme guerriére ; il n'y a rien à dire. Ce ſont des occaſions favorables pour elle, où ſon air vif & Cavalier, & ſa voix hardie & unique brillent encore mieux que dans les rôles ordinaires, ſans choquer la pudeur ni la vrai-ſemblance. Mais rien de plus. La modeſtie de notre Théâtre eſt un avantage précieux que nous ne ſçaurions trop conſerver, & les gens de bon ſens devroient ſiffler ſans égard & ſans miſericorde les Auteurs & les Acteurs qui oſent y donner quelquefois atteinte.

A propos de la *Maupin* : l'Abbé ne ſonge guéres à elle, ni à la *Desmatins*, quand il nous vient dire, p. 32. que *ſi une principale Actrice comme la Rochois*, *vient à nous manquer*, *non ſeulement Paris*, *mais toute la France entiére ne ſçauroit fournir une Actrice qui puiſſe la remplacer.* La *Rochois* a été une Actrice excellente ; mais eſt-ce que la *Desmatins* & la *Maupin* ne l'ont pas tout à l'heure remplacée & avantageuſement ? Il faut que Mr. l'Abbé n'ait point d'oreilles, ſi, après avoir entendu la voix de la *Maupin*, il regrette celle de la *Rochois*. Pour des yeux, Madame, continua

le

le Chevalier, en se tournant vers la Comtesse, & en lui souriant un peu, nous ne sçavons que trop qu'il n'en a point. Cet homme-là est bien du vieux tems de nous parler encore de *Dumesnil*, comme il fait, p. 32. Il y a long-tems que les débauches de *Dumesnil* l'ont fait crever. Et franchement il avoit été bien mauvais, & nous avoit bien consolez par avance de sa perte, depuis que la mort de *Lulli*, qui étoit un merveilleux Maître, l'avoit mis en liberté de s'enyvrer tout son soul. *Pithon* bien formé ne laissera personne se souvenir que Dumesnil ait vêcu. *C'est beaucoup en France* dit l'Abbé, p. 28. *quand il y a 5. ou 6. bonnes voix, sur* 30. *&* 40. *Acteurs ou Actrices qui se trouvent à un Opera. En Italie elles sont toutes à peu près égales, & l'on en prend rarement de médiocres, parce que l'on en a à choisir tant que l'on veut.* Avec 6. ou 7. voix. on fait un Opera en Italie: il n'est pas si mal-aisé qu'elles soient toutes à peu près égales. Cependant elles ne le sont pas, quoi qu'à la vérité on y en entende quelques-unes admirables. En France, où il nous en faut 40. ou 50, il n'est pas nécessaire que celles des Chœurs & celles qui ne chantent qu'un petit air en passant, soient de la beauté des autres. Mais il me semble que toutes celles qui chantent à Paris des rôles considerables peuvent être appellées de *bonnes voix*.

Monsieur le Chevalier de... est un Critique bien long & bien étendu, dit alors le Comte, qui faisoit semblant de s'assoupir. Réveille-toi, mon ami, répondit l'autre. Nous ap-

prochons de la fin de notre carriere, & pour te remettre en train, je vais passer presque condamnation sur 2. points que nous reproche Mr. l'Abbé.... Ma foi, Chevalier, depuis l'article des *Castrati*, je ne m'intéresse plus tant à ses affaires: je te l'abandonnerai volontiers en tout, si tu veux finir..... Courage, courage, Mr. le Comte. L'honneur veut que l'on soutienne ses amis jusqu'au bout, lors qu'on a commencé une fois: & Madame a oublié le manquement de respect & de galanterie de Mr. l'Abbé qui n'y retournera plus. Il élève les Chanteurs Italiens au-dessus des notres par deux endroits. L'un, qu'ils sçavent tous la Musique en perfection: l'autre, qu'ils ne chantent jamais faux. Au contraire nos Acteurs François manquent d'attention & d'habileté: Ils chantent souvent faux, & sçavent si peu de Musique qu'ils sont obligés d'*étudier* leur rôles à chaque Opera, notte à notte, & comme des Ecoliers. Au regard de l'ignorance, cela n'est pas vrai de tous les Chanteurs de Paris, ni même de toutes les Chanteuses, témoin la *Desmatins* qui est fort habile. Mais je conviens qu'en général nos Chanteurs, beaucoup moins sûrs & moins sçavans que les Italiens, le sont tous très-médiocrement & tous paresseux. Pour chanter faux, je n'en ai point entendu à qui cela n'arrivât, & même trop souvent: si bien que loin de les deffendre sur cet article, je voudrois qu'on leur en fit une honte sanglante, afin de les en corriger.

L'extrême habileté & la grande profon-

deur en Musique des Chanteurs Italiens, est une gloire & un avantage pour eux, reprit la Comtesse, il n'y a pas de difficulté. Mais, après cela, tant de sçavoir pour de simples Chanteurs est plus louable que nécessaire. Les notres *étudient* à chaque Opera. Eh bien, cela leur est permis, & il le faut même, puisqu'ils doivent apprendre leurs rôles par cœur. Les Italiens ne sont-ils pas aussi obligés d'*étudier*, pour apprendre par cœur leurs airs & leurs personnages? Mais les notres déchifrent les leurs notte à notte? Quelques-uns. Mais qu'est-ce que cela feroit à la beauté de nos Opera, si, après les avoir bien déchifrés, quelque peine & quelque tems que cela leur eût coûté, ils avoient assés d'attention ou d'oreille pour les chanter juste, quand ils sont sur le Théâtre? Elle a raison, dit le Comte. Il seroit mieux que nos Chanteurs eussent cette habileté Italienne: cependant pourvû qu'ils chantent juste, il est indifferent aux spectateurs qu'ils l'ayent ou non, qu'ils ayent fait trente repetitions de l'Opera qu'ils representent, ou qu'ils n'en ayent fait aucune, qu'il y ait un batteur de mesure, ou qu'il n'y en ait pas. On n'a droit de reprocher à nos Chanteurs & à nos Instrumens, que de chanter ou de jouer faux: ce qu'ils font d'ordinaire manque d'attention, ou quelquefois manque d'oreille. Quand c'est manque d'oreille, il n'y a guéres de remède, & à moins qu'ils n'ayent des voix ou une main rares & singuliéres; le plus court est de les chasser. Mais pour le défaut d'attention, ils n'y tom-

bent que parce qu'ils le veulent bien ; ainſi on pourroit les en corriger. J'ai entendu dire à un homme diſtingué, ajoûta la belle Comteſſe, qu'il étoit honteux de ſouffrir à des Acteurs ce qu'on leur ſouffre en France, où ils ſemblent ſouvent ſe moquer du Public, par le peu d'application qu'ils ont à jouer leurs rôles, & que c'étoit la faute des Maîtres d'Opera. En effet, répondit le Comte, il eſt indigne qu'un maraut oſe paroître ſur le Théâtre, ne ſçachant ſe ſoûtenir, ou changeant la dignité d'un ſpectacle en farce & en bouſonnerie par des poſtures, & par un badinage ridicules : comme faiſoit tous les jours *Dumesnil*. Nos Maîtres d'Opera devroient y tenir la main avec plus de ſoin & de rigueur qu'ils ne font, & il eſt hors de doute que les Opera d'Italie, où chaque Acteur eſt toûjours attentif, exact, froid ou boufon, ſelon qu'il le doit être, l'emportent en cela ſur nous. Mais vous me direz que nous leur ôterons cet avantage, quand nous voudrons. Ouida, reprit le Chevalier, il n'y a qu'à interdire, les jours d'Opera, le vin aux hommes, & les hommes aux femmes : ce ſont là les deux grandes ſources de toutes les diſtractions, & de toutes les impertinences de nos Acteurs & de nos Actrices. Ceux qui ont vû *Lulli* diſent qu'il étoit excellent pour tenir tout un Opera dans le devoir, comme vous ſouhaiteriez que les notres y fuſſent encore. Il ſçavoit rompre un Inſtrument ſur le dos d'un Violon mal morigéné, prêcher une Chanteuſe en termes forts & expreſſifs, &

donner

donner quelques tappes à un Acteur distrait, de l'air du monde le plus noble & le plus exemplaire.

Mr. l'Abbé R. vante la maniére de chanter & la délicatesse des Musiciens Italiens, p. 31. *non seulement inconnuë; mais encore impossible aux François.* En verité c'est là nous insulter tout-à-fait, & nous prendre tous pour de vrayes gruës. *Pour la maniere de chanter que nous appellons en France execution*, dit Mr. de S. Evremont, *je croi sans partialité qu'aucune Nation ne sçauroit raisonnablement le disputer à la nôtre.* Il y a long-tems que nous sommes en possession de cet Art-là, & que toute l'Europe a acquiescé à la décision Latine*, dont la fin est que *le seul François sçait chanter.* Sur quoi Mr. de S. Evremont apporte l'autorité de Luigi, plus Italien, & peut-être aussi connoisseur, que Mr. l'Abbé R. Ce fameux Luigi étant venu en France, & ayant oui chanter nos Musiciens, ne pouvoit plus souffrir ceux d'Italie. *Il se les rendit tous ennemis*, continuë Mr. de S. Evremont, *disant hautement à Rome, comme il avoit dit à Paris, que, pour rendre une Musique agréable, il falloit des airs Italiens dans la bouche des François.* Luigi préferoit nos Chanteurs aux Chanteurs de sa nation, même pour les airs Italiens. Est-ce Luigi qui a été la duppe de la France, ou Mr. l'Abbé R. qui a été la duppe de l'Italie; comme Mr. Misson dit dans sa Préface, que la plupart des jeunes

 Vo-

* Hispanus flet, dolet Italus, Germanus boat, Flander ululat, & solus Gallus cantat.

Voyageurs le font, & *s'accoutument* insensiblement *aux ampoules & aux termes hyperboliques des Italiens*? Ah, repartit la Comtesse, avec un petit vermillon, ce seroit faire injure à Mr. l'Abbé, que de croire qu'il s'est ainsi gâté parmi eux.

Luigi pouvoit bien juger des Chanteurs, & il en jugeoit bien, dit le Comte. Il est certain qu'il n'y a point de lieu au monde où l'on chante comme à Paris, & ce seroit perdre en vain votre tems que de vous amuser à le prouver. Si le Livre de Mr. l'Abbé a imposé à quelqu'un sur le reste, vous n'avez point à craindre qu'il séduise personne là-dessus. Nous avons une maniére de chanter aisée & libre, une grace, une propreté, dont les autres Nations, moins galantes & moins polies que la nôtre, n'approchent point. Il me semble même, ajoûta la Comtesse, que l'Art de chanter s'est encore perfectionné chez nous, depuis Luigi, & qu'il ne baisse point présentement, comme Mr. le Chevalier pense que font les autres. Nous chantons mieux que ne faisoient *Nyert* & *la petite Varenne*, & nous chantons encore avec autant d'agrément que du régne de *Lambert* & de *Bacilly*. Il n'en est pas de même de la danse: on danse moins bien, parce qu'on ne danse plus guéres.

L'avantage que nous avons sur les Italiens pour l'execution, reprit le Chevalier, est tel, que Mr. l'Abbé nous deshonore, ou plutôt se deshonore lui-même en nous les comparant. Je serois au milieu de tous les stilets de

Ve-

Veniſe, que j'aurois la hardieſſe de leur dire qu'ils ne ſçavent ce que c'eſt que de chanter. Vous avez lû, Comte, le Discours de Mr. de S. Evremont ſur les Opera. Remettez-vous en mémoire cet endroit où il dit d'abord que *les Italiens ont l'expreſſion fauſſe, ou du moins outrée.* Il continue ſur le même ton, & il employe une page presque entiére à décrire le ridicule de leurs Chanteurs. Quand je ſçaurois par cœur ce paſſage, il eſt trop long pour que je vouluſſe vous le raporter ici: mais je vous prie de le relire quelque jour. On ne peut pas exprimer leurs défauts d'une maniére plus juſte & plus ſenſée que les peint-là Mr. de S. Evremont, homme qu'on ne ſçauroit trop, ni trop hardiment citer: homme né avec beaucoup d'esprit & de goût: vieux Courtiſan d'un goût & d'un esprit raffinés par l'uſage le plus exquis. Il n'adoucit le portrait dur & fâcheux qu'il a fait de leurs Chanteurs qu'en diſant: que *peut-être il y a du changement aujourd'hui & qu'ils ont profité de notre commerce.* Mais, p. 14. *dans le ſentiment qu'ils ont d'être les premiers hommes du monde pour la Muſique*, ils n'ont eû garde de s'abaiſſer à venir étudier la vraye délicateſſe, & la vraye politeſſe du chant, ſous nos Maîtres. Ils ſont demeurés comme ils étoient, & chantent toûjours d'un goût auſſi faux & auſſi outré. Se ſont-ils défaits (p. 31.) *de leurs paſſages, de leurs badinages de goſier, de leurs affoibliſſemens de voix*; (p. 27.) *de leurs échos, de leurs coups de gorge, ſemblables à ceux des Roſſignols?* &c. C'eſt

de cela que Mr. l'Abbé les loue. S'ils avoient profité de notre commerce, ils n'auroient pas conſervé leur attachement & leur talent pour ces ſortes d'agrémens, & Mr. l'Abbé auroit perdu un ſi beau ſujet d'éloge. Vous ne croyez donc pas, Monſieur, dit la Comteſſe, que ces délicateſſes de gorge & de goſier, *inconnuës & impoſſibles aux François*, ſoient d'un bon goût? ... Nenni, Madame. Ni vous, ni moi ne le croïons. Sommes-nous des hommes ou des oiſeaux? Si nous ſommes des hommes, il faut chanter en hommes: il faut chanter, & non pas ſiffler. Laiſſons à nos Laquais qui ſifflent, & à ces honnêtes gens qui élèvent & qui inſtruiſent des Linottes, le mérite d'attraper, s'ils peuvent, les merveilleux agrémens de gorge dont Mr. l'Abbé eſt charmé; & chantons nous autres uniment & naturellement; tendrement, mais ſans gémir, ſans ſanglotter; légérement, mais ſans gazouiller, comme font les Italiens.

Une petite objection, dit le Comte, quelque hâte que j'aye de finir. Si les Chanteurs Italiens ſont ſi mauvais que vous le ſoutenez, pourquoi tous les Princes de l'Europe en compoſent-ils leurs Muſiques, comme un homme de qualité me le faiſoit remarquer l'autre jour, & non pas de François? .... Tous les Princes de l'Europe! Mr., Quels Princes? ..... L'Empereur, le Roi d'Eſpagne. Et Madame la Comteſſe d'Aunoi, dans ſon joli Voyage d'Eſpagne, conte que la Muſique de Mr. le Cardinal Portocarrero, qu'elle enten-

entendit à Tolède, étoit aussi composée de Musiciens d'Italie.... Est-ce tout, répondit le Chevalier? Si à Vienne & en Espagne on se sert de Chanteurs Italiens, plutôt que de François, la raison en est naturelle. C'est que la proximité de Vienne & de Venise, & le commerce qu'ont les Espagnols, à cause de Naples & de Milan, avec les Italiens, donnent aux Princes & aux Seigneurs Espagnols & Allemans plus de commodité d'avoir des Chanteurs d'Italie, tant qu'ils en veulent; outre la liaison de ces trois Nations-là & leur aversion pour la nôtre. De même qu'en Hollande & en Angleterre tout est plein de Chanteurs François, que le voisinage & la conformité de goût y font préferer. Vous ne trouverez pas qu'on songe aux Musiciens Italiens en Angleterre & en Hollande, & lorsque feu Mr. le Prince d'Orange voulut une Marche pour ses Troupes, il ne s'adressa pas à Rome ou à Paris pour en faire faire une: Il eut recours à *Lulli*, parmi les papiers duquel on trouva, après sa mort, celle qu'il avoit envoyée à ce grand Roi. Vous sçavez combien *Hilaire*, la fille de Lambert, eût de vogue & d'applaudissemens, lors qu'elle alla en Angleterre, & l'accueil favorable que Dumesnil y reçut, il n'y a encore que 5. ou 6. ans, toute cassée qu'étoit la voix de cet yvrogne. Avez vous ouï dire que quelque Italien y ait jamais été fêté & admiré de même?

Mr. l'Abbé va jusqu'à prétendre que les Italiens, comme Acteurs, sont au dessus de

nous, pour les Opera. Fort bien, repartit la Comteſſe, ils l'emportent pour des Arlequins, des Trivelins, des Scaramouches. On auroit tort de nier qu'en fait de pantalonnades & de mommeries, ils ne ſoient de fort grands perſonnages. Mais, repliqua le Comte, Mr. l'Abbé R. les loueroit-il p. 8. d'exceller en de mauvaiſes choſes, & deſquelles il a lui-même condamné l'uſage dans les Opera? Mr. l'Abbé veut toûjours louer les Italiens, répondit Mr. de... & il nous donne d'un certain Romain, bon Procureur pendant toute l'année, Muſicien aux Opera du Carnaval, & Acteur p. 34. *qui valoit pour le moins notre Arlequin & notre Raiſin.* Notre Arlequin, reprit la Comteſſe! Vraîment Mr. l'Abbé nous enrichit aux dépens de ſes amis. Nos Arlequins ſont Italiens. Nous n'en avons point de notre Nation, non plus que de Procureurs qui montent ſur le Théâtre. Certainement, dit le Chevalier, le zèle de l'Abbé pour les Italiens eſt aveugle; mais il faudroit l'être auſſi, pour ne pas voir que les Acteurs des Opera d'Italie ſont, comme leurs Danſeurs, p. 8. *des hommes tout d'une piéce, ſans taille, ſans air*; incapables de plaire dans les endroits gracieux & doux, & d'entrer, comme il faut, dans la paſſion aux endroits furieux & emportés. Il n'eſt pas poſſible d'avoir l'indulgence de les trouver même médiocres dans le ſérieux. Au contraire on ne peut guéres porter plus loin que font les François, l'art & les graces du Théâtre. Nos premiers Acteurs ont cette aſſurance

rance noble, ce bon air, cet air galant, que tous les étrangers du monde viennent chercher à Paris: hormis les Italiens, qui ſe tiennent fidellement enterrés dans l'obſcurité, dans le particulier de leur Patrie. Combien avons-nous eû & avons-nous encore de Chanteurs & de Chanteuſes dignes d'être regardés comme d'excellens Comédiens en leur genre! Il eſt ſuperſtu de groſſir cet article par des exemples. Vous vous imaginerez ſeulement, Madame, quel plaiſir, ou plutôt quelle frayeur ne faiſoit pas *Sallé*, lors qu'à l'Opera de Rouën il jouoit *Roland* avec cette force d'expreſſion que toute la France lui connoît pour la Comédie, & avec cette voix, cet Art de chanter, qui font presque regretter qu'il ſe ſoit donné a la Comédie. Je voudrois bien qu'il plût à Mr. l'Abbé R. de nous nommer quelque *Sallé* Italien, Muſicien & Acteur à ce degré-là.

Pour ſon Procureur Romain, qu'il nous cite comme un exemple éclatant du talent qu'ont tous les Italiens pour la Muſique, je ne puis m'empêcher de lui rendre ici l'hiſtoire de Mr. *des Touches*. Jeune, occupé des exercices, ou ſi vous voulez, des plaiſirs d'un Mousquetaire, ſçachant à peine les élemens de la Muſique, Mr. *des Touches* eſt ſaiſi de la fureur de faire des Opera. Il ne fait qu'écouter un génie qui lui parle, & qui l'échauffe en ſecret, il produit des airs, des ſymphonies qu'il ne ſçauroit même notter. Il les chante comme la nature les lui dicte, il faut qu'un autre les notte ſous lui, & pen-

dant qu'il apprend en Ecolier les règles de la Compofition, il compofe, par avance, en Maître: il fait *Iſſé*, un des plus aimables Opera qui ait paru depuis *Lulli*. C'eſt, dit la Comteſſe, un homme qui ne ſçait ni lire, ni écrire, & qui fait un Livre admirable. Voilà, s'il en fut jamais, une heureuſe naiſſance pour la Muſique, & on auroit tort de douter que la vocation de Mr. *des Touches* à compoſer des Opera ſoit bonne. Les Heros de Mr. l'Abbé ne peuvent pas y être appellés d'une maniére plus ſinguliére & plus marquée.

Voyons, dit Mr. du B... en prenant le Livre des mains du Chevalier, ſi tu n'allonges point le *Parallele*, par malice. Eh bien, que nous reſte-t-il à examiner? Mr. l'Abbé prétend que les Italiens ont encore de l'avantage ſur nous par les inſtrumens: à cauſe que (p. 34.) *les leur ſont montés de cordes plus groſſes, & qu'ils en tirent plus de ſon.* Que répondez-vous? . . Peu de choſe, mon cher Comte, puiſque vous êtes preſſé. Du conſentement de Mr. l'Abbé, (p. 8.) *nos violons ſont au-deſſus de ceux d'Italie pour la fineſſe & la délicateſſe du jeu.* Les leur ſont *très-durs*, *ou viellent très-desagréablement.* Il en eſt de même de leurs baſſes & des nôtres. Mais ils ne mettent guéres que vingt Inſtrumens dans leurs Orcheſtres. En France on y en met 50. ou 60. Je dis que nous regagnons par le grand nombre, le bruit & l'éclat du ſon, & que nous conſervons l'avantage de la délicateſſe du jeu. Il eſt bien difficile de tirer beaucoup de

de ſon d'un violon & d'une baſſe de violon, quand on les touche durement, & qu'on appuye de toute ſa force ! L'habileté eſt de les faire bien parler, en les touchant cependant avec fineſſe. Mais enfin, Monſieur, choiſiſſez de vingt Inſtrumens éclatans & rudes, ou de 60. doux & délicats. Si le bruit que font les vingt eſt égal, tant pis pour les oreilles.

P. 36. *Les plus grands Maîtres ne dédaignent pas de jouer dans les Orcheſtres d'Italie*, pourſuivit le Comte. Mr. l'Abbé *a vû à Rome Corelli, Pasquini & Gaëtani au même Opera.* Il ne tiendra qu'à lui, répondit le Chevalier, de voir dans l'Orcheſtre de Paris, *Rebel*, reſpectable aux Italiens mêmes par ſes Sonates, *Theobalde* leur compatriote, & qui, avec autant de ſcience qu'eux, a acquis en France un goût qu'ils n'ont point; *La Barre*, ſi connu par ſes Trio, & qui eſt, ce me ſemble, Auteur du *Ballet des Arts*; & pluſieurs autres qu'il eſt inutile de citer. Car quand ces *grands Maîtres* n'y ſeroient point, ce ſeroit peut-être moins d'honneur; mais au fond, peu de deſavantage. Un jeune homme d'une main hardie & brillante, de qui l'habileté ne s'étend pas juſqu'à compoſer; mais qui en ſçait aſſés pour jouer, avec quelque ſûreté, ſa partie ſur ſon Inſtrument, les vaut bien dans un Orcheſtre.... Qu'y a-t-il, Comte, tu ris? Oui, dit celui-ci. Selon l'Abbé, p. 37. *on mépriſe en France les Muſiciens, comme des gens d'une Profeſſion baſſe.* Cela ſeroit injuſte & vilain. Cependant je ne voi pas que les Muſiciens François s'en plaignent, ni

les

les Muſiciennes non plus : il me paroît que, ſans regarder ſi leur Profeſſion eſt baſſe, ou non, nos plus grands Seigneurs vivent aſſés familiérement avec eux.

Mais nous en voici aux Machines & aux Décorations des Opera d'Italie, & vous ne tarderez pas, Chevalier, à m'avouër que les Italiens portent en cela la richeſſe & la magnificence bien plus loin que nous. Oui, dit le Chevalier, à préſent. J'en aurois ſeulement douté du tems que Mr. le Marquis de Sourdeac étoit l'entrepreneur de nos Opera. Peut-être que pour le génie & pour la dépenſe, comme pour la qualité, Mr. le Marquis de Sourdeac alloit bien du pair avec (p. 40.) *Mr. le Chevalier Acciaioli.* Mais enfin, repliqua le Comte, il eſt ſûr qu'aujourd'hui les Décorations & les Machines ſont ſuperbes & ſurprenantes en Italie, au lieu qu'en France elles ſont très-médiocres, & c'eſt un grand point.... Tout doucement, Mr. le Comte. Leurs décorations, leurs changemens de Théâtre ſont ſuperbes, & en un Opera on en voit jusqu'à 15. ou 16. Mais tout cela eſt mal éclairé. *Nulle illumination,* dit Mr. Miſſon, *Quelques chandelles par-ci par-là.* Une ſalle mal éclairée rabat bien du prix des plus belles décorations.

A l'égard des Machines. Vous avez quelque déférence pour Mr. de S. Evremont. Voici comment il en parle. *Les Machines pourront ſatisfaire la curioſité des gens ingénieux pour des inventions de Mathematique. Mais elles ne plairont guéres au Théâtre à des perſon-*

nes

nes de bon goût. Plus elles ſurprennent; plus elles divertiſſent l'esprit, &c. Comme tous les ſpectateurs ne ſont pas Mathematiciens, le Merveilleux des Machines d'Italie ne ſeroit pas ſi eſtimable, ni tant à compter, ſi Mr. de S. Evremont en étoit crû: mais j'amène à votre ſecours un autre grand homme, qui eſt d'une opinion bien différente. Monſieur de la Bruyére juge * que *la Machine augmente & embellit la fiction, ſoutient dans les Spectateurs cette douce illuſion qui eſt tout le plaiſir du Théâtre, &c.* Et il dit plus haut que l'Opera n'eſt pas un ſpectacle, depuis que les Machines en ont disparu. Mr. de la Bruyére a raiſon, reprit le Comte. Un Opera ſans machines! Parbleu, c'eſt une femme ſans fontanges. Soit, repartit le Chevalier. Dans l'oppoſition des ſentimens de ces deux excellens hommes, je conviens, puisque vous le voulez, que les Machines relevent, embelliſſent un Opera; quoi qu'elles n'y ſoient pas eſſentielles. Mais convenez à votre tour que les Machines de Paris ne ſont pas ſi pauvres. Elles ſont médiocres, & il y en a aſſés pour *augmenter la fiction, pour ſoutenir*, de tems en tems, *la douce illuſion du Spectateur.* Et en vérité n'y a-t-il pas plus de bon ſens & plus de bon goût à avoir, comme nous, des machines & des décorations d'une médiocre beauté, 4. ou 5. Machines, 6. ou 7. changemens de Théatre en un Opera, avec des habits raiſonnablement riches, tout cela bien éclairé, bien entendu, galant; Que d'avoir, comme les

* Caract. p. 33.

les Italiens, des machines, des décorations fréquentes & d'une magnificence extraordinaire avec des habits de la derniére gueuserie? Si leurs habits n'étoient ni beaux ni laids, & tels à proportion que sont nos changemens de Théâtre, & nos machines; passe. On leur pardonneroit le nombre excessif de ces changemens de Théatre, & la bizarrerie de leurs machines, en faveur de la dépense qu'ils y font. Mais on peut dire que leurs habits sont aussi vilains que leurs décorations sont belles. On voit ici de la profusion, pendant qu'on voit là de la mesquinerie, de la lézine. Opposition desagréable & choquante. Quand César, Pompée, où quelque autre Heros ou Roi d'Opera entre sur la Scène, il a après lui 30. ou 40. suivans. Ils ne viennent pas pour former des chœurs ou pour danser ensuite, comme ils devroient faire vrai-semblablement, & comme font les nôtres. Ce sont des Crocheteurs loués au Marché: des malheureux, muets & immobiles: & sous un habit de friperie très-mesquin, & qui leur va fort mal, vous leur appercevez leurs bas & leurs souliers encore salles & crottés. Figurez-vous, Madame, la jolie chose, & s'il n'est pas bien glorieux & bien noble à tel Empereur du Monde d'avoir un cortége de gens faits & entretenus de cet air. Mais le génie des Italiens se découvre, & est outré en cela, comme en tout le reste:

* *Dans la juste nature on ne les voit jamais;*

La

* Tartuffe, Act. I.

La Raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites.

Caractère, que le zèle inconsideré de Mr. l'Abbé R. qui n'a pensé qu'à marquer sa reconnoissance aux Conservateurs de Rome, qui l'ont fait Citoyen Romain, ne leur a point ôté dans le *Parallele:* & qui ruïnera par lui-même, chez un Lecteur raisonnable, toutes les louanges que l'Abbé se travaille à leur donner. Est-il possible que les Italiens d'aujourd'hui vivent sous le même Ciel & respirent le même air que les Italiens du siécle d'Auguste, si amoureux de la médiocrité, de la simplicité: justes, réglés, sages, dans les choses les plus élevées & les plus heroïques, comme dans les plus communes!

Mr. l'Abbé finit son Parallele par un argument merveilleux. *Je n'ajoûterai plus*, dit-il, p. 40. *qu'une chose en faveur des Opera d'Italie qui confirme tout ce que j'ai dit à leur avantage: c'est que, quoi qu'il n'y ait ni divertissemens ni chœurs, & qu'ils durent des cinq & six heures, on ne s'y ennuye cependant jamais.* Tout le contraire aux nôtres. Oui; mais, dit la Comtesse, quelle caution Monsieur l'Abbé donne-t-il de cela? .... Sa parole, Madame. N'en faut-il pas croire un honnête homme sur sa parole? Je confesse que cela seroit bien fort, si cela étoit bien constant: mais puisque vous doutez de ce fait, j'attendrai qu'il soit vérifié pour y répondre. Car à parler de bonne foi, je suis un peu incrédule, aussi-bien que vous, & j'ai vû dix ma-

maris, auſſi reſpectables que Mr. l'Abbé, m'aſſurer que jamais leurs femmes n'avoient écouté perſonne ; que je n'ai pas laiſſé d'en douter encore. S'il faut dire ce qu'on penſe, ajoûta le Comte, quand la plupart des Spectateurs d'Italie s'ennuyeroient moins à leurs Opera que nous ne faiſons aux nôtres, je ne m'en étonnerois pas. On ne jouë là des Opera qu'au Carnaval, un mois l'année. Les Spectateurs ſont gens avides des ſpectacles, & prévenus ſur le mérite des Muſiciens de leur Nation : ce ſont des femmes charmées d'être alors un peu moins eſclaves qu'en un autre tems, & qui n'écoutent rien, dans le transport extraordinaire où elles ſont de voir là, & d'y être vûës, des Gondoliers qu'on laiſſe entrer exprès pour fraper des mains & pour applaudir. Seroit-ce une grande merveille que nos Courtiſans d'un goût ſi difficile, nos femmes libres, inquiétes, preſſées d'aller à la promenade & au jeu, où elles ont encore à ſe montrer, s'ennuyaſſent davantage à nos Opera, après une heure ou deux d'attention? Vous le prenez bien, Monſieur, dit le Chevalier, les Italiens ont, outre leur grand flegme, des raiſons de ne ſe point impatienter, que nous n'avons pas. Car pour les étrangers, il n'ont pas tous le bonheur de ne ſe jamais ennuyer aux Opera Italiens, comme je veux croire que Monſieur l'Abbé l'a eû. *Je vous dirai encore*, dit Mr. Miſſon dans ſa Relation, qui eſt la derniére, & au goût de bien des gens une des meilleures que nous ayons d'Italie; * *Je vous dirai encore que nous at-*

* Tom. I. p. 283.

attendons toûjours la fin de la Pièce avec impatience, avant que d'en avoir entendu le quart. Ce Gentilhomme Normand-Anglois, homme d'un esprit droit, & peu aisé à ébloüir, ne parle pas avantageusement des Opera Italiens: *Des voix de fillette & des mentons flétris des Castrati. De leurs longs fredons, de leur chanterie, de leurs roulemens outrés, &c.* Mr. l'Abbé R. doit le trouver bien heretique. Avant Mr. Misson, Mr. de S. Didier n'avoit pas fait façon de dire: * *C'est à Venise que l'on doit l'invention des Opera: mais quoi qu'ils y ayent été autrefois d'une singuliére beauté, on peut dire néanmoins que Paris surpasse présentement tout ce qu'on a sçû faire à Venise.*

Desorte, dit Madame du B... que, tout bien compté, les Italiens excellent en deux choses, dans leurs Opera: 1. En machines; 2. en symphonies. Leurs habits, leurs danses, leur récitatif, sont pitoyables. Ils n'ont point de chœurs. Leur Orchestre est petit, éclatant; mais rude. Leurs Piéces sont des farces & des *rapsodies*. Les François ont des machines & des décorations, des piéces en gros assés belles, des habits riches & galans, de bonnes symphonies, un Orchestre doux & nombreux, des danses, des chœurs, un récitatif admirable. Avec la permission de Mr. l'Abbé, cela ne me paroît pas égal. Nous n'avons rien de tout-à-fait méchant: ils ont quatre ou cinq choses très-mauvaises; nous avons un plus grand nombre de choses excel-

* Histoire de la Ville & République de Venise, III. Partie, pag. 417.

cellentes qu'eux. Mais quand tout ne feroit que médiocre chez nous : je croi qu'un ſpectacle médiocre en tout ennuyeroit, choqueroit moins encore qu'un autre, excellent en deux points, & ridicule en cinq ou ſix. Vous ne jugez point des voix, Madame, reprit le Chevalier, êtes-vous aſſés piquée pour vous recuſer vous-même ſur cet article? Eh bien donc, continua-t-il, leur *Caſtrati* ſont admirables pour quelques airs; mais incapables d'un grand rôle: leurs voix de femmes ſouvent fort belles: tout cela ne ſçait point chanter, & joue mal: ils n'ont point de baſſes, ni même de tailles. Dans les Opera François il y a de tout: d'ordinaire quelques voix de femmes très-aimables, & quelquefois des hautes-contre qui le ſont auſſi; beaucoup de tailles; des baſſes charmantes; tous presque chantant d'une grande propreté & Acteurs merveilleux. Lequel de ces deux partages vaut le mieux? Et toi, malin dormeur, qui ne veux point parler, di-nous un peu ce que c'eſt qu'un Opera? Un Opera, répondit brusquement le Comte! Par ma foi, je n'en ſçai rien. Une ſadaiſe, ſelon Mr. de S. Evremont. Me prens-tu pour un homme qui ſçache faire des définitions en forme? Cependant je me ſouviens d'un tître que je remarquai un jour ſur un vieux exemplaire d'Atys. *Atys, Tragédie en Muſique, ornée d'entrées de ballet, de machines, & de changemens de Théâtre.* Il me ſembla que cela pourroit ſervir de définition en un beſoin. Que cela nous en ſerve donc, repartit le Chevalier, peut-être n'eſt-

n'eſt elle pas des moins juſtes. Vous voyez par-là que la beauté des machines & des décorations, en quoi excellent les Italiens, n'eſt point eſſentielle aux Opera, n'étant qu'un ornement. Il ſuffit que les yeux en ſoient médiocrement contens. Mais au contraire il eſt néceſſaire que le ſujet ſoit bien & gravement traité. Les Italiens ſe moquent de l'un & de l'autre. Il eſt presque néceſſaire qu'il y ait des Chœurs à tous les Actes, comme il y en a eu dans toutes les Tragédies de l'antiquité: il eſt eſſentiel que les Acteurs ſoient bons & magnifiquement habillés, puisque ce ſont des Héros, & non pas des gueux qui y paroiſſent: il eſt eſſentiel qu'il y ait de toute ſorte de voix, & plus de baſſes que d'autres, puisque le plus grand nombre des perſonnages qu'on y introduit eſt d'hommes: néant pour tous ces articles chez les Italiens. La ſymphonie n'eſt que la partie la moins eſſentielle de la Muſique: puisque la Muſique n'eſt là que pour exprimer les diſcours & les ſentimens de la Tragédie: ce que la ſymphonie n'exprime point. Vos Italiens n'excellent qu'en ſymphonies, & ne réüſſiſſent pas en toutes. Voyez, Mr. le Comte, ſi, outre que nos avantages ſont plus nombreux, ils ne ſont pas plus importans, à conſiderer exactement les Opera: & ſi le Recitatif incomparable & les airs touchans & expreſſifs de *Lulli*, où il a ſçû attraper le juſte point de ſimplicité, ce qui fait, ce me ſemble, ſa plus grande gloire, ne doivent pas ſeuls l'emporter ſur tout ce que la ſcience & l'application des Italiens

peu-

peuvent produire. L'esprit n'a guères affaire à nos Opera; mais il patit cruellement à ceux des Italiens.

Pour les différentes Piéces de Musique, si leurs Trio... Hola, interrompit le Comte, je pense que tu vas faire des récapitulations methodiques:

† *Homme, ou qui que tu sois,*
Diable, conclus: ou bien que le Ciel te confonde.

Soit, Monsieur, dit le Chevalier, ne récapitulons point, & ne parlons plus des recherches & de l'affectation des Compositeurs d'Italie: mais encore, par grace, une comparaison pour finir. Representez-vous une vieille coquette raffinée, chargée de rouge, de blanc & de mouches, tout cela véritablement appliqué avec tout le soin & toute l'adresse possibles: cachant les rides de son visage & les defauts de sa taille par une parure également magnifique & bien entenduë: souriant & grimaçant de la maniére la plus fine & la plus étudiée; mais souriant à droit & à gauche, grimaçant sans cesse: toûjours du brillant & de la vivacité, ni justesse, ni prudence: des airs engageans, une envie perpetuelle de plaire à tout le monde: ayant au suprême degré l'art de badiner, d'agacer les gens: avec cela sans cœur, sans ame, sans sincérité: inégale, ne demandent qu'à changer à tout moment de lieux, de plaisirs. Voilà la Musique Italienne. Imaginez-vous d'un autre côté une jeune personne d'un port noble, mais modeste; d'une taille grande & déliée, sans excès; nette, toû-
jours

† Les Plaideurs, Acte 3.

jours habillée d'une propreté galante; mais aimant mieux être négligée que trop parée, magnifique certains jours seulement; vive, fraîche, saine, dans un embonpoint raisonnable; de belles couleurs naturelles, un grand éloignement de tout ce qui est faux & emprunté; une mouche ou deux de tems en tems, pour couvrir ou quelque petite élevure, ou quelque roussèur d'accident; ne négligeant point ses avantages, riante & gracieuse autant qu'il le faut; mais ni coquette, ni follement badine: un esprit doux, simple, naturel; mais capable des choses solides & sérieuses: parlant bien, sans s'en piquer, sans vouloir parler toûjours: un bon cœur, sensible autant & selon qu'il le doit être: jamais d'inégalité dans l'humeur, très rarement dans la beauté: c'est là une Dame que tu dois bien reconnoître, & c'est la Musique Françoise. Décide entr'elles, choisis. Mr. le Chevalier est plus galant que Mr. l'Abbé R. dit la jeune Comtesse, en souriant: mais, Monsieur, quelque favorable que soit cette peinture à la Musique Françoise & à cette Dame, ne pressez point Monsieur votre cousin de décider. Ecoutez, Madame, répondit le Chevalier, je ne vous dis pas qu'il ne fût point assés fou pour prendre la Coquette pour une Maîtresse de quelques jours. Au contraire je vous avertis, je vous prie d'y prendre garde. Mais pour une vraye Maîtresse, pour une Femme, il n'est pas tout-à-fait de si mauvais goût. En tout cas, Madame, il ne tiendroit qu'à vous que nous ne le punissions bien vîte, & il le

feroit déja par fon méchant choix; comme le font ceux qui fe laiffent prendre à la Mufique Italienne, dont la plupart ne font, je croi, qu'une infidélité paffagére à la Mufique Françoife, à laquelle ils reviendront enfin. Ouida, repartit le Comte; mais ces infidelles-là font des gens du grand air, dont l'exemple eft puiffant & a de promptes & fâcheufes fuites. Tant pis pour qui fe laiffera corrompre par leur exemple, repliqua le Chevalier, il a beau être éclatant, il n'en eft pas meilleur, & je fuis bien aife que le *Parallele* m'ait par hazard donné lieu de vous le dire. Que les gens du grand monde, & à la mode méprifent tant qu'ils voudront le goût fimple & naturel, pour courir après des plaifirs nouveaux & raffinés: pour moi, je ferai toute ma vie pour l'Amour & pour la Mufique à la Françoife.

A ces mots le Chevalier fit la reverence au Comte & à la Comteffe, & leur donna le bon foir.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE, ET DE SES EFFETS,

Depuis ſon origine jusques à préſent.

*LETTRE A MONSIEUR DE LA***.*

Nous nous ſoûtenons tous par des aides ſecretes;
La Brebis veut de l'herbe, & l'Abeille des fleurs.
Il faut aux Belles des douceurs,
Et des louanges aux Poëtes.

CElles que vous me donnez, Monſieur, échauferoient l'Auteur le plus froid. J'y ſuis ſenſible, comme je le dois: mais il me ſemble qu'il y aura plus de modeſtie à les oublier, & à vous laiſſer oublier vous-même que

vous me les avez données, qu'il n'y en auroit à vous en remercier avec art. Je n'aurai point l'humilité ordinaire de ceux à qui l'on a dit quelque chose d'obligeant, & qui s'en défendent bien fort, afin de se le faire dire encore une fois.

Je vais, au lieu de cela, répondre à vos difficultés, & achever de vous persuader de la bonté de notre cause. Vous croirez bien que je n'ai pas mis, à beaucoup près, dans les trois Dialogues tout ce que j'aurois pû y mettre. J'étois gêné, & par le stile du Dialogue, & par le caractére de mes personnages, gens du monde à qui il n'est pas permis d'être sçavans, & par la briéveté du tems que je leur pouvois donner à s'entretenir, dans les heures où ils s'entretiennent. C'est ma faute d'avoir pris une scène si contrainte. Mais outre qu'elle me parut assés riante, j'ai presque écrit ce qui arriva effectivement. Il est vrai que nous eûmes l'année passée ces Conversations, le soir de la premiere Representation de *Tancrède*, & quelques jours après, ayant eu envie de répondre au *Parallele*, quand ce n'auroit été qu'afin d'essayer de tirer quelque avantage de tout ce qu'il m'en a coûté d'argent pour aller à l'Opera, je crus pouvoir épargner à mon imagination la peine de chercher un autre dessein. Je fis ces Dialogues, dont je n'embellis que fort peu la scène & les personnages, & j'y sémai seulement quelques petites digressions, que je voudrois bien qui fussent assés agréables pour égayer une matiére, sérieuse à la longue, & passées assés legérement pour n'être gueres remarquées.

Lors-

Lorsqu'on refute un Auteur, l'ordre est qu'on commence par le louer, & puis qu'on le critique ensuite le plus malignement qu'on peut. Il m'a paru que cet artifice étoit trop vieux & trop commun. J'ai mieux aimé dire naturellement ce que je pensois de l'Ouvrage de Mr. l'Abbé R. Du reste je n'ai point prétendu disconvenir de l'esprit qu'il y a. Il faut sans doute que Mr. l'Abbé R. y en ait mis, & beaucoup de travail aussi, pour avoir amassé toute cette suite d'expressions violentes. Mais en vérité, il nous jette à la tête de longues phrases,

* *Ampullas, & sesquipedalia verba.*

Il tombe dans des contorsions d'admiration, (si j'ose à mon tour dire de grands mots,) qui ne conviennent point à une chose d'une bonté aussi douteuse, que la Musique Italienne. Il m'a tant impatienté par l'enthousiasme de ses descriptions, que je n'ai sçû me refuser le soulagement de m'en plaindre, & si je n'avois pas ménagé le terrain, j'en aurois cité plusieurs traits dans les Dialogues, pour en demander justice sur le champ. Par exemple, qui est-ce qui pourroit y tenir, quand Mr. l'Abbé nous dit? † *Ce n'est pas assés d'une ame pour sentir la beauté de toutes les parties; il faudroit se multiplier pour suivre & goûter à la fois trois ou quatre choses, qui sont aussi belles l'une que l'autre. On est emporté, enchanté; on est extasié de plaisirs. Il faut se récrier pour se soulager, il n'y a personne qui puisse s'en défendre. On attend avec impartience la*

 fin

* HOR. de Art. Poët. ℣. 97. † Parallele, p. 20.

fin de chaque air pour respirer, &c. Eh! mon Dieu, est-ce d'un Ouvrage de l'esprit humain que l'on parle en ces termes? Homére & Virgile ont parlé d'Apollon lui-même. Mais quoi qu'Apollon soit, ce me semble, le dernier but de toutes les louanges les plus poëtiques, Homére & Virgile n'ont point élevé ses Vers & ses Chansons si haut que cela. Je me plains encore que Mr. l'Abbé manque quelquefois d'ordre & de clarté. En relisant son Livre & ma Réponse, que je n'avois point relus depuis un an, je me suis confirmé dans la pensée que j'ai eu raison. Si je me suis trompé, après une attention exacte & réïterée, peut-être est-ce moins ma faute que la sienne, & j'aurois souhaité que l'emportement de ses Eloges ne l'eût pas jetté dans l'obscurité & dans la confusion: car s'il eût été plus net & plus rangé, je l'aurois été aussi.

Sur ce que j'ai reproché à la Poësie Italienne, à propos de ses élisions & de ses renversemens, vous me dites, Monsieur, que dans la nôtre, nous avons considérablement des uns & des autres. Je ne l'ai pas caché, & vous l'avez vû. Mais en un mot, on ne sçauroit ne point convenir qu'il y a dix fois moins d'élisions en François qu'en Italien. Quant aux transpositions, le peu qu'il y en a dans notre Poësie, est encore bien moins à compter, eû égard à l'abondance perpetuelle qu'ils en ont dans la leur. C'en est assés pour fonder ce que j'ai prétendu, que leurs paroles chan-

chantantes ſont beaucoup plus difficiles à entendre que les nôtres. Et liſez, s'il vous plaît, votre *Veneroni*, & le 1. liv. de *l'Apollon Italien*, vous verrez combien ils ont de mots purement poëtiques, & de figures, dont nous n'uſons guéres, & qui rendent encore néceſſairement un diſcours chantant très-obſcur. Je n'ai pas non plus aſſés étendu l'avantage que notre Langue a ſur toutes les autres, par ſa clarté & par ſa netteté ſinguliéres; ce que *Pasquier* dans le 7. liv. de ſes Recherches, le *Laboureur* dans les Avantages de la Langue Françoiſe ſur la Latine, & *le Pere Bouhours* dans le ſécond Entretien d'Ariſte & d'Eugene, ont pris à tâche de montrer tout-au-long. Or cet avantage de notre Langue par ſa netteté & par ſa clarté va ſur tout à être d'abord entenduë, & cela n'eſt jamais ſi utile, ni ſi ſenſible qu'en chant. Auſſi nos faiſeurs de paroles d'Opera s'attachent-ils principalement à en faire de claires & d'aiſées. J'avouë que dans les autres Vers nous mettons quelquefois de petites tranſpoſitions. *Racine* ſur tout aime à en mettre dans les ſiens, & ſçait y en mettre avec grace. *Moliére* en a même hazardé d'aſſés fortes:

† *Comme avec irrevérence*
Parle des Dieux ce maraut!

Mais vous ne trouverez pas que *Quinaut*, ni Mr. l'Abbé *de la Motte*, ſe ſoient jamais permis ces renverſemens dans leurs Vers chantans. On n'y regarde pas de ſi près en Italie. Leur vraye Poëſie, quoique deſtinée

 à la

† Amphitrion, Act. 1. ſcen. 2.

à la Musique, est aussi serrée, aussi embarassée, aussi guindée que celle qui ne se chante point. Ainsi, Monsieur, mon raisonnement demeurera toûjours en son entier.

Celui de Mr. l'Abbé est joli, lorsqu'il veut préférer la Musique Italienne à la nôtre, parce que Lulli étoit né Italien. Si lorsque Madame la Grand' Duchesse alla à Florence, elle y eût mené un petit Page François, qui dans la suite devenu Officier, puis Général des Troupes du Grand Duc, eût conquis *Luques & Sarzane, & l'eût fait Roi de Toscane: ou, si vous voulez, l'eût rendu Maître de toute l'Italie; Je vous demande au profit & à la gloire de qui ces conquêtes auroient tourné? Il me semble que le Roi de France n'auroit rien eu à prétendre au profit, qui est le principal. Et si ce Général oubliant absolûment sa Patrie, n'avoit eû que des maniéres, une conduite, une politique, des Troupes Italiennes: je ne vois pas que notre Nation eût non plus beaucoup de part à la gloire. Voilà notre cas.

Je vous dirai naïvement une chose. Si Lulli eût demeuré en Italie, & qu'il n'eût travaillé qu'en Musique Italienne: peut-être ne l'auroit-il pas amenée au point de perfection où il a amené la nôtre, à moins qu'il n'eût été guidé par quelque idée de l'admirable simplicité de la Musique des Anciens, (simplicité qu'il a mieux sçû imiter chés nous qu'on n'avoit fait nulle part depuis 1600 ans, ce

* *Se haurebbe Luca è Sarzana sarebbe Rè di Toscana.*

ce que je croi la ſource & le caractére de ſon mérite.) Mais je ne doute point qu'il n'eût du moins épuré & rectifié infiniment la Muſique de ſon Païs. C'étoit un homme d'un esprit auſſi juſte que vif, & d'un goût naturellement exquis, jusques-là qu'il devint un Connoiſſeur en Vers François redoutable à Quinaut & à nos meilleurs Poëtes. Je m'imagine qu'un homme, comme cela, tout accablé qu'il auroit été des mauvais exemples & environné des mauvais Juges d'Italie, ſe ſeroit fait jour au travers des difficultés. Ses Compatriotes ont ſuivi leur vieille route, ils n'ont pas eu la penſée de tourner la tête d'un autre côté, & ont encheri ſur des modelles vicieux, au lieu d'apprendre à s'en éloigner. Mais Lulli, l'esprit de Lulli, ſe ſeroit diſtingué d'une maniére plus utile pour ſa Patrie. Il auroit conçu à la fin que l'affectation, quelque ſçavante qu'elle ſoit, ne peut avoir une vraye bonté, & que dans tous les Arts, la nature eſt la ſeule mere des beautés ſolides. Il ſe ſeroit élevé jusqu'à aſſervir le génie Italien à ce principe, il auroit commencé à régler là-deſſus leur Muſique, il l'auroit déchargée de ce galimatias de faux agrémens, qui la gâtent, & auroit enſeigné un meilleur chemin aux Compoſiteurs à venir qui aujourd'hui pourroient fort bien nous ſurpaſſer, avec l'application & le talent, que je ne leur conteſte pas. Mais la fortune en a autrement diſpoſé. Lulli vint en France, † il admira

 les

† S. Evremont, Obſerv. ſur le goût & le diſcernement.

les airs de *Boisset*, ausquels il *redonna leur réputation* qui tomboit: Son heureux naturel lui fit d'abord goûter notre Musique, toute pauvre qu'elle étoit alors. Il sentit que les principes en étoient bons. Il s'y accoutuma, il s'en remplit, & lorsqu'il fut une fois sur les voyes de la douceur & de la simplicité, il alla bien vîte, & fit ces Opera incomparables, qui seront toûjours admirés des gens d'un jugement droit, & que les Italiens, tels qu'il les a laissez, n'auront peut-être jamais le mérite de bien admirer.... Oh! c'est un bonheur pour nous d'avoir gagné Lulli, & un malheur pour eux de l'avoir perdu..... Volontiers. Le sort s'est ainsi joué. Il avoit fait naître Lulli chez eux, il le fit passer enfant chez nous. Mais au fond le lieu de la naissance de Lulli ne change pas le prix de notre Musique, & celui de la Musique Italienne, en l'état qu'elles sont maintenant. L'une est naturelle, l'autre affectée, par conséquent l'une bonne, & l'autre mauvaise. Cela demeure vrai, & c'est là toute la question. Quand ce seroit un Anglois qui feroit la Musique Italienne, on auroit droit de dire que la Musique Italienne ne vaut rien: quand ç'auroit été un Allemand qui auroit fait nos premiers Opera, & qui nous auroit appris à en faire, on pourroit dire que les Opera François sont excellens. Finissons par un exemple. *Terence* étoit Africain. A-ce été Carthage ou Rome, qui a eu l'honneur de ses Comédies? Tous les siécles, tous les Païs ne le mettent-ils

pas

pas entre les Auteurs Latins, & ſonge-t-on qu'il ne nâquit pas à Rome; mais à Carthage ? Les raiſonnemens de Monſieur l'Abbé ne toucheront que ceux que ſon ſtile charmera.

Mr. l'Abbé dit, p. 22. que Lulli eſt *le ſeul qui ait jamais paru en France avec ce genie ſuperieur pour la Muſique*. Je lui ai répondu dans le troiſiéme Dialogue. Mais me diſoit Mr. le Marquis de L. F.. un des hommes du Roiaume de qui je reſpecterois le plus le jugement, il eſt certain que de Lulli à nos autres Maîtres, il y a une grande diſtance.... Pour cela oui.... Du reſte les Italiens ont douze Compoſiteurs contre nous deux..... Je ne le puis pas nier.... Le nombre des Compoſiteurs Italiens ne prouve-t-il rien en leur faveur, & n'eſt-ce point trop peu qu'un Lulli?... A cela je répons, premiérement, que l'on ne compte que les bons Auteurs. Avec trente Poëmes heroïques imprimés à Paris depuis cinquante ans ſeulement, nous diſons tous les jours que nous n'avons que le *Lutrin*. En ſecond lieu il eſt encore tems, & il eſt encore poſſible que quelqu'un de nos Maîtres s'approche un peu plus de Lulli. Mais quand nous *deſeſpererions*, comme le veut Mr. l'Abbé R. p. 23. *que tous les ſiécles enſemble puſſent jamais produire un homme* qui en approchât: combien y a-t-il loin d'*Homere*, à *Héſiode*, & de *Virgile*, à *Ovide*, à *Lucain*, à *Silius*, à *Stace*? Homére & Virgile ſont auſſi uniques chacun en leur Nation. Cependant nous ne faiſons pas difficulté d'attribuer à la

Gréce & à Rome la gloire du Poëme Epique. Demandons-nous aux Grecs & aux Romains plus d'un Homére & plus d'un Virgile, & les croyons-nous pauvres, parce qu'ils n'en ont qu'un? Il ſuffit de même de Lulli, pour aſſûrer à la France le prix de la Muſique moderne: comme il ſuffit du *Dom Quixote de Michel de Cervantes*, pour aſſurer à l'Espagne le prix des Romans ſatiriques : quoique nous ayons *Rabelais*, *le Baron de Fœneſte*, *Polyandre*, *Francion*, *le Berger extravagant*, &c.

Mr. l'Abbé admire la fécondité du génie de Lulli, & préfére ſon Récitatif à celui des Italiens. Il lui rend là une juſtice que tout le monde ne lui a pas renduë. Un homme illuſtre par une négociation éclatante, & qu'on auroit cru d'un goût excellent, s'il n'avoit jamais parlé de Muſique, a eu le malheur d'écrire que † *la plupart de ceux qui ſuivent Lulli avec tant d'empreſſement, ne ſe connoiſſent pas mieux en Muſique que les Bêtes.... qu'il n'y a pas moyen de réſiſter à l'ennui que cauſent néceſſairement les fades recitatifs de Lulli, qui ſe reſſemblent presque tous, où les paſſions ne ſont point exprimées, & où il y a ſi peu d'art, que des Chanteurs médiocres en font ſur le champ de reſſemblans.... & que les recitatifs d'Italie ſont beaucoup plus diverſifiez & plus animez par les grands traits de paſſions que les Muſiciens Italiens y ſçavent exprimer plus vivement.* J'avois ces paſſages ſi fort ſur le cœur,

† Hiſtoire de la guerre poëtique entre les les Anciens & les Modernes, Liv. onzieme.

cœur, que, ne les ayant ſçû citer dans les Dialogues, j'ai voulu les raporter ici. Ils montrent bien triſtement quelles risques on court, avec tout l'esprit du monde, à juger des choſes qu'on n'entend point. Cet Auteur ne convient donc pas de la fécondité de Lulli, & dans *la critique de Cadmus*, qui a couru ſous le nom de Mr. de S. Evremont, on prétend auſſi que Lulli, dès cette pièce, qui eſt ſa ſeconde ou ſa troiſiéme, *en pluſieurs endroits ſe ſoit copié lui-même.* A tout ce que j'ai déja dit là-deſſus, je vais ajoûter encore une refléxion, qui ne regarde pas tellement Lulli tout ſeul, qu'elle ne puiſſe auſſi être à l'avantage de nos autres Maîtres.

Il y a dans notre Muſique pluſieurs tons ſouvent repétés. On s'en prend au Muſicien de ce qu'ils reviennent ainſi, & on l'accuſe de ſtérilité, ou de pareſſe. Je ne ſçai ſi la belle remarque du Chevalier *de Meré* ſur les répétitions de mots ne conviendroit point aux repetitions de tons. † *Les perſonnes qui s'expliquent le mieux*, dit-il, *uſent plus ſouvent de repetitions que les autres.... C'eſt que les gens qui parlent bien vont d'abord aux meilleurs mots, & aux meilleures phraſes, pour exprimer leurs penſées. Mais quand il faut retoucher les mêmes choſes, comme il arrive ſouvent, quoi qu'ils ſçachent bien que la diverſité plaît, ils ont pourtant de la peine à quitter la meilleure expreſſion, pour en prendre une moins bonne; au lieu que les autres qui n'y ſont pas ſi délicats, ſe ſervent de la premiére qui ſe pré-*

† Quatrieme Converſation, pag. 153.

ſente. Quinaut a donné cent fois à Lulli les mêmes ſentimens & les mêmes termes à mettre en chant. Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait cent maniéres de les y mettre également bonnes, & l'on veut pourtant que Lulli diverſifie cent fois ſur les mêmes paroles ſes airs & ſon recitatif! Il avoit tâché de prendre la premiére fois la meilleure expreſſion: s'il ne l'avoit pas attrapée, il l'a priſe une autre fois, & puis il s'eſt ſervi enſuite des expreſſions les plus approchantes de la bonne, retournant & plaçant tout cela, ſelon les occaſions, & avec tout l'art d'un ſçavant Muſicien & d'un homme d'esprit. Mais lorsqu'il a ſenti que ſes expreſſions ne pouvoient être nouvelles, ſans être impropres, ou forcées: il n'a ſçû ſe réſoudre à abandonner le naturel, & la juſteſſe, pour la nouveauté, & il a mieux aimé varier un peu moins ſes tons, que d'en employer de méchans. Je ne vous dis pas qu'il n'ait jamais été ni pareſſeux ni ſtérile. On a bien repris, & ſans injuſtice quelquefois Homére & Virgile d'être l'un ou l'autre: eux qui n'étoient pas des débauchés comme Lulli. Mais je me perſuade que Lulli auroit ſouvent pû trouver des tons nouveaux, & ne l'a pas voulu, par attachement à la bonté des premiers, qu'il s'eſt contenté de déguiſer, de changer un peu, par de petites différences d'accords, au lieu de nous en donner de tout neufs. La Critique de Cadmus ſert à prouver ma penſée. *Dans Cadmus, il ſe copioit lui-même en pluſieurs endroits.* Ce n'étoit pas qu'il fût épuiſé, puisqu'il a fait depuis vingt Opera.

Opera. C'étoit qu'il ne jugeoit pas que de nouveaux tons convinſſent en ces endroits. Il avoit eu occaſion d'employer ailleurs la bonne expreſſion, & il la repétoit, parce qu'il y étoit obligé, pour être juſte & naturel. *Quoi qu'il ſçût bien que la diverſité plaît, il avoit de la peine à quitter le bon, pour prendre le pire*, en faveur de la diverſité. Cela s'appellera-t-il defaut, ou perfection? On prétendra que les repetitions venoient de ſon peu d'application & de travail. Peut-être. Cependant il y a moins d'apparence. Je penſe que Cadmus eſt ſon premier grand Opera, il avoit trop d'intérêt à y réuſſir, pour y épargner ſes ſoins. S'il s'eſt négligé, ce n'a été que lors qu'il a vû ſa fortune & ſa réputation faites. Et pour fortifier ceci de quelque exemple, les chutes de ſon Recitatif ſont une des choſes, où il a été le plus taxé de pauvreté ou de négligence. Il leur ménage toute la variété qu'il peut par des quintes ou des octaves en haut ou en bas: on le remarque & on en convient aſſés. Mais d'ailleurs ne ſçait-il pas les rendre ſinguliéres, lors que le Poëte lui en donne lieu? Comme dans cet endroit de la premiére Scène du troiſiéme Acte de Phaëton:

Quoi, malgré ma douleur mortelle, &c.

La chute de ces paroles,

Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir
Par une trahiſon cruelle?

eſt également nouvelle & touchante. Je vous en citerois vingt autres pareilles. Mais enfin

ſi

si la Nature ne peut pas fournir aux Poëtes des pensées toûjours nouvelles, s'ils se copient les uns les autres, malgré qu'ils en ayent, soit qu'ils le veuillent, soit qu'ils ne le veuillent pas: par quel secret, par quel effort, Lulli pourroit-il ne copier & ne repéter jamais rien, à moins qu'il ne sortît de la nature, ce qui est un remède pire que le mal, & qu'il laisse aux Italiens? Vous leur appliquerez, si vous voulez, les derniéres paroles du Chevalier de Meré. Selon l'apparence, ils sont de ceux qui n'étant pas si délicats sur la vraye expression, *se servent de la premiére qui se presente*, & quand il ne s'en presente point de nouvelle, comme le goût de la Nature & de la Justesse ne les arrête pas, ils en vont chercher si loin qu'il faut bien qu'à la fin ils en trouvent. Outre que leurs Poëtes les mettent moins à l'étroit que Quinaut n'y mettoit Lulli, leurs Piéces sont *sans suite*, *sans liaison*. Le Rimeur moins gêné qu'il ne le seroit en France, où elles ne sont pas ainsi, à plus beau jeu à diversifier ses paroles, & par-là gène moins le Musicien. Cela se suit. Toutes les extravagances des Italiens vont à favoriser leur fécondité. Elle est assés aidée.

A l'égard de ce que dit Mr. de.... *Qu'il a vû de médiocres Chanteurs faire sur le champ des Recitatifs si semblables à ceux de Lulli, qu'on auroit crû facilement qu'ils les avoient appris sur sa notte.* La belle merveille! ils ne les aprenoient pas sur sa notte; mais il les te-

noient

noient de lui, il les leur avoit appris en gros dix ans auparavant. Qu'il eſt étonnant que des gens tout pleins des tons de Lulli, qui les ont entendus & étudiés mille fois, les imitent & les contrefaſſent! Si Lulli n'avoit pas produit ces tons-là, s'il n'avoit point trouvé ce Récitatif admirable, ces éclats des hautes-contre, ce jeu des baſſes; de mediocres Chanteurs, loin d'en faire de ſemblables ſur le champ, n'en feroient pas une meſure en toute leur vie. Lulli a eû les premiéres fois l'honneur de l'invention, qui eſt tout, & lorſqu'il repete ces excellens tons, il a le mérite de les appliquer juſte, ce que n'ont point de médiocres Chanteurs. C'en eſt aſſés pour ſa gloire & pour celle de notre Muſique. Voyons-nous que Virgile, l'Auteur de tous les ſiécles de l'expreſſion la plus parfaite, ſe pique de ne rappeler jamais ſes phraſes & ſes tours? Il les rapelle, ſans ſe contraindre, ou du moins ne les change que fort peu, presque toutes les fois qu'il y eſt invité, *en retouchant les mêmes choſes*. Vous le trouverez toûjours naturel, juſte, ſimple: d'une élocution toûjours variée, non. Et ſi quelqu'un à qui une lecture aſſidue l'auroit rendu très-familier, faiſoit ſur le champ des *Centons*, ou des applications des expreſſions du quatriéme livre des Georgiques, ou du quatriéme de l'Enéïde, s'enſuivroit-il pour cela qu'elles ſont fades & ſans art?

* *Eh, Meſſieurs les Sonneurs n'en rougiſſez-vous point?*

Pen-

* Satire contre les Gens d'Egliſe.

Pendant que je ſuis ſur les belles expreſſions, il n'y aura pas de mal que je vous explique de quel prix elles ſont en Muſique, un peu mieux, & un peu plus au long, que je n'ai fait dans les Dialogues. Cela me conduira à vous montrer qu'en cédant aux Italiens l'avantage pour la ſcience & pour le travail, ce que je leur ai cedé n'eſt pas d'une ſi grande importance que vous le craignez.

Qu'eſt-ce que la Raiſon & les bons Auteurs nous diſent que c'eſt que la beauté de la Peinture, que l'Art d'un Peintre? De repreſenter parfaitement les choſes, telles qu'elles ſont. C'eſt de peindre ſi bien des raiſins, comme Zeuxis, que les oiſeaux y viennent béqueter: c'eſt de peindre ſi bien un rideau, comme Parrhaſius, que Zeuxis lui-même avance la main pour le lever. Quelle eſt la beauté de la Poëſie? C'eſt de faire avec des paroles, ce que le Peintre fait avec des couleurs:

† *Ut pictura Poëſis erit.*

Et vous ſçavez qu'Ariſtote * dans ſa Poëtique ne nous parle que *d'imiter*, cela veut dire de peindre. Tous les genres de Poëſie ne ſont, ſelon lui, que différentes *imitations*, de différentes peintures. La perfection de la Poëſie eſt de décrire les choſes dont elle parle, avec des termes ſi propres & ſi juſtes, que le Lecteur s'imagine qu'il les voit. Ainſi quand Virgile décrit un ſerpent ſur lequel un paſſant a marché, ſans y ſonger: *Improviſum*

† HORAT. de Art. Poët. ℣. 361.

* Πᾶσαι τυγχάνουσιν οὖσαι μιμήσεις τὸ σύνολον. Omnes ſunt imitatio in univerſum. ARIST. Poët. c. I.

um aspris, &c. Æneid. II. 379. j'ai peur, & je ſuis prêt à m'enfuir, comme le paſſant. C'eſt de peindre ſi vivement les mouvemens du cœur humain, que le Lecteur frappé dans autrui de ce qu'il a ſenti ou qu'il connoît qu'il peut ſentir lui-même, partage toutes les paſſions que le Poëte donne au Heros. Ainſi quand Virgile me repreſente Didon agitée d'un amour naiſſant, qu'elle combat en vain, je me trouble, je crains & j'espere avec elle. Elle devient allarmée, puis furieuſe du départ de ſon Amant, elle ſe desespere, elle ſe poignarde: je ne puis pas blâmer Enée, parce qu'il eſt forcé par les Dieux à la quitter; mais je le hais presque en ce moment-là, & je m'attendris, je pleure ſur le bûcher de Didon, comme faiſoit S. Auguſtin, qui aimoit à n'être pas le maître de ſes larmes, en liſant une Poëſie ſi pathetique. Maintenant quelle eſt la beauté de la Muſique des Opera? C'eſt d'achever de rendre la Poëſie de ces Opera, une peinture vraiment parlante. C'eſt, pour ainſi dire, de la retoucher, de lui donner les derniéres couleurs. Or comment la Muſique *repeindra-t-elle* la Poëſie, comment s'entre-ſerviront-elles : à moins qu'on ne les lie avec une extrême juſteſſe, à moins qu'elles ne ſe mêlent enſemble par l'accord le plus parfait ? Le ſeul ſecret eſt d'appliquer aux paroles des tons ſi proportionnés, que la Poëſie étant confonduë & revivant dans la Muſique; celle-ci porte jusqu'au fond du cœur de l'Auditeur le ſentiment de tout ce que le Chanteur dit. Voilà

ce

ce qui s'apelle exprimer. Exprimer eſt le but commun de la Peinture, & de la Poëſie retouchée par la Muſique. Sur ce pié-là, que le Muſicien applique à un Vers, à une penſée des tons qui ne leur conviennent point: Il ne m'importe que ces tons ſoient nouveaux & ſçavans, & que la baſſe continue en ſauve les diſſonances d'une maniére raffinée. La Poëſie & la Muſique mal liées ſe ſéparent l'une de l'autre, mon attention languit en ſe diviſant, & le plaiſir que peuvent avoir mes oreilles par les accords eſt étranger à mon cœur, & dès-là très-froid. Cela ne peint plus, parce que cela peint différemment: Donc cela eſt mauvais. Que le Muſicien joue & badine ſur des paroles indifférentes ou graves, qu'il y mette des paſſages, des roulemens : mon eſprit reconnoît d'abord que le ſens ne demandoit point ces gentilleſſes. Cela ne peint point de concert; donc cela ne vaut rien. Au contraire, ſi le Muſicien proportionne vivement, exactement, les tons aux paroles: la choſe m'eſt doublement repreſentée par la Poëſie & par la Muſique. Lorſqu'elle n'eſt qu'indifférente, mon eſprit eſt toûjours content de cette convenance: Cela peint, donc cela eſt bon. Lorſque ce ſont des ſentimens, des paſſions ardentes, & que le Muſicien conſerve, ou plutôt réchauffe encore leur feu par des tons d'une juſteſſe animée: mon cœur les ſent malgré qu'il en ait: cela peint à merveilles, donc cela eſt excellent. Mais cependant, me direz-vous, il n'y a ici que des accords communs. Soit. Pourvû que ces accords ne

ſoient

ſoient point defectueux, & ne défigurent point la beauté de l'expreſſion, l'Auditeur n'en veut pas davantage. Il ne faut pas qu'un accompagnement faux ou trop plat faſſe un tort ſenſible au ſujet, comme il n'eſt pas permis de ſe ſervir d'un mot ſurement mauvais, pour faire la penſée la plus heureuſe. Mais auſſi dès que ma penſée par elle-même plait, frappe, émeut, je n'ai point beſoin d'aller chercher une phraſe élegante : il me ſuffit que les mots rendent bien le ſens. Il s'enſuit que l'expreſſion, qui doit être le but du Muſicien, eſt par conſequent le principal en Muſique ; car en toutes les choſes du monde, celui-là réuſſit qui atteint ſon but. Bien exprimer, bien peindre, voilà le chef d'œuvre, voilà le point ſuprême, le tout. Quoi qu'il en puiſſe coûter au Muſicien pour y arriver, ſtérilité apparente, ſcience négligée : il y gagnera toûjours aſſés. S'il n'y arrive pas, la ſcience & la fécondité, même les mieux ſoûtenues, ne ſçauroient lui tenir lieu de ce mérite, dans l'eſprit d'un Auditeur raiſonnable : s'il s'en éloigne, elles ne ſçauroient l'excuſer. Votre Heros va mourir d'amour & de douleur, il le dit, & ce qu'il chante ne le dit point, n'eſt point touchant : je ne m'intéreſſerai point à ſa peine, qui eſt ce que vous avez à ſouhaiter..... Mais l'accompagnement feroit fendre les rochers.... Plaiſante compenſation ! Eſt-ce l'Orcheſtre qui eſt le Heros ?... Non, c'eſt le Chanteur... Eh bien donc que le Chanteur me touche lui-même, qu'un chant tendre, & expreſſif me peigne

peigne ce qu'il souffre, & qu'il ne remett pas le soin de me toucher pour lui, à l'Orchestre, qui n'est là que par grace & par accident:

* *Si vis me flere, dolendum est*
Primùm ipsi tibi.

Si l'Orchestre s'unit au Chanteur pour m'attendrir & pour m'émouvoir; fort bien, ce sont deux maniéres d'exprimer pour une. Mais la premiére & la plus essentielle est celle du Chanteur. La Raison & l'Experience nous la font trouver tellement essentielle, qu'encore une fois rien n'entre en comparaison avec elle. La force d'une belle expression se répand sur une scène entière, & son effet n'est pas moins général que certain. Elle est goûtée de l'ignorant, du connoisseur, de l'homme, de la femme: elle s'imprime dans la tête de toute l'assemblée qui s'en va, en la ruminant. De là vient qu'au sortir de nos Opera, chacun chante quelque chose qu'il a retenu. Certains airs passent de bouche en bouche, ils deviennent familiers aux Gens de la Cour, de la Ville & des Provinces; qui est-ce qui ne les sçait point? Au lieu qu'on ne retient presque jamais rien d'un Concert Italien, l'eût-on dix fois entendu. On ne voit point que nos oreilles qui reçoivent si vîte & si aisément les airs de Lulli, reçoivent de même sans étude & sans peine ceux des Maîtres d'Italie. Pourquoi cela? C'est, répondrâ-t-on, que nous sommes François, & non pas Italiens.... Eh vous vous vantez que plus

† HORAT. de Art. Poët. ℣. 102

plus de la moitié des Muſiciens de France ſont devenus Italiens d'inclination, & mille gens ſçavent l'Italien. Ainſi la Patrie ni la Langue n'y font pas grande choſe; mais c'eſt plutôt que les grandes beautés, les beautés tirées du ſein de la nature, les expreſſions bien vrayes ſe font ſentir à tous les hommes, & que les beautés fauſſes n'ont garde d'avoir ce privilége. Reſte à apporter quelques exemples, ſelon notre coûtume. Avez-vous remarqué, Monſieur, dans la premiére ſcene du premier Acte d'*Armide*, comment Armide commence, après avoir long-tems gardé un ſilence morne & farouche, tandis que ſes deux Confidentes ont tâché de lui faire croire qu'elle doit être contente de ſon ſort?

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud pour qui ma haine, &c.

Quel morceau! chaque ton eſt ſi accommodé à chaque mot, qu'ils font enſemble une impreſſion immancable ſur l'ame de l'Auditeur. Et l'on ne ſe lâſſe point d'admirer l'art & le bonheur de Lulli en pluſieurs tons particuliers, où il a ſçû attraper le ſens d'une maniére achevée. Ecoutez la fin de ce premier recit d'Armide:

La conquête d'un cœur ſi ſuperbe & ſi grand.

L'éclat de voix qui eſt ſur ce mot *ſuperbe*, peint ce mot-là. Le ſecond recit d'Armide,

Les enfers ont prédit cent fois, &c.

ramene de pareilles expreſſions, faites tout exprès pour les mots, & la Muſique de chaque Vers,

† Etin-

† *Etincelle par tout de ſublimes beautés.*

Armide en vient à un endroit qu'elle veut & qu'elle doit diſtinguer, parce qu'il eſt ſingulier. C'eſt un ſonge qui contient une eſpèce de prédiction de l'amour qu'elle gardera pour Renaud fugitif:

Un ſonge affreux m'inſpire une fureur nouvelle, &c.

Lulli marque ceci par un accompagnement de violons. Et quel accompagnement! Peut-être Mr. l'Abbé R. le paſſeroit-il pour beau. Cependant l'extrême vivacité des expreſſions du chant emporte preſque toute notre attention. Il n'eſt point de ſtupide qui ne ſoit ſenſible aux éclats de voix d'Armide, placés avec une juſteſſe & une force égales, ſur ce dernier Vers!

Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

A ce mot, *perçoit*, je voi, ce me ſemble, Renaud qui donne un coup de poignard dans le cœur d'Armide ſuppliante. Demanderai-je alors ſi Lulli a mis là beaucoup de ſcience & d'application? Quand ç'auroit été un petit Maître qui auroit fait cela à ſa toillette, j'en ſerois charmé: & je vous avouerai avec une ſincérité que j'ai toûjours eûe dans les Dialogues,& que je ne puis m'empêcher d'avoir ici, quoi qu'elle ſoit hardie & dangereuſe, que je louerois moins pluſieurs autres morceaux de Lulli, autant & plus eſtimés. Ce grand air de *Theone*, dans le ſecond Acte de Phaeton:

Il me ſuit l'inconſtant, il m'ôte tout espoir, &c.

ne

† Despreaux, Art Poët.

ne me touche point, comme fait le Récitatif de la premiére Scène d'Armide.

Il me fuit l'inconſtant, &c.

eſt, ou je ſuis trompé, un des endroits de Lulli le plus travaillé. Les tons, les accords, les repriſes ſont pleins de toute la ſcience, que la Muſique peut fournir. Cependant, toute belle que me paroît cette espece de Chacone, toute tendre qu'elle eſt véritablement, elle m'a plus d'une fois ſemblé longue & trop chargée de repetitions : & ce que je vous ai cité d'Armide m'a toûjours ſemblé trop court. Pour citer quelqu'un de nos nouveaux Opéra. Dans *Amadis de Gréce*, à la fin du premier Acte, Meliſſe chante pluſieurs choſes, où vous trouverez d'excellentes expreſſions.

Ingrat! mets-tu ta gloire à mépriſer mes larmes?

Et tout ce recit,

C'en eſt trop, le dépit ſuccede, &c.

Mais ſur tout la fin,

A la mort! quoi, ton cœur la préfere à Méliſſe!
Tu me quittes pour la chercher!
Mon deſeſpoir, mes pleurs, n'ont rien qui t'atendriſſe!

Je fais presqu'autant de cas du ton qui eſt ſur le mot *mes pleurs*, que de cette invocation du cinquiéme Acte, qui a tant plu:

Manes de ſon rival, Prince trop malheureux, &c.

J'ajoûterai que le ton du mot, *mes pleurs*: feroit, à mon goût, encore d'un plus grand prix, s'il y avoit *mes cris*, au lieu de *mes pleurs*; parce qu'il me ſemble que ce ton-là crie plutôt qu'il ne pleure.

A preſent, Monſieur, ramaſſez, s'il vous

 plaît,

plaît, tout cela. Vous concevrez combien peu de gloire apportent aux Italiens leur profondeur & leur application, qui ne leur ſuggérent point ces expreſſions juſtes & proportionnées, ces expreſſions qui ſçavent peindre, & qui ſeules donnent la grande, la véritable gloire au Muſicien. Je n'attache point au mérite de trouver les belles expreſſions, l'application & la profondeur: non que ſouvent il n'y ait beaucoup de l'une & de l'autre; mais parce qu'il y a encore plus de bonheur & de naturel. Car il en eſt en ceci des Muſiciens comme des Poëtes. Ils n'attrapent guéres cet heureux art d'exprimer en Maîtres, à moins qu'ils ne ſoient nés Muſiciens:

† *Format enim Natura priùs nos intus.*

Quelquefois les belles expreſſions ſe font extrêmement chercher au Compoſiteur : ſouvent auſſi, quand la Nature l'a bien formé, & qu'il écoute bien la Nature, elles lui viennent tout d'un coup. Mais ſi la ſcience & le travail des Italiens ne les leur aménent point, à quoi ſe réduiſent donc les avantages que leur ſcience & leur travail leur procurent? A ce que je leur ai aſſez volontiers accordé dans les Dialogues. A raffiner ſur le contrepoint; à faire & à ſauver des diſſonances rares; à imaginer & à ſoûtenir des tenues, des fugues extraordinaires; à prendre ſoin que la baſſe continue ait un jeu nouveau & ſurprenant, qu'elle travaille toûjours; à ménager aux parties moyennes un chant ſuivi & ſenſible, &c. Les Italiens ne montent point plus haut. Et quelle eſt la difference de ce mé-

† HORAT. de Art Poet. ℣. 108.

mérite-là & de celui des belles expressions ? La même qui est entre un Architecte, un Peintre, & un Artisan ; entre un Général d'Armée qui forme en une heure le dessein de gagner un poste avantageux par une marche habile, & un Major Général qui veille, qui agit deux ou trois nuits, avec tous ses Aides, pour distribuer les Ordres & pour les faire executer en détail ; entre un Poëte du premier rang qui fait heureusement un beau Vers, & un Pédant qui sue huit jours sang & eau pour bâtir une Acrostiche, ou une Anagramme. Je ne prétends pas pourtant que les Ouvrages de science & d'application n'ayent aucun prix. J'ai reconnu dans les Dialogues celui qu'ils ont ; ils en ont sans doute, lorsqu'ils sont animés de quelque étincelle de feu & de génie, & il est constant que les Maîtres d'Italie ont composé grand nombre de Piéces sçavantes en symphonie, & quelques-unes peut-être en chant, dignes d'être appellées de belles Piéces. Chez nous même certaines basses forcées & singuliéres s'attirent de la réputation. Nous avons entendu avec plaisir, & nous avons loué la basse du recit de l'Hiver, au quatriéme Acte des 4. Saisons :

Je sors de ma Grotte profonde, &c.

Cependant, à consulter un goût délicat & sévére, à y regarder de près, tout cela n'a guéres de sel ; tout cela approche fort de ces Ouvrages, des Auteurs desquels on dit, que tout leur esprit n'est que dans leurs doigts. Qu'un homme, qui sçait les régles, ait la patience d'être un mois entier cloué sur un Air : quelle que soit la médiocrité de son

talent naturel, il viendra ſûrement à bout de donner aux parties moyennes un chant ſi brillant que vous voudrez. Et ainſi du reſte. Mais outre que ce qui eſt le fruit de cette application gênante, court toûjours grand risque *de ſentir un peu la lampe*, * *lucernam olet*, témoin la contrainte des Piéces Italiennes. Eſtimerez-vous tant une choſe qui ne demande que la connoiſſance de quelques régles, du tems, & des ſoins ? Eſtimons-nous, admirons-nous beaucoup dans le monde un Orloger & un Graveur ? Pour moi, Monſieur, j'ai vû pluſieurs fois ſur des boëtes de confitures des découpures de papier, qu'on me diſoit d'une délicateſſe & d'un travail merveilleux : je les jettois ſans les regarder, pour chercher ce qui étoit deſſous, & je voyois les gens douez d'un bon esprit n'avoir pas plus d'attention que moi pour ces badineries curieuſes. Enfin ſouvenez-vous du trait d'Alexandre. On lui préſenta un ſoldat qui mettoit de fort loin un poix, dans un trou très-étroit. C'étoit le ſpectacle, l'Opera des Troupes Macedoniennes que de lui voir jetter des poix. Il en jetta devant Alexandre qui ne manquérent point d'entrer dans le petit trou : & lorsqu'on croyoit que celui-ci alloit l'enrichir pour jamais, il commanda qu'on lui donnât un boiſſeau de poix, & lui tourna le dos. Je doute qu'il en coûte plus aux Compoſiteurs d'Italie, pour acquerir leur profond ſçavoir, qu'il en avoit coûté au ſoldat pour s'accoutumer à cette adres-

* Τὸν λύχνον ὄζον. ERASM. Adag. pag. 297.

adresse. Mais parce qu'elle n'avoit ni utilité, ni goût, que ce n'étoit qu'un talent d'habitude & d'attention, remarquez comment il en fut récompensé par un Prince aussi judicieux que libéral, & imaginez-vous quel cas Alexandre auroit fait de la vaine & laborieuse science des Musiciens Italiens.

Je crains, Monsieur, d'être trop long avec vous; comme je craignois de l'être trop dans le troisiéme Dialogue. Ce qui m'y a fait passer sous silence quelques petites gaillardises de Mr. l'Abbé R. S'il se contentoit de nous préferer les premiers Maîtres d'Italie, nous nous consolerions de notre desavantage, par la gloire de nos Vainqueurs:

† *Hoc tamen infelix miseram solabere mortem:*
Æneæ Magni dextrâ cadis.

Mais il nous met au dessous des Musiciens des Laquais & des Passans de Rome & de Venise. La Comparaison seule est desagréable. * *Les Chanteurs de la Place Navone à Rome, & ceux du Pont de Rialte à Venise, qui sont là ce que sont ici les Chanteurs du Pont-neuf, se mettent trois ou quatre ensemble... On fait des Concerts en France qui ne valent pas mieux que cela.* C'est donc à la Place Maubert. Car encore faut-il que Mr. l'Abbé ait la bonté de garder quelque proportion. Les Italiens nous surpasseront, puisqu'il l'ordonne; mais degré à degré, & chacun comparé seulement à son semblable. Mr. l'Abbé ne voudroit pas que les Muniers d'Italie eussent le pas sur les Evêques François.

† Æneid. lib. x. 829. * Parallele, p. 37.

* *Quant aux Machines, il croit que l'esprit humain n'en peut porter l'invention plus loin, qu'elle est poussée en Italie. A un Opera de Turin en 1697. il vit.... un Singe qui fit cent badineries les plus jolies du monde, montant sur le dos des autres Animaux, leur gratant la tête avec sa main, & faisant toutes les autres singeries propres à cette espèce. Le Vicomte de la* Comédie *de l'Inconnu* étoit pour *Circé*, comme Mr. l'Abbé pour l'Opera de Turin:

Les Singes m'y charmoient, leur scène est admirable.

Du reste est-ce que Mr. l'Abbé n'a jamais vû de Singes sur les Théâtres de France? *L'esprit humain se porte* aussi *chez nous jusqu'à cette invention-là*, & les petits garçons qu'on charge d'un si beau rôle, couverts d'une peau de la couleur & de la figure de ces animaux, font aussi *cent badineries les plus jolies du monde, & toutes les singeries propres à cette espèce* & tâchent de s'en acquiter avec le talent de *Ragotin*, qui *fit autrefois le Chien de Tobie, & qui le fit si bien que toute l'Assistance en fut ravie* †. Ce bon homme Ragotin disoit, à propos de ces Machines, que *toutes les fois qu'il avoit vû jouer Pirame & Thisbé, il n'avoit pas été tant touché de la mort de Pirame, qu'effrayé du Lion.* Il auroit été un troisiéme admirateur des Singes, dans Circé, & à l'Opera de Turin.

Voilà, Monsieur, ce qui me restoit à vous dire. Un homme qui feroit son capital de la Musique, & qui feroit tout à fait du métier,

* *Parall.* p. 38 & 39. † *Roman Com*, Tom. *I.*

tier, vous diroit sans doute bien plus de choses, & peut-être de bien meilleures. Et j'en suis persuadé de si bonne foi, que j'ai attendu un an à vous montrer ma Réponse au Parallele, dans l'esperance que quelqu'un songeroit à défendre nos Opera. Mais personne n'a eû, pour tous les plaisirs dont nous sommes redevables à Lulli, une reconnoissance pareille à celle de Mr. l'Abbé pour les Patentes des Conservateurs Romains. *Montagne*, qui avoit reçû le même honneur que lui, & qui n'a garde de ne vous point parler de ses Lettres de Citoyen Romain, ne se crut pas pour cela obligé de prendre le goût Italien si vivement.

Je ne m'étonne ni ne m'applaudis point de vous avoir d'abord ramené à notre parti. Vous en étiez dans le fond, & les charmes de la nouveauté & de la mode vous avoient seulement un peu ébranlé. Il n'a fallu que les mettre à quartier, & vous exposer la verité toute nuë. Vous l'avez aussi tôt embrassée, & je ne doute pas que tous les bons Esprits ne suivent cet Exemple.

FIN du II. Tome.


33
1